OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635360-p0005-8

Nº 3524

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635360-p0006-4

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-QUATRIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635360-p0007-9

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE (SAALE)

Universitäts- und Landesbibliothek
Zentralstelle Aufstellung

L 39
1

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635360-p0008-5

ZADIG

OU

LA DESTINÉE,

HISTOIRE ORIENTALE.

EPITRE DEDICATOIRE
DE ZADIG
A LA SULTANE SHERAA,

PAR *SADI.*

Le 18 du mois de Schewal, l'an 837 de l'hégire.

CHARMES des prunelles, tourment des cœurs, lumière de l'esprit, je ne baise point la poussière de vos pieds, parce que vous ne marchez guère, ou que vous marchez sur des tapis d'Iran ou sur des roses. Je vous offre la traduction d'un livre d'un ancien sage, qui ayant le bonheur de n'avoir rien à faire, eut celui de s'amuser à écrire l'histoire de *Zadig*, ouvrage qui dit plus qu'il ne semble dire. Je vous prie de le lire et d'en juger; car quoique vous soyez dans le printemps de votre vie, quoique tous les plaisirs vous cherchent, quoique vous soyez belle, et que vos talens ajoutent à votre beauté; quoiqu'on vous loue du soir au matin, et que par toutes ces raisons vous soyez en droit de n'avoir pas le sens commun, cependant vous avez l'esprit très-sage et le goût très-fin, et je vous ai entendu raisonner mieux que de vieux derviches à longue barbe et à bonnet pointu. Vous êtes discrète et vous n'êtes point défiante; vous êtes douce sans être faible; vous êtes bienfesante avec discernement; vous aimez vos amis, et vous ne vous faites point d'ennemis. Votre esprit

n'emprunte jamais ſes agrémens des traits de la médiſance; vous ne dites du mal, ni n'en faites, malgré la prodigieuſe facilité que vous y auriez. Enfin votre ame m'a toujours paru pure comme votre beauté. Vous avez même un petit fond de philoſophie, qui m'a fait croire que vous prendriez plus de goût qu'une autre à cet ouvrage d'un ſage.

Il fut écrit d'abord en ancien chaldéen, que ni vous ni moi n'entendons. On le traduiſit en arabe, pour amuſer le célèbre ſultan *Ouloug-beb*. C'était du temps où les Arabes et les Perſans commençaient à écrire des *mille et une nuits*, des *mille et un jours*, &c. *Ouloug* aimait mieux la lecture de *Zadig;* mais les ſultanes aimaient mieux les *mille et un*. Comment pouvez-vous préférer, leur diſait le ſage *Ouloug*, des contes qui ſont ſans raiſon, et qui ne ſignifient rien? C'eſt préciſément pour cela que nous les aimons, répondaient les ſultanes.

Je me flatte que vous ne leur reſſemblerez pas, et que vous ſerez un vrai *Ouloug*. J'eſpère même que quand vous ſerez laſſe de converſations générales, qui reſſemblent aſſez aux *mille et un*, à cela près qu'elles ſont moins amuſantes, je pourrai trouver une minute pour avoir l'honneur de vous parler raiſon. Si vous aviez été *Thaleſtris*, du temps de *Scander*, fils de *Philippe;* ſi vous aviez été la reine de Sabée du temps de *Soleiman*, c'euſſent été ces rois qui auraient fait le voyage.

Je prie les vertus céleſtes que vos plaiſirs ſoient ſans mélange, votre beauté durable, et votre bonheur ſans fin.

SADI.

ZADIG

OU

LA DESTINÉE,

HISTOIRE ORIENTALE.

CHAPITRE PREMIER.

Le Borgne.

Du temps du roi *Moabdar*, il y avait à Babylone un jeune homme, nommé *Zadig*, né avec un beau naturel fortifié par l'éducation. Quoique riche et jeune, il savait modérer ses passions; il n'affectait rien; il ne voulait point toujours avoir raison, et savait respecter la faiblesse des hommes. On était étonné de voir, qu'avec beaucoup d'esprit, il n'insultait jamais par des railleries à ces propos si vagues, si rompus, si tumultueux, à ces médisances téméraires, à ces décisions ignorantes, à ces turlupinades grossières, à ce vain bruit de paroles qu'on appelait *conversation* dans Babylone. Il avait appris, dans le premier livre de *Zoroastre*, que l'amour propre est un ballon gonflé de vent, dont il sort des tempêtes, quand on lui a fait une piqûre. *Zadig*, sur-tout, ne se vantait pas de mépriser les femmes et de les subjuguer. Il était généreux; il ne craignait point d'obliger des ingrats,

ſuivant ce grand précepte de *Zoroaſtre : Quand tu manges, donne à manger aux chiens, duſſent-ils te mordre.* Il était auſſi ſage qu'on peut l'être; car il cherchait à vivre avec des ſages. Inſtruit dans les ſciences des anciens Chaldéens, il n'ignorait pas les principes phyſiques de la nature, tels qu'on les connaiſſait alors, et ſavait de la métaphyſique ce qu'on en a ſu dans tous les âges, c'eſt-à-dire, fort peu de choſe. Il était fermement perſuadé que l'année était de trois cents ſoixante-cinq jours et un quart, malgré la nouvelle philoſophie de ſon temps; et que le ſoleil était au centre du monde; et quand les principaux mages lui diſaient avec une hauteur inſultante qu'il avait de mauvais ſentimens, et que c'était être ennemi de l'Etat que de croire que le ſoleil tournait ſur lui-même, et que l'année avait douze mois, il ſe taiſait ſans colère et ſans dédain.

Zadig, avec de grandes richeſſes, et par conſéquent avec des amis, ayant de la ſanté, une figure aimable, un eſprit juſte et modéré, un cœur ſincère et noble, crut qu'il pouvait être heureux. Il devait ſe marier à *Sémire*, que ſa beauté, ſa naiſſance et ſa fortune rendaient le premier parti de Babylone. Il avait pour elle un attachement ſolide et vertueux, et *Sémire* l'aimait avec paſſion. Ils touchaient au moment fortuné qui allait les unir, lorſque ſe promenant enſemble vers une porte de Babylone ſous les palmiers qui ornaient le rivage de l'Euphrate, ils virent venir à eux des hommes armés de ſabres et de flèches. C'étaient les ſatellites du jeune *Orcan*, neveu d'un miniſtre, à qui les courtiſans de ſon oncle avaient fait accroire que tout lui était permis. Il n'avait aucune des grâces ni

des vertus de *Zadig;* mais croyant valoir beaucoup mieux, il était désespéré de n'être pas préféré. Cette jalousie, qui ne venait que de sa vanité, lui fit penser qu'il aimait éperdument *Sémire*. Il voulait l'enlever. Les ravisseurs la saisirent, et dans les emportemens de leur violence ils la blessèrent, et firent couler le sang d'une personne dont la vue aurait attendri les tigres du mont Imaüs. Elle perçait le ciel de ses plaintes. Elle s'écriait : mon cher époux ! on m'arrache à ce que j'adore. Elle n'était point occupée de son danger; elle ne pensait qu'à son cher *Zadig*. Celui-ci dans le même temps la défendait avec toute la force que donnent la valeur et l'amour. Aidé seulement de deux esclaves, il mit les ravisseurs en fuite, et ramena chez elle *Sémire* évanouie et sanglante, qui en ouvrant les yeux vit son libérateur. Elle lui dit : O *Zadig !* je vous aimais comme mon époux, je vous aime comme celui à qui je dois l'honneur et la vie. Jamais il n'y eut un cœur plus pénétré que celui de *Sémire;* jamais bouche plus ravissante n'exprima des sentimens plus touchans par ces paroles de feu qu'inspirent le sentiment du plus grand des bienfaits et le transport le plus tendre de l'amour le plus légitime. Sa blessure était légère, elle guérit bientôt. *Zadig* était blessé plus dangereusement; un coup de flèche reçu près de l'œil lui avait fait une plaie profonde. *Sémire* ne demandait aux dieux que la guérison de son amant. Ses yeux étaient nuit et jour baignés de larmes : elle attendait le moment où ceux de *Zadig* pourraient jouir de ses regards; mais un abcès survenu à l'œil blessé fit tout craindre. On envoya jusqu'à Memphis chercher le grand médecin *Hermès*, qui vint avec un nombreux

cortége. Il visita le malade, et déclara qu'il perdrait l'œil; il prédit même le jour et l'heure où ce funeste accident devait arriver. Si c'eût été l'œil droit, dit-il, je l'aurais guéri; mais les plaies de l'œil gauche sont incurables. Tout Babylone, en plaignant la destinée de *Zadig*, admira la profondeur de la science d'*Hermès*. Deux jours après, l'abcès perça de lui-même; *Zadig* fut guéri parfaitement. *Hermès* écrivit un livre où il lui prouva qu'il n'avait pas dû guérir. *Zadig* ne le lut point; mais dès qu'il put sortir, il se prépara à rendre visite à celle qui faisait l'espérance du bonheur de sa vie, et pour qui seule il voulait avoir des yeux. *Sémire* était à la campagne depuis trois jours. Il apprit en chemin que cette belle dame, ayant déclaré hautement qu'elle avait une aversion insurmontable pour les borgnes, venait de se marier à *Orcan*, la nuit même. A cette nouvelle, il tomba sans connaissance; sa douleur le mit au bord du tombeau; il fut long-temps malade; mais enfin la raison l'emporta sur son affliction, et l'atrocité de ce qu'il éprouvait, servit même à le consoler.

Puisque j'ai essuyé, dit-il, un si cruel caprice d'une fille élevée à la cour, il faut que j'épouse une citoyenne. Il choisit *Azora*, la plus sage et la mieux née de la ville; il l'épousa, et vécut un mois avec elle dans les douceurs de l'union la plus tendre. Seulement il remarquait en elle un peu de légèreté et beaucoup de penchant à trouver toujours que les jeunes gens les mieux faits étaient ceux qui avaient le plus d'esprit et de vertu.

CHAPITRE II.

Le Nez.

UN jour *Azora* revint d'une promenade toute en colère, et fesant de grandes exclamations. Qu'avez-vous, lui dit-il, ma chère épouse? qui vous peut mettre ainsi hors de vous-même! Hélas! dit-elle, vous feriez comme moi, si vous aviez vu le spectacle dont je viens d'être témoin. J'ai été consoler la jeune veuve *Cosrou*, qui vient d'élever depuis deux jours un tombeau à son jeune époux auprès du ruisseau qui borde cette prairie. Elle a promis aux dieux dans sa douleur de demeurer auprès de ce tombeau, tant que l'eau de ce ruisseau coulerait auprès. Hé bien, dit *Zadig*, voilà une femme estimable qui aimait véritablement son mari! Ah, reprit *Azora*, si vous saviez à quoi elle s'occupait, quand je lui ai rendu visite! A quoi donc, belle *Azora*? Elle fesait détourner le ruisseau. *Azora* se répandit en des invectives si longues, éclata en reproches si violens contre la jeune veuve, que ce faste de vertu ne plut pas à *Zadig*.

Il avait un ami nommé *Cador*, qui était un de ces jeunes gens à qui sa femme trouvait plus de probité et de mérite qu'aux autres: il le mit dans sa confidence, et s'assura, autant qu'il le pouvait, de sa fidélité par un présent considérable. *Azora* ayant passé deux jours chez une de ses amies à la campagne, revint le troisième jour à la maison. Des domestiques en pleurs lui annoncèrent que son mari était mort subitement

la nuit même, qu'on n'avait pas osé lui porter cette funeste nouvelle, et qu'on venait d'ensevelir *Zadig* dans le tombeau de ses pères, au bout du jardin. Elle pleura, s'arracha les cheveux, et jura de mourir. Le soir, *Cador* lui demanda la permission de lui parler, et ils pleurèrent tous deux. Le lendemain ils pleurèrent moins, et dînèrent ensemble. *Cador* lui confia que son ami lui avait laissé la plus grande partie de son bien, et lui fit entendre qu'il mettrait son bonheur à partager sa fortune avec elle. La dame pleura, se fâcha, s'adoucit; le souper fut plus long que le dîner; on se parla avec plus de confiance. *Azora* fit l'éloge du défunt; mais elle avoua qu'il avait des défauts dont *Cador* était exempt.

Au milieu du souper, *Cador* se plaignit d'un mal de rate violent; la dame inquiète et empressée fit apporter toutes les essences dont elle se parfumait, pour essayer s'il n'y en avait pas quelqu'une qui fût bonne pour le mal de rate; elle regretta beaucoup que le grand *Hermès* ne fût pas encore à Babylone; elle daigna même toucher le côté où *Cador* sentait de si vives douleurs. Etes-vous sujet à cette cruelle maladie? lui dit-elle avec compassion. Elle me met quelquefois au bord du tombeau, lui répondit *Cador*, et il n'y a qu'un seul remède qui puisse me soulager; c'est de m'appliquer sur le côté le nez d'un homme qui soit mort la veille. Voilà un étrange remède, dit *Azora*. Pas plus étrange, répondit-il, que les sachets du sieur *Arnou* (*a*) contre l'apoplexie. Cette raison,

(*a*) Il y avait dans ce temps un babylonien, nommé *Arnou*, qui guérissait et prévenait toutes les apoplexies, dans les gazettes, avec un sachet pendu au cou.



Le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruisseau . . . .

Zadig. Le nez

F. M. Moreau le J.e inv. 1784. *Eriere Sculp.*

jointe à l'extrême mérite du jeune homme, détermina enfin la dame. Après tout, dit-elle, quand mon mari passera du monde d'hier dans le monde du lendemain sur le pont Tchinavar, l'ange *Asraël* lui accordera-t-il moins le passage, parce que son nez sera un peu moins long dans la seconde vie que dans la première? Elle prit donc un rasoir; elle alla au tombeau de son époux, l'arrosa de ses larmes, et s'approcha pour couper le nez à *Zadig* qu'elle trouva tout étendu dans la tombe. *Zadig* se relève en tenant son nez d'une main, et arrêtant le rasoir de l'autre. Madame, lui dit-il, ne criez plus tant contre la jeune *Cosrou;* le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruisseau.

CHAPITRE III.

Le chien et le cheval.

ZADIG éprouva que le premier mois du mariage, comme il est écrit dans le livre du *Zend*, est la lune du miel, et que le second est la lune de l'absinthe. Il fut quelque temps après obligé de répudier *Azora*, qui était devenue trop difficile à vivre, et il chercha son bonheur dans l'étude de la nature. Rien n'est plus heureux, disait-il, qu'un philosophe qui lit dans ce grand livre que DIEU a mis sous nos yeux. Les vérités qu'il découvre sont à lui: il nourrit et il élève son ame; il vit tranquille; il ne craint rien des hommes, et sa tendre épouse ne vient point lui couper le nez.

Plein de ces idées, il se retira dans une maison de campagne sur les bords de l'Euphrate. Là il ne s'occupait pas à calculer combien de pouces d'eau coulaient en une seconde sous les arches d'un pont, ou s'il tombait une ligne cube de pluie dans le mois de la souris, plus que dans le mois du mouton. Il n'imaginait point de faire de la soie avec des toiles d'araignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles cassées; mais il étudia sur-tout les propriétés des animaux et des plantes, et il acquit bientôt une sagacité qui lui découvrait mille différences où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme.

Un jour se promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un eunuque de la reine, suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude, et qui couraient çà et là comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine? *Zadig* répondit modestement: C'est une chienne, et non pas un chien. Vous avez raison, reprit le premier eunuque. C'est une épagneule très-petite, ajouta *Zadig*. Elle a fait depuis peu des chiens; elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très-longues. Vous l'avez donc vue, dit le premier eunuque tout essoufflé. Non, répondit *Zadig*, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais su si la reine avait une chienne.

Précisément dans le même temps, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palfrenier dans les plaines de Babylone. Le grand veneur et tous les

autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand veneur s'adreſſa à *Zadig*, et lui demanda s'il n'avait point vu paſſer le cheval du roi. C'eſt, répondit *Zadig*, le cheval qui galoppe le mieux; il a cinq pieds de haut, le ſabot fort petit; il porte une queue de trois pieds et demi de long: les boſſettes de ſon mors ſont d'or à vingt-trois carats; ſes fers ſont d'argent à onze deniers. Quel chemin a-t-il pris? où eſt-il? demanda le grand veneur. Je ne l'ai point vu, répondit *Zadig*, et je n'en ai jamais entendu parler.

Le grand veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que *Zadig* n'eût volé le cheval du roi, et la chienne de la reine; ils le firent conduire devant l'aſſemblée du grand *Deſterham*, qui le condamna au knout, et à paſſer le reſte de ſes jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la douloureuſe néceſſité de réformer leur arrêt; mais ils condamnèrent *Zadig* à payer quatre cents onces d'or, pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu; il fallut d'abord payer cette amende; après quoi il fut permis à *Zadig* de plaider ſa cauſe au conſeil du grand *Deſterham*; il parla en ces termes:

Etoiles de juſtice, abymes de ſciences, miroirs de vérité, qui avez la peſanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant, et beaucoup d'affinité avec l'or, puiſqu'il m'eſt permis de parler devant cette auguſte aſſemblée, je vous jure par *Oroſmade*, que je n'ai jamais vu la chienne reſpectable de la reine, ni le cheval ſacré du roi des rois. Voici ce qui

m'eſt arrivé. Je me promenais vers le petit bois où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très-illuſtre grand veneur. J'ai vu ſur le ſable les traces d'un animal, et j'ai jugé aiſément que c'était celles d'un petit chien. Des ſillons légers et longs, imprimés ſur de petites éminences de ſable entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ainſi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un ſens différent, qui paraiſſaient toujours avoir raſé la ſurface du ſable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avait les oreilles très-longues; et comme j'ai remarqué que le ſable était toujours moins creuſé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguſte reine était un peu boiteuſe, ſi je l'oſe dire.

A l'égard du cheval du roi des rois, vous ſaurez que, me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval; elles étaient toutes à égales diſtances. Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. La pouſſière des arbres, dans une route étroite qui n'a que ſept pieds de large, était un peu enlevée à droite et à gauche à trois pieds et demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi qui, par ſes mouvemens de droite et de gauche, a balayé cette pouſſière. J'ai vu ſous les arbres, qui formaient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées; et j'ai connu que ce cheval y avait touché, et qu'ainſi il avait cinq pieds de haut. Quant à ſon mors, il doit être d'or à

vingt-trois carats, car il en a frotté les boſſettes contre une pierre que j'ai reconnu être une pierre de touche, et dont j'ai fait l'eſſai. J'ai jugé enfin par les marques que ſes fers ont laiſſées ſur des cailloux d'une autre eſpèce, qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin. Tous les juges admirèrent le profond et ſubtil diſcernement de *Zadig;* la nouvelle en vint juſqu'au roi et à la reine. On ne parlait que de *Zadig* dans les antichambres, dans la chambre et dans le cabinet; et quoique pluſieurs mages opinaſſent qu'on devait le brûler comme ſorcier, le roi ordonna qu'on lui rendît l'amende des quatre cents onces d'or à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huiſſiers, les procureurs vinrent chez lui en grand appareil lui rapporter ſes quatre cents onces; ils en retinrent ſeulement trois cents quatre-vingt-dix-huit pour les frais de juſtice; et leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig, vit combien il était dangereux quelquefois d'être trop ſavant, et ſe promit bien à la première occaſion de ne point dire ce qu'il avait vu.

Cette occaſion ſe trouva bientôt. Un priſonnier d'Etat s'échappa; il paſſa ſous les fenêtres de ſa maiſon. On interrogea *Zadig*, il ne répondit rien; mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné pour ce crime à cinq cents onces d'or, et il remercia ſes juges de leur indulgence, ſelon la coutume de Babylone. Grand Dieu, dit-il en lui-même qu'on eſt à plaindre quand on ſe promène dans un bois où la chienne de la reine et le cheval du roi ont paſſé! qu'il eſt dangereux de ſe mettre à la fenêtre! et qu'il eſt difficile d'être heureux dans cette vie!

CHAPITRE IV.

L'Envieux.

ZADIG voulut se consoler, par la philosophie et par l'amitié, des maux que lui avait faits la fortune. Il avait dans un faubourg de Babylone une maison ornée avec goût, où il rassemblait tous les arts et tous les plaisirs dignes d'un honnête homme. Le matin sa bibliothèque était ouverte à tous les savans; le soir sa table l'était à la bonne compagnie; mais il connut bientôt combien les savans sont dangereux; il s'éleva une grande dispute sur une loi de *Zoroastre*, qui défendait de manger du griffon. Comment défendre le griffon, disaient les uns, si cet animal n'existe pas? Il faut bien qu'il existe, disaient les autres, puisque *Zoroastre* ne veut pas qu'on en mange. *Zadig* voulut les accorder, en leur disant: S'il y a des griffons, n'en mangeons point; s'il n'y en a point, nous en mangerons encore moins; et par-là nous obéirons tous à *Zoroastre*.

Un savant, qui avait composé treize volumes sur les propriétés du griffon, et qui de plus était grand théurgite, se hâta d'aller accuser *Zadig* devant un archimage, nommé *Yébor*, (1) le plus sot des Chaldéens,

(1) Anagramme de *Boyer*, théatin, confesseur de dévotes titrées, évêque par leurs intrigues, qui n'avaient pu réussir à le faire supérieur de son couvent; puis précepteur du dauphin, et enfin ministre de la feuille, par le conseil du cardinal *Fleuri* qui, comme tous les hommes médiocres, aimait à faire donner les places à des hommes incapables de les remplir, mais aussi incapables de se rendre dangereux. Ce *Boyer* était un fanatique imbécille qui persécuta M. de *Voltaire* dans plus d'une occasion.

et

et partant le plus fanatique. Cet homme aurait fait empaler *Zadig* pour la plus grande gloire du soleil, et en aurait recité le bréviaire de *Zoroastre* d'un ton plus satisfait. L'ami *Cador* (un ami vaut mieux que cent prêtres) alla trouver le vieux *Yébor*, et lui dit :

Vivent le soleil et les griffons ! gardez-vous bien de punir *Zadig* : c'est un saint ; il a des griffons dans sa basse-cour, et il n'en mange point ; et son accusateur est un hérétique qui ose soutenir que les lapins ont le pied fendu, et ne sont point immondes. Hé bien, dit *Yébor*, en branlant sa tête chauve, il faut empaler *Zadig*, pour avoir mal pensé des griffons, et l'autre pour avoir mal parlé des lapins. *Cador* apaisa l'affaire, par le moyen d'une fille d'honneur à laquelle il avait fait un enfant, et qui avait beaucoup de crédit dans le collége des mages. Personne ne fut empalé ; de quoi plusieurs docteurs murmurèrent, et en présagèrent la décadence de Babylone. *Zadig* s'écria : A quoi tient le bonheur ! tout me persécute dans ce monde, jusqu'aux êtres qui n'existent pas. Il maudit les savans, et ne voulut plus vivre qu'en bonne compagnie.

Il rassemblait chez lui les plus honnêtes gens de Babylone, et les dames les plus aimables ; il donnait des soupers délicats, souvent précédés de concerts, et animés par des conversations charmantes, dont il avait su bannir l'empressement de montrer de l'esprit, qui est la plus sûre manière de n'en point avoir, et de gâter la société la plus brillante. Ni le choix de ses amis, ni celui des mets n'étaient faits par la vanité ; car en tout il préférait l'être au paraître ; et par-là il s'attirait la considération véritable, à laquelle il ne prétendait pas.

Vis-à-vis sa maison demeurait *Arimaze*, personnage dont la méchante ame était peinte sur sa grossière physionomie. Il était rongé de fiel et bouffi d'orgueil ; et pour comble c'était un bel-esprit ennuyeux. N'ayant jamais pu réussir dans le monde, il se vengeait par en médire. Tout riche qu'il était, il avait de la peine à rassembler chez lui des flatteurs. Le bruit des chars qui entraient le soir chez *Zadig* l'importunait, le bruit de ses louanges l'irritait davantage. Il alla quelquefois chez *Zadig*, et se mettait à table sans être prié : il y corrompait toute la joie de la société, comme on dit que les harpies infectent les viandes qu'elles touchent. Il lui arriva un jour de vouloir donner une fête à une dame qui, au lieu de la recevoir, alla souper chez *Zadig*. Un autre jour, causant avec lui dans le palais, ils abordèrent un ministre, qui pria *Zadig* à souper, et ne pria point *Arimaze*. Les plus implacables haines n'ont pas souvent des fondemens plus importans. Cet homme, qu'on appelait l'*Envieux* dans Babylone, voulut perdre *Zadig*, parce qu'on l'appelait l'*Heureux*. L'occasion de faire du mal se trouve cent fois par jour, et celle de faire du bien une fois dans l'année, comme dit *Zoroastre*.

L'Envieux alla chez *Zadig*, qui se promenait dans ses jardins avec deux amis et une dame à laquelle il disait souvent des choses galantes, sans autre intention que celle de les dire. La conversation roulait sur une guerre que le roi venait de terminer heureusement contre le prince d'Hircanie, son vassal. *Zadig*, qui avait signalé son courage dans cette courte guerre, louait beaucoup le roi, et encore plus la dame. Il prit ses tablettes, et écrivit quatre vers qu'il fit

sur le champ, et qu'il donna à lire à cette belle personne. Ses amis le prièrent de leur en faire part: la modestie, ou plutôt un amour-propre bien entendu, l'en empêcha. Il savait que des vers impromptus ne sont jamais bons que pour celle en l'honneur de qui ils sont faits: il brisa en deux la feuille des tablettes sur laquelle il venait d'écrire, et jeta les deux moitiés dans un buisson de roses où on les chercha inutilement. Une petite pluie survint; on regagna la maison. L'Envieux, qui resta dans le jardin, chercha tant qu'il trouva un morceau de la feuille. Elle avait été tellement rompue, que chaque moitié de vers qui remplissait la ligne, fesait un sens, et même un vers d'une plus petite mesure: mais par un hasard encore plus étrange, ces petits vers se trouvaient former un sens qui contenait les injures les plus horribles contre le roi; on y lisait:

Par les plus grands forfaits
Sur le trône affermi,
Dans la publique paix
C'est le seul ennemi.

L'Envieux fut heureux pour la première fois de sa vie. Il avait entre les mains de quoi perdre un homme vertueux et aimable. Plein de cette cruelle joie, il fit parvenir jusqu'au roi cette satire écrite de la main de *Zadig*: on le fit mettre en prison, lui, ses deux amis et la dame. Son procès lui fut bientôt fait, sans qu'on daignât l'entendre. Lorsqu'il vint recevoir sa sentence, l'Envieux se trouva sur son passage, et lui dit tout haut que ses vers ne valaient rien. *Zadig* ne se piquait pas d'être bon poëte; mais

il était au déſeſpoir d'être condamné comme criminel de lèſe-majeſté, et de voir qu'on retînt en priſon une belle dame et deux amis pour un crime qu'il n'avait pas fait. On ne lui permit pas de parler, parce que ſes tablettes parlaient. Telle était la loi de Babylone. On le fit donc aller au ſupplice à travers une foule de curieux dont aucun n'oſait le plaindre, et qui ſe précipitaient pour examiner ſon viſage, et pour voir s'il mourrait avec bonne grâce. Ses parens ſeulement étaient affligés, car ils n'héritaient pas. Les trois quarts de ſon bien étaient confiſqués au profit du roi, et l'autre quart au profit de l'Envieux.

Dans le temps qu'il ſe préparait à la mort, le perroquet du roi s'envola de ſon balcon, et s'abattit dans le jardin de *Zadig* ſur un buiſſon de roſes. Une pêche y avait été portée d'un arbre voiſin par le vent : elle était tombée ſur un morceau de tablettes à écrire auquel elle s'était collée. L'oiſeau enleva la pêche et la tablette, et les porta ſur les genoux du monarque. Le prince curieux y lut des mots qui ne formaient aucun ſens, et qui paraiſſaient des fins de vers. Il aimait la poëſie, et il y a toujours de la reſſource avec les princes qui aiment les vers : l'aventure de ſon perroquet le fit rêver. La reine, qui ſe ſouvenait de ce qui avait été écrit ſur une pièce de la tablette de *Zadig*, ſe la fit apporter. On confronta les deux morceaux, qui s'ajuſtaient enſemble parfaitement ; on lut alors les vers tels que *Zadig* les avait faits :

Par les plus grands forfaits j'ai vu troubler la terre.
Sur le trône affermi le roi ſait tout dompter.
Dans la publique paix l'amour ſeul fait la guerre :
C'eſt le ſeul ennemi qui ſoit à redouter.

Le roi ordonna auſſitôt qu'on fît venir *Zadig* devant lui, et qu'on fît ſortir de priſon ſes deux amis et la belle dame. *Zadig* ſe jeta le viſage contre terre aux pieds du roi et de la reine : il leur demanda très-humblement pardon d'avoir fait de mauvais vers : il parla avec tant de grâce, d'eſprit et de raiſon, que le roi et la reine voulurent le revoir. Il revint, et plut encore davantage. On lui donna tous les biens de l'Envieux qui l'avait injuſtement accuſé : mais *Zadig* les rendit tous; et l'Envieux ne fut touché que du plaiſir de ne pas perdre ſon bien. L'eſtime du roi s'accrut de jour en jour pour *Zadig*. Il le mettait de tous ſes plaiſirs, le conſultait dans toutes ſes affaires. La reine le regarda dès-lors avec une complaiſance qui pouvait devenir dangereuſe pour elle, pour le roi ſon auguſte époux, pour *Zadig* et pour le royaume. *Zadig* commençait à croire qu'il n'eſt pas difficile d'être heureux.

CHAPITRE V.

Le Généreux.

Le temps arriva où l'on célébrait une grande fête, qui revenait tous les cinq ans. C'était la coutume à Babylone de déclarer ſolennellement, au bout de cinq années, celui des citoyens qui avait fait l'action la plus généreuſe. Les grands et les mages étaient les juges. Le premier ſatrape, chargé du ſoin de la ville, expoſait les plus belles actions qui s'étaient paſſées ſous ſon gouvernement. On allait aux voix : le roi

prononçait le jugement. On venait à cette solennité des extrémités de la terre. Le vainqueur recevait des mains du monarque une coupe d'or garnie de pierreries, et le roi lui disait ces paroles : *Recevez ce prix de la générosité, et puissent les dieux me donner beaucoup de sujets qui vous ressemblent !*

Ce jour mémorable venu, le roi parut sur son trône, environné des grands, des mages, et des députés de toutes les nations qui venaient à ces jeux, où la gloire s'acquérait, non par la légèreté des chevaux, non par la force du corps, mais par la vertu. Le premier satrape rapporta à haute voix les actions qui pouvaient mériter à leurs auteurs ce prix inestimable. Il ne parla point de la grandeur d'ame avec laquelle *Zadig* avait rendu à l'Envieux toute sa fortune : ce n'était pas une action qui méritât de disputer le prix.

Il présenta d'abord un juge, qui ayant fait perdre un procès considérable à un citoyen, par une mépriſe dont il n'était pas même responsable, lui avait donné tout son bien, qui était la valeur de ce que l'autre avait perdu.

Il produisit ensuite un jeune homme, qui étant éperdument épris d'une fille qu'il allait épouser, l'avait cédée à un ami près d'expirer d'amour pour elle, et qui avait encore payé la dot en cédant la fille.

Ensuite il fit paraître un soldat qui, dans la guerre d'Hircanie avait donné encore un plus grand exemple de générosité. Des soldats ennemis lui enlevaient sa maîtresse, et il la défendait contre eux : on vint lui dire que d'autres hircaniens enlevaient

sa mère à quelques pas de là : il quitta en pleurant sa maîtresse, et courut délivrer sa mère : il retourna ensuite vers celle qu'il aimait, et la trouva expirante. Il voulut se tuer; sa mère lui remontra qu'elle n'avait que lui pour tout secours, et il eut le courage de souffrir la vie.

Les juges penchaient pour ce soldat. Le roi prit la parole, et dit : Son action et celles des autres sont belles; mais elles ne m'étonnent point ; hier *Zadig* en a fait une qui m'a étonné. J'avais disgracié depuis quelques jours mon ministre et mon favori *Coreb*. Je me plaignais de lui avec violence, et tous mes courtisans m'assuraient que j'étais trop doux; c'était à qui me dirait le plus de mal de *Coreb*. Je demandai à *Zadig* ce qu'il en pensait, et il osa en dire du bien. J'avoue que j'ai vu, dans nos histoires, des exemples qu'on a payé de son bien une erreur, qu'on a cédé sa maîtresse, qu'on a préféré une mère à l'objet de son amour; mais je n'ai jamais lu qu'un courtisan ait parlé avantageusement d'un ministre disgracié contre qui son souverain était en colère. Je donne vingt mille pièces d'or à chacun de ceux dont on vient de réciter les actions généreuses : mais je donne la coupe à *Zadig*.

Sire, lui dit-il, c'est votre majesté seule qui mérite la coupe, c'est elle qui a fait l'action la plus inouie, puisqu'étant roi, vous ne vous êtes point fâché contre votre esclave, lorsqu'il contredisait votre passion. On admira le roi et *Zadig*. Le juge qui avait donné son bien, l'amant qui avait marié sa maîtresse à son ami, le soldat qui avait préféré le salut de sa mère à celui de sa maîtresse, reçurent

les préſens du monarque; ils virent leurs noms écrits dans le livre des généreux : *Zadig* eut la coupe. Le roi acquit la réputation d'un bon prince, qu'il ne garda pas long-temps. Ce jour fut conſacré par des fêtes plus longues que la loi ne le portait. La mémoire s'en conſerve encore dans l'Aſie. *Zadig* diſait : Je ſuis donc enfin heureux ; mais il ſe trompait.

CHAPITRE VI.

Le Miniſtre.

Le roi avait perdu ſon premier miniſtre. Il choiſit *Zadig* pour remplir cette place. Toutes les belles dames de Babylone applaudirent à ce choix ; car depuis la fondation de l'empire il n'y avait jamais eu de miniſtre ſi jeune. Tous les courtiſans furent fâchés ; l'Envieux en eut un crachement de ſang ; et le nez lui enfla prodigieuſement. *Zadig* ayant remercié le roi et la reine, alla remercier auſſi le perroquet : Bel oiſeau, lui dit-il, c'eſt vous qui m'avez ſauvé la vie, et qui m'avez fait premier miniſtre : la chienne et le cheval de leurs majeſtés m'avaient fait beaucoup de mal, mais vous m'avez fait du bien. Voilà donc de quoi dépendent les deſtins des hommes ! mais, ajouta-t-il, un bonheur ſi étrange ſera peut-être bientôt évanoui. Le perroquet répondit : Oui. Ce mot frappe *Zadig ;* cependant comme il était bon phyſicien, et qu'il ne croyait

pas que les perroquets fussent prophètes, il se rassura bientôt ; il se mit à exercer son ministère de son mieux.

Il fit sentir à tout le monde le pouvoir sacré des lois, et ne fit sentir à personne le poids de sa dignité. Il ne gêna point les voix du divan, et chaque visir pouvait avoir un avis sans lui déplaire. Quand il jugeait une affaire, ce n'était pas lui qui jugeait, c'était la loi ; mais quand elle était trop sévère, il la tempérait ; et quand on manquait de lois, son équité en fesait qu'on aurait prises pour celles de *Zoroastre*.

C'est de lui que les nations tiennent ce grand principe, qu'il vaut mieux hasarder de sauver un coupable que de condamner un innocent. Il croyait que les lois étaient faites pour secourir les citoyens, autant que pour les intimider. Son principal talent était de démêler la vérité que tous les hommes cherchent à obscurcir. Dès les premiers jours de son administration il mit ce grand talent en usage. Un fameux négociant de Babylone était mort aux Indes ; il avait fait ses héritiers ses deux fils par portions égales, après avoir marié leur sœur, et il laissait un présent de trente mille pièces d'or à celui de ses deux fils qui serait jugé l'aimer davantage. L'aîné lui bâtit un tombeau, le second augmenta d'une partie de son héritage la dot de sa sœur ; chacun disait : C'est l'aîné qui aime le mieux son père ; le cadet aime mieux sa sœur ; c'est à l'aîné qu'appartiennent les trente mille pièces.

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné : Votre père n'est point mort, il est guéri

de sa dernière maladie, il revient à Babylone. DIEU soit loué, répondit le jeune homme; mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher! *Zadig* dit ensuite la même chose au cadet. DIEU soit loué, répondit-il, je vais rendre à mon père tout ce que j'ai, mais je voudrais qu'il laissât à ma sœur ce que je lui ai donné. Vous ne rendrez rien, dit *Zadig*, et vous aurez les trente mille pièces; c'est vous qui aimez le mieux votre père.

Une fille fort riche avait fait une promesse de mariage à deux mages, et après avoir reçu quelques mois des instructions de l'un et de l'autre, elle se trouva grosse. Ils voulaient tous deux l'épouser. Je prendrai pour mon mari, dit-elle, celui des deux qui m'a mis en état de donner un citoyen à l'empire. C'est moi qui ai fait cette bonne œuvre, dit l'un: C'est moi qui ai eu cet avantage, dit l'autre: Hé bien, répondit-elle, je reconnais pour père de l'enfant celui des deux qui lui pourra donner la meilleure éducation. Elle accoucha d'un fils. Chacun des mages veut l'élever. La cause est portée devant *Zadig*. Il fait venir les deux mages. Qu'enseigneras-tu à ton pupille? dit-il au premier. Je lui apprendrai, dit le docteur, les huit parties d'oraison, la dialectique, l'astrologie, la démonomanie, ce que c'est que la substance et l'accident, l'abstrait et le concret, les monades et l'harmonie préétablie. Moi, dit le second, je tâcherai de le rendre juste et digne d'avoir des amis. *Zadig* prononça: *Que tu sois son père ou non, tu épouseras sa mère.*

Il venait tous les jours des plaintes à la cour contre l'itimadoulet de Médie, nommé *Irax*. C'était

un grand seigneur dont le fond n'était pas mauvais, mais qui était corrompu par la vanité et par la volupté. Il souffrait rarement qu'on lui parlât, et jamais qu'on l'osât contredire. Les paons ne sont pas plus vains, les colombes ne sont pas plus voluptueuses, les tortues ont moins de paresse, il ne respirait que la fausse gloire et les faux plaisirs; *Zadig* entreprit de le corriger.

Il lui envoya de la part du roi un maître de musique avec douze voix et vingt-quatre violons, un maître-d'hôtel avec six cuisiniers et quatre chambellans, qui ne devaient pas le quitter. L'ordre du roi portait que l'étiquette suivante serait inviolablement observée, et voici comme les choses se passèrent.

Le premier jour, dès que le voluptueux *Irax* fut éveillé, le maître de musique entra suivi des voix et des violons: on chanta une cantate qui dura deux heures, et de trois minutes en trois minutes le refrein était:

Que son mérite est extrême!
Que de grâces, que de grandeur!
Ah, combien monseigneur
Doit être content de lui-même!

Après l'exécution de la cantate, un chambellan lui fit une harangue de trois quarts d'heure, dans laquelle on le louait expressément de toutes les bonnes qualités qui lui manquaient. La harangue finie, on le conduisait à table au son des instrumens. Le dîner dura trois heures; dès qu'il ouvrit la bouche pour parler, le premier chambellan dit:

il aura raiſon; à peine eut-il prononcé quatre paroles, que le ſecond chambellan s'écrie : il a raiſon. Les deux autres chambellans firent de grands éclats de rire des bons mots qu'*Irax* avait dits ou qu'il avait dû dire. Après dîner on lui répéta la cantate.

Cette première journée lui parut délicieuſe, il crut que le roi des rois l'honorait ſelon ſes mérites; la ſeconde lui parut moins agréable; la troiſième fut gênante; la quatrième fut inſupportable; la cinquième fut un ſupplice : enfin, outré d'entendre toujours chanter; Ah! combien monſeigneur doit être content de lui-même! d'entendre toujours dire qu'il avait raiſon, et d'être harangué chaque jour à la même heure, il écrivit en cour pour ſupplier le roi qu'il daignât rappeler ſes chambellans, ſes muſiciens, ſon maître-d'hôtel; il promit d'être déſormais moins vain et plus appliqué; il ſe fit moins encenſer, eut moins de fêtes, et fut plus heureux; car, comme dit *Sadder*, toujours du plaiſir n'eſt pas du plaiſir.

CHAPITRE VII.

Les Diſputes et les Audiences.

C'EST ainſi que *Zadig* montrait tous les jours la ſubtilité de ſon génie et la bonté de ſon ame; on l'admirait, et cependant on l'aimait. Il paſſait pour le plus fortuné de tous les hommes; tout l'empire était rempli de ſon nom; toutes les femmes le lorgnaient;

tous les citoyens célébraient sa justice ; les savans le regardaient comme leur oracle; les prêtres mêmes avouaient qu'il en savait même plus que le vieux archimage *Yébor*. On était bien loin alors de lui faire des procès sur les griffons ; on ne croyait que ce qui lui semblait croyable.

Il y avait une grande querelle dans Babylone, qui durait depuis quinze cents années, et qui partageait l'empire en deux sectes opiniâtres; l'une prétendait qu'il ne fallait jamais entrer dans le temple de *Mithra* que du pied gauche; l'autre avait cette coutume en abomination, et n'entrait jamais que du pied droit. On attendait le jour de la fête solennelle du feu sacré, pour savoir quelle secte serait favorisée par *Zadig*. L'univers avait les yeux sur ses deux pieds, et toute la ville était en agitation et en suspens. *Zadig* entra dans le temple en sautant à pieds joints, et il prouva ensuite, par un discours éloquent, que le Dieu du ciel et de la terre, qui n'a acception de personne, ne fait pas plus de cas de la jambe gauche que de la jambe droite. L'Envieux et sa femme prétendirent que dans son discours il n'y avait pas assez de figures, qu'il n'avait pas fait assez danser les montagnes et les collines. Il est sec et sans génie, disaient-ils; on ne voit chez lui ni la mer s'enfuir, ni les étoiles tomber, ni le soleil se fondre comme de la cire: il n'a point le bon style oriental. *Zadig* se contentait d'avoir le style de la raison. Tout le monde fut pour lui, non pas parce qu'il était dans le bon chemin, non pas parce qu'il était raisonnable, non pas parce qu'il était aimable, mais parce qu'il était premier visir.

Il termina auſſi heureuſement le grand procès entre les mages blancs et les mages noirs. Les blancs ſoutenaient que c'était une impiété de ſe tourner, en priant DIEU, vers l'orient d'hiver : les noirs aſſuraient que DIEU avait en horreur les prières des hommes qui ſe tournaient vers le couchant d'été. *Zadig* ordonna qu'on ſe tournât comme on voudrait.

Il trouva ainſi le ſecret d'expédier le matin les affaires particulières et les générales : le reſte du jour il s'occupait des embelliſſemens de Babylone: il feſait repréſenter des tragédies où l'on pleurait, et des comédies où l'on riait ; ce qui était paſſé de mode depuis long-temps, et ce qu'il fit renaître parce qu'il avait du goût. Il ne prétendait pas en ſavoir plus que les artiſtes; il les récompenſait par des bienfaits et des diſtinctions, et n'était point jaloux en ſecret de leur talent. Le ſoir il amuſait beaucoup le roi, et ſur-tout la reine. Le roi diſait: Le grand miniſtre ! La reine diſait : L'aimable miniſtre ! et tous deux ajoutaient : C'eût été grand dommage qu'il eût été pendu.

Jamais homme en place ne fut obligé de donner tant d'audiences aux dames. La plupart venaient lui parler des affaires qu'elles n'avaient point, pour en avoir une avec lui. La femme de l'Envieux s'y préſenta des premières ; elle lui jura par *Mithra*, par *Zenda Veſta*, et par le feu ſacré, qu'elle avait déteſté la conduite de ſon mari ; elle lui confia enſuite que ce mari était un jaloux, un brutal ; elle lui fit entendre que les dieux le puniſſaient, en lui refuſant les précieux effets de ce feu ſacré, par lequel ſeul l'homme eſt ſemblable aux immortels : elle finit par

laiſſer tomber ſa jarretière; *Zadig* la ramaſſa avec ſa politeſſe ordinaire, mais il ne la rattacha point au genou de la dame; et cette petite faute, ſi c'en eſt une, fut la cauſe des plus horribles infortunes. *Zadig* n'y penſa pas, et la femme de l'Envieux y penſa beaucoup.

D'autres dames ſe préſentaient tous les jours. Les annales ſécrètes de Babylone prétendent qu'il ſuccomba une fois, mais qu'il fut tout étonné de jouir ſans volupté, et d'embraſſer ſon amante avec diſtraction. Celle à qui il donna, ſans preſque s'en apercevoir, des marques de ſa protection, était une femme de chambre de la reine *Aſtarté*. Cette tendre babylonienne ſe diſait à elle-même pour ſe conſoler: Il faut que cet homme-là ait prodigieuſement d'affaires dans la tête, puiſqu'il y ſonge encore, même en feſant l'amour. Il échappa à *Zadig*, dans les inſtans où pluſieurs perſonnes ne diſent mot, et où d'autres ne prononcent que des paroles ſacrées, de s'écrier tout d'un coup: *La reine*. La babylonienne crut qu'enfin il était revenu à lui dans un bon moment, et qu'il lui diſait: *Ma reine*. Mais *Zadig* toujours très-diſtrait, prononça le nom d'*Aſtarté*. La dame, qui dans ces heureuſes circonſtances interprétait tout à ſon avantage, s'imagina que cela voulait dire, vous êtes plus belle que la reine *Aſtarté*. Elle ſortit du ſérail de *Zadig* avec de très-beaux préſens. Elle alla conter ſon aventure à l'Envieuſe, qui était ſon amie intime; celle-ci fut cruellement piquée de la préférence. Il n'a pas daigné ſeulement, dit-elle, me rattacher cette jarretière que voici, et dont je ne veux plus me

ſervir. Oh! oh! dit la fortunée à l'Envieuſe, vous portez les mêmes jarretières que la reine! Vous les prenez donc chez la même feſeuſe? l'Envieuſe rêva profondément, ne répondit rien, et alla conſulter ſon mari l'Envieux.

Cependant *Zadig* s'apercevait qu'il avait toujours des diſtractions quand il donnait des audiences, et quand il jugeait; il ne ſavait à quoi les attribuer; c'était-là ſa ſeule peine.

Il eut un ſonge: il lui ſemblait qu'il était couché d'abord ſur des herbes sèches, parmi leſquelles il y en avait quelques-unes de piquantes qui l'incommodaient; et qu'enſuite il repoſait mollement ſur un lit de roſes, dont il ſortait un ſerpent qui le bleſſait au cœur de ſa langue acérée et envenimée. Hélas, diſait-il, j'ai été long-temps couché ſur ces herbes sèches et piquantes, je ſuis maintenant ſur le lit de roſes; mais quel ſera le ſerpent?

CHAPITRE VIII.

La Jalouſie.

Le malheur de *Zadig* vint de ſon bonheur même, et ſur-tout de ſon mérite. Il avait tous les jours des entretiens avec le roi et avec *Aſtarté*, ſon auguſte épouſe. Les charmes de ſa converſation redoublaient encore par cette envie de plaire qui eſt à l'eſprit ce que la parure eſt à la beauté; ſa jeuneſſe et ſes

grâces

grâces firent insensiblement sur *Astarté* une impression dont elle ne s'aperçut pas d'abord. Sa passion croissait dans le sein de l'innocence. *Astarté* se livrait sans scrupule et sans crainte au plaisir de voir et d'entendre un homme cher à son époux et à l'Etat; elle ne cessait de le vanter au roi; elle en parlait à ses femmes, qui enchérissaient encore sur ses louanges; tout servait à enfoncer dans son cœur le trait qu'elle ne sentait pas. Elle fesait des présens à *Zadig*, dans lesquels il entrait plus de galanterie qu'elle ne pensait; elle croyait ne lui parler qu'en reine contente de ses services, et quelquefois ses expressions étaient d'une femme sensible.

Astarté était beaucoup plus belle que cette *Sémire* qui haïssait tant les borgnes, et que cette autre femme qui avait voulu couper le nez à son époux, La familiarité d'*Astarté*, ses discours tendres dont elle commençait à rougir, ses regards qu'elle voulait détourner, et qui se fixaient sur les siens, allumèrent dans le cœur de *Zadig* un feu dont il s'étonna. Il combattit; il appela à son secours la philosophie, qui l'avait toujours secouru; il n'en tira que des lumières, et n'en reçut aucun soulagement. Le devoir, la reconnaissance, la majesté souveraine violée, se présentaient à ses yeux comme des dieux vengeurs; il combattait, il triomphait; mais cette victoire, qu'il fallait remporter à tout moment, lui coûtait des gémissemens et des larmes. Il n'osait plus parler à la reine avec cette douce liberté qui avait eu tant de charmes pour tous deux; ses yeux se couvraient d'un nuage; ses discours étaient contraints et sans suite: il baissait la vue; et quand, malgré lui, ses

regards se tournaient vers *Astarté*, ils rencontraient ceux de la reine mouillés de pleurs dont il partait des traits de flamme : ils semblaient se dire l'un à l'autre : Nous nous adorons, et nous craignons de nous aimer ; nous brûlons tous deux d'un feu que nous condamnons.

Zadig sortait d'auprès d'elle égaré, éperdu, le cœur surchargé d'un fardeau qu'il ne pouvait plus porter : dans la violence de ses agitations, il laissa pénétrer son secret à son ami *Cador*, comme un homme qui, ayant soutenu long-temps les atteintes d'une vive douleur, fait enfin connaître son mal par un cri qu'un redoublement aigu lui arrache, et par la sueur froide qui coule sur son front.

Cador lui dit : J'ai déjà démêlé les sentimens que vous vouliez vous cacher à vous-même ; les passions ont des signes auxquels on ne peut se méprendre. Jugez, mon cher *Zadig*, puisque j'ai lu dans votre cœur, si le roi n'y découvrira pas un sentiment qui l'offense. Il n'a d'autre défaut que celui d'être le plus jaloux des hommes. Vous résistez à votre passion avec plus de force que la reine ne combat la sienne, parce que vous êtes philosophe, et parce que vous êtes *Zadig*. *Astarté* est femme ; elle laisse parler ses regards avec d'autant plus d'imprudence qu'elle ne se croit pas encore coupable. Malheureusement rassurée sur son innocence, elle néglige des dehors nécessaires. Je tremblerai pour elle, tant qu'elle n'aura rien à se reprocher. Si vous étiez d'accord l'un et l'autre, vous sauriez tromper tous les yeux : une passion naissante et combattue éclate ; un amour satisfait sait se cacher. *Zadig* frémit à la proposition

de trahir le roi, son bienfaiteur; et jamais il ne fut plus fidèle à son prince que quand il fut coupable envers lui d'un crime involontaire. Cependant la reine prononçait si souvent le nom de *Zadig*, son front se couvrait de tant de rougeur en le prononçant; elle était tantôt si animée, tantôt si interdite, quand elle lui parlait en présence du roi; une rêverie si profonde s'emparait d'elle quand il était sorti, que le roi fut troublé. Il crut tout ce qu'il voyait, et imagina tout ce qu'il ne voyait point. Il remarqua sur-tout que les babouches de sa femme étaient bleues, et que les babouches de *Zadig* étaient bleues, que les rubans de sa femme étaient jaunes, et que le bonnet de *Zadig* était jaune : c'étaient-là de terribles indices pour un prince délicat. Les soupçons se tournèrent en certitude dans son esprit aigri.

Tous les esclaves des rois et des reines sont autant d'espions de leurs cœurs. On pénétra bientôt qu'*Astarté* était tendre, et que *Moabdar* était jaloux. L'Envieux engagea l'Envieuse à envoyer au roi sa jarretière, qui ressemblait à celle de la reine. Pour surcroît de malheur cette jarretière était bleue. Le monarque ne songea plus qu'à la manière de se venger. Il résolut une nuit d'empoisonner la reine, et de faire mourir *Zadig* par le cordeau, au point du jour. L'ordre en fut donné à un impitoyable eunuque, exécuteur de ses vengeances. Il y avait alors dans la chambre du roi un petit nain qui était muet, mais qui n'était pas sourd. On le souffrait toujours : il était témoin de ce qui se passait de plus secret, comme un animal domestique. Ce petit muet était très-attaché à la reine et à *Zadig*. Il entendit avec autant de surprise

que d'horreur donner l'ordre de leur mort. Mais comment faire pour prévenir cet ordre effroyable, qui allait s'exécuter dans peu d'heures? Il ne savait pas écrire; mais il avait appris à peindre, et savait sur-tout faire ressembler. Il passa une partie de la nuit à crayonner ce qu'il voulait faire entendre à la reine. Son dessin représentait le roi agité de fureur, dans un coin du tableau, donnant des ordres à son eunuque; un cordeau bleu et un vase sur une table, avec des jarretières bleues et des rubans jaunes; la reine, dans le milieu du tableau, expirante entre les bras de ses femmes; et *Zadig* étranglé à ses pieds. L'horizon représentait un soleil levant, pour marquer que cette horrible exécution devait se faire aux premiers rayons de l'aurore. Dès qu'il eut fini cet ouvrage, il courut chez une femme d'*Astarté*, la réveilla, et lui fit entendre qu'il fallait dans l'instant même porter ce tableau à la reine.

Cependant, au milieu de la nuit, on vient frapper à la porte de *Zadig;* on le réveille; on lui donne un billet de la reine; il doute si c'est un songe; il ouvre la lettre d'une main tremblante. Quelle fut sa surprise, et qui pourrait exprimer la consternation et le désespoir dont il fut accablé, quand il lut ces paroles: *Fuyez dans l'instant même, ou l'on va vous arracher la vie. Fuyez, Zadig, je vous l'ordonne au nom de notre amour et de mes rubans jaunes. Je n'étais point coupable; mais je sens que je vais mourir criminelle.*

Zadig eut à peine la force de parler. Il ordonna qu'on fît venir *Cador;* et sans rien lui dire, il lui donna ce billet. *Cador* le força d'obéir et de prendre sur le champ la route de Memphis. Si vous osez

aller trouver la reine, lui dit-il, vous hâtez sa mort; si vous parlez au roi, vous la perdez encore. Je me charge de sa destinée : suivez la vôtre. Je répandrai le bruit que vous avez pris la route des Indes. Je viendrai bientôt vous trouver, et je vous apprendrai ce qui se sera passé à Babylone.

Cador, dans le moment même, fit placer deux dromadaires des plus légers à la course vers une porte secrète du palais; il fit monter *Zadig*, qu'il fallut porter, et qui était près de rendre l'ame. Un seul domestique l'accompagna ; et bientôt *Cador*, plongé dans l'étonnement et dans la douleur, perdit son ami de vue.

Cet illustre fugitif, arrivé sur le bord d'une colline d'où on voyait Babylone, tourna la vue sur le palais de la reine, et s'évanouit; il ne reprit ses sens que pour verser des larmes, et pour souhaiter la mort. Enfin, après s'être occupé de la destinée déplorable de la plus aimable des femmes et de la première reine du monde, il fit un moment de retour sur lui-même, et s'écria : Qu'est-ce donc que la vie humaine? O vertu! à quoi m'avez-vous servi? Deux femmes m'ont indignement trompé; la troisième, qui n'est point coupable, et qui est plus belle que les autres, va mourir! Tout ce que j'ai fait de bien a toujours été pour moi une source de malédictions, et je n'ai été élevé au comble de la grandeur que pour tomber dans le plus horrible précipice de l'infortune. Si j'eusse été méchant comme tant d'autres, je serais heureux comme eux. Accablé de ces réflexions funestes, les yeux chargés du voile de la douleur, la pâleur de la mort sur le visage, et l'ame abymée dans l'excès d'un sombre désespoir, il continuait son voyage vers l'Egypte.

CHAPITRE IX.

La femme battue.

ZADIG dirigeait sa route sur les étoiles. La constellation d'Orion et le brillant astre de Sirius le guidaient vers le pôle de Canope. Il admirait ces vastes globes de lumière qui ne paraissent que de faibles étincelles à nos yeux, tandis que la terre, qui n'est en effet qu'un point imperceptible dans la nature, paraît à notre cupidité quelque chose de si grand et de si noble. Il se figurait alors les hommes tels qu'ils sont en effet, des insectes se dévorant les uns les autres sur un petit atome de boue. Cette image vraie semblait anéantir ses malheurs, en lui retraçant le néant de son être et celui de Babylone. Son ame s'élançait jusque dans l'infini, et contemplait, détachée de ses sens, l'ordre immuable de l'univers. Mais lorsque ensuite, rendu à lui-même et rentrant dans son cœur, il pensait qu'*Astarté* était peut-être morte pour lui, l'univers disparaissait à ses yeux, et il ne voyait dans la nature entière qu'*Astarté* mourante et *Zadig* infortuné. Comme il se livrait à ce flux et à ce reflux de philosophie sublime et de douleur accablante, il avançait vers les frontières de l'Egypte; et déjà son domestique fidèle était dans la première bourgade, où il lui cherchait un logement. *Zadig* cependant se promenait vers les jardins qui bordaient ce village. Il vit, non loin du grand chemin, une femme éplorée qui appelait le ciel et la terre à son secours, et un

homme furieux qui la suivait. Elle était déjà atteinte par lui, elle embrassait ses genoux. Cet homme l'accablait de coups et de reproches. Il jugea à la violence de l'égyptien, et aux pardons réitérés que lui demandait la dame, que l'un était un jaloux, et l'autre une infidelle; mais quand il eut considéré cette femme qui était d'une beauté touchante, et qui même ressemblait un peu à la malheureuse *Astarté*, il se sentit pénétré de compassion pour elle et d'horreur pour l'égyptien. Secourez-moi, s'écria-t-elle à *Zadig* avec des sanglots; tirez-moi des mains du plus barbare des hommes, sauvez-moi la vie. A ces cris, *Zadig* courut se jeter entre elle et ce barbare. Il avait quelque connaissance de la langue égyptienne. Il lui dit en cette langue: Si vous avez quelque humanité, je vous conjure de respecter la beauté et la faiblesse. Pouvez-vous outrager ainsi un chef-d'œuvre de la nature, qui est à vos pieds, et qui n'a pour sa défense que des larmes? Ah! ah! lui dit cet emporté, tu l'aimes donc aussi; et c'est de toi qu'il faut que je me venge! En disant ces paroles, il laisse la dame qu'il tenait d'une main par les cheveux, et prenant sa lance, il veut en percer l'étranger. Celui-ci qui était de sang froid évita aisément le coup d'un furieux. Il se saisit de la lance près du fer dont elle est armée. L'un veut la retirer, l'autre l'arracher. Elle se brise entre leurs mains. L'égyptien tire son épée: *Zadig* s'arme de la sienne. Ils s'attaquent l'un l'autre. Celui-là porte cent coups précipités; celui-ci les pare avec adresse. La dame, assise sur un gazon, rajuste sa coiffure et les regarde. L'égyptien était plus robuste que son adversaire; *Zadig* était plus

adroit. Celui-ci se battait en homme dont la tête conduisait le bras, et celui-là comme un emporté dont une colère aveugle guidait les mouvemens au hasard. *Zadig* passe à lui et le désarme; et tandis que l'égyptien devenu plus furieux veut se jeter sur lui, il le saisit, le presse, le fait tomber en lui tenant l'épée sur la poitrine; il lui offre de lui donner la vie. L'égyptien hors de lui tire son poignard; il en blesse *Zadig* dans le temps même que le vainqueur lui pardonnait. *Zadig* indigné lui plonge son épée dans le sein. L'égyptien jette un cri horrible, et meurt en se débattant. *Zadig* alors s'avança vers la dame, et lui dit d'une voix soumise: Il m'a forcé de le tuer: je vous ai vengée; vous êtes délivrée de l'homme le plus violent que j'aie jamais vu. Que voulez-vous maintenant de moi, Madame? Que tu meures, scélérat, lui répondit-elle, que tu meures; tu as tué mon amant; je voudrais pouvoir déchirer ton cœur. En vérité, Madame, vous aviez là un étrange homme pour amant, lui répondit *Zadig*; il vous battait de toutes ses forces, et il voulait m'arracher la vie, parce que vous m'aviez conjuré de vous secourir. Je voudrais qu'il me battît encore, reprit la dame, en poussant des cris. Je le méritais bien, je lui avais donné de la jalousie. Plût au ciel qu'il me battît, et que tu fusses à sa place! *Zadig* plus surpris et plus en colère qu'il ne l'avait été de sa vie, lui dit: Madame, toute belle que vous êtes, vous mériteriez que je vous battisse à mon tour, tant vous êtes extravagante; mais je n'en prendrai pas la peine. Là-dessus il remonta sur son chameau, et avança vers le bourg. A peine avait-il fait quelques

pas qu'il se retourne au bruit que fesaient quatre courriers de Babylone. Ils venaient à toute bride. L'un d'eux, en voyant cette femme, s'écria : C'est elle-même; elle ressemble au portrait qu'on nous en a fait. Ils ne s'embarrasèrent pas du mort, et se saisirent incontinent de la dame. Elle ne cessait de crier à *Zadig* : Secourez-moi encore une fois, étranger généreux : je vous demande pardon de m'être plainte de vous. Secourez-moi, et je suis à vous jusqu'au tombeau. L'envie avait passé à *Zadig* de se battre désormais pour elle. A d'autres! répond-il, vous ne m'y attraperez plus. D'ailleurs il était blessé, son sang coulait, il avait besoin de secours; et la vue des quatre babyloniens, probablement envoyés par le roi *Moabdar*, le remplissait d'inquiétude. Il s'avance en hâte vers le village, n'imaginant pas pourquoi quatre courriers de Babylone venaient prendre cette égyptienne, mais encore plus étonné du caractère de cette dame.

CHAPITRE X.

L'Esclavage.

Comme il entrait dans la bourgade égyptienne, il se vit entouré par le peuple. Chacun criait : Voilà celui qui a enlevé la belle *Missouf*, et qui vient d'assassiner *Clétofis*. Messieurs, dit-il, DIEU me préserve d'enlever jamais votre belle *Missouf!* elle est trop capricieuse : et à l'égard de *Clétofis*, je ne l'ai point assassiné; je me suis défendu seulement contre lui.

Il voulait me tuer, parce que je lui avais demandé très-humblement grâce pour la belle *Miſſouf* qu'il battait impitoyablement. Je ſuis un étranger qui vient chercher un aſile dans l'Egypte; et il n'y a pas d'apparence qu'en venant demander votre protection, j'aie commencé par enlever une femme, et par aſſaſſiner un homme.

Les Egyptiens étaient alors juſtes et humains. Le peuple conduiſit *Zadig* à la maiſon de ville. On commença par le faire panſer de ſa bleſſure, et enſuite on l'interrogea, lui et ſon domeſtique ſéparément, pour ſavoir la vérité. On reconnut que *Zadig* n'était point un aſſaſſin; mais il était coupable du ſang d'un homme; la loi le condamnait à être eſclave. On vendit au profit de la bourgade ſes deux chameaux; on diſtribua aux habitans tout l'or qu'il avait apporté; ſa perſonne fut expoſée en vente dans la place publique, ainſi que celle de ſon compagnon de voyage. Un marchand arabe, nommé *Sétoc*, y mit l'enchère; mais le valet, plus propre à la fatigue, fut vendu bien plus chèrement que le maître. On ne feſait pas de comparaiſon entre ces deux hommes. *Zadig* fut donc eſclave ſubordonné à ſon valet: on les attacha enſemble avec une chaîne qu'on leur paſſa aux pieds, et en cet état ils ſuivirent le marchand arabe dans ſa maiſon. *Zadig* en chemin conſolait ſon domeſtique, et l'exhortait à la patience; mais, ſelon ſa coutume, il feſait des réflexions ſur la vie humaine. Je vois, lui diſait-il, que les malheurs de ma deſtinée ſe répandent ſur la tienne. Tout m'a tourné juſqu'ici d'une façon bien étrange. J'ai été condamné à l'amende pour avoir vu paſſer une chienne; j'ai penſé être

empalé pour un griffon ; j'ai été envoyé au ſupplice parce que j'avais fait des vers à la louange du roi ; j'ai été ſur le point d'être étranglé parce que la reine avait des rubans jaunes, et me voici eſclave avec toi, parce qu'un brutal a battu ſa maîtreſſe. Allons, ne perdons point courage ; tout ceci finira peut-être ; il faut bien que les marchands arabes aient des eſclaves ; et pourquoi ne le ſerais je pas comme un autre, puiſque je ſuis un homme comme un autre ? Ce marchand ne ſera pas impitoyable ; il faut qu'il traite bien ſes eſclaves, s'il en veut tirer des ſervices. Il parlait ainſi, et dans le fond de ſon cœur il était occupé du ſort de la reine de Babylone.

Sétoc, le marchand, partit deux jours après pour l'Arabie déſerte, avec ſes eſclaves et ſes chameaux. Sa tribu habitait vers le déſert d'Oreb. Le chemin fut long et pénible. *Sétoc* dans la route feſait bien plus de cas du valet que du maître, parce que le premier chargeait bien mieux les chameaux ; et toutes les petites diſtinctions furent pour lui. Un chameau mourut à deux journées d'Oreb : on répartit ſa charge ſur le dos de chacun des ſerviteurs ; *Zadig* en eut ſa part. *Sétoc* ſe mit à rire en voyant tous ſes eſclaves marcher courbés. *Zadig* prit la liberté de lui en expliquer la raiſon, et lui apprit les lois de l'équilibre. Le marchand étonné commença à le regarder d'un autre œil. *Zadig*, voyant qu'il avait excité ſa curioſité, la redoubla, en lui apprenant beaucoup de choſes qui n'étaient point étrangères à ſon commerce ; les peſanteurs ſpécifiques des métaux et des denrées ſous un volume égal ; les propriétés de pluſieurs animaux utiles ; le moyen de rendre tels ceux qui ne l'étaient

pas ; enfin il lui parut un ſage. *Sétoc* lui donna la préférence ſur ſon camarade qu'il avait tant eſtimé. Il le traita bien, et n'eut pas ſujet de s'en repentir.

Arrivé dans ſa tribu, *Sétoc* commença par redemander cinq cents onces d'argent à un hébreu, auquel il les avait prêtées en préſence de deux témoins ; mais ces deux témoins étaient morts, et l'hébreu, ne pouvant être convaincu, s'appropriait l'argent du marchand, en remerciant DIEU de ce qu'il lui avait donné le moyen de tromper un arabe. *Sétoc* confia ſa peine à *Zadig*, qui était devenu ſon conſeil. En quel endroit, demanda *Zadig*, prêtâtes-vous vos cinq cents onces à cet infidèle? Sur une large pierre, répondit le marchand, qui eſt auprès du mont Oreb. Quel eſt le caractère de votre débiteur, dit *Zadig*? Celui d'un fripon, reprit *Sétoc*. Mais, je vous demande ſi c'eſt un homme vif ou flegmatique, aviſé ou imprudent. C'eſt de tous les mauvais payeurs, dit *Sétoc*, le plus vif que je connaiſſe. Hé bien, inſiſta *Zadig*, permettez que je plaide votre cauſe devant le juge. En effet, il cita l'hébreu au tribunal, et il parla ainſi au juge : Oreiller du trône d'équité, je viens redemander à cet homme, au nom de mon maître, cinq cents onces d'argent qu'il ne veut pas rendre. Avez-vous des témoins? dit le juge. Non, ils ſont morts ; mais il reſte une large pierre ſur laquelle l'argent fut compté ; et s'il plaît à votre grandeur d'ordonner qu'on aille chercher la pierre, j'eſpère qu'elle portera témoignage ; nous reſterons ici l'hébreu et moi, en attendant que la pierre vienne : je l'enverrai chercher aux dépens de *Sétoc*, mon maître.

Très-volontiers, répondit le juge ; et il se mit à expédier d'autres affaires.

A la fin de l'audience : Hé bien, dit-il à *Zadig*, votre pierre n'est pas encore venue ? L'hébreu en riant répondit : Votre grandeur resterait ici jusqu'à demain, que la pierre ne serait pas encore arrivée ; elle est à plus de six milles d'ici, et il faudrait quinze hommes pour la remuer. Hé bien ! s'écria *Zadig*, je vous avais bien dit que la pierre porterait témoignage ; puisque cet homme sait où elle est, il avoue donc que c'est sur elle que l'argent fut compté. L'hébreu déconcerté fut bientôt contraint de tout avouer. Le juge ordonna qu'il serait lié à la pierre, sans boire ni manger, jusqu'à ce qu'il eût rendu les cinq cents onces, qui furent bientôt payées.

L'esclave *Zadig* et la pierre furent en grande recommandation dans l'Arabie.

CHAPITRE XI.

Le Bûcher.

Setoc enchanté fit de son esclave son ami intime. Il ne pouvait pas plus se passer de lui qu'avait fait le roi de Babylone ; et *Zadig* fut heureux que *Sétoc* n'eût point de femme. Il découvrait dans son maître un naturel porté au bien, beaucoup de droiture et de bon sens. Il fut fâché de voir qu'il adorait l'armée céleste, c'est-à-dire, le soleil, la lune et les étoiles,

selon l'ancien usage d'Arabie. Il lui en parlait quelquefois avec beaucoup de discrétion. Enfin il lui dit que c'étaient des corps comme les autres, qui ne méritaient pas plus son hommage qu'un arbre, ou un rocher. Mais, disait *Sétoc*, ce sont des êtres éternels dont nous tirons tous nos avantages : ils animent la nature, ils règlent les saisons; ils sont d'ailleurs si loin de nous qu'on ne peut pas s'empêcher de les révérer. Vous recevez plus d'avantages, répondit *Zadig*, des eaux de la mer Rouge, qui portent vos marchandises aux Indes. Pourquoi ne serait-elle pas aussi ancienne que les étoiles? Et si vous adorez ce qui est éloigné de vous, vous devez adorer la terre des *Gangarides* qui est aux extrémités du monde. Non, disait *Sétoc*, les étoiles sont trop brillantes pour que je ne les adore pas. Le soir venu, *Zadig* alluma un grand nombre de flambeaux dans la tente où il devait souper avec *Sétoc;* et dès que son patron parut, il se jeta à genoux devant ces cires allumées, et leur dit : Eternelles et brillantes clartés, soyez-moi toujours propices. Ayant proféré ces paroles, il se mit à table sans regarder *Sétoc*. Que faites-vous donc, lui dit *Sétoc* étonné? Je fais comme vous, répondit *Zadig;* j'adore ces chandelles, et je néglige leur maître et le mien. *Sétoc* comprit le sens profond de cet apologue. La sagesse de son esclave entra dans son ame; il ne prodigua plus son encens aux créatures, et adora l'être éternel qui les a faites.

Il y avait alors dans l'Arabie une coutume affreuse venue originairement de Scythie, et qui, s'étant établie dans les Indes par le crédit des brachmanes, menaçait d'envahir tout l'Orient. Lorsqu'un homme

marié était mort, et que sa femme bien-aimée voulait être sainte, elle se brûlait en public sur le corps de son mari. C'était une fête solennelle, qui s'appelait *le bûcher du veuvage*. La tribu dans laquelle il y avait eu le plus de femmes brûlées, était la plus considérée. Un arabe de la tribu de *Sétoc* étant mort, sa veuve, nommée *Almona*, qui était fort dévote, fit savoir le jour et l'heure où elle se jèterait dans le feu au son des tambours et des trompettes. *Zadig* remontra à *Sétoc* combien cette horrible coutume était contraire au bien du genre humain; qu'on laissait brûler tous les jours de jeunes veuves qui pouvaient donner des enfans à l'Etat, ou du moins élever les leurs; et il le fit convenir qu'il fallait, si on pouvait, abolir un usage si barbare. *Sétoc* répondit: Il y a plus de mille ans que les femmes sont en possession de se brûler. Qui de nous osera changer une loi que le temps a consacrée? Y a-t-il rien de plus respectable qu'un ancien abus? La raison est plus ancienne, reprit *Zadig*. Parlez aux chefs des tribus, et je vais trouver la jeune veuve.

Il se fit présenter à elle; et après s'être insinué dans son esprit par des louanges sur sa beauté, après lui avoir dit combien c'était dommage de mettre au feu tant de charmes, il la loua encore sur sa constance et sur son courage. Vous aimiez donc prodigieusement votre mari, lui dit-il? Moi? point du tout, répondit la dame arabe. C'était un brutal, un jaloux, un homme insupportable; mais je suis fermement résolue de me jeter sur son bûcher. Il faut, dit *Zadig*, qu'il y ait apparemment un plaisir bien délicieux à être brûlée vive. Ah! cela fait frémir la nature, dit

la dame; mais il faut en passer par-là. Je suis dévote, je serais perdue de réputation, et tout le monde se moquerait de moi si je ne me brûlais pas. *Zadig* l'ayant fait convenir qu'elle se brûlait pour les autres et par vanité, lui parla long-temps d'une manière à lui faire aimer un peu la vie, et parvint même à lui inspirer quelque bienveillance pour celui qui lui parlait. Que feriez-vous enfin, lui dit-il, si la vanité de vous brûler ne vous tenait pas? Hélas! dit la dame, je crois que je vous prierais de m'épouser.

Zadig était trop rempli de l'idée d'*Astarté* pour ne pas éluder cette déclaration; mais il alla dans l'instant trouver les chefs des tribus, leur dit ce qui s'était passé, et leur conseilla de faire une loi par laquelle il ne serait permis à une veuve de se brûler qu'après avoir entretenu un jeune homme tête à tête, pendant une heure entière. Depuis ce temps, aucune dame ne se brûla en Arabie. On eut au seul *Zadig* l'obligation d'avoir détruit en un jour une coutume si cruelle, qui durait depuis tant de siècles. Il était donc le bienfaiteur de l'Arabie.

CHAPITRE XII.

Le Souper.

SETOC, qui ne pouvait se séparer de cet homme en qui habitait la sagesse, le mena à la grande foire de Bassora, où devaient se rendre les plus grands négocians de la terre habitable. Ce fut pour *Zadig* une consolation sensible de voir tant d'hommes de

diverses

diverſes contrées réunis dans la même place. Il lui paraiſſait que l'univers était une grande famille qui ſe raſſemblait à Baſſora. Il ſe trouva à table dès le ſecond jour avec un égyptien, un indien gangaride, un habitant du Cathay, un grec, un celte et pluſieurs autres étrangers qui, dans leurs fréquens voyages vers le golfe arabique, avaient appris aſſez d'arabe pour ſe faire entendre. L'égyptien paraiſſait fort en colère. Quel abominable pays que Baſſora! diſait-il; on m'y refuſe mille onces d'or ſur le meilleur effet du monde. Comment donc, dit *Sétoc*, ſur quel effet vous a-t-on refuſé cette ſomme? Sur le corps de ma tante, répondit l'égyptien; c'était la plus brave femme d'Egypte. Elle m'accompagnait toujours; elle eſt morte en chemin; j'en ai fait une des plus belles momies que nous ayons; et je trouverais dans mon pays tout ce que je voudrais en la mettant en gage. Il eſt bien étrange qu'on ne veuille pas ſeulement me donner ici mille onces d'or ſur un effet ſi ſolide. Tout en ſe courrouçant il était prêt à manger d'une excellente poule bouillie, quand l'indien, le prenant par la main, s'écria avec douleur: Ah! qu'allez-vous faire? manger de cette poule, dit l'homme à la momie. Gardez-vous-en bien, dit le gangaride. Il ſe pourrait faire que l'ame de la défunte fût paſſée dans le corps de cette poule, et vous ne voudriez pas vous expoſer à manger votre tante. Faire cuire des poules, c'eſt outrager manifeſtement la nature. Que voulez-vous dire avec votre nature et vos poules? reprit le colérique égyptien; nous adorons un bœuf, et nous en mangeons bien. Vous adorez un bœuf, eſt-il poſſible, dit l'homme du Gange? Il n'y a rien

de si possible, répartit l'autre; il y a cent trente-cinq mille ans que nous en usons ainsi, et personne parmi nous n'y trouve à redire. Ah! cent trente-cinq mille ans! dit l'indien, ce compte est un peu exagéré; il n'y en a que quatre-vingts mille que l'Inde est peuplée, et assurément nous sommes vos anciens; et *Brama* nous avait défendu de manger des bœufs avant que vous vous fussiez avisés de les mettre sur les autels et à la broche. Voilà un plaisant animal que votre *Brama*, pour le comparer à *Apis*, dit l'égyptien; qu'a donc fait votre *Brama* de si beau? Le bramin répondit: C'est lui qui a appris aux hommes à lire et à écrire, et à qui toute la terre doit le jeu des échecs. Vous vous trompez, dit un chaldéen qui était auprès de lui, c'est le poisson *Oannès* à qui on doit de si grands bienfaits; et il est juste de ne rendre qu'à lui ses hommages. Tout le monde vous dira que c'était un être divin, qu'il avait la queue dorée, avec une belle tête d'homme, et qu'il sortait de l'eau pour venir prêcher à terre trois heures par jour. Il eut plusieurs enfans qui furent tous rois, comme chacun sait. J'ai son portrait chez moi, que je révère comme je le dois. On peut manger du bœuf tant qu'on veut; mais c'est assurément une très-grande impiété de faire cuire du poisson; d'ailleurs vous êtes tous deux d'une origine trop peu noble et trop récente pour me rien disputer. La nation égyptienne ne compte que cent trente-cinq mille ans, et les Indiens ne se vantent que de quatre-vingts mille, tandis que nous avons des almanachs de quatre mille siècles. Croyez-moi, renoncez à vos folies, et je vous donnerai à chacun un beau portrait d'*Oannès*.

L'homme de Cambalu, prenant la parole, dit : Je respecte fort les Egyptiens, les Chaldéens, les Grecs, les Celtes, *Brama*, le bœuf *Apis*, le beau poisson *Oannès ;* mais peut-être que le *Li* (*a*) ou le *Tien*, comme on voudra l'appeler, vaut bien les bœufs et les poissons. Je ne dirai rien de mon pays ; il est aussi grand que la terre d'Egypte, la Chaldée et les Indes ensemble. Je ne dispute pas d'antiquité, parce qu'il suffit d'être heureux, et que c'est fort peu de chose d'être ancien : mais s'il fallait parler d'almanachs, je dirais que toute l'Asie prend les nôtres, et que nous en avions de fort bons avant qu'on sût l'arithmétique en Chaldée.

Vous êtes de grands ignorans tous tant que vous êtes, s'écria le grec : est-ce que vous ne savez pas que le chaos est le père de tout, et que la forme et la matière ont mis le monde dans l'état où il est ? Ce grec parla long-temps ; mais il fut enfin interrompu par le celte qui, ayant beaucoup bu pendant qu'on disputait, se crut alors plus savant que tous les autres, et dit en jurant qu'il n'y avait que *Teutath* et le gui de chêne qui valussent la peine qu'on en parlât ; que pour lui il avait toujours du gui dans sa poche ; que les Scythes ses ancêtres étaient les seules gens de bien qui eussent jamais été au monde ; qu'ils avaient, à la vérité, quelquefois mangé des hommes, mais que cela n'empêchait pas qu'on ne dût avoir beaucoup de respect pour sa nation ; et qu'enfin si quelqu'un parlait mal de *Teutath*, il lui apprendrait à vivre. La querelle s'échauffa pour lors,

(*a*) Mots chinois qui signifient proprement, *Li*, la lumière naturelle, la raison ; et *Tien*, le ciel ; et qui signifient aussi DIEU.

et *Sétoc* vit le moment où la table allait être enſanglantée. *Zadig*, qui avait gardé le ſilence pendant toute la diſpute, ſe leva enfin : il s'adreſſa d'abord au celte, comme au plus furieux ; il lui dit qu'il avait raiſon, et lui demanda du gui ; il loua le grec ſur ſon éloquence, et adoucit tous les eſprits échauffés. Il ne dit que très-peu de choſe à l'homme du Cathay, parce qu'il avait été le plus raiſonnable de tous. Enſuite il leur dit : Mes amis, vous alliez vous quereller pour rien, car vous êtes tous du même avis. A ce mot ils ſe récrièrent tous. N'eſt-il pas vrai, dit-il au celte, que vous n'adorez pas ce gui, mais celui qui a fait le gui et le chêne ? Aſſurément, répondit le celte. Et vous, Monſieur l'égyptien, vous révérez apparemment dans un certain bœuf celui qui vous a donné les bœufs ? oui, dit l'égyptien. Le poiſſon *Oannès*, continua-t-il, doit céder à celui qui a fait la mer et les poiſſons. D'accord, dit le chaldéen. L'indien, ajouta-t-il, et le cathayen reconnaiſſent comme vous un premier principe ; je n'ai pas trop bien compris les choſes admirables que le grec a dites, mais je ſuis sûr qu'il admet auſſi un être ſupérieur, de qui la forme et la matière dépendent. Le grec, qu'on admirait, dit que *Zadig* avait très-bien pris ſa penſée. Vous êtes donc tous de même avis, repliqua *Zadig*, et il n'y a pas-là de quoi ſe quereller. Tout le monde l'embraſſa. *Sétoc*, après avoir vendu fort cher ſes denrées, reconduiſit ſon ami *Zadig* dans ſa tribu. *Zadig* apprit en arrivant qu'on lui avait fait ſon procès en ſon abſence, et qu'il allait être brûlé à petit feu.

CHAPITRE XIII.

Le rendez-vous.

PENDANT son voyage à Bassora, les prêtres des étoiles avaient résolu de le punir. Les pierreries et les ornemens des jeunes veuves qu'ils envoyaient au bûcher leur appartenaient de droit ; c'était bien le moins qu'ils fissent brûler *Zadig* pour le mauvais tour qu'il leur avait joué. Ils accusèrent donc *Zadig* d'avoir des sentimens erronés sur l'armée céleste ; ils déposèrent contre lui, et jurèrent qu'ils lui avaient entendu dire que les étoiles ne se couchaient pas dans la mer. Ce blasphême effroyable fit frémir les juges ; ils furent près de déchirer leurs vêtemens, quand ils ouïrent ces paroles impies, et ils l'auraient fait, sans doute, si *Zadig* avait eu de quoi les payer ; mais, dans l'excès de leur douleur, ils se contentèrent de le condamner à être brûlé à petit feu. *Sétoc* désespéré employa en vain son crédit pour sauver son ami ; il fut bientôt obligé de se taire. La jeune veuve *Almona*, qui avait pris beaucoup de goût à la vie, et qui en avait obligation à *Zadig*, résolut de le tirer du bûcher, dont il lui avait fait connaître l'abus. Elle roula son dessein dans sa tête, sans en parler à personne. *Zadig* devait être exécuté le lendemain ; elle n'avait que la nuit pour le sauver : voici comme elle s'y prit en femme charitable et prudente.

Elle se parfuma; elle releva sa beauté par l'ajustement le plus riche et le plus galant, et alla demander une audience secrète au chef des prêtres des étoiles. Quand elle fut devant ce vieillard vénérable, elle lui parla en ces termes : Fils aîné de la grande ourse, frère du taureau, cousin du grand chien, (c'étaient les titres de ce pontife) je viens vous confier mes scrupules. J'ai bien peur d'avoir commis un péché énorme, en ne me brûlant pas dans le bûcher de mon cher mari. En effet, qu'avais-je à conserver ? une chair périssable, et qui est déjà toute flétrie. En disant ces paroles, elle tira de ses longues manches de soie, ses bras nus d'une forme admirable et d'une blancheur éblouissante. Vous voyez, dit-elle, le peu que cela vaut. Le pontife trouva dans son cœur que cela valait beaucoup. Ses yeux le dirent, et sa bouche le confirma ; il jura qu'il n'avait vu de sa vie de si beaux bras. Hélas ! lui dit la veuve, les bras peuvent être un peu moins mal que le reste ; mais vous m'avouerez que la gorge n'était pas digne de mes attentions. Alors elle laissa voir le sein le plus charmant que la nature eût jamais formé. Un bouton de rose sur une pomme d'ivoire n'eût paru auprès que de la garance sur du buis, et les agneaux sortant du lavoir auraient semblé d'un jaune brun. Cette gorge, ses grands yeux noirs qui languissaient en brillant doucement d'un feu tendre, ses joues animées de la plus belle pourpre mêlée au blanc de lait le plus pur, son nez qui n'était pas comme la tour du mont Liban, ses lèvres qui étaient comme deux bordures de corail renfermant les plus belles perles de la mer d'Arabie, tout cela ensemble fit croire au



Alors elle laiſſa voir le ſein le plus charmant
que la nature eût jamais formé.

Zadig, les rendez-vous.

J. M. Moreau le J.e inv. *1784.* *Duclos Sculp.*

vieillard qu'il avait vingt ans. Il fit en bégayant une déclaration tendre. *Almona* le voyant enflammé lui demanda la grâce de *Zadig*. Hélas ! dit-il, ma belle dame, quand je vous accorderais sa grâce, mon indulgence ne servirait de rien, il faut qu'elle soit signée de trois autres de mes confrères. Signez toujours, dit *Almona*. Volontiers, dit le prêtre, à condition que vos faveurs seront le prix de ma facilité. Vous me faites trop d'honneur, dit *Almona;* ayez seulement pour agréable de venir dans ma chambre après que le soleil sera couché, et dès que la brillante étoile *Sheat* sera sur l'horizon; vous me trouverez sur un sofa couleur de rose, et vous en userez comme vous pourrez avec votre servante. Elle sortit alors emportant avec elle la signature, et laissa le vieillard plein d'amour et de défiance de ses forces. Il employa le reste du jour à se baigner; il but une liqueur composée de la canelle de Ceilan, et des précieuses épices de Tidor et de Ternate, et attendit avec impatience que l'étoile *Sheat* vînt à paraître.

Cependant la belle *Almona* alla trouver le second pontife. Celui-ci l'assura que le soleil, la lune et tous les feux du firmament n'étaient que des feux follets en comparaison de ses charmes. Elle lui demanda la même grâce, et on lui proposa d'en donner le prix. Elle se laissa vaincre, et donna rendez-vous au second pontife au lever de l'étoile *Algenib*. De là elle passa chez le troisième et chez le quatrième prêtre, prenant toujours une signature, et donnant un rendez-vous d'étoile en étoile. Alors elle fit avertir les juges de venir chez elle pour une affaire importante. Ils s'y rendirent : elle leur montra les quatre noms, et leur

dit à quel prix les prêtres avaient vendu la grâce de *Zadig*. Chacun d'eux arriva à l'heure prescrite ; chacun fut bien étonné d'y trouver ses confrères, et plus encore d'y trouver les juges devant qui leur honte fut manifestée. *Zadig* fut sauvé. *Sétoc* fut si charmé de l'habileté d'*Almona*, qu'il en fit sa femme. (2)

CHAPITRE XIV.

La danse.

SETOC devait aller, pour les affaires de son commerce, dans l'île de Serendib; mais le premier mois de son mariage, qui est, comme on sait, la lune du miel, ne lui permettait ni de quitter sa femme, ni de croire qu'il pût jamais la quitter : il pria son ami *Zadig* de faire pour lui le voyage. Hélas ! disait *Zadig*, faut-il que je mette encore un plus vaste espace entre la belle *Astarté* et moi ? mais il faut servir mes bienfaiteurs : il dit, il pleura, et il partit.

(2) Les deux chapitres suivans ne se trouvent point dans les éditions imprimées. *Zadig* partit après s'être jeté aux pieds de sa belle libératrice. *Sétoc* et lui se quittèrent en pleurant, en se jurant une amitié éternelle, et en se promettant que le premier des deux qui ferait une grande fortune en ferait part à l'autre.

Zadig marcha du côté de la Syrie, toujours pensant à sa malheureuse *Astarté*, et toujours réfléchissant sur le sort qui s'obstinait à se jouer de lui et à le persécuter. Quoi, disait-il, quatre cents onces d'or pour avoir vu passer une chienne ! condamné à être décapité pour quatre mauvais vers à la louange du roi ! prêt à être étranglé, parce que la reine avait des babouches de la couleur de mon bonnet ! réduit en esclavage pour avoir secouru une femme qu'on battait ; et sur le point d'être brûlé pour avoir sauvé la vie à toutes les jeunes veuves arabes !

Il ne fut pas long-temps dans l'île de Serendib sans y être regardé comme un homme extraordinaire. Il devint l'arbitre de tous les différens entre les négocians, l'ami des sages, le conseil du petit nombre de gens qui prennent conseil. Le roi voulut le voir et l'entendre. Il connut bientôt tout ce que valait *Zadig*; il eut confiance en sa sagesse, et en fit son ami. La familiarité et l'estime du roi fit trembler *Zadig*. Il était nuit et jour pénétré du malheur que lui avaient attiré les bontés de *Moabdar*. Je plais au roi, disait-il; ne serai-je pas perdu? Cependant il ne pouvait se dérober aux caresses de sa majesté; car il faut avouer que *Nabussan*, roi de Serendib, fils de *Nussanab* fils de *Nabassun* fils de *Sanbusna*, était un des meilleurs princes de l'Asie; et que quand on lui parlait il était difficile de ne le pas aimer.

Ce bon prince était toujours loué, trompé et volé: c'était à qui pillerait ses trésors. Le receveur général de l'île de Serendib donnait toujours cet exemple fidèlement suivi par les autres. Le roi le savait; il avait changé de trésorier plusieurs fois, mais il n'avait pu changer la mode établie de partager les revenus du roi en deux moitiés inégales dont la plus petite revenait toujours à sa majesté, et la plus grosse aux administrateurs.

Le roi *Nabussan* confia sa peine au sage *Zadig*. Vous qui savez tant de belles choses, lui dit-il, ne sauriez-vous point le moyen de me faire trouver un trésorier qui ne me vole point? Assurément, répondit *Zadig*, je sais une façon infaillible de vous donner un homme qui ait les mains nettes. Le roi charmé lui demanda, en l'embrassant, comment il

fallait s'y prendre. Il n'y a, dit *Zadig*, qu'à faire danser tous ceux qui se présenteront pour la dignité de trésorier, et celui qui dansera avec le plus de légèreté sera infailliblement le plus honnête homme. Vous vous moquez, dit le roi; voilà une plaisante façon de choisir un receveur de mes finances. Quoi! vous prétendez que celui qui fera le mieux un entrechat sera le financier le plus intègre et le plus habile! Je ne vous réponds pas qu'il sera le plus habile, répartit *Zadig*, mais je vous assure que ce sera indubitablement le plus honnête homme. *Zadig* parlait avec tant de confiance que le roi crut qu'il avait quelque secret surnaturel pour connaître les financiers. Je n'aime pas le surnaturel, dit *Zadig;* les gens et les livres à prodiges m'ont toujours déplu: si votre majesté veut me laisser faire l'épreuve que je lui propose, elle sera bien convaincue que mon secret est la chose la plus simple et la plus aisée. *Nabussan*, roi de Serendib, fut bien plus étonné d'entendre que ce secret était simple, que si on le lui avait donné pour un miracle: or bien, dit-il, faites comme vous l'entendrez. Laissez-moi faire, dit *Zadig*, vous gagnerez à cette épreuve plus que vous ne pensez. Le jour même, il fit publier, au nom du roi, que tous ceux qui prétendaient à l'emploi de haut-receveur des deniers de sa gracieuse majesté *Nabussan*, fils de *Nussanab*, eussent à se rendre, en habits de soie légère, le premier de la lune du crocodile, dans l'antichambre du roi. Ils s'y rendirent au nombre de soixante et quatre. On avait fait venir des violons dans un sallon voisin; tout était préparé pour le bal; mais la porte de ce sallon

était fermée, et il fallait, pour y entrer, passer par une petite galerie assez obscure. Un huissier vint chercher et introduire chaque candidat, l'un après l'autre, par ce passage dans lequel on le laissait seul quelques minutes. Le roi, qui avait le mot, avait étalé tous ses trésors dans cette galerie. Lorsque tous les prétendans furent arrivés dans le sallon, sa majesté ordonna qu'on les fît danser. Jamais on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce; ils avaient tous la tête baissée, les reins courbés, les mains collées à leurs côtés. Quels fripons! disait tout bas *Zadig*. Un seul d'entre eux formait des pas avec agilité, la tête haute, le regard assuré, les bras étendus, le corps droit, le jarret ferme. Ah, l'honnête homme, le brave homme! disait *Zadig*. Le roi embrassa ce bon danseur, le déclara trésorier, et tous les autres furent punis et taxés avec la plus grande justice du monde, car chacun, dans le temps qu'il avait été dans la galerie, avait rempli ses poches, et pouvait à peine marcher. Le roi fut fâché pour la nature humaine que de ces soixante et quatre danseurs il y eût soixante et trois filoux. La galerie obscure fut appelée le corridor de la tentation. On aurait en Perse empalé ces soixante et trois seigneurs; en d'autres pays, on eût fait une chambre de justice qui eût consommé en frais le triple de l'argent volé, et qui n'eût rien remis dans les coffres du souverain; dans un autre royaume, ils se seraient pleinement justifiés, et auraient fait disgracier ce danseur si léger: à Serendib, ils ne furent condamnés qu'à augmenter le trésor public, car *Nabussan* était fort indulgent.

Il était fort reconnaissant ; il donna à *Zadig* une somme d'argent plus considérable qu'aucun trésorier n'en avait jamais volé au roi son maître. *Zadig* s'en servit pour envoyer des exprès à Babylone, qui devaient l'informer de la destinée d'*Astarté*. Sa voix trembla en donnant cet ordre, son sang reflua vers son cœur, ses yeux se couvrirent de ténèbres, son ame fut prête à l'abandonner. Le courrier partit, *Zadig* le vit embarquer ; il rentra chez le roi, ne voyant personne, croyant être dans sa chambre, et prononçant le nom d'amour. Ah ! l'amour, dit le roi ; c'est précisément ce dont il s'agit : vous avez deviné ce qui fait ma peine. Que vous êtes un grand homme ! j'espère que vous m'apprendrez à connaître une femme à toute épreuve, comme vous m'avez fait trouver un trésorier désintéressé. *Zadig* ayant repris ses sens, lui promit de le servir en amour comme en finance, quoique la chose parût plus difficile encore.

CHAPITRE XV.

Les yeux bleus.

Le corps et le cœur, dit le roi à *Zadig*.... A ces mots le babylonien ne put s'empêcher d'interrompre sa majesté. Que je vous sais bon gré, dit-il, de n'avoir point dit *l'esprit et le cœur ;* car on n'entend que ces mots dans les conversations de Babylone ; on ne voit que des livres où il est question du cœur et de l'esprit, composés par des gens qui n'ont ni

de l'un ni de l'autre : mais de grâce, Sire, poursuivez. *Nabuſſan* continua ainſi : Le corps et le cœur ſont chez moi deſtinés à aimer ; la première de ces deux puiſſances a tout lieu d'être ſatisfaite. J'ai ici cent femmes à mon ſervice, toutes belles, complaiſantes, prévenantes, voluptueuſes même, ou feignant de l'être avec moi. Mon cœur n'eſt pas à beaucoup près ſi heureux. Je n'ai que trop éprouvé qu'on careſſe beaucoup le roi de Serendib, et qu'on ſe ſoucie fort peu de *Nabuſſan*. Ce n'eſt pas que je croie mes femmes infidelles, mais je voudrais trouver une ame qui fût à moi ; je donnerais, pour un pareil tréſor, les cent beautés dont je poſsède les charmes : voyez ſi, ſur ces cent ſultanes, vous pouvez m'en trouver une dont je ſois sûr d'être aimé.

Zadig lui répondit comme il avait fait ſur l'article des financiers : Sire, laiſſez-moi faire : mais permettez d'abord que je diſpoſe de ce que vous aviez étalé dans la galerie de la tentation ; je vous en rendrai bon compte, et vous n'y perdrez rien. Le roi le laiſſa le maître abſolu. Il choiſit dans Serendib trente-trois petits boſſus des plus vilains qu'il put trouver, trente-trois pages des plus beaux, et trente-trois bonzes des plus éloquens et des plus robuſtes. Il leur laiſſa à tous la liberté d'entrer dans les cellules des ſultanes ; chaque petit boſſu eut quatre mille pièces d'or à donner, et dès le premier jour tous les boſſus furent heureux. Les pages, qui n'avaient rien à donner qu'eux-mêmes, ne triomphèrent qu'au bout de deux ou trois jours. Les bonzes eurent un peu plus de peine ; mais enfin trente-trois dévotes ſe rendirent à eux. Le roi, par des jalouſies qui

avaient vue sur toutes les cellules, vit toutes ces épreuves, et fut émerveillé. De ses cent femmes, quatre-vingt-dix-neuf succombèrent à ses yeux. Il en restait une toute jeune, toute neuve, de qui sa majesté n'avait jamais approché. On lui détacha un, deux, trois bossus qui lui offrirent jusqu'à vingt mille pièces; elle fut incorruptible, et ne put s'empêcher de rire de l'idée qu'avaient ces bossus de croire que de l'argent les rendrait mieux faits. On lui présenta les deux plus beaux pages, elle dit qu'elle trouvait le roi encore plus beau. On lui lâcha le plus éloquent des bonzes, et ensuite le plus intrépide; elle trouva le premier un bavard, et ne daigna pas même soupçonner le mérite du second. Le cœur fait tout, disait-elle; je ne céderai jamais ni à l'or d'un bossu, ni aux grâces d'un jeune homme, ni aux séductions d'un bonze: j'aimerai uniquement *Nabussan*, fils de *Nussanab*, et j'attendrai qu'il daigne m'aimer. Le roi fut transporté de joie, d'étonnement et de tendresse. Il reprit tout l'argent qui avait fait réussir les bossus; et en fit présent à la belle *Falide;* c'était le nom de cette jeune personne. Il lui donna son cœur: elle le méritait bien. Jamais la fleur de la jeunesse ne fut si brillante; jamais les charmes de la beauté ne furent si enchanteurs. La vérité de l'histoire ne permet pas de taire qu'elle fesait mal la révérence, mais elle dansait comme les fées, chantait comme les syrènes et parlait comme les Grâces: elle était pleine de talens et de vertus.

Nabussan aimé l'adora: mais elle avait les yeux bleus, et ce fut la source des plus grands malheurs. Il y avait une ancienne loi qui défendait aux rois

d'aimer une de ces femmes que les Grecs ont appelées depuis *boopies*. Le chef des bonzes avait établi cette loi il y avait plus de cinq mille ans ; c'était pour s'approprier la maîtresse du premier roi de l'île de Serendib que ce premier bonze avait fait passer l'anathême des yeux bleus en constitution fondamentale d'Etat. Tous les ordres de l'empire vinrent faire à *Nabussan* des remontrances. On disait publiquement que les derniers jours du royaume étaient arrivés, que l'abomination était à son comble, que toute la nature était menacée d'un événement sinistre; qu'en un mot, *Nabussan*, fils de *Nussanab*, aimait deux grands yeux bleus. Les bossus, les financiers, les bonzes et les brunes remplirent le royaume de leurs plaintes.

Les peuples sauvages qui habitent le nord de Serendib profitèrent de ce mécontentement général. Ils firent une irruption dans les Etats du bon *Nabussan*. Il demanda des subsides à ses sujets ; les bonzes, qui possédaient la moitié des revenus de l'Etat, se contentèrent de lever les mains au ciel, et refusèrent de les mettre dans leurs coffres pour aider le roi. Ils firent de belles prières en musique, et laissèrent l'Etat en proie aux barbares.

O mon cher *Zadig*, me tireras-tu encore de cet horrible embarras ! s'écria douloureusement *Nabussan*. Très-volontiers, répondit *Zadig* ; vous aurez de l'argent des bonzes tant que vous en voudrez. Laissez à l'abandon les terres où sont situés leurs châteaux, et défendez seulement les vôtres. *Nabussan* n'y manqua pas : les bonzes vinrent se jeter aux pieds du roi, et implorer son assistance. Le roi leur

répondit par une belle musique dont les paroles étaient des prières au ciel pour la conservation de leurs terres. Les bonzes enfin donnèrent de l'argent, et le roi finit heureusement la guerre. Ainsi *Zadig*, par ses conseils sages et heureux, et par les plus grands services, s'était attiré l'irréconciliable inimitié des hommes les plus puissans de l'Etat; les bonzes et les brunes jurèrent sa perte; les financiers et les bossus ne l'épargnèrent pas; on le rendit suspect au bon *Nabussan;* les services rendus restent souvent dans l'antichambre, et les soupçons entrent dans le cabinet, selon la sentence de *Zoroastre*: c'était tous les jours de nouvelles accusations; la première est repoussée, la seconde effleure, la troisième blesse, la quatrième tue.

Zadig intimidé, qui avait bien fait les affaires de son ami *Sétoc*, et qui lui avait fait tenir son argent, ne songea plus qu'à partir de l'île, et résolut d'aller lui-même chercher des nouvelles d'*Astarté*: car, disait-il, si je reste dans Serendib les bonzes me feront empaler; mais où aller? je serai esclave en Egypte, brûlé selon toutes les apparences en Arabie, étranglé à Babylone. Cependant il faut savoir ce qu'*Astarté* est devenue: partons et voyons à quoi me réserve ma triste destinée.

CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

Le Brigand.

En arrivant aux frontières qui séparent l'Arabie pétrée de la Syrie, comme il passait près d'un château assez fort, des arabes armés en sortirent. Il se vit entouré; on lui criait : Tout ce que vous avez nous appartient, et votre personne appartient à notre maître *Zadig* pour réponse tira son épée; son valet qui avait du courage en fit autant. Ils renversèrent morts les premiers arabes qui mirent la main sur eux; le nombre redoubla, ils ne s'étonnèrent point, et résolurent de périr en combattant. On voyait deux hommes se défendre contre une multitude; un tel combat ne pouvait durer long-temps. Le maître du château, nommé *Arbogad*, ayant vu d'une fenêtre les prodiges de valeur que faisait *Zadig*, conçut de l'estime pour lui. Il descendit en hâte, et vint lui-même écarter ses gens, et délivrer les deux voyageurs. Tout ce qui passe sur mes terres est à moi, dit-il, aussi-bien que ce que je trouve sur les terres des autres; mais vous me paraissez un si brave homme que je vous exempte de la loi commune. Il le fit entrer dans son château, ordonnant à ses gens de le bien traiter; et le soir *Arbogad* voulut souper avec *Zadig*.

Le seigneur du château était un de ces arabes qu'on appelle *voleurs*; mais il faisait quelquefois de

bonnes actions parmi une foule de mauvaises ; il volait avec une rapacité furieuse, et donnait libéralement : intrépide dans l'action, assez doux dans le commerce, débauché à table, gai dans la débauche, et sur-tout plein de franchise. *Zadig* lui plut beaucoup ; sa conversation qui s'anima fit durer le repas : enfin *Arbogad* lui dit : Je vous conseille de vous enrôler sous moi, vous ne sauriez mieux faire ; ce métier-ci n'est pas mauvais ; vous pourrez un jour devenir ce que je suis. Puis-je vous demander, dit *Zadig*, depuis quel temps vous exercez cette noble profession ? Dès ma plus tendre jeunesse, reprit le seigneur. J'étais valet d'un arabe assez habile ; ma situation m'était insupportable. J'étais au désespoir de voir que dans toute la terre, qui appartient également aux hommes, la destinée ne m'eût pas réservé ma portion. Je confiai mes peines à un vieil arabe, qui me dit : Mon fils, ne désespérez pas ; il y avait autrefois un grain de sable qui se lamentait d'être un atome ignoré dans les déserts ; au bout de quelques années il devint diamant, et il est à présent le plus bel ornement de la couronne du roi des Indes. Ce discours me fit impression ; j'étais le grain de sable, je résolus de devenir diamant. Je commençai par voler deux chevaux ; je m'associai des camarades ; je me mis en état de voler de petites caravanes ; ainsi je fis cesser peu à peu la disproportion qui était d'abord entre les hommes et moi. J'eus ma part aux biens de ce monde, et je fus même dédommagé avec usure : on me considéra beaucoup ; je devins seigneur brigand ; j'acquis ce château par voie de fait. Le satrape de Syrie voulut m'en déposséder ;

mais j'étais déjà trop riche pour avoir rien à craindre ; je donnai de l'argent au satrape, moyennant quoi je conservai ce château, et j'agrandis mes domaines; il me nomma même trésorier des tributs que l'Arabie pétrée payait au roi des rois. Je fis ma charge de receveur, et point du tout celle de payeur.

Le grand desterham de Babylone envoya ici au nom du roi *Moabdar* un petit satrape, pour me faire étrangler. Cet homme arriva avec son ordre : j'étais instruit de tout ; je fis étrangler en sa présence les quatre personnes qu'il avait amenées avec lui pour serrer le lacet ; après quoi je lui demandai ce que pouvait lui valoir la commission de m'étrangler. Il me répondit que ses honoraires pouvaient aller à trois cents pièces d'or. Je lui fis voir clair qu'il y aurait plus à gagner avec moi. Je le fis sous-brigand ; il est aujourd'hui un de mes meilleurs officiers, et des plus riches. Si vous m'en croyez, vous réussirez comme lui. Jamais la saison de voler n'a été meilleure, depuis que *Moabdar* est tué, et que tout est en confusion dans Babylone.

Moabdar est tué ! dit *Zadig ;* et qu'est devenue la reine *Astarté ?* Je n'en sais rien, reprit *Arbogad.* Tout ce que je sais, c'est que *Moabdar* est devenu fou, qu'il a été tué, que Babylone est un grand coupe-gorge, que tout l'empire est désolé, qu'il y a de beaux coups à faire encore, et que pour ma part j'en ai fait d'admirables. Mais la reine ? dit *Zadig ;* de grâce, ne savez-vous rien de la destinée de la reine ? On m'a parlé d'un prince d'Hircanie, reprit-il ; elle est probablement parmi ses concubines, si

elle n'a pas été tuée dans le tumulte ; mais je suis plus curieux de butin que de nouvelles. J'ai pris plusieurs femmes dans mes courses ; je n'en garde aucune ; je les vends cher quand elles sont belles, sans m'informer de ce qu'elles sont. On n'achète point le rang ; une reine qui serait laide ne trouverait pas marchand ; peut-être ai-je vendu la reine *Astarté ;* peut-être est-elle morte : mais peu m'importe, et je pense que vous ne devez pas vous en soucier plus que moi. En parlant ainsi il buvait avec tant de courage, il confondait tellement toutes les idées, que *Zadig* n'en put tirer aucun éclaircissement.

Il restait interdit, accablé, immobile. *Arbogad* buvait toujours, faisait des contes, répétait sans cesse qu'il était le plus heureux de tous les hommes, exhortant *Zadig* à se rendre aussi heureux que lui. Enfin doucement assoupi par les fumées du vin, il alla dormir d'un sommeil tranquille. *Zadig* passa la nuit dans l'agitation la plus violente. Quoi, disait-il, le roi est devenu fou ! il est tué ! Je ne puis m'empêcher de le plaindre. L'empire est déchiré, et ce brigand est heureux : ô fortune ! ô destinée ! un voleur est heureux, et ce que la nature a fait de plus aimable a péri peut-être d'une manière affreuse, ou vit dans un état pire que la mort. O *Astarté !* qu'êtes-vous devenue ?

Dès le point du jour il interrogea tous ceux qu'il rencontrait dans le château ; mais tout le monde était occupé, personne ne lui répondit : on avait fait pendant la nuit de nouvelles conquêtes, on partageait les dépouilles. Tout ce qu'il put obtenir dans cette confusion tumultueuse, ce fut la permission

de partir. Il en profita sans tarder, plus abymé que jamais dans ses réflexions douloureuses.

Zadig marchait inquiet, agité, l'esprit tout occupé de la malheureuse *Astarté*, du roi de Babylone, de son fidèle *Cador*, de l'heureux brigand *Arbogad*, de cette femme si capricieuse que des babyloniens avaient enlevée sur les confins de l'Egypte, enfin de tous les contre-temps et de toutes les infortunes qu'il avait éprouvées.

CHAPITRE XVII.

Le Pêcheur.

A QUELQUES lieues du château d'*Arbogad* il se trouva sur le bord d'une petite rivière, toujours déplorant sa destinée, et se regardant comme le modèle du malheur. Il vit un pêcheur couché sur la rive, tenant à peine d'une main languissante son filet, qu'il semblait abandonner, et levant les yeux vers le ciel.

Je suis certainement le plus malheureux de tous les hommes, disait le pêcheur. J'ai été, de l'aveu de tout le monde, le plus célèbre marchand de fromages à la crême dans Babylone, et j'ai été ruiné. J'avais la plus jolie femme qu'homme pût posséder, et j'en ai été trahi. Il me restait une chétive maison, je l'ai vue pillée et détruite. Réfugié dans une cabane, je n'ai de ressource que ma pêche, et je ne prends

pas un poiſſon. O mon filet! je ne te jetterai plus dans l'eau, c'eſt à moi de m'y jeter. En diſant ces mots il ſe lève, et s'avance dans l'attitude d'un homme qui allait ſe précipiter et finir ſa vie.

Eh quoi! ſe dit *Zadig* à lui-même, il y a donc des hommes auſſi malheureux que moi! L'ardeur de ſauver la vie au pêcheur fut auſſi prompte que cette réflexion. Il court à lui, il l'arrête, il l'interroge d'un air attendri et conſolant. On prétend qu'on en eſt moins malheureux quand on ne l'eſt pas ſeul: mais, ſelon *Zoroaſtre*, ce n'eſt pas par malignité, c'eſt par beſoin. On ſe ſent alors entraîné vers un infortuné comme vers ſon ſemblable. La joie d'un homme heureux ſerait une inſulte; mais deux malheureux ſont comme deux arbriſſeaux faibles, qui s'appuyant l'un ſur l'autre ſe fortifient contre l'orage.

Pourquoi ſuccombez-vous à vos malheurs? dit *Zadig* au pêcheur. C'eſt, répondit-il, parce que je n'y vois pas de reſſource. J'ai été le plus conſidéré du village de Derlback auprès de Babylone, et je feſais avec l'aide de ma femme les meilleurs fromages à la crême de l'empire. La reine *Aſtarté* et le fameux miniſtre *Zadig* les aimaient paſſionnément. J'avais fourni à leurs maiſons ſix cents fromages. J'allai un jour à la ville pour être payé; j'appris en arrivant dans Babylone que la reine et *Zadig* avaient diſparu. Je courus chez le ſeigneur *Zadig*, que je n'avais jamais vu; je trouvai les archers du grand deſterham, qui munis d'un papier royal pillaient ſa maiſon loyalement et avec ordre. Je volai aux cuiſines de la reine; quelques-uns des ſeigneurs de la bouche me

dirent qu'elle était morte ; d'autres dirent qu'elle était en prison ; d'autres prétendirent qu'elle avait pris la fuite ; mais tous m'assurèrent qu'on ne me payerait point mes fromages. J'allai avec ma femme chez le seigneur *Orcan*, qui était une de mes pratiques : nous lui demandâmes sa protection dans notre disgrâce. Il l'accorda à ma femme, et me la refusa. Elle était plus blanche que ses fromages à la crême, qui commencèrent mon malheur ; et l'éclat de la pourpre de Tyr n'était pas plus brillant que l'incarnat qui animait cette blancheur. C'est ce qui fit qu'*Orcan* la retint, et me chassa de sa maison. J'écrivis à ma chère femme la lettre d'un désespéré. Elle dit au porteur : Ah, ah, oui, je sais quel est l'homme qui m'écrit, j'en ai entendu parler : on dit qu'il fait des fromages à la crême excellens ; qu'on m'en apporte, et qu'on les lui paie.

Dans mon malheur je voulus m'adresser à la justice. Il me restait six onces d'or : il fallut en donner deux onces à l'homme de loi que je consultai, deux au procureur qui entreprit mon affaire, deux au secrétaire du premier juge. Quand tout cela fut fait, mon procès n'était pas encore commencé, et j'avais déjà dépensé plus d'argent que mes fromages et ma femme ne valaient. Je retournai à mon village dans l'intention de vendre ma maison pour avoir ma femme.

Ma maison valait bien soixante onces d'or ; mais on me voyait pauvre et pressé de vendre : le premier à qui je m'adressai m'en offrit trente onces, le second vingt, et le troisième dix. J'étais près enfin de conclure, tant j'étais aveuglé, lorsqu'un prince d'Hircanie vint

à Babylone, et ravagea tout sur son passage. Ma maison fut d'abord saccagée, et ensuite brûlée.

Ayant ainsi perdu mon argent, ma femme et ma maison, je me suis retiré dans ce pays où vous me voyez. J'ai tâché de subsister du métier de pêcheur; les poissons se moquent de moi comme les hommes. Je ne prends rien, je meurs de faim; et sans vous, auguste consolateur, j'allais mourir dans la rivière.

Le pêcheur ne fit point ce récit tout de suite; car à tout moment *Zadig* ému, et transporté lui disait: Quoi, vous ne savez rien de la destinée de la reine? Non: seigneur, répondait le pêcheur; mais je sais que la reine et *Zadig* ne m'ont point payé mes fromages à la crême, qu'on a pris ma femme, et que je suis au désespoir. Je me flatte, dit *Zadig*, que vous ne perdrez pas tout votre argent. J'ai entendu parler de ce *Zadig;* il est honnête homme; et s'il retourne à Babylone, comme il l'espère, il vous donnera plus qu'il ne vous doit; mais pour votre femme qui n'est pas si honnête, je vous conseille de ne pas chercher à la reprendre. Croyez-moi, allez à Babylone; j'y serai avant vous, parce que je suis à cheval, et que vous êtes à pied. Adressez-vous à l'illustre *Cador;* dites-lui que vous avez rencontré son ami; attendez-moi chez lui; allez: peut-être ne serez-vous pas toujours malheureux.

O puissant *Orosmade!* continua-t-il, vous vous servez de moi pour consoler cet homme; de qui vous servirez-vous pour me consoler? En parlant ainsi il donnait au pêcheur la moitié de tout l'argent qu'il avait apporté d'Arabie, et le pêcheur confondu et

ravi baisait les pieds de l'ami de *Cador*, et disait : Vous êtes un ange sauveur.

Cependant *Zadig* demandait toujours des nouvelles, et versait des larmes. Quoi, seigneur, s'écria le pêcheur, vous seriez donc aussi malheureux, vous qui faites du bien ? Plus malheureux que toi cent fois, répondait *Zadig*. Mais comment se peut-il faire, disait le bon homme, que celui qui donne soit plus à plaindre que celui qui reçoit ? C'est que ton plus grand malheur, reprit *Zadig*, était le besoin, et que je suis infortuné par le cœur. *Orcan* vous aurait-il pris votre femme ? dit le pêcheur. Ce mot rappela dans l'esprit de *Zadig* toutes ses aventures ; il répétait la liste de ses infortunes, à commencer depuis la chienne de la reine jusqu'à son arrivée chez le brigand *Arbogad*. Ah ! dit-il au pêcheur, *Orcan* mérite d'être puni. Mais d'ordinaire ce sont ces gens-là qui sont les favoris de la destinée. Quoi qu'il en soit, va chez le seigneur *Cador ;* et attends-moi. Ils se séparèrent : le pêcheur marcha en remerciant son destin, et *Zadig* courut en accusant toujours le sien.

CHAPITRE XVIII.

Le Basilic.

Arrivé dans une belle prairie, il y vit plusieurs femmes qui cherchaient quelque chose avec beaucoup d'application. Il prit la liberté de s'approcher de l'une d'elles, et de lui demander s'il pouvait avoir l'honneur de les aider dans leurs recherches. Gardez-vous-en bien, répondit la syrienne; ce que nous cherchons ne peut être touché que par des femmes. Voilà qui est bien étrange, dit *Zadig;* oserai-je vous prier de m'apprendre ce que c'est qu'il n'est permis qu'aux femmes de toucher? C'est un basilic, dit-elle. Un basilic, Madame! et pour quelle raison, s'il vous plaît, cherchez-vous un basilic? C'est pour notre seigneur et maître *Ogul*, dont vous voyez le château sur le bord de cette rivière, au bout de la prairie. Nous sommes ses très-humbles esclaves; le seigneur *Ogul* est malade; son médecin lui a ordonné de manger un basilic cuit dans l'eau-rose; et comme c'est un animal fort rare qui ne se laisse jamais prendre que par des femmes, le seigneur *Ogul* a promis de choisir pour sa femme bien-aimée celle de nous qui lui apporterait un basilic: laissez-moi chercher, s'il vous plaît; car vous voyez ce qu'il m'en coûterait, si j'étais prévenue par mes compagnes.

Zadig laissa cette syrienne et les autres chercher leur basilic, et continua de marcher dans la prairie.

Quand il fut au bord d'un petit ruisseau, il y trouva une autre dame couchée sur le gazon, et qui ne cherchait rien. Sa taille paraissait majestueuse, mais son visage était couvert d'un voile. Elle était penchée vers le ruisseau; de profonds soupirs sortaient de sa bouche. Elle tenait en main une petite baguette, avec laquelle elle traçait des caractères sur un sable fin qui se trouvait entre le gazon et le ruisseau. *Zadig* eut la curiosité de voir ce que cette femme écrivait; il s'approcha, il vit la lettre Z, puis un A, il fut étonné; puis parut un D, il tressaillit. Jamais surprise ne fut égale à la sienne, quand il vit les deux dernières lettres de son nom. Il demeura quelque temps immobile: enfin rompant le silence d'une voix entrecoupée: O généreuse Dame! pardonnez à un étranger, à un infortuné, d'oser vous demander par quelle aventure étonnante je trouve ici le nom de ZADIG tracé de votre main divine? A cette voix, à ces paroles, la dame releva son voile d'une main tremblante, regarda *Zadig*, jeta un cri d'attendrissement, de surprise et de joie, et succombant sous tous les mouvemens divers qui assaillaient à la fois son ame, elle tomba évanouie entre ses bras. C'était *Astarté* elle-même, c'était la reine de Babylone, c'était celle que *Zadig* adorait, et qu'il se reprochait d'adorer; c'était celle dont il avait tant pleuré et tant craint la destinée. Il fut un moment privé de l'usage de ses sens; et quand il eut attaché ses regards sur les yeux d'*Astarté*, qui se r'ouvraient avec une langueur mêlée de confusion et de tendresse: O puissances immortelles! s'écria-t-il, qui présidez aux destins des faibles humains, me rendez-vous *Astarté*? en quel

temps, en quels lieux, en quel état la revois-je? Il se jeta à genoux devant *Astarté*, et il attacha son front à la poussière de ses pieds. La reine de Babylone le relève, et le fait asseoir auprès d'elle sur le bord de ce ruisseau; elle essuyait à plusieurs reprises ses yeux, dont les larmes recommençaient toujours à couler. Elle reprenait vingt fois des discours que ses gémissemens interrompaient; elle l'interrogeait sur le hasard qui les rassemblait, et prévenait soudain ses réponses par d'autres questions. Elle entamait le récit de ses malheurs, et voulait savoir ceux de *Zadig*. Enfin tous deux ayant un peu apaisé le tumulte de leurs ames, *Zadig* lui conta en peu de mots par quelle aventure il se trouvait dans cette prairie. Mais, ô malheureuse et respectable reine! comment vous retrouvé-je en ce lieu écarté, vêtue en esclave et accompagnée d'autres femmes esclaves qui cherchent un basilic pour le faire cuire dans de l'eau-rose par ordonnance du médecin?

Pendant qu'elles cherchent leur basilic, dit la belle *Astarté*, je vais vous apprendre tout ce que j'ai souffert, et tout ce que je pardonne au ciel depuis que je vous revois. Vous savez que le roi mon mari trouva mauvais que vous fussiez le plus aimable de tous les hommes; et ce fut pour cette raison qu'il prit une nuit la résolution de vous faire étrangler et de m'empoisonner. Vous savez comme le ciel permit que mon petit muet m'avertît de l'ordre de sa sublime majesté. A peine le fidèle *Cador* vous eut-il forcé de m'obéir et de partir, qu'il osa entrer chez moi au milieu de la nuit par une issue secrète. Il m'enleva, et me conduisit dans le temple d'*Orosmade*, où le

mage, son frère, m'enferma dans une statue colossale dont la base touche aux fondemens du temple, et dont la tête atteint la voûte. Je fus là comme ensevelie, mais servie par le mage, et ne manquant d'aucune chose nécessaire. Cependant au point du jour l'apothicaire de sa majesté entra dans ma chambre avec une potion mêlée de jusquiame, d'opium, de ciguë, d'ellébore noir et d'aconit, et un autre officier alla chez vous avec un lacet de soie bleue. On ne trouva personne. *Cador*, pour mieux tromper le roi, feignit de venir nous accuser tous deux. Il dit que vous aviez pris la route des Indes, et moi celle de Memphis : on envoya des satellites après vous et après moi.

Les courriers qui me cherchaient ne me connaissaient pas. Je n'avais presque jamais montré mon visage qu'à vous seul, en présence et par ordre de mon époux. Ils coururent à ma poursuite, sur le portrait qu'on leur fesait de ma personne : une femme de la même taille que moi, et qui peut-être avait plus de charmes, s'offrit à leurs regards sur les frontières de l'Egypte. Elle était éplorée, errante; ils ne doutèrent pas que cette femme ne fût la reine de Babylone; ils la menèrent à *Moabdar*. Leur mépriſe fit entrer d'abord le roi dans une violente colère; mais bientôt ayant considéré de plus près cette femme, il la trouva très-belle, et fut consolé. On l'appelait *Missouf*. On m'a dit depuis que ce nom signifie en langue égyptienne *la belle capricieuse*. Elle l'était en effet; mais elle avait autant d'art que de caprice. Elle plut à *Moabdar*. Elle le subjugua au point de se faire déclarer sa femme. Alors son caractère

se développa tout entier; elle se livra sans crainte à toutes les folies de son imagination. Elle voulut obliger le chef des mages, qui était vieux et goutteux, de danser devant elle : et sur le refus du mage, elle le persécuta violemment. Elle ordonna à son grand écuyer de lui faire une tourte de confitures. Le grand écuyer eut beau lui représenter qu'il n'était point pâtissier, il fallut qu'il fît la tourte; et on le chassa, parce qu'elle était trop brûlée. Elle donna la charge de grand écuyer à son nain, et la place de chancelier à un page. C'est ainsi qu'elle gouverna Babylone. Tout le monde me regrettait. Le roi, qui avait été assez honnête homme jusqu'au moment où il avait voulu m'empoisonner et vous faire étrangler, semblait avoir noyé ses vertus dans l'amour prodigieux qu'il avait pour la belle capricieuse. Il vint au temple le grand jour du feu sacré. Je le vis implorer les dieux pour *Missouf* aux pieds de la statue où j'étais renfermée. J'élevai la voix : je lui criai : *Les dieux refusent les vœux d'un roi devenu tyran, qui a voulu faire mourir une femme raisonnable, pour épouser une extravagante.* *Moabdar* fut confondu de ces paroles au point que sa tête se troubla. L'oracle que j'avais rendu, et la tyrannie de *Missouf*, suffisaient pour lui faire perdre le jugement. Il devint fou en peu de jours.

Sa folie, qui parut un châtiment du ciel, fut le signal de la révolte. On se souleva, on courut aux armes. Babylone, si long-temps plongée dans une molleſſe oisive, devint le théâtre d'une guerre civile affreuse. On me tira du creux de ma statue, et on me mit à la tête d'un parti. *Cador* courut à Memphis, pour vous ramener à Babylone. Le prince d'Hircanie

apprenant ces funeſtes nouvelles, revint avec ſon armée faire un troiſième parti dans la Chaldée. Il attaqua le roi qui courut au-devant de lui avec ſon extravagante égyptienne. *Moabdar* mourut percé de coups. *Miſſouf* tomba aux mains du vainqueur. Mon malheur voulut que je fuſſe priſe moi-même par un parti hircanien, et qu'on me menât devant le prince préciſément dans le temps qu'on lui amenait *Miſſouf*. Vous ſerez flatté ſans doute en apprenant que le prince me trouva plus belle que l'égyptienne; mais vous ſerez fâché d'apprendre qu'il me deſtina à ſon ſérail. Il me dit fort réſolument que, dès qu'il aurait fini une expédition militaire qu'il allait exécuter, il viendrait à moi. Jugez de ma douleur. Mes liens avec *Moabdar* étaient rompus, je pouvais être à *Zadig*, et je tombais dans les chaînes de ce barbare! Je lui répondis avec toute la fierté que me donnaient mon rang et mes ſentimens. J'avais toujours entendu dire que le ciel attachait aux perſonnes de ma ſorte un caractère de grandeur, qui d'un mot et d'un coup d'œil feſait rentrer dans l'abaiſſement du plus profond reſpect les téméraires qui oſaient s'en écarter. Je parlai en reine; mais je fus traitée en demoiſelle ſuivante. L'hircanien, ſans daigner ſeulement m'adreſſer la parole, dit à ſon eunuque noir que j'étais une impertinente, mais qu'il me trouvait jolie. Il lui ordonna d'avoir ſoin de moi et de me mettre au régime des favorites, afin de me rafraîchir le teint, et de me rendre plus digne de ſes faveurs, pour le jour où il aurait la commodité de m'en honorer. Je lui dis que je me tuerais: il répliqua, en riant, qu'on ne ſe tuait point, qu'il était fait à ces façons-là,

et me quitta comme un homme qui vient de mettre un perroquet dans sa ménagerie. Quel état pour la première reine de l'univers, et je dirai plus, pour un cœur qui était à *Zadig* !

A ces paroles il se jeta à ses genoux, et les baigna de larmes. *Astarté* le releva tendrement, et elle continua ainsi: Je me voyais au pouvoir d'un barbare, et rivale d'une folle avec qui j'étais renfermée. Elle me raconta son aventure d'Egypte. Je jugeai par les traits dont elle vous peignait, par le temps, par le dromadaire sur lequel vous étiez monté, par toutes les circonstances, que c'était *Zadig* qui avait combattu pour elle. Je ne doutai pas que vous ne fussiez à Memphis; je pris la résolution de m'y retirer. Belle *Missouf*, lui dis-je, vous êtes beaucoup plus plaisante que moi, vous divertirez bien mieux que moi le prince d'Hircanie. Facilitez-moi les moyens de me sauver; vous régnerez seule; vous me rendrez heureuse, en vous débarrassant d'une rivale. *Missouf* concerta avec moi les moyens de ma fuite. Je partis donc secrètement avec une esclave égyptienne.

J'étais déjà près de l'Arabie, lorsqu'un fameux voleur, nommé *Arbogad*, m'enleva, et me vendit à des marchands qui m'ont amenée dans ce château, où demeure le seigneur *Ogul*. Il m'a achetée sans savoir qui j'étais. C'est un homme voluptueux, qui ne cherche qu'à faire grande chère, et qui croit que DIEU l'a mis au monde pour tenir table. Il est d'un embonpoint excessif, qui est toujours prêt à le suffoquer. Son médecin, qui n'a que peu de crédit auprès de lui quand il digère bien, le gouverne despotiquement

quand

quand il a trop mangé. Il lui a persuadé qu'il le guérirait avec un basilic cuit dans de l'eau-rose. Le seigneur *Ogul* a promis sa main à celle de ses esclaves qui lui apporterait un basilic. Vous voyez que je les laisse s'empresser à mériter cet honneur, et je n'ai jamais eu moins d'envie de trouver ce basilic que depuis que le ciel a permis que je vous revisse.

Alors *Astarté* et *Zadig* se dirent tout ce que des sentimens long-temps retenus, tout ce que leurs malheurs et leurs amours pouvaient inspirer aux cœurs les plus nobles et les plus passionnés; et les génies qui président à l'amour portèrent leurs paroles jusqu'à la sphère de *Vénus*.

Les femmes rentrèrent chez *Ogul* sans avoir rien trouvé. *Zadig* se fit présenter à lui, et lui parla en ces termes: Que la santé immortelle descende du ciel pour avoir soin de tous vos jours! Je suis médecin; j'ai accouru vers vous sur le bruit de votre maladie, et je vous ai apporté un basilic cuit dans de l'eau-rose. Ce n'est pas que je prétende vous épouser. Je ne vous demande que la liberté d'une jeune esclave de Babylone que vous avez depuis quelques jours; et je consens de rester en esclavage à sa place, si je n'ai pas le bonheur de guérir le magnifique seigneur *Ogul*.

La proposition fut acceptée. *Astarté* partit pour Babylone avec le domestique de *Zadig*, en lui promettant de lui envoyer incessamment un courrier, pour l'instruire de tout ce qui se serait passé. Leurs adieux furent aussi tendres que l'avait été leur reconnaissance. Le moment où l'on se retrouve, et celui où l'on se sépare, sont les deux plus grandes époques

de la vie, comme dit le grand livre du *Zend*. *Zadig* aimait la reine autant qu'il le jurait, et la reine aimait *Zadig* plus qu'elle ne lui disait.

Cependant *Zadig* parla ainsi à *Ogul* : Seigneur, on ne mange point mon basilic, toute sa vertu doit entrer chez vous par les pores. Je l'ai mis dans une petite outre bien enflée et couverte d'une peau fine : il faut que vous pouffiez cette outre de toute votre force, et que je vous la renvoie à plusieurs reprises ; et en peu de jours de régime vous verrez ce que peut mon art. *Ogul* dès le premier jour fut tout essoufflé, et crut qu'il mourrait de fatigue. Le second il fut moins fatigué, et dormit mieux. En huit jours il recouvra toute la force, la santé, la légéreté et la gaieté de ses plus brillantes années. Vous avez joué au ballon, et vous avez été sobre, lui dit *Zadig* : apprenez qu'il n'y a point de basilic dans la nature, qu'on se porte toujours bien avec de la sobriété et de l'exercice, et que l'art de faire subsister ensemble l'intempérance et la santé est un art aussi chimérique que la pierre philosophale, l'astrologie judiciaire et la théologie des mages.

Le premier médecin d'*Ogul*, sentant combien cet homme était dangereux pour la médecine, s'unit avec l'apothicaire du corps pour envoyer *Zadig* chercher des basilics dans l'autre monde. Ainsi, après avoir été toujours puni pour avoir bien fait, il était près de périr pour avoir guéri un seigneur gourmand. On l'invita à un excellent dîner. Il devait être empoisonné au second service ; mais il reçut un courrier de la belle *Astarté* au premier. Il quitta la table et partit. Quand on est aimé d'une belle femme, dit le grand *Zoroastre*, on se tire toujours d'affaire dans ce monde.

CHAPITRE XIX.

Les combats.

LA reine avait été reçue à Babylone avec les transports qu'on a toujours pour une belle princesse qui a été malheureuse. Babylone alors paraissait être plus tranquille. Le prince d'Hircanie avait été tué dans un combat. Les Babyloniens vainqueurs déclarèrent qu'*Astarté* épouserait celui qu'on choisirait pour souverain. On ne voulut point que la première place du monde, qui serait celle de mari d'*Astarté* et de roi de Babylone, dépendît des intrigues et des cabales. On jura de reconnaître pour roi le plus vaillant et le plus sage. Une grande lice, bordée d'amphithéâtres magnifiquement ornés, fut formée à quelques lieues de la ville. Les combattans devaient s'y rendre armés de toutes pièces. Chacun d'eux avait derrière les amphithéâtres un appartement séparé, où il ne devait être vu ni connu de personne. Il fallait courir quatre lances. Ceux qui seraient assez heureux pour vaincre quatre chevaliers, devaient combattre ensuite les uns contre les autres ; de façon que celui qui resterait le dernier maître du camp serait proclamé le vainqueur des jeux. Il devait revenir quatre jours après, avec les mêmes armes, et expliquer les énigmes proposées par les mages. S'il n'expliquait point les énigmes, il n'était point roi, et il fallait recommencer à courir des lances, jusqu'à ce qu'on trouvât un homme qui

fût vainqueur dans ces deux combats; car on voulait absolument pour roi le plus vaillant et le plus sage. La reine, pendant tout ce temps, devait être étroitement gardée : on lui permettait seulement d'assister aux jeux, couverte d'un voile; mais on ne souffrait pas qu'elle parlât à aucun des prétendans, afin qu'il n'y eût ni faveur ni injustice.

Voilà ce qu'*Astarté* fesait savoir à son amant, espérant qu'il montrerait pour elle plus de valeur et d'esprit que personne. Il partit, et pria *Vénus* de fortifier son courage et d'éclairer son esprit. Il arriva sur le rivage de l'Euphrate, la veille de ce grand jour. Il fit inscrire sa devise parmi celles des combattans, en cachant son visage et son nom, comme la loi l'ordonnait, et alla se reposer dans l'appartement qui lui échut par le sort. Son ami *Cador*, qui était revenu à Babylone après l'avoir inutilement cherché en Egypte, fit porter dans sa loge une armure complète que la reine lui envoyait. Il lui fit amener aussi de sa part le plus beau cheval de Perse. *Zadig* reconnut *Astarté* à ces présens : son courage et son amour en prirent de nouvelles forces et de nouvelles espérances.

Le lendemain la reine étant venue se placer sous un dais de pierreries, et les amphithéâtres étant remplis de toutes les dames et de tous les ordres de Babylone, les combattans parurent dans le cirque. Chacun d'eux vint mettre sa devise aux pieds du grand mage. On tira au sort les devises; celle de *Zadig* fut la dernière. Le premier qui s'avança était un seigneur très-riche, nommé *Itobad*, fort vain, peu courageux, très-mal-adroit et sans esprit. Ses domestiques l'avaient persuadé qu'un homme comme

lui devait être roi; il leur avait répondu : Un homme comme moi doit régner; ainsi on l'avait armé de pied en cap. Il portait une armure d'or émaillée de verd, un panache verd, une lance ornée de rubans verds. On s'aperçut d'abord, à la manière dont *Itobad* gouvernait son cheval, que ce n'était pas un homme comme lui à qui le ciel réservait le sceptre de Babylone. Le premier chevalier qui courut contre lui le désarçonna; le second le renversa sur la croupe de son cheval, les deux jambes en l'air et les bras étendus. *Itobad* se remit, mais de si mauvaise grâce que tout l'amphithéâtre se mit à rire. Un troisième ne daigna pas se servir de sa lance; mais en lui fesant une passe, il le prit par la jambe droite, et lui fesant faire un demi-tour, il le fit tomber sur le sable : les écuyers des jeux accoururent à lui en riant, et le remirent en selle. Le quatrième combattant le prend par la jambe gauche, et le fait tomber de l'autre côté. On le conduisit avec des huées à sa loge, où il devait passer la nuit selon la loi; et il disait en marchant à peine : Quelle aventure pour un homme comme moi !

Les autres chevaliers s'acquittèrent mieux de leur devoir. Il y en eut qui vainquirent deux combattans de suite; quelques-uns allèrent jusqu'à trois. Il n'y eut que le prince *Otame* qui en vainquit quatre. Enfin *Zadig* combattit à son tour : il désarçonna quatre cavaliers de suite avec toute la grâce possible. Il fallut donc voir qui serait vainqueur d'*Otame* ou de *Zadig*. Le premier portait des armes bleues et or, avec un panache de même; celles de *Zadig* étaient blanches. Tous les vœux se partageaient entre le chevalier bleu et le

chevalier blanc. La reine, à qui le cœur palpitait, fesait des prières au ciel pour la couleur blanche.

Les deux champions firent des passes et des voltes avec tant d'agilité, ils se donnèrent de si beaux coups de lance, ils étaient si fermes sur leurs arçons, que tout le monde, hors la reine, souhaitait qu'il y eût deux rois dans Babylone. Enfin, leurs chevaux étant lassés et leurs lances rompues, *Zadig* usa de cette adresse : il passe derrière le prince bleu, s'élance sur la croupe de son cheval, le prend par le milieu du corps, le jette à terre, se met en selle à sa place, et caracole autour d'*Otame* étendu sur la place. Tout l'amphithéâtre crie : Victoire au chevalier blanc! *Otame* indigné se relève, tire son épée; *Zadig* saute de cheval le sabre à la main. Les voilà tous deux sur l'arène, livrant un nouveau combat, où la force et l'agilité triomphent tour à tour. Les plumes de leur casque, les clous de leurs brassards, les mailles de leur armure sautent au loin sous mille coups précipités. Ils frappent de pointe et de taille, à droite, à gauche, sur la tête, sur la poitrine; ils reculent, ils avancent, ils se mesurent, ils se rejoignent, ils se saisissent, ils se replient comme des serpens, ils s'attaquent comme des lions; le feu jaillit à tout moment des coups qu'ils se portent. Enfin *Zadig* ayant un moment repris ses esprits, s'arrête, fait une feinte, passe sur *Otame*, le fait tomber, le désarme, et *Otame* s'écrie : O chevalier blanc! c'est vous qui devez régner sur Babylone. La reine était au comble de la joie. On reconduisit le chevalier bleu et le chevalier blanc chacun à sa loge, ainsi que tous les autres, selon ce qui était porté par la loi. Des muets vinrent les

ſervir, et leur apporter à manger. On peut juger ſi le petit muet de la reine ne fut pas celui qui ſervit *Zadig*. Enſuite on les laiſſa dormir ſeuls juſqu'au lendemain matin, temps où le vainqueur devait apporter ſa deviſe au grand mage, pour la confronter et ſe faire reconnaître.

Zadig dormit, quoique amoureux, tant il était fatigué. *Itobad*, qui était couché auprès de lui, ne dormit point. Il ſe leva pendant la nuit, entra dans ſa loge, prit les armes blanches de *Zadig* avec ſa deviſe, et mit ſon armure verte à la place. Le point du jour étant venu, il alla fièrement au grand mage déclarer qu'un homme comme lui était vainqueur. On ne s'y attendait pas; mais il fut proclamé pendant que *Zadig* dormait encore. *Aſtarté* ſurpriſe, et le déſeſpoir dans le cœur, s'en retourna dans Babylone. Tout l'amphithéâtre était déjà preſque vide, lorſque *Zadig* s'éveilla; il chercha ſes armes, et ne trouva que cette armure verte. Il était obligé de s'en couvrir, n'ayant rien autre choſe auprès de lui. Etonné et indigné, il les endoſſe avec fureur; il avance dans cet équipage.

Tout ce qui était encore ſur l'amphithéâtre et dans le cirque le reçut avec des huées. On l'entourait; on lui inſultait en face. Jamais homme n'eſſuya des mortifications ſi humiliantes. La patience lui échappa; il écarta à coups de ſabre la populace qui oſait l'outrager; mais il ne ſavait quel parti prendre. Il ne pouvait voir la reine, il ne pouvait réclamer l'armure blanche qu'elle lui avait envoyée, c'eût été la compromettre: ainſi, tandis qu'elle était plongée dans la douleur, il était pénétré de fureur et d'inquiétude.

Il se promenait sur les bords de l'Euphrate, persuadé que son étoile le destinait à être malheureux sans ressource, repassant dans son esprit toutes ses disgrâces, depuis l'aventure de la femme qui haïssait les borgnes, jusqu'à celle de son armure. Voilà ce que c'est, disait-il, de m'être éveillé trop tard; si j'avais moins dormi, je serais roi de Babylone, je posséderais *Astarté*. Les sciences, les mœurs, le courage, n'ont donc jamais servi qu'à mon infortune. Il lui échappa enfin de murmurer contre la providence, et il fut tenté de croire que tout était gouverné par une destinée cruelle qui opprimait les bons et qui faisait prospérer les chevaliers verds. Un de ses chagrins était de porter cette armure verte, qui lui avait attiré tant de huées. Un marchand passa, il la lui vendit à vil prix, et prit du marchand une robe et un bonnet long. Dans cet équipage, il côtoyait l'Euphrate, rempli de désespoir, en accusant en secret la providence qui le persécutait toujours.

CHAPITRE XX.

L'ermite.

Il rencontra en marchant un ermite, dont la barbe blanche et vénérable lui descendait jusqu'à la ceinture. Il tenait en main un livre qu'il lisait attentivement. *Zadig* s'arrêta, et lui fit une profonde inclination. L'ermite le salua d'un air si noble et si doux que *Zadig* eut la curiosité de l'entretenir. Il

lui demanda quel livre il lisait : C'est le livre des destinées, dit l'ermite, voulez-vous en lire quelque chose ? Il mit le livre dans les mains de *Zadig* qui, tout instruit qu'il était dans plusieurs langues, ne put déchiffrer un seul caractère du livre. Cela redoubla encore sa curiosité. Vous me paraissez bien chagrin, lui dit ce bon père. Hélas ! que j'en ai sujet, dit *Zadig* ! Si vous permettez que je vous accompagne, repartit le vieillard, peut-être vous serai-je utile : j'ai quelquefois répandu des sentimens de consolation dans l'ame des malheureux. *Zadig* se sentit du respect pour l'air, pour la barbe et pour le livre de l'ermite. Il lui trouva dans la conversation des lumières supérieures. L'ermite parlait de la destinée, de la justice, de la morale, du souverain bien, de la faiblesse humaine, des vertus et des vices, avec une éloquence si vive et si touchante que *Zadig* se sentit entraîné vers lui par un charme invincible. Il le pria avec instance de ne le point quitter, jusqu'à ce qu'ils fussent de retour à Babylone. Je vous demande moi-même cette grâce, lui dit le vieillard ; jurez-moi par *Orosmade* que vous ne vous séparerez point de moi d'ici à quelques jours, quelque chose que je fasse. *Zadig* jura, et ils partirent ensemble.

Les deux voyageurs arrivèrent le soir à un château superbe. L'ermite demanda l'hospitalité pour lui et pour le jeune homme qui l'accompagnait. Le portier, qu'on aurait pris pour un grand seigneur, les introduisit avec une espèce de bonté dédaigneuse. On les présenta à un principal domestique, qui leur fit voir les appartemens magnifiques du maître. Ils furent admis à sa table au bas bout, sans que le

seigneur du château les honorât d'un regard; mais ils furent servis comme les autres, avec délicatesse et profusion. On leur donna ensuite à laver dans un bassin d'or garni d'émeraudes et de rubis. On les mena coucher dans un bel appartement, et le lendemain matin un domestique leur apporta à chacun une pièce d'or, après quoi on les congédia.

Le maître de la maison, dit *Zadig* en chemin, me paraît être un homme généreux, quoique un peu fier; il exerce noblement l'hospitalité. En disant ces paroles, il aperçut qu'une espèce de poche très-large que portait l'ermite paraissait tendue et enflée: il y vit le bassin d'or garni de pierreries, que celui-ci avait volé. Il n'osa d'abord en rien témoigner; mais il était dans une étrange surprise.

Vers le midi l'ermite se présenta à la porte d'une maison très-petite, où logeait un riche avare; il y demanda l'hospitalité pour quelques heures. Un vieux valet mal habillé le reçut d'un ton rude, et fit entrer l'ermite et *Zadig* dans l'écurie, où on leur donna quelques olives pourries, de mauvais pain et de la bière gâtée. L'ermite but et mangea d'un air aussi content que la veille; puis s'adressant à ce vieux valet qui les observait tous deux pour voir s'ils ne volaient rien, et qui les pressait de partir, il lui donna les deux pièces d'or qu'il avait reçues le matin, et le remercia de toutes ses attentions. Je vous prie, ajouta-t-il, faites-moi parler à votre maître. Le valet étonné introduisit les deux voyageurs: Magnifique seigneur, dit l'ermite, je ne puis que vous rendre de très-humbles grâces de la manière noble dont vous nous avez reçus: daignez

accepter ce bassin d'or comme un faible gage de ma reconnaissance. L'avare fut près de tomber à la renverse. L'ermite ne lui donna pas le temps de revenir de son saisissement, il partit au plus vîte avec son jeune voyageur. Mon père, lui dit *Zadig*, qu'est-ce que tout ce que je vois ? Vous ne me paraissez ressembler en rien aux autres hommes : vous volez un bassin d'or garni de pierreries à un seigneur qui vous reçoit magnifiquement, et vous le donnez à un avare qui vous traite avec indignité. Mon fils, répondit le vieillard, cet homme magnifique, qui ne reçoit les étrangers que par vanité, et pour faire admirer ses richesses, deviendra plus sage ; l'avare apprendra à exercer l'hospitalité : ne vous étonnez de rien, et suivez-moi. *Zadig* ne savait encore s'il avait à faire au plus fou ou au plus sage de tous les hommes ; mais l'ermite parlait avec tant d'ascendant que *Zadig*, lié d'ailleurs par son serment, ne put s'empêcher de le suivre.

Ils arrivèrent le soir à une maison agréablement bâtie, mais simple, où rien ne sentait ni la prodigalité, ni l'avarice. Le maître était un philosophe retiré du monde, qui cultivait en paix la sagesse et la vertu, et qui cependant ne s'ennuyait pas. Il s'était plu à bâtir cette retraite, dans laquelle il recevait les étrangers avec une noblesse qui n'avait rien de l'ostentation. Il alla lui-même au devant des deux voyageurs, qu'il fit reposer d'abord dans un appartement commode. Quelque temps après il les vint prendre lui-même, pour les inviter à un repas propre et bien entendu, pendant lequel il parla avec discrétion des dernières révolutions de Babylone.

Il parut sincèrement attaché à la reine, et souhaita que *Zadig* eût paru dans la lice pour disputer la couronne : mais les hommes, ajouta-t-il, ne méritent pas d'avoir un roi comme *Zadig*. Celui-ci rougissait, et sentait redoubler ses douleurs. On convint dans la conversation que les choses de ce monde n'allaient pas toujours au gré des plus sages. L'ermite soutint toujours qu'on ne connaissait pas les voies de la providence, et que les hommes avaient tort de juger d'un tout dont ils n'apercevaient que la plus petite partie.

On parla des passions : Ah ! qu'elles sont funestes ! disait *Zadig*. Ce sont les vents qui enflent les voiles du vaisseau, repartit l'ermite : elles le submergent quelquefois ; mais sans elles il ne pourrait voguer. La bile rend colère et malade ; mais sans la bile l'homme ne saurait vivre. Tout est dangereux ici-bas, et tout est nécessaire.

On parla de plaisir, et l'ermite prouva que c'est un présent de la Divinité ; car, dit-il, l'homme ne peut se donner ni sensation ni idées, il reçoit tout ; la peine et le plaisir lui viennent d'ailleurs comme son être.

Zadig admirait comment un homme qui avait fait des choses si extravagantes pouvait raisonner si bien. Enfin, après un entretien aussi instructif qu'agréable, l'hôte reconduisit ses deux voyageurs dans leur appartement, en bénissant le ciel qui lui avait envoyé deux hommes si sages et si vertueux. Il leur offrit de l'argent d'une manière aisée et noble qui ne pouvait déplaire. L'ermite le refusa, et lui dit qu'il prenait congé de lui, comptant partir pour Babylone avant le jour. Leur séparation fut tendre ; *Zadig* sur-tout se

sentait plein d'estime et d'inclination pour un homme si aimable.

Quand l'ermite et lui furent dans leur appartement, ils firent long-temps l'éloge de leur hôte. Le vieillard au point du jour éveilla son camarade. Il faut partir, dit il; mais tandis que tout le monde dort encore, je veux laisser à cet homme un témoignage de mon estime et de mon affection. En disant ces mots, il prit un flambeau, et mit le feu à la maison. *Zadig* épouvanté jeta des cris, et voulut l'empêcher de commettre une action si affreuse. L'ermite l'entraînait par une force supérieure; la maison était enflammée. L'ermite, qui était déjà assez loin avec son compagnon, la regardait brûler tranquillement. Dieu merci, dit-il, voilà la maison de mon cher hôte détruite de fond en comble! l'heureux homme! A ces mots *Zadig* fut tenté à la fois d'éclater de rire, de dire des injures au révérend père, de le battre et de s'enfuir: mais il ne fit rien de tout cela, et toujours subjugué par l'ascendant de l'ermite, il le suivit malgré lui à la dernière couchée.

Ce fut chez une veuve charitable et vertueuse qui avait un neveu de quatorze ans, plein d'agrémens, et son unique espérance. Elle fit du mieux qu'elle put les honneurs de sa maison. Le lendemain elle ordonna à son neveu d'accompagner les voyageurs jusqu'à un pont qui, étant rompu depuis peu, était devenu un passage dangereux. Le jeune homme empressé marche au devant d'eux. Quand ils furent sur le pont: Venez, dit l'ermite au jeune homme, il faut que je marque ma reconnaissance à votre tante. Il le prend alors par les cheveux, et le jette dans la rivière. L'enfant tombe,

reparaît un moment sur l'eau, et est engouffré dans le torrent. O monstre! ô le plus scélérat de tous les hommes! s'écria *Zadig*. Vous m'aviez promis plus de patience, lui dit l'ermite en l'interrompant: apprenez que sous les ruines de cette maison où la providence a mis le feu, le maître a trouvé un trésor immense: apprenez que ce jeune homme dont la providence a tordu le cou, aurait assassiné sa tante dans un an, et vous dans deux. Qui te l'a dit, barbare? cria *Zadig*: et quand tu aurais lu cet événement dans ton livre des destinées, t'est-il permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait de mal?

Tandis que le babylonien parlait, il aperçut que le vieillard n'avait plus de barbe, que son visage prenait les traits de la jeunesse. Son habit d'ermite disparut; quatre belles ailes couvraient un corps majestueux et resplendissant de lumière. O envoyé du ciel! ô ange divin! s'écria *Zadig* en se prosternant, tu es donc descendu de l'empyrée pour apprendre à un faible mortel à se soumettre aux ordres éternels. Les hommes, dit l'ange *Jesrad*, jugent de tout sans rien connaître: tu étais celui de tous les hommes qui méritais le plus d'être éclairé. *Zadig* lui demanda la permission de parler. Je me défie de moi-même, dit-il; mais oserai-je te prier de m'éclaircir un doute: ne vaudrait-il pas mieux avoir corrigé cet enfant, et l'avoir rendu vertueux, que de le noyer? *Jesrad* reprit: S'il avait été vertueux, et s'il eût vécu, son destin était d'être assassiné lui-même avec la femme qu'il devait épouser, et le fils qui en devait naître. Mais quoi? dit *Zadig*, il est donc nécessaire qu'il y ait des crimes et des malheurs, et que les malheurs tombent sur les gens de

bien ? Les méchans, répondit *Jesrad*, sont toujours malheureux : ils servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre, et il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien. Mais, dit *Zadig*, s'il n'y avait que du bien, et point de mal ? Alors, reprit *Jesrad*, cette terre serait une autre terre, l'enchaînement des événemens serait un autre ordre de sagesse ; et cet ordre, qui serait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'être suprême, de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de mondes, dont aucun ne peut ressembler à l'autre. Cette immense variété est un attribut de sa puissance immense. Il n'y a ni deux feuilles d'arbres sur la terre, ni deux globes dans les champs infinis du ciel, qui soient semblables, et tout ce que tu vois sur le petit atome où tu es né, devait être dans sa place et dans son temps fixe, selon les ordres immuables de celui qui embrasse tout. Les hommes pensent que cet enfant qui vient de périr est tombé dans l'eau par hasard, que c'est par un même hasard que cette maison est brûlée : mais il n'y a point de hasard ; tout est épreuve, ou punition, ou récompense, ou prévoyance. Souviens-toi de ce pêcheur qui se croyait le plus malheureux de tous les hommes. *Orosmade* t'a envoyé pour changer sa destinée. Faible mortel, cesse de disputer contre ce qu'il faut adorer. Mais, dit *Zadig*... Comme il disait *mais*, l'ange prenait déjà son vol vers la dixième sphère. *Zadig* à genoux adora la providence, et se soumit. L'ange lui cria du haut des airs : Prends ton chemin vers Babylone.

CHAPITRE XXI.

Les énigmes.

ZADIG hors de lui-même, et comme un homme auprès de qui eſt tombé le tonnerre, marchait au haſard. Il entra dans Babylone le jour où ceux qui avaient combattu dans la lice, étaient déjà aſſemblés dans le grand veſtibule du palais pour expliquer les énigmes, et pour répondre aux queſtions du grand mage. Tous les chevaliers étaient arrivés, excepté l'armure verte. Dès que *Zadig* parut dans la ville, le peuple s'aſſembla autour de lui; les yeux ne ſe raſſaſiaient point de le voir, les bouches de le bénir, les cœurs de lui ſouhaiter l'empire. L'envieux le vit paſſer, frémit et ſe détourna; le peuple le porta juſqu'au lieu de l'aſſemblée. La reine, à qui on apprit ſon arrivée, fut en proie à l'agitation de la crainte et de l'eſpérance; l'inquiétude la dévorait: elle ne pouvait comprendre, ni pourquoi *Zadig* était ſans armes, ni comment *Itobad* portait l'armure blanche. Un murmure confus s'éleva à la vue de *Zadig*. On était ſurpris et charmé de le revoir; mais il n'était permis qu'aux chevaliers qui avaient combattu de paraître dans l'aſſemblée.

J'ai combattu comme un autre, dit-il; mais un autre porte ici mes armes; et en attendant que j'aie l'honneur de le prouver, je demande la permiſſion de me préſenter pour expliquer les énigmes. On alla

aux

aux voix : sa réputation de probité était encore si fortement imprimée dans les esprits qu'on ne balança pas à l'admettre.

Le grand mage proposa d'abord cette question : Quelle est de toutes les choses du monde la plus longue et la plus courte, la plus prompte et la plus lente, la plus divisible et la plus étendue, la plus négligée et la plus regrettée, sans qui rien ne se peut faire, qui dévore tout ce qui est petit, et qui vivifie tout ce qui est grand ?

C'était à *Itobad* à parler. Il répondit qu'un homme comme lui n'entendait rien aux énigmes, et qu'il lui suffisait d'avoir vaincu à grands coups de lance. Les uns dirent que le mot de l'énigme était la fortune, d'autres la terre, d'autres la lumière. *Zadig* dit que c'était le temps : Rien n'est plus long, ajouta-t-il, puisqu'il est la mesure de l'éternité ; rien n'est plus court, puisqu'il manque à tous nos projets ; rien n'est plus lent pour qui attend, rien de plus rapide pour qui jouit ; il s'étend jusqu'à l'infini en grand ; il se divise jusque dans l'infini en petit ; tous les hommes le négligent, tous en regrettent la perte ; rien ne se fait sans lui ; il fait oublier tout ce qui est indigne de la postérité, et il immortalise les grandes choses. L'assemblée convint que *Zadig* avait raison.

On demanda ensuite : Quelle est la chose qu'on reçoit sans remercier, dont on jouit sans savoir comment, qu'on donne aux autres quand on ne sait où l'on en est, et qu'on perd sans s'en apercevoir ?

Chacun dit son mot : *Zadig* devina seul que c'était la vie. Il expliqua toutes les autres énigmes avec la

même facilité. *Itobad* disait toujours que rien n'était plus aisé, et qu'il en serait venu à bout tout aussi facilement, s'il avait voulu s'en donner la peine. On proposa des questions sur la justice, sur le souverain bien, sur l'art de régner. Les réponses de *Zadig* furent jugées les plus solides. C'est bien dommage, disait-on, qu'un si bon esprit soit un si mauvais cavalier.

Illustres Seigneurs, dit *Zadig*, j'ai eu l'honneur de vaincre dans la lice. C'est à moi qu'appartient l'armure blanche. Le seigneur *Itobad* s'en empara pendant mon sommeil : il jugea apparemment qu'elle lui siérait mieux que la verte. Je suis prêt à lui prouver d'abord devant vous, avec ma robe et mon épée, contre toute cette belle armure blanche qu'il ma prise, que c'est moi qui ai eu l'honneur de vaincre le brave *Otame*.

Itobad accepta le défi avec la plus grande confiance. Il ne doutait pas qu'étant casqué, cuirassé, brassardé, il ne vînt aisément à bout d'un champion en bonnet de nuit et en robe de chambre. *Zadig* tira son épée, en saluant la reine qui le regardait, pénétrée de joie et de crainte. *Itobad* tira la sienne, en ne saluant personne. Il s'avança sur *Zadig* comme un homme qui n'avait rien à craindre. Il était prêt à lui fendre la tête : *Zadig* fut parer le coup, en opposant ce qu'on appelle le fort de l'épée au faible de son adversaire, de façon que l'épée d'*Itobad* se rompit. Alors *Zadig* saisissant son ennemi au corps, le renversa par terre; et lui portant la pointe de son épée au défaut de la cuirasse : Laissez-vous désarmer, dit-il, ou je vous tue. *Itobad* toujours surpris des disgrâces qui arrivaient à

un homme comme lui, laissa faire *Zadig*, qui lui ôta paisiblement son magnifique casque, sa superbe cuirasse, ses beaux brassards, ses brillans cuissards, s'en revêtit, et courut dans cet équipage se jeter aux genoux d'*Astarté*. *Cador* prouva aisément que l'armure appartenait à *Zadig*. Il fut reconnu roi d'un consentement unanime, et sur-tout de celui d'*Astarté*, qui goûtait, après tant d'adversités, la douceur de voir son amant digne aux yeux de l'univers d'être son époux. *Itobad* alla se faire appeler monseigneur dans sa maison. *Zadig* fut roi, et fut heureux. Il avait présent à l'esprit ce que lui avait dit l'ange *Jesrad*. Il se souvenait même du grain de sable devenu diamant. La reine et lui adorèrent la providence. *Zadig* laissa la belle capricieuse *Missouff* courir le monde. Il envoya chercher le brigand *Arbogad*, auquel il donna un grade honorable dans son armée, avec promesse de l'avancer aux premières dignités, s'il se comportait en vrai guerrier, et de le faire pendre, s'il fesait le métier de brigand.

Sétoc fut appelé du fond de l'Arabie, avec la belle *Almona*, pour être à la tête du commerce de Babylone. *Cador* fut placé et chéri selon ses services; il fut l'ami du roi, et le roi fut alors le seul monarque de la terre qui eût un ami. Le petit muet ne fut pas oublié. On donna une belle maison au pêcheur. *Orcan* fut condamné à lui payer une grosse somme, et à lui rendre sa femme; mais le pêcheur, devenu sage, ne prit que l'argent.

Ni la belle *Sémire* ne se consolait d'avoir cru que *Zadig* serait borgne, ni *Azora* ne cessait de pleurer d'avoir voulu lui couper le nez. Il adoucit leurs

douleurs par des préſens. L'Envieux mourut de rage et de honte. L'empire jouit de la paix, de la gloire et de l'abondance : ce fut le plus beau ſiècle de la terre ; elle était gouvernée par la juſtice et par l'amour. On béniſſait *Zadig*, et *Zadig* béniſſait le ciel. (*)

(*) C'eſt ici que finit le manuſcrit qu'on a retrouvé de l'hiſtoire de *Zadig*. Ces deux chapitres doivent certainement être placés après le douzième, et avant l'arrivée de *Zadig* en Syrie : on ſait qu'il a eſſuyé bien d'autres aventures qui ont été fidèlement écrites. On prie meſſieurs les interprètes des langues orientales de les communiquer, ſi elles parviennent juſqu'à eux.

Fin de l'hiſtoire de Zadig.

LE

MONDE COMME IL VA,

VISION DE BABOUC,

ECRITE PAR LUI-MEME.

LE

MONDE COMME IL VA,

VISION DE BABOUC.

PARMI les génies qui préſident aux empires du monde, *Ituriel* tient un des premiers rangs, et il a le département de la haute Aſie. Il deſcendit un matin dans la demeure du ſcythe *Babouc* ſur le rivage de l'Oxus, et lui dit : *Babouc*, les folies et les excès des Perſes ont attiré notre colère; il s'eſt tenu hier une aſſemblée des génies de la haute Aſie, pour ſavoir ſi on châtierait Perſépolis, ou ſi on la détruirait. Va dans cette ville, examine tout; tu reviendras m'en rendre un compte fidèle, et je me déterminerai ſur ton rapport à corriger la ville, ou à l'exterminer. Mais, Seigneur, dit humblement *Babouc*, je n'ai jamais été en Perſe; je n'y connais perſonne. Tant mieux, dit l'ange, tu ne ſeras point partial; tu as reçu du ciel le diſcernement, et j'y ajoute le don d'inſpirer la confiance; marche, regarde, écoute, obſerve et ne crains rien; tu ſeras par-tout bien reçu.

Babouc monta ſur ſon chameau, et partit avec ſes ſerviteurs. Au bout de quelques journées il rencontra vers les plaines de Sennaar l'armée perſane qui allait combattre l'armée indienne. Il s'adreſſa d'abord à un ſoldat qu'il trouva écarté. Il lui parla, et lui demanda quel était le ſujet de la guerre? Par tous les dieux,

dit le soldat, je n'en sais rien. Ce n'est pas mon affaire; mon métier est de tuer et d'être tué pour gagner ma vie : il n'importe qui je serve. Je pourrais bien même dès demain passer dans le camp des Indiens; car on dit qu'ils donnent près d'une demi-drachme de cuivre par jour à leurs soldats de plus que nous n'en avons dans ce maudit service de Perse. Si vous voulez savoir pourquoi on se bat, parlez à mon capitaine.

Babouc ayant fait un petit présent au soldat, entra dans le camp. Il fit bientôt connaissance avec le capitaine, et lui demanda le sujet de la guerre. Comment voulez-vous que je le sache, dit le capitaine? et que m'importe ce beau sujet? J'habite à deux cents lieues de Persépolis; j'entends dire que la guerre est déclarée; j'abandonne aussitôt ma famille, et je vais chercher, selon ma coutume, la fortune ou la mort, attendu que je n'ai rien à faire. Mais vos camarades, dit *Babouc*, ne sont-ils pas un peu plus instruits que vous? Non, dit l'officier, il n'y a guère que nos principaux satrapes qui savent bien précisément pourquoi on s'égorge.

Babouc étonné, s'introduisit chez les généraux; il entra dans leur familiarité. L'un d'eux lui dit enfin : La cause de cette guerre, qui désole depuis vingt ans l'Asie, vient originairement d'une querelle entre un eunuque d'une femme du grand roi de Perse et un commis d'un bureau du grand roi des Indes. Il s'agissait d'un droit qui revenait à peu-près à la trentième partie d'une darique. Le premier ministre des Indes et le nôtre, soutinrent dignement les

droits de leurs maîtres. La querelle s'échauffa. On mit de part et d'autre en campagne une armée d'un million de soldats. Il faut recruter cette armée tous les ans de plus de quatre cents mille hommes. Les meurtres, les incendies, les ruines, les dévastations se multiplient; l'univers souffre, et l'acharnement continue. Notre premier ministre et celui des Indes protestent souvent qu'ils n'agissent que pour le bonheur du genre humain; et à chaque protestation il y a toujours quelque ville détruite et quelques provinces ravagées.

Le lendemain, sur un bruit qui se répandit que la paix allait être conclue, le général persan et le général indien s'empressèrent de donner bataille; elle fut sanglante. *Babouc* en vit toutes les fautes et toutes les abominations; il fut témoin des manœuvres des principaux satrapes, qui firent ce qu'ils purent pour faire battre leur chef. Il vit des officiers tués par leurs propres troupes; il vit des soldats qui achevaient d'égorger leurs camarades expirans, pour leur arracher quelques lambeaux sanglans, déchirés et couverts de fange. Il entra dans les hôpitaux où l'on transportait les blessés, dont la plupart expiraient par la négligence inhumaine de ceux mêmes que le roi de Perse payait chèrement pour les secourir. Sont-ce-là des hommes, s'écria *Babouc*, ou des bêtes féroces? Ah! je vois bien que Persépolis sera détruite.

Occupé de cette pensée, il passa dans le camp des Indiens; il y fut aussi bien reçu que dans celui des Perses, selon ce qui lui avait été prédit; mais il y vit tous les mêmes excès qui l'avaient saisi d'horreur.

Oh, oh, dit-il en lui-même, si l'ange *Ituriel* veut exterminer les Persans, il faut donc que l'ange des Indes détruise aussi les Indiens. S'étant ensuite informé plus en détail de ce qui s'était passé dans l'une et l'autre armée, il apprit des actions de générosité, de grandeur d'ame, d'humanité, qui l'étonnèrent et le ravirent. Inexplicables humains, s'écria-t-il, comment pouvez-vous réunir tant de bassesse et de grandeur, tant de vertus et de crimes?

Cependant la paix fut déclarée. Les chefs des deux armées, dont aucun n'avait remporté la victoire, mais qui pour leur seul intérêt avaient fait verser le sang de tant d'hommes leurs semblables, allèrent briguer dans leurs cours des récompenses. On célébra la paix dans des écrits publics qui n'annonçaient que le retour de la vertu et de la félicité sur la terre. DIEU soit loué, dit *Babouc;* Persépolis sera le séjour de l'innocence épurée; elle ne sera point détruite, comme le voulaient ces vilains génies: courons sans tarder dans cette capitale de l'Asie.

Il arriva dans cette ville immense par l'ancienne entrée, qui était toute barbare, et dont la rusticité dégoûtante offensait les yeux. Toute cette partie de la ville se ressentait du temps où elle avait été bâtie; car, malgré l'opiniâtreté des hommes à louer l'antique aux dépens du moderne, il faut avouer qu'en tout genre les premiers essais sont toujours grossiers.

Babouc se mêla dans la foule d'un peuple composé de ce qu'il y avait de plus sale et de plus laid dans les deux sexes. Cette foule se précipitait d'un air hébété dans un enclos vaste et sombre. Au bourdon-

ment continuel, au mouvement qu'il y remarqua, à l'argent que quelques perſonnes donnaient à d'autres pour avoir droit de s'aſſeoir, il crut être dans un marché où l'on vendait des chaiſes de paille ; mais bientôt voyant que pluſieurs femmes ſe mettaient à genoux, en feſant ſemblant de regarder fixement devant elles, et en regardant les hommes de côté, il s'aperçut qu'il était dans un temple. Des voix aigres, rauques, ſauvages, diſcordantes, feſaient retentir la voûte de ſons mal articulés, qui feſaient le même effet que les voix des onagres quand elles répondent, dans les plaines des Pictaves, au cornet à bouquin qui les appelle. Il ſe bouchait les oreilles ; mais il fut prêt à ſe boucher encore les yeux et le nez, quand il vit entrer dans ce temple des ouvriers avec des pinces et des pelles. Ils remuèrent une large pierre, et jettèrent à droite et à gauche une terre dont s'exhalait une odeur empeſtée ; enſuite on vint poſer un mort dans cette ouverture, et on remit la pierre par-deſſus. Quoi, s'écria *Babouc*, ces peuples enterrent leurs morts dans les mêmes lieux où ils adorent la divinité ? quoi, leurs temples ſont pavés de cadavres ? Je ne m'étonne plus de ces maladies peſtilentielles qui déſolent ſouvent Perſépolis. La pourriture des morts, et celle de tant de vivans raſſemblés et preſſés dans le même lieu, eſt capable d'empoiſonner le globe terreſtre. Ah, la vilaine ville que Perſépolis ! apparemment que les anges veulent la détruire pour en rebâtir une plus belle, et pour la peupler d'habitans moins mal-propres, et qui chantent mieux. La providence peut avoir ſes raiſons ; laiſſons-la faire.

Cependant le soleil approchait du haut de sa carrière. *Babouc* devait aller dîner à l'autre bout de la ville chez une dame, pour laquelle son mari, officier de l'armée, lui avait donné des lettres. Il fit d'abord plusieurs tours dans Persépolis; il vit d'autres temples mieux bâtis et mieux ornés, remplis d'un peuple poli, et retentissant d'une musique harmonieuse; il remarqua des fontaines publiques, lesquelles, quoique mal placées, frappaient les yeux par leur beauté; des places où semblaient respirer en bronze les meilleurs rois qui avaient gouverné la Perse; d'autres places où il entendait le peuple s'écrier: Quand verrons-nous ici le maître que nous chérissons? Il admira les ponts magnifiques élevés sur le fleuve, les quais superbes et commodes, les palais bâtis à droite et à gauche, une maison immense, où des milliers de vieux soldats blessés et vainqueurs rendaient chaque jour grâce au Dieu des armées. Il entra enfin chez la dame, qui l'attendait à dîner avec une compagnie d'honnêtes gens. La maison était propre et ornée, le repas délicieux, la dame jeune, belle, spirituelle, engageante, la compagnie digne d'elle; et *Babouc* disait en lui-même à tout moment: L'ange *Ituriel* se moque du monde, de vouloir détruire une ville si charmante.

Cependant il s'aperçut que la dame, qui avait commencé par lui demander tendrement des nouvelles de son mari, parlait plus tendrement encore sur la fin du repas à un jeune mage. Il vit un magistrat qui, en présence de sa femme, pressait avec vivacité une veuve, et cette veuve indulgente avait une main passée autour du cou du magistrat, tandis qu'elle tendait l'autre à

un jeune citoyen très-beau et très-modeſte. La femme du magiſtrat ſe leva de table la première, pour aller entretenir dans un cabinet voiſin ſon directeur qui arrivait trop tard, et qu'on avait attendu à dîner; et le directeur, homme éloquent, lui parla dans ce cabinet avec tant de véhémence et d'onction que la dame avait, quand elle revint, les yeux humides, les joues enflammées, la démarche mal aſſurée, la parole tremblante.

Alors *Babouc* commença à craindre que le génie *Ituriel* n'eût raiſon. Le talent qu'il avait d'attirer la confiance le mit le jour même dans les ſecrets de la dame; elle lui confia ſon goût pour le jeune mage, et l'aſſura que dans toutes les maiſons de Perſépolis il trouverait l'équivalent de ce qu'il avait vu dans la ſienne. *Babouc* conclut qu'une telle ſociété ne pouvait ſubſiſter; que la jalouſie, la diſcorde, la vengeance devaient déſoler toutes les maiſons; que les larmes et le ſang devaient couler tous les jours; que certainement les maris tueraient les galans de leurs femmes, ou en ſeraient tués; et qu'enfin *Ituriel* ſeſait fort bien de détruire tout d'un coup une ville abandonnée à de continuels déſordres.

Il était plongé dans ces idées funeſtes, quand il ſe préſenta à la porte un homme grave, en manteau noir, qui demanda humblement à parler au jeune magiſtrat. Celui-ci ſans ſe lever, ſans le regarder, lui donna fièrement, et d'un air diſtrait, quelques papiers et le congédia. *Babouc* demanda quel était cet homme. La maîtreſſe de la maiſon lui dit tout bas: C'eſt un des meilleurs avocats de la ville; il y a

cinquante ans qu'il étudie les lois. Monsieur, qui n'a que vingt-cinq ans, et qui est satrape de loi depuis deux jours, lui donne à faire l'extrait d'un procès qu'il doit juger demain, et qu'il n'a pas encore examiné. Ce jeune étourdi fait sagement, dit *Babouc*, de demander conseil à un vieillard; mais pourquoi n'est-ce pas ce vieillard qui est juge? Vous vous moquez, lui dit-on, jamais ceux qui ont vieilli dans les emplois laborieux et subalternes ne parviennent aux dignités. Ce jeune homme a une grande charge, parce que son père est riche, et qu'ici le droit de rendre la justice s'achète comme une métairie. O mœurs! ô malheureuse ville! s'écria *Babouc*, voilà le comble du désordre; sans doute, ceux qui ont ainsi acheté le droit de juger vendent leurs jugemens: je ne vois ici que des abymes d'iniquité.

Comme il marquait ainsi sa douleur et sa surprise, un jeune guerrier, qui était revenu ce jour même de l'armée, lui dit: Pourquoi ne voulez-vous pas qu'on achète les emplois de la robe? j'ai bien acheté moi le droit d'affronter la mort à la tête de deux mille hommes que je commande; il m'en a coûté quarante mille dariques d'or cette année, pour coucher sur la terre trente nuits de suite en habit rouge, et pour recevoir ensuite deux bons coups de flèches dont je me sens encore. Si je me ruine pour servir l'empereur persan que je n'ai jamais vu, M. le satrape de robe peut bien payer quelque chose, pour avoir le plaisir de donner audience à des plaideurs. *Babouc* indigné ne put s'empêcher de condamner dans son cœur un pays où l'on mettait à l'encan les dignités de la paix et de la guerre; il conclut précipitamment que l'on

y devait ignorer abſolument la guerre et les lois, et que quand même *Ituriel* n'exterminerait pas ces peuples, ils périraient par leur déteſtable adminiſtration.

Sa mauvaiſe opinion augmenta encore à l'arrivée d'un gros homme, qui, ayant ſalué très-familièrement toute la compagnie, s'approcha du jeune officier, et lui dit : Je ne peux vous prêter que cinquante mille dariques d'or, car, en vérité, les douanes de l'empire ne m'en ont rapporté que trois cents mille cette année. *Babouc* s'informa quel était cet homme qui ſe plaignait de gagner ſi peu; il apprit qu'il y avait dans Perſépolis quarante rois-plébéïens qui tenaient à bail l'empire de Perſe, et qui en rendaient quelque choſe au monarque.

Après dîner il alla dans un des plus ſuperbes temples de la ville; il s'aſſit au milieu d'une troupe de femmes et d'hommes qui étaient venus là pour paſſer le temps. Un mage parut dans une machine élevée, qui parla long-temps du vice et de la vertu. Ce mage diviſa en pluſieurs parties ce qui n'avait pas beſoin d'être diviſé; il prouva méthodiquement tout ce qui était clair; il enſeigna tout ce qu'on ſavait. Il ſe paſſionna froidement, et ſortit ſuant et hors d'haleine. Toute l'aſſemblée alors ſe réveilla, et crut avoir aſſiſté à une inſtruction. *Babouc* dit : Voilà un homme qui a fait de ſon mieux pour ennuyer deux ou trois cents de ſes concitoyens; mais ſon intention était bonne, il n'y a pas là de quoi détruire Perſépolis.

Au ſortir de cette aſſemblée; on le mena voir une fête publique qu'on donnait tous les jours de l'année;

c'était dans une espèce de basilique, au fond de laquelle on voyait un palais. Les plus belles citoyennes de Persépolis, les plus considérables satrapes rangés avec ordre formaient un spectacle si beau, que *Babouc* crut d'abord que c'était-là toute la fête. Deux ou trois personnes, qui paraissaient des rois et des reines, parurent bientôt dans le vestibule de ce palais; leur langage était très-différent de celui du peuple, il était mesuré, harmonieux et sublime. Personne ne dormait, on écoutait dans un profond silence qui n'était interrompu que par les témoignages de la sensibilité et de l'admiration publique. Le devoir des rois, l'amour de la vertu, les dangers des passions étaient exprimés par des traits si vifs et si touchans, que *Babouc* versa des larmes. Il ne douta pas que ces héros et ces héroïnes, ces rois et ces reines qu'il venait d'entendre, ne fussent les prédicateurs de l'empire. Il se proposa même d'engager *Ituriel* à les venir entendre; bien sûr qu'un tel spectacle le réconcilierait pour jamais avec la ville.

Dès que cette fête fut finie, il voulut voir la principale reine qui avait débité dans ce beau palais une morale si noble et si pure; il se fit introduire chez sa majesté; on le mena par un petit escalier, au second étage, dans un appartement mal meublé, où il trouva une femme mal vêtue, qui lui dit d'un air noble et pathétique : Ce métier-ci ne me donne pas de quoi vivre; un des princes que vous avez vus m'a fait un enfant; j'accoucherai bientôt; je manque d'argent, et sans argent on n'accouche point. *Babouc* lui donna cent dariques d'or, en disant : S'il n'y avait

que

que ce mal-là dans la ville, *Ituriel* aurait tort de se tant fâcher.

De là il alla passer sa soirée chez des marchands de magnificences inutiles. Un homme intelligent, avec lequel il avait fait connaissance, l'y mena; il acheta ce qui lui plut, et on le lui vendit avec politesse beaucoup plus qu'il ne valait. Son ami, de retour chez lui, lui fit voir combien on le trompait. *Babouc* mit sur ses tablettes le nom du marchand, pour le faire distinguer par *Ituriel* au jour de la punition de la ville. Comme il écrivait, on frappa à sa porte; c'était le marchand lui-même qui venait lui rapporter sa bourse, que *Babouc* avait laissée par mégarde sur son comptoir. Comment se peut-il, s'écria *Babouc*, que vous soyez si fidèle et si généreux, après n'avoir pas eu de honte de me vendre des colifichets quatre fois au-dessus de leur valeur? Il n'y a aucun négociant un peu connu dans cette ville, lui répondit le marchand, qui ne fût venu vous rapporter votre bourse; mais on vous a trompé quand on vous a dit que je vous avais vendu ce que vous avez pris chez moi quatre fois plus qu'il ne vaut; je vous l'ai vendu dix fois davantage : et cela est si vrai que, si dans un mois vous voulez le revendre, vous n'en aurez pas même ce dixième. Mais rien n'est plus juste; c'est la fantaisie des hommes qui met le prix à ces choses frivoles; c'est cette fantaisie qui fait vivre cent ouvriers que j'emploie; c'est elle qui me donne une belle maison, un char commode, des chevaux; c'est elle qui excite l'industrie, qui entretient le goût, la circulation et l'abondance.

Je vends aux nations voisines les mêmes bagatelles

plus chèrement qu'à vous, et par-là je suis utile à l'empire. *Babouc*, après avoir un peu rêvé, le raya de ses tablettes.

Babouc, fort incertain sur ce qu'il devait penser de Persépolis, résolut de voir les mages et les lettrés; car les uns étudient la sagesse, et les autres la religion; et il se flatta que ceux-là obtiendraient grâce pour le reste du peuple. Dès le lendemain matin il se transporta dans un collége de mages. L'archimandrite lui avoua qu'il avait cent mille écus de rente pour avoir fait vœu de pauvreté, et qu'il exerçait un empire assez étendu en vertu de son vœu d'humilité; après quoi il laissa *Babouc* entre les mains d'un petit frère qui lui fit les honneurs.

Tandis que ce frère lui montrait les magnificences de cette maison de pénitence, un bruit se répandit qu'il était venu pour réformer toutes ces maisons. Aussitôt il reçut des mémoires de chacune d'elles; et les mémoires disaient tous en substance: *Conservez-nous et détruisez toutes les autres*. A entendre leurs apologies, ces sociétés étaient toutes nécessaires; à entendre leurs accusations réciproques, elles méritaient toutes d'être anéanties. Il admirait comme il n'y avait aucune d'elles qui, pour édifier l'univers, ne voulût en avoir l'empire. Alors il se présenta un petit homme qui était un demi-mage, et qui lui dit: Je vois bien que l'œuvre va s'accomplir; car *Zerdust* est revenu sur la terre; les petites filles prophétisent, en se faisant donner des coups de pincettes par devant et le fouet par derrière. Ainsi nous vous demandons votre protection contre le grand lama. Comment, dit *Babouc*, contre ce pontife roi

qui réside au Thibet ? Contre lui-même. Vous lui faites donc la guerre, et vous levez contre lui des armées ? Non ; mais il dit que l'homme est libre, et nous n'en croyons rien ; nous écrivons contre lui de petits livres qu'il ne lit pas ; à peine a-t-il entendu parler de nous ; il nous a seulement fait condamner, comme un maître ordonne qu'on échenille les arbres de ses jardins. *Babouc* frémit de la folie de ces hommes qui faisaient profession de sagesse, des intrigues de ceux qui avaient renoncé au monde, de l'ambition et de la convoitise orgueilleuse de ceux qui enseignaient l'humilité et le désintéressement ; il conclut qu'*Ituriel* avait de bonnes raisons pour détruire toute cette engeance.

Retiré chez lui, il envoya chercher des livres nouveaux pour adoucir son chagrin, et il pria quelques lettrés à dîner pour se réjouir. Il en vint deux fois plus qu'il n'en avait demandé, comme les guêpes que le miel attire. Ces parasites se pressaient de manger et de parler ; ils louaient deux sortes de personnes, les morts et eux-mêmes, et jamais leurs contemporains, excepté le maître de la maison. Si quelqu'un d'eux disait un bon mot, les autres baissaient les yeux et se mordaient les lèvres de douleur de ne l'avoir pas dit. Ils avaient moins de dissimulation que les mages, parce qu'ils n'avaient pas de si grands objets d'ambition. Chacun d'eux briguait une place de valet et une réputation de grand homme ; ils se disaient en face des choses insultantes, qu'ils croyaient des traits d'esprit. Ils avaient eu quelque connaissance de la mission de *Babouc*. L'un d'eux le pria tout bas d'exterminer un auteur qui ne l'avait

pas assez loué il y avait cinq ans ; un autre demanda la perte d'un citoyen qui n'avait jamais ri à ses comédies ; un troisième demanda l'extinction de l'académie, parce qu'il n'avait jamais pu parvenir à y être admis. Le repas fini, chacun d'eux s'en alla seul ; car il n'y avait pas dans toute la troupe deux hommes qui pussent se souffrir, ni même se parler ailleurs que chez les riches qui les invitaient à leur table. *Babouc* jugea qu'il n'y aurait pas grand mal quand cette vermine périrait dans la destruction générale.

Dès qu'il se fut défait d'eux, il se mit à lire quelques livres nouveaux. Il y reconnut l'esprit de ses convives. Il vit sur-tout avec indignation ces gazettes de la médisance, ces archives du mauvais goût, que l'envie, la bassesse et la faim ont dictées; ces lâches satires où l'on ménage le vautour, et où l'on déchire la colombe; ces romans dénués d'imagination, où l'on voit tant de portraits des femmes que l'auteur ne connaît pas.

Il jeta au feu tous ces détestables écrits, et sortit pour aller le soir à la promenade. On le présenta à un vieux lettré qui n'était point venu grossir le nombre de ses parasites. Ce lettré fuyait toujours la foule, connaissait les hommes, en fesait usage et se communiquait avec discrétion. *Babouc* lui parla avec douleur de ce qu'il avait lu et de ce qu'il avait vu.

Vous avez lu des choses bien méprisables, lui dit le sage lettré ; mais dans tous les temps, dans tous les pays, et dans tous les genres, le mauvais fourmille, et le bon est rare. Vous avez reçu chez vous

le rebut de la pédanterie, parce que, dans toutes les professions, ce qu'il y a de plus indigne de paraître est toujours ce qui se présente avec le plus d'impudence. Les véritables sages vivent entre eux retirés et tranquilles ; il y a encore parmi nous des hommes et des livres dignes de votre attention. Dans le temps qu'il parlait ainsi, un autre lettré les joignit ; leurs discours furent si agréables et si instructifs, si élevés au-dessus des préjugés et si conformes à la vertu, que *Babouc* avoua n'avoir jamais rien entendu de pareil. Voilà des hommes, disait-il tout bas, à qui l'ange *Ituriel* n'osera toucher, ou il sera bien impitoyable.

Raccommodé avec les lettrés, il était toujours en colère contre le reste de la nation. Vous êtes étranger, lui dit l'homme judicieux qui lui parlait ; les abus se présentent à vos yeux en foule, et le bien qui est caché, et qui résulte quelquefois de ces abus mêmes, vous échappe. Alors il apprit que parmi les lettrés il y en avait quelques-uns qui n'étaient pas envieux, et que parmi les mages mêmes il y en avait de vertueux. Il conçut à la fin que ces grands corps, qui semblaient en se choquant préparer leurs communes ruines, étaient au fond des institutions salutaires ; que chaque société de mages était un frein à ses rivales ; que si ces émules différaient dans quelques opinions, ils enseignaient tous la même morale, qu'ils instruisaient le peuple, et qu'ils vivaient soumis aux lois ; semblables aux précepteurs qui veillent sur le fils de la maison, tandis que le maître veille sur eux-mêmes. Il en pratiqua plusieurs, et vit des ames célestes. Il apprit même que parmi les fous qui prétendaient faire

la guerre au grand lama, il y avait eu de très-grands hommes. Il soupçonna enfin qu'il pourrait bien en être des mœurs de Persépolis comme des édifices, dont les uns lui avaient paru dignes de pitié, et les autres l'avaient ravi en admiration.

Il dit à son lettré : Je connais très-bien que ces mages que j'avais crus si dangereux sont en effet très-utiles, sur-tout quand un gouvernement sage les empêche de se rendre trop nécessaires ; mais vous m'avouerez au moins que vos jeunes magistrats, qui achètent une charge de juge dès qu'ils ont appris à monter à cheval, doivent étaler dans les tribunaux tout ce que l'impertinence a de plus ridicule, et tout ce que l'iniquité a de plus pervers; il vaudrait mieux, sans doute, donner ces places gratuitement à ces vieux jurisconsultes qui ont passé toute leur vie à peser le pour et contre.

Le lettré lui répliqua : Vous avez vu notre armée avant d'arriver à Persépolis ; vous savez que nos jeunes officiers se battent très-bien, quoiqu'ils aient acheté leurs charges : peut-être verrez-vous que nos jeunes magistrats ne jugent pas mal, quoiqu'ils aient payé pour juger.

Il le mena le lendemain au grand tribunal, où l'on devait rendre un arrêt important. La cause était connue de tout le monde. Tous ces vieux avocats qui en parlaient étaient flottans dans leurs opinions; ils alléguaient cent lois, dont aucune n'était applicable au fond de la question; ils regardaient l'affaire par cent côtés, dont aucun n'était dans son vrai jour : les juges décidèrent plus vîte que les avocats ne doutèrent. Leur jugement fut presque unanime;

ils jugèrent bien, parce qu'ils suivaient les lumières de la raison; et les autres avaient opiné mal, parce qu'ils n'avaient consulté que leurs livres.

Babouc conclut qu'il y avait souvent de très-bonnes choses dans les abus. Il vit dès le jour même que les richesses des financiers, qui l'avaient tant révolté, pouvaient produire un effet excellent; car l'empereur ayant eu besoin d'argent, il trouva en une heure par leur moyen ce qu'il n'aurait pas eu en six mois par les voies ordinaires; il vit que ces gros nuages, enflés de la rosée de la terre, lui rendaient en pluie ce qu'ils en recevaient. D'ailleurs les enfans de ces hommes nouveaux, souvent mieux élevés que ceux des familles plus anciennes, valaient quelquefois beaucoup mieux; car rien n'empêche qu'on ne soit un bon juge, un brave guerrier, un homme d'Etat habile, quand on a eu un père bon calculateur.

Insensiblement *Babouc* fesait grâce à l'avidité du financier, qui n'est pas au fond plus avide que les autres hommes, et qui est nécessaire. Il excusait la folie de se ruiner pour juger et pour se battre, folie qui produit de grands magistrats et des héros. Il pardonnait à l'envie des lettrés, parmi lesquels il se trouvait des hommes qui éclairaient le monde; il se réconciliait avec les mages ambitieux et intrigans, chez lesquels il y avait plus de grandes vertus encore que de petits vices; mais il lui restait bien des griefs, et sur-tout les galanteries des dames, et les désolations qui en devaient être la suite, le remplissaient d'inquiétude et d'effroi.

Comme il voulait pénétrer dans toutes les

conditions humaines, il se fit mener chez un ministre; mais il tremblait toujours en chemin que quelque femme ne fût assassinée en sa présence par son mari. Arrivé chez l'homme d'Etat, il resta deux heures dans l'antichambre sans être annoncé, et deux heures encore après l'avoir été. Il se promettait bien dans cet intervalle de recommander à l'ange *Ituriel* et le ministre et ses insolens huissiers. L'antichambre était remplie de dames de tout étage, de mages de toutes couleurs, de juges, de marchands, d'officiers, de pédans; tous se plaignaient du ministre. L'avare et l'usurier disaient: Sans doute, cet homme-là pille les provinces; le capricieux lui reprochait d'être bizarre; le voluptueux disait: Il ne songe qu'à ses plaisirs; l'intrigant se flattait de le voir bientôt perdu par une cabale; les femmes espéraient qu'on leur donnerait bientôt un ministre plus jeune.

Babouc entendait leurs discours; il ne put s'empêcher de dire: Voilà un homme bienheureux; il a tous ses ennemis dans son antichambre; il écrase de son pouvoir ceux qui l'envient; il voit à ses pieds ceux qui le détestent. Il entra enfin; il vit un petit vieillard courbé sous le poids des années et des affaires, mais encore vif et plein d'esprit.

Babouc lui plut, et il parut à *Babouc* un homme estimable. La conversation devint intéressante. Le ministre lui avoua qu'il était un homme très-malheureux; qu'il passait pour riche, et qu'il était pauvre; qu'on le croyait tout puissant, et qu'il était toujours contredit; qu'il n'avait guère obligé que des ingrats, et que dans un travail continuel de quarante années il avait eu à peine un moment de consolation.

Babouc en fut touché, et penſa que ſi cet homme avait fait des fautes, et ſi l'ange *Ituriel* voulait le punir, il ne fallait pas l'exterminer, mais ſeulement lui laiſſer ſa place.

Tandis qu'il parlait au miniſtre, entre bruſquement la belle dame chez qui *Babouc* avait dîné; on voyait dans ſes yeux et ſur ſon front les ſymptômes de la douleur et de la colère. Elle éclata en reproches contre l'homme d'Etat; elle en verſa des larmes; elle ſe plaignit avec amertume de ce qu'on avait refuſé à ſon mari une place où ſa naiſſance lui permettait d'aſpirer, et que ſes ſervices et ſes bleſſures méritaient; elle s'exprima avec tant de force; elle mit tant de grâces dans ſes plaintes; elle détruiſit les objections avec tant d'adreſſe; elle fit valoir les raiſons avec tant d'éloquence qu'elle ne ſortit point de la chambre ſans avoir fait la fortune de ſon mari.

Babouc lui donna la main: Eſt-il poſſible, Madame, lui dit-il, que vous vous ſoyez donné toute cette peine pour un homme que vous n'aimez point, et dont vous avez tout à craindre? Un homme que je n'aime point? s'écria-t-elle: ſachez que mon mari eſt le meilleur ami que j'aie au monde, qu'il n'y a rien que je ne lui ſacrifie, hors mon amant; et qu'il ferait tout pour moi, hors de quitter ſa maîtreſſe. Je veux vous la faire connaître; c'eſt une femme charmante, pleine d'eſprit et du meilleur caractère du monde; nous ſoupons enſemble ce ſoir avec mon mari et mon petit mage; venez partager notre joie.

La dame mena *Babouc* chez elle. Le mari, qui était enfin arrivé plongé dans la douleur, revit ſa femme avec des tranſports d'alégreſſe et de reconnaiſſance;

il embraſſait tour à tour ſa femme, ſa maîtreſſe, le petit mage et *Babouc*. L'union, la gaieté, l'eſprit et les grâces furent l'ame de ce repas. Apprenez, lui dit la belle dame chez laquelle il ſoupait, que celles qu'on appelle quelquefois de mal-honnêtes femmes ont preſque toujours le mérite d'un très-honnête homme; et pour vous en convaincre, venez demain dîner avec moi chez la belle *Téone*. Il y a quelques vieilles veſtales qui la déchirent; mais elle fait plus de bien qu'elles toutes enſemble. Elle ne commettrait pas une légère injuſtice pour le plus grand intérêt; elle ne donne à ſon amant que des conſeils généreux; elle n'eſt occupée que de ſa gloire: il rougirait devant elle, s'il avait laiſſé échapper une occaſion de faire du bien; car rien n'encourage plus aux actions vertueuſes que d'avoir pour témoin et pour juge de ſa conduite une maîtreſſe dont on veut mériter l'eſtime.

Babouc ne manqua pas au rendez-vous. Il vit une maiſon où régnaient tous les plaiſirs. *Téone* régnait ſur eux; elle ſavait parler à chacun ſon langage. Son eſprit naturel mettait à ſon aiſe celui des autres; elle plaiſait ſans preſque le vouloir; elle était auſſi aimable que bienfeſante; et ce qui augmentait le prix de toutes ſes bonnes qualités, elle était belle.

Babouc, tout ſcythe et tout envoyé qu'il était d'un génie, s'aperçut que s'il reſtait encore à Perſépolis, il oublierait *Ituriel* pour *Téone*. Il s'affectionnait à la ville dont le peuple était poli, doux et bienfeſant, quoique léger, médiſant et plein de vanité. Il craignait que Perſépolis ne fût condamnée; il craignait même le compte qu'il allait rendre.

Voici comme il s'y prit pour rendre ce compte. Il fit faire par le meilleur fondeur de la ville une petite ſtatue compoſée de tous les métaux, des terres et des pierres les plus précieuſes et les plus viles; il la porta à *Ituriel :* Caſſerez-vous, dit-il, cette jolie ſtatue, parce que tout n'y eſt pas or et diamans? *Ituriel* entendit à demi-mot; il réſolut de ne pas même ſonger à corriger Perſépolis, et de laiſſer aller le *Monde comme il va;* car, dit-il : *Si tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.* On laiſſa donc ſubſiſter Perſépolis; et *Babouc* fut bien loin de ſe plaindre, comme *Jonas* qui ſe fâcha de ce qu'on ne détruiſait pas Ninive. Mais quand on a été trois jours dans le corps d'une baleine, on n'eſt pas de ſi bonne humeur que quand on a été à l'opéra, à la comédie, et qu'on a ſoupé en bonne compagnie.

Fin de la Viſion de Babouc.

MEMNON,

OU

LA SAGESSE HUMAINE.

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR

POUR UNE NOUVELLE EDITION.

Nous tromper dans nos entrepriſes,
C'eſt à quoi nous ſommes ſujets ;
Le matin je fais des projets,
Et le long du jour des ſottiſes.

Ces petits vers conviennent aſſez à un grand nombre de raiſonneurs ; et c'eſt une choſe aſſez plaiſante de voir un grave directeur d'ames finir par un procès criminel, conjointement avec un banqueroutier. (*) A ce propos nous réimprimons ici ce petit conte qui eſt ailleurs, car il eſt bon qu'il ſoit par-tout.

(*) *Billard*, et l'abbé *Griſel*, fameux directeur de conſcience.

MEMNON,

OU

LA SAGESSE HUMAINE.

Memnon conçut un jour le projet insensé d'être parfaitement sage. Il n'y a guère d'hommes à qui cette folie n'ait quelquefois passé par la tête. *Memnon* se dit à lui-même : Pour être très-sage, et par conséquent très-heureux, il n'y a qu'à être sans passions; et rien n'est plus aisé, comme on sait. Premièrement je n'aimerai jamais de femme ; car en voyant une beauté parfaite, je me dirai à moi-même : Ces joues-là se rideront un jour; ces beaux yeux seront bordés de rouge; cette gorge ronde deviendra plate et pendante ; cette belle tête deviendra chauve. Or je n'ai qu'à la voir à présent des mêmes yeux dont je la verrai alors; et assurément cette tête ne fera pas tourner la mienne.

En second lieu, je serai toujours sobre ; j'aurai beau être tenté par la bonne chère, par des vins délicieux, par la séduction de la société ; je n'aurai qu'à me représenter les suites des excès, une tête pesante, un estomac embarrassé, la perte de la raison, de la santé et du temps, je ne mangerai alors que pour le besoin ; ma santé sera toujours égale, mes idées toujours pures et lumineuses. Tout cela est si facile qu'il n'y a aucun mérite à y parvenir.

Enſuite, diſait *Memnon*, il faut penſer un peu à ma fortune; mes déſirs ſont modérés; mon bien eſt ſolidement placé ſur le receveur général des finances de Ninive; j'ai de quoi vivre dans l'indépendance: c'eſt-là le plus grand des biens. Je ne ſerai jamais dans la cruelle néceſſité de faire ma cour: je n'envierai perſonne, et perſonne ne m'enviera. Voilà qui eſt encore très-aiſé. J'ai des amis, continuait-il, je les conſerverai, puiſqu'ils n'auront rien à me diſputer. Je n'aurai jamais d'humeur avec eux, ni eux avec moi. Cela eſt ſans difficulté.

Ayant ainſi fait ſon petit plan de ſageſſe dans ſa chambre, *Memnon* mit la tête à la fenêtre. Il vit deux femmes qui ſe promenaient ſous des platanes auprès de ſa maiſon. L'une était vieille et paraiſſait ne ſonger à rien. L'autre était jeune, jolie, et ſemblait fort occupée. Elle ſoupirait, elle pleurait, et n'en avait que plus de grâces. Notre ſage fut touché, non pas de la beauté de la dame, (il était bien sûr de ne pas ſentir une telle faibleſſe) mais de l'affliction où il la voyait. Il deſcendit, il aborda la jeune ninivienne, dans le deſſein de la conſoler avec ſageſſe. Cette belle perſonne lui conta, de l'air le plus naïf et le plus touchant, tout le mal que lui feſait un oncle qu'elle n'avait point; avec quels artifices il lui avait enlevé un bien qu'elle n'avait jamais poſſédé, et tout ce qu'elle avait à craindre de ſa violence. Vous me paraiſſez un homme de ſi bon conſeil, lui dit-elle, que ſi vous aviez la condeſcendance de venir juſque chez moi, et d'examiner mes affaires, je ſuis sûre que vous me tireriez du cruel embarras où je ſuis. *Memnon* n'héſita pas à la ſuivre,



Comme ils en étaient là, arrive l'oncle.

Memnon,

J.M. Moreau le J.e inv. 1784. *De Longueil Sculp.*

suivre, pour examiner sagement ses affaires et pour lui donner un bon conseil.

La dame affligée le mena dans une chambre parfumée, et le fit asseoir avec elle poliment sur un large sofa, où ils se tenaient tous deux les jambes croisées vis-à-vis l'un de l'autre. La dame parla en baissant les yeux, dont il échappait quelquefois des larmes, et qui en se relevant rencontraient toujours les regards du sage *Memnon*. Ses discours étaient pleins d'un attendrissement qui redoublait toutes les fois qu'ils se regardaient. *Memnon* prenait ses affaires extrêmement à cœur, et se sentait de moment en moment la plus grande envie d'obliger une personne si honnête et si malheureuse. Ils cessèrent insensiblement, dans la chaleur de la conversation, d'être vis-à-vis l'un de l'autre. Leurs jambes ne furent plus croisées. *Memnon* la conseilla de si près, et lui donna des avis si tendres, qu'ils ne pouvaient ni l'un ni l'autre parler d'affaires, et qu'ils ne savaient plus où ils en étaient.

Comme ils en étaient là, arrive l'oncle, ainsi qu'on peut bien le penser : il était armé de la tête aux pieds; et la première chose qu'il dit, fut qu'il allait tuer, comme de raison, le sage *Memnon* et sa nièce; la dernière qui lui échappa fut qu'il pouvait pardonner pour beaucoup d'argent. *Memnon* fut obligé de donner tout ce qu'il avait. On était heureux dans ce temps-là d'en être quitte à si bon marché; l'Amérique n'était pas encore découverte, et les dames affligées n'étaient pas à beaucoup près si dangereuses qu'elles le sont aujourd'hui.

Memnon honteux et désespéré rentra chez lui :

il y trouva un billet qui l'invitait à dîner avec quelques-uns de ſes intimes amis. Si je reſte ſeul chez moi, dit-il, j'aurai l'eſprit occupé de ma triſte aventure, je ne mangerai point, je tomberai malade; il vaut mieux aller faire avec mes amis intimes un repas frugal. J'oublierai dans la douceur de leur ſociété la ſottiſe que j'ai faite ce matin. Il va au rendez-vous; on le trouve un peu chagrin. On le fait boire pour diſſiper ſa triſteſſe. Un peu de vin pris modérément eſt un remède pour l'ame et pour le corps. C'eſt ainſi que penſe le ſage *Memnon;* et il s'enivre. On lui propoſe de jouer après le repas. Un jeu réglé avec des amis eſt un paſſe-temps honnête. Il joue; on lui gagne tout ce qu'il a dans ſa bourſe, et quatre fois autant ſur ſa parole. Une diſpute s'élève ſur le jeu, on s'échauffe: l'un de ſes amis intimes lui jette à la tête un cornet, et lui crève un œil. On rapporte chez lui le ſage *Memnon* ivre, ſans argent et ayant un œil de moins.

Il cuve un peu ſon vin; et dès qu'il a la tête plus libre, il envoie ſon valet chercher de l'argent chez le receveur général des finances de Ninive, pour payer ſes intimes amis: on lui dit que ſon débiteur a fait le matin une banqueroute frauduleuſe qui met en alarme cent familles. *Memnon* outré va à la cour avec un emplâtre ſur l'œil et un placet à la main, pour demander juſtice au roi contre le banqueroutier. Il rencontre dans un ſallon pluſieurs dames, qui portaient toutes d'un air aiſé des cerceaux de vingt-quatre pieds de circonférence. L'une d'elles, qui le connaiſſait un peu, dit en le regardant de côté: Ah l'horreur! Une autre qui le connaiſſait davantage

lui dit : Bon soir, M. *Memnon ;* mais vraiment, M. *Memnon*, je suis fort aise de vous voir ; à propos, M. *Memnon*, pourquoi avez-vous perdu un œil ? Et elle passa sans attendre sa réponse. *Memnon* se cacha dans un coin, et attendit le moment où il pût se jeter aux pieds du monarque. Ce moment arriva. Il baisa trois fois la terre, et présenta son placet. Sa gracieuse majesté le reçut très-favorablement, et donna le mémoire à un de ses satrapes pour lui en rendre compte. Le satrape tire *Memnon* à part, et lui dit d'un air de hauteur en ricanant amèrement : Je vous trouve un plaisant borgne, de vous adresser au roi plutôt qu'à moi ; et encore plus plaisant d'oser demander justice contre un honnête banqueroutier, que j'honore de ma protection, et qui est le neveu d'une femme de chambre de ma maîtresse. Abandonnez cette affaire-là, mon ami, si vous voulez conserver l'œil qui vous reste.

Memnon ayant ainsi le matin renoncé aux femmes, aux excès de table, au jeu, à toute querelle, et sur-tout à la cour, avait été avant la nuit trompé et volé par une belle dame, s'était enivré, avait joué, avait eu une querelle, s'était fait crever un œil, et avait été à la cour où l'on s'était moqué de lui.

Pétrifié d'étonnement, et navré de douleur, il s'en retourne, la mort dans le cœur. Il veut rentrer chez lui ; il y trouve des huissiers qui démeublaient sa maison de la part de ses créanciers. Il reste presque évanoui sous un platane ; il y rencontre la belle dame du matin, qui se promenait avec son

cher oncle, et qui éclata de rire en voyant *Memnon* avec ſon emplâtre. La nuit vint ; *Memnon* ſe coucha ſur de la paille auprès des murs de ſa maiſon. La fièvre le ſaiſit ; il s'endormit dans l'accès, et un eſprit céleſte lui apparut en ſonge.

Il était tout reſplendiſſant de lumière. Il avait ſix belles ailes, mais ni pieds, ni tête, ni queue, et ne reſſemblait à rien. Qui es-tu ? lui dit *Memnon*. Ton bon génie, lui répondit l'autre. Rends-moi donc mon œil, ma ſanté, mon bien, ma ſageſſe, lui dit *Memnon*. Enſuite il lui conta comment il avait perdu tout cela en un jour. Voilà des aventures qui ne nous arrivent jamais dans le monde que nous habitons, dit l'eſprit. Et quel monde habitez-vous ? dit l'homme affligé. Ma patrie, répondit-il, eſt à cinq cents millions de lieues du ſoleil, dans une petite étoile auprès de Sirius, que tu vois d'ici. Le beau pays ! dit *Memnon* : quoi vous n'avez point chez vous de coquines qui trompent un pauvre homme, point d'amis intimes qui lui gagnent ſon argent et qui lui crèvent un œil, point de banqueroutiers, point de ſatrapes qui ſe moquent de vous en vous refuſant juſtice ? Non, dit l'habitant de l'étoile, rien de tout cela. Nous ne ſommes jamais trompés par les femmes, parce que nous n'en avons point ; nous ne feſons point d'excès de table, parce que nous ne mangeons point ; nous n'avons point de banqueroutiers, parce qu'il n'y a chez nous ni or ni argent ; on ne peut nous crever les yeux, parce que nous n'avons point de corps à la façon des vôtres ; et les ſatrapes ne nous font jamais d'injuſtice, parce que dans notre petite étoile tout le monde eſt égal.

Memnon lui dit alors : Monſeigneur ſans femme et ſans dîné, à quoi paſſez-vous votre temps ? A veiller, dit le génie, ſur les autres globes qui nous ſont confiés : et je viens pour te conſoler. Hélas ! reprit *Memnon*, que ne veniez-vous la nuit paſſée, pour m'empêcher de faire tant de folies ? J'étais auprès d'*Aſſan*, ton frère aîné, dit l'être céleſte. Il eſt plus à plaindre que toi. Sa gracieuſe majeſté le roi des Indes, à la cour duquel il a l'honneur d'être, lui a fait crever les deux yeux pour une petite indiſcrétion, et il eſt actuellement dans un cachot, les fers aux pieds et aux mains. C'eſt bien la peine, dit *Memnon*, d'avoir un bon génie dans une famille, pour que de deux frères l'un ſoit borgne, l'autre aveugle, l'un couché ſur la paille, l'autre en priſon. Ton ſort changera, reprit l'animal de l'étoile. Il eſt vrai que tu ſeras toujours borgne ; mais à cela près, tu ſeras aſſez heureux, pourvu que tu ne faſſes jamais le ſot projet d'être parfaitement ſage. C'eſt donc une choſe à laquelle il eſt impoſſible de parvenir ? s'écria *Memnon* en ſoupirant. Auſſi impoſſible, lui répliqua l'autre, que d'être parfaitement habile, parfaitement fort, parfaitement puiſſant, parfaitement heureux. Nous-mêmes, nous en ſommes bien loin. Il y a un globe où tout cela ſe trouve ; mais dans les cent mille millions de mondes qui ſont diſperſés dans l'étendue, tout ſe ſuit par degrés. On a moins de ſageſſe et de plaiſir dans le ſecond que dans le premier, moins dans le troiſième que dans le ſecond, ainſi du reſte juſqu'au dernier, où tout le monde eſt complètement fou. J'ai bien peur, dit *Memnon*, que notre petit globe terraqué ne ſoit

préciſément les petites-maiſons de l'univers dont vous me faites l'honneur de me parler. Pas tout à fait, dit l'eſprit; mais il en approche : il faut que tout ſoit en ſa place. Hé mais, dit *Memnon*, certains poëtes, certains philoſophes ont donc grand tort de dire que *tout eſt bien*? Ils ont grande raiſon, dit le philoſophe de là-haut, en conſidérant l'arrangement de l'univers entier. Ah! je ne croirai cela, répliqua le pauvre *Memnon*, que quand je ne ſerai plus borgne.

Fin de Memnon ou la Sageſſe humaine.

LES

DEUX CONSOLÉS.

Le grand philosophe *Citophile* disait un jour à une femme désolée, et qui avait juste sujet de l'être : Madame, la reine d'Angleterre, fille du grand *Henri IV*, a été aussi malheureuse que vous : on la chassa de ses royaumes ; elle fut près de périr sur l'Océan par les tempêtes ; elle vit mourir son royal époux sur l'échafaud. J'en suis fâché pour elle, dit la dame ; et elle se mit à pleurer ses propres infortunes.

Mais, dit *Citophile*, souvenez-vous de *Marie Stuart* : elle aimait fort honnêtement un brave musicien qui avait une très-belle basse-taille. Son mari tua son musicien à ses yeux ; et ensuite sa bonne amie et sa bonne parente, la reine *Elisabeth*, qui se disait pucelle, lui fit couper le cou sur un échafaud tendu de noir, après l'avoir tenue en prison dix-huit années. Cela est fort cruel, répondit la dame ; et elle se replongea dans sa mélancolie.

Vous avez peut-être entendu parler, dit le consolateur, de la belle *Jeanne de Naples*, qui fut prise et étranglée ? Je m'en souviens confusément, dit l'affligée.

Il faut que je vous conte, ajouta l'autre, l'aventure d'une souveraine qui fut détrônée de mon temps après soupé, et qui est morte dans une île déserte. Je sais toute cette histoire, répondit la dame.

Hé bien donc, je vais vous apprendre ce qui eſt arrivé à une autre grande princeſſe à qui j'ai montré la philoſophie. Elle avait un amant, comme en ont toutes les grandes et belles princeſſes. Son père entra dans ſa chambre, et ſurprit l'amant qui avait le viſage tout en feu et l'œil étincelant comme une eſcarboucle; la dame auſſi avait le teint fort animé. Le viſage du jeune homme déplut tellement au père, qu'il lui appliqua le plus énorme ſoufflet qu'on eût jamais donné dans ſa province. L'amant prit une paire de pincettes et caſſa la tête au beau-père, qui guérit à peine, et qui porte encore la cicatrice de cette bleſſure. L'amante éperdue ſauta par la fenêtre et ſe démit le pied; de manière qu'aujourd'hui elle boite viſiblement, quoique d'ailleurs elle ait la taille admirable. L'amant fut condamné à la mort pour avoir caſſé la tête à un très-grand prince. Vous pouvez juger de l'état où était la princeſſe quand on menait pendre l'amant. Je l'ai vue long-temps lorſqu'elle était en priſon; elle ne me parlait jamais que de ſes malheurs.

Pourquoi ne voulez-vous donc pas que je ſonge aux miens? lui dit la dame. C'eſt, dit le philoſophe, parce qu'il n'y faut pas ſonger, et que tant de grandes dames ayant été ſi infortunées, il vous ſied mal de vous déſeſpérer. Songez à *Hécube*, ſongez à *Niobé*. Ah! dit la dame, ſi j'avais vécu de leur temps, ou de celui de tant de belles princeſſes, et ſi pour les conſoler vous leur aviez conté mes malheurs, penſez-vous qu'elles vous euſſent écouté?

Le lendemain le philoſophe perdit ſon fils unique, et fut ſur le point d'en mourir de douleur. La dame

fit dreſſer une liſte de tous les rois qui avaient perdu leurs enfans, et la porta au philoſophe ; il la lut, la trouva fort exacte, et n'en pleura pas moins. Trois mois après ils ſe revirent, et furent étonnés de ſe retrouver d'une humeur très-gaie. Ils firent ériger une belle ſtatue au *Temps*, avec cette inſcription :

A CELUI QUI CONSOLE.

Fin des deux conſolés.

HISTOIRE

DES VOYAGES

DE

SCARMENTADO,

ÉCRITE PAR LUI-MÊME.

Je naquis dans la ville de Candie, en 1600. Mon père en était gouverneur; et je me souviens qu'un poëte médiocre, qui n'était pas médiocrement dur, nommé *Iro*, fit de mauvais vers à ma louange, dans lesquels il me fesait descendre de *Minos* en droite ligne; mais mon père ayant été disgracié, il fit d'autres vers où je ne descendais plus que de *Pasiphaé* et de son amant. C'était un bien méchant homme que cet *Iro*, et le plus ennuyeux coquin qui fût dans l'île. (1)

Mon père m'envoya à l'âge de quinze ans étudier à Rome. J'arrivai dans l'espérance d'apprendre toutes les vérités; car jusque-là on m'avait enseigné tout le

(1) Anagramme de *Roi*, poëte né avec des talens que son penchant pour la satire, les aventures qui en furent la suite, sa jalousie contre les hommes de la littérature qui lui étaient supérieurs, avilirent et rendirent malheureux. Le ballet des *Elemens* et l'opéra de *Callirhoé*, sont les seuls de ses ouvrages qui lui aient survécu : il mourut vieux, et avait fini par se faire dévot.

contraire, selon l'usage de ce bas monde depuis la Chine jusqu'aux Alpes. *Monsignor Profondo*, à qui j'étais recommandé, était un homme singulier, et un des plus terribles savans qu'il y eût au monde. Il voulut m'apprendre les catégories d'*Aristote*, et fut sur le point de me mettre dans la catégorie de ses mignons : je l'échappai belle. Je vis des processions, des exorcismes et quelques rapines. On disait, mais très-faussement, que *la signora Olimpia*, personne d'une grande prudence, vendait beaucoup de choses qu'on ne doit point vendre. J'étais dans un âge où tout cela me paraissait fort plaisant. Une jeune dame de mœurs très-douces, nommée *la signora Fatélo*, s'avisa de m'aimer. Elle était courtisée par le révérend père *Poignardini*, et par le révérend père *Aconiti*, jeunes profès d'un ordre qui ne subsiste plus : elle les mit d'accord en me donnant ses bonnes grâces; mais en même temps je courus risque d'être excommunié, et empoisonné. Je partis très-content de l'architecture de Saint-Pierre.

Je voyageai en France ; c'était le temps du règne de *Louis le juste*. La première chose qu'on me demanda, ce fut, si je voulais à mon déjeûné un petit morceau du maréchal d'*Ancre* dont le peuple avait fait rôtir la chair, et qu'on distribuait à fort bon compte à ceux qui en voulaient.

Cet Etat était continuellement en proie aux guerres civiles, quelquefois pour une place au conseil, quelquefois pour deux pages de controverse. Il y avait plus de soixante ans que ce feu tantôt couvert, et tantôt soufflé avec violence, désolait ces beaux climats. C'étaient-là les libertés de l'Eglise gallicane.

Hélas, dis-je, ce peuple eſt pourtant né doux : qui peut l'avoir tiré ainſi de ſon caractère ? Il plaiſante, et il fait des Saint-Barthelemi. Heureux le temps où il ne fera que plaiſanter !

Je paſſai en Angleterre : les mêmes querelles y excitaient les mêmes fureurs. De ſaints catholiques avaient réſolu, pour le bien de l'Egliſe, de faire ſauter en l'air avec de la poudre, le roi, la famille royale, et tout le parlement, et de délivrer l'Angleterre de ces hérétiques. On me montra la place où la bienheureuſe reine *Marie*, fille de *Henri VIII*, avait fait brûler plus de cinq cents de ſes ſujets. Un prêtre hibernois m'aſſura que c'était une très-bonne action; premièrement, parce que ceux qu'on avait brûlés étaient anglais ; en ſecond lieu, parce qu'ils ne prenaient jamais d'eau bénite, et qu'ils ne croyaient pas au trou de St *Patrice*. Il s'étonnait ſur-tout que la reine *Marie* ne fût pas encore canoniſée ; mais il eſpérait qu'elle le ſerait bientôt, quand le cardinal neveu aurait un peu de loiſir.

J'allai en Hollande, où j'eſpérais trouver plus de tranquillité chez des peuples plus phlegmatiques. On coupait la tête à un vieillard vénérable lorſque j'arrivai à la Haie. C'était la tête chauve du premier miniſtre *Barnevelt*, l'homme qui avait le mieux mérité de la république. Touché de pitié je demandai quel était ſon crime, et s'il avait trahi l'Etat ? Il a fait bien pis, me répondit un prédicant à manteau noir ; c'eſt un homme qui croit que l'on peut ſe ſauver par les bonnes œuvres auſſi-bien que par la foi. Vous ſentez bien que ſi de telles opinions s'établiſſaient, une république ne pourrait ſubſiſter, et qu'il faut des

lois sévères pour réprimer de si scandaleuses horreurs. Un profond politique du pays me dit en soupirant : Hélas, Monsieur, le bon temps ne durera pas toujours ; ce n'est que par hasard que ce peuple est si zélé ; le fond de son caractère est porté au dogme abominable de la tolérance ; un jour il y viendra : cela fait frémir. Pour moi, en attendant que ce temps funeste de la modération et de l'indulgence fût arrivé, je quittai bien vîte un pays où la sévérité n'était adoucie par aucun agrément, et je m'embarquai pour l'Espagne.

La cour était à Séville, les galions étaient arrivés, tout respirait l'abondance et la joie dans la plus belle saison de l'année. Je vis au bout d'une allée d'orangers et de citronniers une espèce de lice immense entourée de gradins couverts d'étoffes précieuses. Le roi, la reine, les infants, les infantes étaient sous un dais superbe. Vis-à-vis de cette auguste famille était un autre trône, mais plus élevé. Je dis à un de mes compagnons de voyage : A moins que ce trône ne soit réservé pour DIEU, je ne vois pas à quoi il peut servir. Ces indiscrètes paroles furent entendues d'un grave espagnol, et me coûtèrent cher. Cependant je m'imaginais que nous allions voir quelque carrousel ou quelque fête de taureaux, lorsque le grand inquisiteur parut sur ce trône, d'où il bénit le roi et le peuple.

Ensuite vint une armée de moines défilans deux à deux, blancs, noirs, gris, chaussés, déchaussés, avec barbe, sans barbe, avec capuchon pointu, et sans capuchon ; puis marchait le bourreau ; puis on voyait au milieu des alguazils et des grands environ

quarante personnes couvertes de sacs sur lesquels on avait peint des diables et des flammes. C'étaient des juifs qui n'avaient pas voulu renoncer absolument à *Moïse*, c'étaient des chrétiens qui avaient épousé leurs commères, ou qui n'avaient pas adoré *Notre-Dame d'Atocha*, ou qui n'avaient pas voulu se défaire de leur argent comptant en faveur des frères hiéronymites. On chanta dévotement de très-belles prières, après quoi on brûla à petit feu tous les coupables; de quoi toute la famille royale parut extrêmement édifiée.

Le soir, dans le temps que j'allais me mettre au lit arrivèrent chez moi deux familiers de l'inquisition avec la sainte Hermandad : ils m'embrassèrent tendrement, et me menèrent sans me dire un seul mot dans un cachot très-frais, meublé d'un lit de natte, et d'un beau crucifix. Je restai là six semaines, au bout desquelles le révérend père inquisiteur m'envoya prier de venir lui parler : il me serra quelque temps entre ses bras, avec une affection toute paternelle; il me dit qu'il était sincèrement affligé d'avoir appris que je fusse si mal logé; mais que tous les appartemens de la maison étaient remplis, et qu'une autre fois il espérait que je serais plus à mon aise. Ensuite il me demanda cordialement si je ne savais pas pourquoi j'étais là. Je dis au révérend père que c'était apparemment pour mes péchés. Hé bien, mon cher enfant, pour quel péché? parlez-moi avec confiance. J'eus beau imaginer, je ne devinai point; il me mit charitablement sur les voies.

Enfin je me souvins de mes indiscrètes paroles. J'en fus quitte pour la discipline et une amende de

trente mille réales. On me mena faire la révérence au grand inquiſiteur : c'était un homme poli, qui me demanda comment j'avais trouvé ſa petite fête ? Je lui dis que cela était délicieux, et j'allai preſſer mes compagnons de voyage de quitter ce pays, tout beau qu'il eſt. Ils avaient eu le temps de s'inſtruire de toutes les grandes choſes que les Eſpagnols avaient faites pour la religion. Ils avaient lu les mémoires du fameux évêque de Chiapa, par leſquels il paraît qu'on avait égorgé ou brûlé ou noyé dix millions d'infidèles en Amérique pour les convertir. Je crus que cet évêque exagérait ; mais quand on réduirait ces ſacrifices à cinq millions de victimes, cela ſerait encore admirable.

Le déſir de voyager me preſſait toujours. J'avais compté finir mon tour de l'Europe par la Turquie ; nous en prîmes la route. Je me propoſai bien de ne plus dire mon avis ſur les fêtes que je verrais. Ces Turcs, dis-je à mes compagnons, ſont des mécréans qui n'ont point été baptiſés, et qui par conſéquent ſeront bien plus cruels que les révérends pères inquiſiteurs. Gardons le ſilence quand nous ſerons chez les mahométans.

J'allai donc chez eux. Je fus étrangement ſurpris de voir en Turquie beaucoup plus d'égliſes chrétiennes qu'il n'y en avait dans Candie. J'y vis juſqu'à des troupes nombreuſes de moines qu'on laiſſait prier la vierge *Marie* librement, et maudire *Mahomet*, ceux-ci en grec, ceux-là en latin, quelques autres en arménien. Les bonnes gens que les Turcs ! m'écriai-je. Les chrétiens grecs et les chrétiens latins étaient ennemis mortels dans Conſtantinople ; ces

eſclaves

esclaves se persécutaient les uns les autres, comme des chiens qui se mordent dans la rue, et à qui leurs maîtres donnent des coups de bâton pour les séparer. Le grand visir protégeait alors les grecs. Le patriarche grec m'accusa d'avoir soupé chez le patriarche latin, et je fus condamné en plein divan à cent coups de latte sur la plante des pieds, rachetables de cinq cents sequins. Le lendemain le grand visir fut étranglé; le surlendemain son successeur, qui était pour le parti des latins, et qui ne fut étranglé qu'un mois après, me condamna à la même amende pour avoir soupé chez le patriarche grec. Je fus dans la triste nécessité de ne plus fréquenter ni l'Eglise grecque ni la latine. Pour m'en consoler je pris à loyer une fort belle circassienne, qui était la personne la plus tendre dans le tête à tête, et la plus dévote à la mosquée. Une nuit, dans les doux transports de son amour, elle s'écria en m'embrassant: *Alla*, *Illa*, *Alla*; ce sont les paroles sacramentales des Turcs; je crus que c'étaient celles de l'amour: je m'écriai aussi fort tendrement: *Alla*, *Illa*, *Alla*. Ah! me dit-elle, le DIEU miséricordieux soit loué, vous êtes turc. Je lui dis que je le bénissais de m'en avoir donné la force, et je me crus trop heureux. Le matin l'iman vint pour me circoncire; et comme je fis quelque difficulté, le cadi du quartier, homme loyal, me proposa de m'empaler: je sauvai mon prépuce et mon derrière avec mille sequins, et je m'enfuis vîte en Perse, résolu de ne plus entendre ni messe grecque ni latine en Turquie, et de ne plus crier *Alla*, *Illa*, *Alla*, dans un rendez-vous.

En arrivant à Ispahan, on me demanda si j'étais

pour le mouton noir ou pour le mouton blanc ? Je répondis que cela m'était fort indifférent, pourvu qu'il fût tendre. Il faut savoir que les factions du *mouton blanc* et du *mouton noir* partageaient encore les Perſans. On crut que je me moquais des deux partis, de ſorte que je me trouvai déjà une violente affaire ſur les bras aux portes de la ville : il m'en coûta encore grand nombre de ſequins pour me débarraſſer des moutons.

Je pouſſai juſqu'à la Chine avec un interprète, qui m'aſſura que c'était-là le pays où l'on vivait librement et gaiement. Les Tartares s'en étaient rendus maîtres, après avoir tout mis à feu et à ſang ; et les révérends pères jéſuites, d'un côté, comme les révérends pères dominicains de l'autre, diſaient qu'ils y gagnaient des ames à DIEU, ſans que perſonne en sût rien. On n'a jamais vu de convertiſſeurs ſi zélés ; car ils ſe perſécutaient les uns les autres tour à tour : ils écrivaient à Rome des volumes de calomnies ; ils ſe traitaient d'infidèles et de prévaricateurs pour une ame. Il y avait ſur-tout une horrible querelle entre eux ſur la manière de faire la révérence. Les jéſuites voulaient que les Chinois ſaluaſſent leurs pères et leurs mères à la mode de la Chine, et les dominicains voulaient qu'on les ſaluât à la mode de Rome. Il m'arriva d'être pris par les jéſuites pour un dominicain. On me fit paſſer chez ſa majeſté tartare pour un eſpion du pape. Le conſeil ſuprême chargea un premier mandarin qui ordonna à un ſergent qui commanda à quatre sbires du pays de m'arrêter et de me lier en cérémonie. Je fus conduit après cent quarante génuflexions

devant sa majesté. Elle me fit demander si j'étais l'espion du pape, et s'il était vrai que ce prince dût venir en personne le détrôner ? Je lui répondis que le pape était un prêtre de soixante et dix ans; qu'il demeurait à quatre mille lieues de sa sacrée majesté tartaro-chinoise ; qu'il avait environ deux mille soldats qui montaient la garde avec un parasol ; qu'il ne détrônait personne, et que sa majesté pouvait dormir en sureté. Ce fut l'aventure la moins funeste de ma vie. On m'envoya à Macao, d'où je m'embarquai pour l'Europe.

Mon vaisseau eut besoin d'être radoubé vers les côtes de Golconde. Je pris ce temps pour aller voir la cour du grand *Aureng-Zeb*, dont on disait des merveilles dans le monde : il était alors dans Dehli. J'eus la consolation de l'envisager le jour de la pompeuse cérémonie dans laquelle il reçut le présent céleste que lui envoyait le shérif de la Mecque. C'était le balai avec lequel on avait balayé la maison sainte, le *Caaba*, le *Beth Alla*. Ce balai est le symbole qui balaie toutes les ordures de l'ame. *Aureng-Zeb* ne paraissait pas en avoir besoin ; c'était l'homme le plus pieux de tout l'Indoustan. Il est vrai qu'il avait égorgé un de ses frères et empoisonné son père. Vingt raïas et autant d'omras étaient morts dans les supplices ; mais cela n'était rien, et on ne parlait que de sa dévotion. On ne lui comparait que la sacrée majesté du séréniſſime empereur de Maroc, *Muley Ismaël*, qui coupait des têtes tous les vendredis après la prière.

Je ne disais mot ; les voyages m'avaient formé, et je sentais qu'il ne m'appartenait pas de décider

entre ces deux auguſtes ſouverains. Un jeune français avec qui je logeais, manqua, je l'avoue, de reſpect à l'empereur des Indes et à celui de Maroc. Il s'aviſa de dire très indiſcrètement qu'il y avait en Europe de très-pieux ſouverains qui gouvernaient bien leurs Etats, et qui fréquentaient même les Egliſes, ſans pourtant tuer leurs pères et leurs frères, et ſans couper les têtes de leurs ſujets. Notre interprète tranſmit en indou le diſcours impie de mon jeune homme. Inſtruit par le paſſé, je fis vîte ſeller mes chameaux : nous partîmes le français et moi, J'ai ſu depuis que la nuit même les officiers du grand *Aureng-Zeb* étant venus pour nous prendre, ils ne trouvèrent que l'interprète. Il fut exécuté en place publique, et tous les courtiſans avouèrent ſans flatterie que ſa mort était très-juſte.

Il me reſtait de voir l'Afrique, pour jouir de toutes les douceurs de notre continent. Je la vis en effet. Mon vaiſſeau fut pris par des corſaires nègres. Notre patron fit de grandes plaintes; il leur demanda pourquoi ils violaient ainſi les lois des nations ? Le capitaine nègre lui répondit : Vous avez le nez long, et nous l'avons plat ; vos cheveux ſont tout droits, et notre laine eſt friſée; vous avez la peau de couleur de cendre, et nous de couleur d'ébène ; par conſéquent nous devons, par les lois ſacrées de la nature, être toujours ennemis. Vous nous achetez aux foires de la côte de Guinée, comme des bêtes de ſomme, pour nous faire travailler à je ne ſais quel emploi auſſi pénible que ridicule. Vous nous faites fouiller à coups de nerfs de bœuf dans des montagnes, pour en tirer une eſpèce de terre jaune

qui par elle-même n'eſt bonne à rien, et qui ne vaut pas, à beaucoup près, un bon oignon d'Egypte; auſſi quand nous vous rencontrons, et que nous ſommes les plus forts, nous vous feſons labourer nos champs, ou nous vous coupons le nez et les oreilles.

On n'avait rien à répliquer à un diſcours ſi ſage. J'allai labourer le champ d'une vieille négreſſe, pour conſerver mes oreilles et mon nez. On me racheta au bout d'un an. J'avais vu tout ce qu'il y a de beau, de bon et d'admirable ſur la terre : je réſolus de ne plus voir que mes pénates. Je me mariai chez moi : je fus cocu, et je vis que c'était l'état le plus doux de la vie.

Fin de l'hiſtoire des voyages de Scarmentado.

MICROMEGAS,

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE.

AVERTISSEMENT.

Ce roman peut être regardé comme une imitation d'un des voyages de *Gulliver*. Il contient plusieurs allusions. Le nain de Saturne est M. de *Fontenelle*. Malgré sa douceur, sa circonspection, sa philosophie qui devait lui faire aimer celle de M. de *Voltaire*, il s'était lié avec les ennemis de ce grand homme, et avait paru partager, sinon leur haine, du moins leurs préventions. Il fut fort blessé du rôle qu'il jouait dans ce roman, et d'autant plus peut-être que la critique était juste, quoique sévère, et que les éloges qui s'y mêlaient y donnaient encore plus de poids. Le mot qui termine l'ouvrage n'adoucit point la blessure, et le bien qu'on dit du secrétaire de l'académie de Paris ne consola point M. de *Fontenelle* des plaisanteries qu'on se permettait sur celui de l'académie de Saturne.

MICROMEGAS,

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage d'un habitant du monde de l'étoile Sirius dans la planète de Saturne.

DANS une de ces planètes qui tournent autour de l'étoile nommée *Sirius*, il y avait un jeune homme de beaucoup d'esprit, que j'ai eu l'honneur de connaître dans le dernier voyage qu'il fit sur notre petite fourmilière; il s'appelait *Micromégas*, nom qui convient fort à tous les grands. Il avait huit lieues de haut : j'entends, par huit lieues, vingt-quatre mille pas géométriques de cinq pieds chacun.

Quelques algébristes, gens toujours utiles au public, prendront sur le champ la plume, et trouveront que, puisque M. *Micromégas*, habitant du pays de Sirius, a de la tête aux pieds vingt-quatre mille pas, qui font cent vingt mille pieds de roi, et que nous autres citoyens de la terre nous n'avons guère que cinq pieds, et que notre globe a neuf mille lieues de tour; ils trouveront, dis-je, qu'il faut absolument que le globe qui l'a produit ait au juste vingt-un millions six cents mille fois plus de

circonférence que notre petite terre. Rien n'eſt plus ſimple et plus ordinaire dans la nature. Les Etats de quelques ſouverains d'Allemagne ou d'Italie, dont on peut faire le tour en une demie-heure, comparés à l'empire de Turquie, de Moſcovie ou de la Chine, ne ſont qu'une très-faible image des prodigieuſes différences que la nature a miſes dans tous les êtres.

La taille de ſon excellence étant de la hauteur que j'ai dite, tous nos ſculpteurs et tous nos peintres conviendront ſans peine que ſa ceinture peut avoir cinquante mille pieds de roi de tour; ce qui fait une très-jolie proportion.

Quant à ſon eſprit, c'eſt un des plus cultivés que nous ayons; il ſait beaucoup de choſes, il en a inventé quelques-unes: il n'avait pas encore deux cents cinquante ans, et il étudiait ſelon la coutume au collége des jéſuites de ſa planète, lorſqu'il devina, par la force de ſon eſprit, plus de cinquante propoſitions d'*Euclide*. C'eſt dix-huit de plus que *Blaiſe Paſcal*, lequel, après en avoir deviné trente-deux en ſe jouant, à ce que dit ſa ſœur, devint depuis un géomètre aſſez médiocre, (1) et un fort mauvais métaphyſicien. Vers les quatre cents cinquante ans au ſortir de l'enfance, il diſſéqua beaucoup de ces petits inſectes qui n'ont pas cent pieds de diamètre, et qui ſe dérobent aux microſcopes ordinaires; il en compoſa un livre fort

(1) *Paſcal* devint un très-grand géomètre, non dans la claſſe de ceux qui ont contribué par des grandes découvertes au progrès des ſciences, comme *Deſcartes*, *Newton*, mais dans celle des géomètres qui ont montré par leurs ouvrages un génie du premier ordre.

curieux, mais qui lui fit quelques affaires. Le muphti de son pays, grand vétillard et fort ignorant, trouva dans son livre des propositions suspectes, mal-sonnantes, téméraires, hérétiques, sentant l'hérésie, et le poursuivit vivement : il s'agissait de savoir si la forme substantielle des puces de Sirius était de même nature que celle de colimaçons. *Micromégas* se défendit avec esprit; il mit les femmes de son côté; le procès dura deux cents vingt ans. Enfin le muphti fit condamner le livre par des jurisconsultes qui ne l'avaient pas lu, et l'auteur eut ordre de ne paraître à la cour de huit cents années. (2)

Il ne fut que médiocrement affligé d'être banni d'une cour qui n'était remplie que de tracasseries et de petitesses. Il fit une chanson fort plaisante contre le muphti, dont celui-ci ne s'embarrassa guère; et il se mit à voyager de planète en planète, pour achever de se former l'*esprit et le cœur*, comme l'on dit. Ceux qui ne voyagent qu'en chaise de poste ou en berline seront, sans doute, étonnés des équipages de là-haut; car nous autres, sur notre petit tas de boue, nous ne concevons rien au-delà de nos usages. Notre voyageur connaissait merveilleusement les lois de la gravitation, et toutes les forces attractives et répulsives. Il s'en servait si à propos que tantôt à l'aide d'un rayon du soleil, tantôt par la commodité d'une comète, il allait de globe en globe lui et les

(2) M. de *Voltaire* avait été persécuté par le théatin *Boyer*, pour avoir dit dans ses lettres philosophiques que les facultés de notre ame se développent en même temps que nos organes, de la même manière que les facultés de l'ame des animaux.

siens, comme un oiseau voltige de branche en branche. Il parcourut la voie lactée en peu de temps; et je suis obligé d'avouer qu'il ne vit jamais, à travers les étoiles dont elle est semée, ce beau ciel empyrée que l'illustre vicaire *Derham* (3) se vante d'avoir vu au bout de sa lunette. Ce n'est pas que je prétende que M. *Derham* ait mal vu, à Dieu ne plaise! mais *Micromégas* était sur les lieux, c'est un bon observateur, et je ne veux contredire personne. *Micromégas* après avoir bien tourné, arriva dans le globe de Saturne. Quelque accoutumé qu'il fût à voir des choses nouvelles, il ne put d'abord, en voyant la petitesse du globe et de ses habitans, se défendre de ce sourire de supériorité qui échappe quelquefois aux plus sages. Car enfin Saturne n'est guère que neuf cents fois plus gros que la terre, et les citoyens de ce pays-là sont des nains qui n'ont que mille toises de haut ou environ. Il s'en moqua un peu d'abord avec ses gens, à peu-près comme un musicien italien se met à rire de la musique de *Lulli*, quand il vient en France. Mais comme le sirien avait un bon esprit, il comprit bien vîte qu'un être pensant peut fort bien n'être pas ridicule pour n'avoir que six mille pieds de haut. Il se familiarisa avec les Saturniens, après les avoir étonnés. Il lia une

(3) Savant anglais, auteur de la *Théologie astronomique*, et de quelques autres ouvrages qui ont pour objet de prouver l'existence de DIEU par le détail des merveilles de la nature: malheureusement lui et ses imitateurs se trompent souvent dans l'exposition de ces merveilles; ils s'extasient sur la sagesse qui se montre dans l'ordre d'un phénomène, et on découvre que ce phénomène est tout différent de ce qu'ils ont supposé; alors c'est ce nouvel ordre qui leur paraît un chef-d'œuvre de sagesse. Ce défaut commun à tous les ouvrages de ce genre les a décrédités. On sait trop d'avance que de quelque manière que les choses soient, l'auteur finira toujours par les admirer.

étroite amitié avec le secrétaire de l'académie de Saturne, homme de beaucoup d'esprit, qui n'avait, à la vérité, rien inventé, mais qui rendait un fort bon compte des inventions des autres, et qui fesait passablement de petits vers et de grands calculs. Je rapporterai ici, pour la satisfaction des lecteurs, une conversation singulière que *Micromégas* eut un jour avec M. le secrétaire.

CHAPITRE II.

Conversation de l'habitant de Sirius avec celui de Saturne.

Après que son excellence se fut couchée, et que le secrétaire se fut approché de son visage, il faut avouer, dit *Micromégas*, que la nature est bien variée. Oui, dit le saturnien, la nature est comme un parterre dont les fleurs... Ah, dit l'autre, laissez-là votre parterre. Elle est, reprit le secrétaire, comme une assemblée de blondes et de brunes dont les parures... Et qu'ai-je à faire de vos brunes? dit l'autre. Elle est donc comme une galerie de peintures dont les traits... Et non, dit le voyageur, encore une fois la nature est comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaisons? Pour vous plaire, répondit le secrétaire. Je ne veux point qu'on me plaise, répondit le voyageur, je veux qu'on m'instruise; commencez d'abord par me dire combien les hommes de votre globe ont de sens. Nous en avons soixante et douze, dit l'académicien; et nous nous

plaignons tous les jours du peu. Notre imagination va au-delà de nos besoins ; nous trouvons qu'avec nos soixante et douze sens, notre anneau, nos cinq lunes, nous sommes trop bornés; et malgré toute notre curiosité et le nombre assez grand de passions qui résultent de nos soixante et douze sens, nous avons tout le temps de nous ennuyer. Je le crois bien, dit *Micromégas;* car dans notre globe nous avons près de mille sens, et il nous reste encore je ne sais quel désir vague, je ne sais quelle inquiétude, qui nous avertit sans cesse que nous sommes peu de chose, et qu'il y a des êtres beaucoup plus parfaits. J'ai un peu voyagé;, j'ai vu des mortels fort au-dessous de nous ; j'en ai vu de fort supérieurs ; mais je n'en ai vu aucuns qui n'aient plus de désirs que de vrais besoins, et plus de besoins que de satisfaction. J'arriverai peut-être un jour au pays où il ne manque rien ; mais jusqu'à présent personne ne m'a donné de nouvelles positives de ce pays-là. Le saturnien et le sirien s'épuisèrent alors en conjectures; mais après beaucoup de raisonnemens fort ingénieux et fort incertains, il en fallut revenir aux faits. Combien de temps vivez-vous ? dit le sirien. Ah ! bien peu, répliqua le petit homme de Saturne. C'est tout comme chez nous, dit le sirien : nous nous plaignons toujours du peu. Il faut que ce soit une loi universelle de la nature. Hélas ! nous ne vivons, dit le saturnien, que cinq cents grandes révolutions du soleil. (Cela revient à quinze mille ans ou environ, à compter à notre manière.) Vous voyez bien que c'est mourir presque au moment que l'on est né ; notre existence est un point, notre durée un instant,

notre globe un atome. A peine a-t-on commencé à s'instruire un peu que la mort arrive avant qu'on ait de l'expérience. Pour moi je n'ose faire aucuns projets; je me trouve comme une goutte d'eau dans un océan immense. Je suis honteux sur-tout devant vous de la figure ridicule que je fais dans ce monde.

Micromégas lui repartit : Si vous n'étiez pas philosophe, je craindrais de vous affliger en vous apprenant que notre vie est sept cents fois plus longue que la vôtre; mais vous savez trop bien que quand il faut rendre son corps aux élémens, et ranimer la nature sous une autre forme, ce qui s'appelle mourir; quand ce moment de métamorphose est venu, avoir vécu une éternité, ou avoir vécu un jour, c'est précisément la même chose. J'ai été dans des pays où l'on vit mille fois plus longtemps que chez moi, et j'ai trouvé qu'on y murmurait encore. Mais il y a par-tout des gens de bon sens qui savent prendre leur parti et remercier l'auteur de la nature. Il a répandu sur cet univers une profusion de variétés, avec une espèce d'uniformité admirable. Par exemple, tous les êtres pensans sont différens, et tous se ressemblent au fond par le don de la pensée et des désirs. La matière est par-tout étendue; mais elle a dans chaque globe des propriétés diverses. Combien comptez-vous de ces propriétés diverses dans votre matière ? Si vous parlez de ces propriétés, dit le saturnien, sans lesquelles nous croyons que ce globe ne pourrait subsister tel qu'il est, nous en comptons trois cents, comme l'étendue, l'impénétrabilité, la mobilité, la gravitation, la divisibilité, et le reste. Apparemment, répliqua le voyageur,

que ce petit nombre ſuffit aux vues que le Créateur avait ſur votre petite habitation. J'admire en tout ſa ſageſſe ; je vois par-tout des différences, mais auſſi par-tout des proportions. Votre globe eſt petit, vos habitans le ſont auſſi ; vous avez peu de ſenſations ; votre matière a peu de propriétés ; tout cela eſt l'ouvrage de la Providence. De quelle couleur eſt votre ſoleil bien examiné ? D'un blanc fort jaunâtre, dit le ſaturnien ; et quand nous diviſons un de ſes rayons, nous trouvons qu'il contient ſept couleurs. Notre ſoleil tire ſur le rouge, dit le ſirien, et nous avons trente-neuf couleurs primitives. Il n'y a pas un ſoleil, parmi tous ceux dont j'ai approché. qui ſe reſſemble, comme chez vous il n'y a pas un viſage qui ne ſoit différent de tous les autres.

Après pluſieurs queſtions de cette nature, il s'informa combien de ſubſtances eſſentiellement différentes on comptait dans Saturne. Il apprit qu'on n'en comptait qu'une trentaine, comme DIEU, l'eſpace, la matière, les êtres étendus qui ſentent, les êtres étendus qui ſentent et qui penſent, les êtres penſans qui n'ont point d'étendue, ceux qui ſe pénètrent, ceux qui ne ſe pénètrent pas, et le reſte. Le ſirien, chez qui on en comptait trois cents, et qui en avait découvert trois mille autres dans ſes voyages, étonna prodigieuſement le philoſophe de Saturne. Enfin après s'être communiqué l'un à l'autre un peu de ce qu'ils ſavaient et beaucoup de ce qu'ils ne ſavaient pas, après avoir raiſonné pendant une révolution du ſoleil, ils réſolurent de faire enſemble un petit voyage philoſophique.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Voyage des deux habitans de Sirius et de Saturne.

Nos deux philoſophes étaient prêts à s'embarquer dans l'atmoſphère de Saturne avec une fort jolie proviſion d'inſtrumens mathématiques, lorſque la maîtreſſe du ſaturnien, qui en eut des nouvelles, vint en larmes faire ſes remontrances. C'était une jolie petite brune qui n'avait que ſix cents ſoixante toiſes, mais qui réparait par bien des agrémens la petiteſſe de ſa taille. Ah cruel ! s'écria-t-elle, après t'avoir réſiſté quinze cents ans, lorſqu'enfin je commençais à me rendre, quand j'ai à peine paſſé cent ans entre tes bras, tu me quittes pour aller voyager avec un géant d'un autre monde ; va, tu n'es qu'un curieux, tu n'as jamais eu d'amour ; ſi tu étais un vrai ſaturnien, tu ſerais fidèle. Où vas-tu courir ? que veux-tu ? nos cinq lunes ſont moins errantes que toi, notre anneau eſt moins changeant. Voilà qui eſt fait, je n'aimerai jamais plus perſonne. Le philoſophe l'embraſſa, pleura avec elle, tout philoſophe qu'il était ; et la dame, après s'être pâmée, alla ſe conſoler avec un petit-maître du pays.

Cependant nos deux curieux partirent ; ils ſautèrent d'abord ſur l'anneau qu'ils trouvèrent aſſez plat, comme l'a fort bien deviné un illuſtre habitant de notre petit globe ; de là ils allèrent de lune en

lune. Une comète passait tout auprès de la dernière ; ils s'élancèrent sur elle avec leurs domestiques et leurs instrumens. Quand ils eurent fait environ cent cinquante millions de lieues, ils rencontrèrent les satellites de Jupiter. Ils passèrent dans Jupiter même, et y restèrent une année, pendant laquelle ils apprirent de fort beaux secrets qui seraient actuellement sous presse sans messieurs les inquisiteurs, qui ont trouvé quelques propositions un peu dures. Mais j'en ai lu le manuscrit dans la bibliothèque de l'illustre archevêque de. . . qui m'a laissé voir ses livres avec cette générosité et cette bonté qu'on ne saurait assez louer.

Mais revenons à nos voyageurs. En sortant de Jupiter, ils traversèrent un espace d'environ cent millions de lieues, et ils côtoyèrent la planète de Mars, qui, comme on sait, est cinq fois plus petite que notre petit globe ; ils virent deux lunes qui servent à cette planète, et qui ont échappé aux regards de nos astronomes. Je sais bien que le père *Castel* écrira, et même assez plaisamment, contre l'existence de ces deux lunes ; mais je m'en rapporte à ceux qui raisonnent par analogie. Ces bons philosophes-là savent combien il serait difficile que Mars, qui est si loin du soleil, se passât à moins de deux lunes. Quoi qu'il en soit, nos gens trouvèrent cela si petit, qu'ils craignirent de n'y pas trouver de quoi coucher, et ils passèrent leur chemin comme deux voyageurs qui dédaignent un mauvais cabaret de village, et poussèrent jusqu'à la ville voisine. Mais le sirien et son compagnon se repentirent bientôt. Ils allèrent long-temps, et ne trouvèrent rien. Enfin ils

aperçurent une petite lueur, c'était la terre; cela fit pitié à des gens qui venaient de Jupiter. Cependant de peur de se repentir une seconde fois, ils résolurent de débarquer. Ils passèrent sur la queue de la comète, et trouvant une aurore boréale toute prête, ils se mirent dedans, et arrivèrent à terre sur le bord septentrional de la mer Baltique, le cinq juillet mil sept cent trente-sept, nouveau style.

CHAPITRE IV.

Ce qui leur arrive sur le globe de la terre.

Après s'être reposés quelque temps, ils mangèrent à leur déjeûné deux montagnes que leurs gens leur apprêtèrent assez proprement. Ensuite ils voulurent reconnaître le petit pays où ils étaient. Ils allèrent d'abord du Nord au Sud. Les pas ordinaires du sirien et de ses gens étaient d'environ trente mille pieds de roi; le nain de Saturne suivait de loin en haletant; or il fallait qu'il fît environ douze pas, quand l'autre fesait une enjambée: figurez-vous (s'il est permis de faire de telles comparaisons) un très-petit chien de manchon qui suivrait un capitaine des gardes du roi de Prusse.

Comme ces étrangers-là vont assez vîte, ils eurent fait le tour du globe en trente-six heures; le soleil, à la vérité, ou plutôt la terre fait un pareil voyage en une journée; mais il faut songer qu'on va bien plus à son aise, quand on tourne sur son axe,

que quand on marche sur ses pieds. Les voilà donc revenus d'où ils étaient partis, après avoir vu cette mare presque imperceptible pour eux, qu'on nomme *la Méditerranée*, et cet autre petit étang qui, sous le nom du *grand Océan*, entoure la taupinière. Le nain n'en avait eu jamais qu'à mi-jambe, et à peine l'autre avait-il mouillé son talon. Ils firent tout ce qu'ils purent en allant et en revenant dessus et dessous pour tâcher d'apercevoir si ce globe était habité ou non. Ils se baissèrent, ils se couchèrent, ils tâtèrent par-tout ; mais leurs yeux et leurs mains n'étant point proportionnés aux petits êtres qui rampent ici, ils ne reçurent pas la moindre sensation qui pût leur faire soupçonner que nous et nos confrères les autres habitans de ce globe avons l'honneur d'exister.

Le nain, qui jugeait quelquefois un peu trop vîte, décida d'abord qu'il n'y avait personne sur la terre. Sa première raison était qu'il n'avait vu personne. *Micromégas* lui fit sentir poliment que c'était raisonner assez mal : car, disait-il, vous ne voyez pas avec vos petits yeux certaines étoiles de la cinquantième grandeur que j'aperçois très-distinctement ; concluez-vous de-là que ces étoiles n'existent pas ? Mais, dit le nain, j'ai bien tâté. Mais, répondit l'autre, vous avez mal senti. Mais, dit le nain, ce globe-ci est si mal construit, cela est si irrégulier et d'une forme qui me paraît si ridicule ! tout semble être ici dans le chaos : voyez-vous ces petits ruisseaux dont aucun ne va de droit fil, ces étangs qui ne sont ni ronds, ni quarrés, ni ovales, ni sous aucune forme régulière ; tous ces petits grains pointus dont ce globe

eſt hériſſé, et qui m'ont écorché les pieds? (il voulait parler des montagnes) Remarquez-vous encore la forme de tout le globe, comme il eſt plat aux pôles, comme il tourne autour du ſoleil d'une manière gauche, de façon que les climats des pôles ſont néceſſairement incultes? En vérité, ce qui fait que je penſe qu'il n'y a ici perſonne, c'eſt qu'il me paraît que des gens de bon ſens ne voudraient pas y demeurer. Hé bien, dit *Micromégas*, ce ne ſont peut-être pas non plus des gens de bon ſens qui l'habitent. Mais enfin il y a quelque apparence que ceci n'eſt pas fait pour rien. Tout vous paraît irrégulier ici, dites-vous, parce que tout eſt tiré au cordeau dans Saturne et dans Jupiter. Hé, c'eſt peut-être pour cette raiſon-là même qu'il y a ici un peu de confuſion. Ne vous ai-je pas dit que dans mes voyages j'avais toujours remarqué de la variété? Le ſaturnien répliqua à toutes ces raiſons. La diſpute n'eût jamais fini, ſi par bonheur *Micromégas*, en s'échauffant à parler, n'eût caſſé le fil de ſon collier de diamans. Les diamans tombèrent; c'étaient de jolis petits carats aſſez inégaux, dont les plus gros peſaient quatre cents livres, et les plus petits cinquante. Le nain en ramaſſa quelques-uns; il s'aperçut, en les approchant de ſes yeux, que ces diamans, de la façon dont ils étaient taillés, étaient d'excellens microſcopes. Il prit donc un petit microſcope de cent ſoixante pieds de diamètre, qu'il appliqua à ſa prunelle; et *Micromégas* en choiſit un de deux mille cinq cents pieds. Ils étaient excellens; mais d'abord on ne vit rien par leur ſecours, il fallait s'ajuſter. Enfin l'habitant de Saturne vit quelque choſe d'imperceptible qui remuait

entre deux eaux dans la mer Baltique : c'était une baleine. Il la prit avec le petit doigt fort adroitement; et la mettant sur l'ongle de son pouce, il la fit voir au sirien, qui se mit à rire pour la seconde fois de l'excès de petitesse dont étaient les habitans de notre globe. Le saturnien, convaincu que notre monde est habité, s'imagina bien vîte qu'il ne l'était que par des baleines; et comme il était grand raisonneur, il voulut deviner d'où un si petit atome tirait son mouvement, s'il avait des idées, une volonté, une liberté. *Micromégas* y fut fort embarrassé; il examina l'animal fort patiemment, et le résultat de l'examen fut qu'il n'y avait pas moyen de croire qu'une ame fût logée là. Les deux voyageurs inclinaient donc à penser qu'il n'y a point d'esprit dans notre habitation, lorsqu'à l'aide du microscope, ils aperçurent quelque chose de plus gros qu'une baleine qui flottait sur la mer Baltique. On sait que dans ce temps-là même une volée de philosophes revenait du cercle polaire, sous lequel ils avaient été faire des observations dont personne ne s'était avisé jusqu'alors. Les gazettes dirent que leur vaisseau échoua aux côtes de Bosnie, et qu'ils eurent bien de la peine à se sauver : mais on ne sait jamais dans ce monde le dessous des cartes. Je vais raconter ingénument comme la chose se passa, sans y rien mettre du mien, ce qui n'est pas un petit effort pour un historien.

CHAPITRE V.

Expériences et raisonnemens des deux voyageurs.

MICROMEGAS étendit la main tout doucement vers l'endroit où l'objet paraissait, et avançant deux doigts, et les retirant par la crainte de se tromper, puis les ouvrant et les serrant, il saisit fort adroitement le vaisseau qui portait ces messieurs, et le mit encore sur son ongle, sans le trop presser, de peur de l'écraser. Voici un animal bien différent du premier, dit le nain de Saturne; le sirien mit le prétendu animal dans le creux de sa main. Les passagers et les gens de l'équipage, qui s'étaient crus enlevés par un ouragan, et qui se croyaient sur une espèce de rocher, se mettent tous en mouvement; les matelots prennent des tonneaux de vin, les jettent sur la main de *Micromégas*, et se précipitent après. Les géomètres prennent leurs quarts de cercle, leurs secteurs, et des filles laponnes, (*) et descendent sur les doigts du sirien. Ils en firent tant, qu'il sentit enfin remuer quelque chose qui lui chatouillait les doigts; c'était un bâton ferré qu'on lui enfonçait d'un pied dans l'index: il jugea, par ce picotement qu'il était sorti quelque chose du petit animal qu'il

(*) Voyez les notes du discours en vers sur la *modération*, (volume des *Poëmes*) et celles du *Russe à Paris*. (Volume des *Contes et Satires*.)

tenait, mais il n'en soupçonna pas d'abord davantage. Le microscope qui faisait à peine discerner une baleine et un vaisseau, n'avait point de prise sur un être aussi imperceptible que des hommes. Je ne prétends choquer ici la vanité de personne, mais je suis obligé de prier les importans de faire ici une petite remarque avec moi; c'est qu'en prenant la taille des hommes d'environ cinq pieds, nous ne fesons pas sur la terre une plus grande figure qu'en ferait sur une boule de dix pieds de tour un animal qui aurait à peu-près la six cent millième partie d'un pouce en hauteur. Figurez-vous une substance qui pourrait tenir la terre dans sa main, et qui aurait des organes en proportion des nôtres; et il se peut très-bien faire qu'il y ait un grand nombre de ces substances : or concevez, je vous prie, ce qu'elles penseraient de ces batailles qui nous ont valu deux villages qu'il a fallu rendre.

Je ne doute pas que si quelque capitaine des grands grenadiers lit jamais cet ouvrage, il ne hausse de deux grands pieds au moins les bonnets de sa troupe; mais je l'avertis qu'il aura beau faire, que lui et les siens ne feront jamais que des infiniment petits.

Quelle adresse merveilleuse ne fallut-il donc pas à notre philosophe de Sirius, pour apercevoir les atomes dont je viens de parler! Quand *Leuwenhoek* et *Hartsoeker* virent les premiers, ou crurent voir la graine dont nous sommes formés, ils ne firent pas, à beaucoup près, une si étonnante découverte. Quel plaisir sentit *Micromégas* en voyant remuer ces petites machines, en examinant tous leurs tours, en les

ſuivant dans toutes leurs opérations ! comme il s'écria ! comme il mit avec joie un de ſes microſcopes dans les mains de ſon compagnon de voyage ! je les vois, diſaient-ils tous deux à la fois ; ne les voyez-vous pas qui portent des fardeaux, qui ſe baiſſent, qui ſe relèvent ? En parlant ainſi, les mains leur tremblaient, par le plaiſir de voir des objets ſi nouveaux, et par la crainte de les perdre. Le ſaturnien, paſſant d'un excès de défiance à un excès de crédulité, crut apercevoir qu'ils travaillaient à la propagation. *Ah !* diſait-il, *j'ai pris la nature ſur le fait.* (4) Mais il ſe trompait ſur les apparences, ce qui n'arrive que trop, ſoit qu'on ſe ſerve ou non des microſcopes.

CHAPITRE VI.

Ce qui leur arriva avec des hommes.

MICROMEGAS, bien meilleur obſervateur que ſon nain, vit clairement que les atomes ſe parlaient : et il le fit remarquer à ſon compagnon qui, honteux de s'être mépris ſur l'article de la génération, ne voulut point croire que de pareilles eſpèces puſſent ſe communiquer des idées. Il avait le don des langues auſſi-bien que le ſirien ; il n'entendait point parler nos atomes, et il ſuppoſait qu'ils ne parlaient

(4) Expreſſion heureuſe et plaiſante de *Fontenelle*, en rendant compte de quelques obſervations d'hiſtoire naturelle.

pas : d'ailleurs, comment ces êtres imperceptibles auraient-ils les organes de la voix, et qu'auraient-ils à dire? Pour parler, il faut penſer, ou à peu-près ; mais s'ils penſaient, ils auraient donc l'équivalent d'une ame : or attribuer l'équivalent d'une ame à cette eſpèce, cela lui paraiſſait abſurde. Mais, dit le ſirien, vous avez cru tout à l'heure qu'ils feſaient l'amour ; eſt-ce que vous croyez qu'on puiſſe faire l'amour ſans penſer et ſans proférer quelque parole, ou du moins ſans ſe faire entendre ? ſuppoſez-vous d'ailleurs qu'il ſoit plus difficile de produire un argument qu'un enfant? Pour moi, l'un et l'autre me paraiſſent de grands myſtères : je n'oſe plus ni croire ni nier, dit le nain, je n'ai plus d'opinion ; il faut tâcher d'examiner ces inſectes, nous raiſonnerons après. C'eſt fort bien dit, reprit *Micromégas ;* et auſſitôt il tira une paire de ciſeaux dont il ſe coupa les ongles, et d'une rognure de l'ongle de ſon pouce, il fit ſur le champ une eſpèce de grande trompette parlante, comme un vaſte entonnoir, dont il mit le tuyau dans ſon oreille. La circonférence de l'entonnoir enveloppait le vaiſſeau et tout l'équipage. La voix la plus faible entrait dans les fibres circulaires de l'ongle, de ſorte que, grâce à ſon induſtrie, le philoſophe de là-haut entendit parfaitement le bourdonnement de nos inſectes de là-bas. En peu d'heures il parvint à diſtinguer les paroles, et enfin à entendre le français. Le nain en fit autant, quoiqu'avec plus de difficulté. L'étonnement des voyageurs redoublait à chaque inſtant. Ils entendaient des mites parler d'aſſez bon ſens : ce jeu de la nature leur paraiſſait inexplicable. Vous croyez bien que le ſirien et ſon nain

brûlaient d'impatience de lier conversation avec les atomes ; le nain craignait que sa voix de tonnerre, et sur-tout celle de *Micromégas*, n'assourdît les mites sans en être entendue. Il fallait en diminuer la force. Ils se mirent dans la bouche des espèces de petits cure-dents, dont le bout fort effilé venait donner auprès du vaisseau. Le sirien tenait le nain sur ses genoux, et le vaisseau avec l'équipage sur un ongle ; il baissait la tête et parlait bas. Enfin moyennant toutes ces précautions, et bien d'autres encore, il commença ainsi son discours.

Insectes invisibles, que la main du Créateur s'est plu à faire naître dans l'abyme de l'infiniment petit, je le remercie de ce qu'il a daigné me découvrir des secrets qui semblaient impénétrables. Peut-être ne daignerait-on pas vous regarder à ma cour, mais je ne méprise personne, et je vous offre ma protection.

Si jamais il y a eu quelqu'un d'étonné, ce furent les gens qui entendirent ces paroles. Ils ne pouvaient deviner d'où elles partaient. L'aumônier du vaisseau récita les prières des exorcismes, les matelots jurèrent, et les philosophes du vaisseau firent un système; mais quelque système qu'ils fissent, ils ne purent jamais deviner qui leur parlait. Le nain de Saturne, qui avait la voix plus douce que *Micromégas*, leur apprit alors en peu de mots à quelles espèces ils avaient à faire. Il leur conta le voyage de Saturne, les mit au fait de ce qu'était monsieur *Micromégas*, et après les avoir plaints d'être si petits, il leur demanda s'ils avaient toujours été dans ce misérable état si voisin de l'anéantissement, ce qu'ils faisaient dans un globe

qui paraiſſait appartenir à des baleines, s'ils étaient heureux, s'ils multipliaient, s'ils avaient une ame, et cent autres queſtions de cette nature.

Un raiſonneur de la troupe plus hardi que les autres, et choqué de ce qu'on doutait de ſon ame, obſerva l'interlocuteur avec des pinnules braquées ſur un quart de cercle, fit deux ſtations, et à la troiſième il parla ainſi : Vous croyez donc, Monſieur, parce que vous avez mille toiſes depuis la tête juſqu'aux pieds, que vous êtes un... Mille toiſes ! s'écria le nain : Juſte ciel ! d'où peut-il ſavoir ma hauteur ? mille toiſes ! il ne ſe trompe pas d'un pouce ; quoi ! cet atome m'a meſuré ! il eſt géomètre, il connaît ma grandeur ; et moi, qui ne le vois qu'à travers un microſcope, je ne connais pas encore la ſienne ! Oui, je vous ai meſuré, dit le phyſicien, et je meſurerai bien encore votre grand compagnon. La propoſition fut acceptée ; ſon excellence ſe coucha de ſon long, car s'il ſe fût tenu debout, ſa tête eût été trop au-deſſus des nuages. Nos philoſophes lui plantèrent un grand arbre dans un endroit que le docteur *Swift* nommerait, mais que je me garderai bien d'appeler par ſon nom à cauſe de mon grand reſpect pour les dames. Puis, par une ſuite de triangles liés enſemble, ils conclurent que ce qu'ils voyaient était en effet un jeune homme de cent vingt mille pieds de roi.

Alors *Micromégas* prononça ces paroles : Je vois plus que jamais qu'il ne faut juger de rien ſur ſa grandeur apparente. O DIEU, qui avez donné une intelligence à des ſubſtances qui paraiſſent ſi mépriſables, l'infiniment petit vous coûte auſſi peu que l'infiniment

grand ; et s'il est possible qu'il y ait des êtres plus petits que ceux-ci, ils peuvent encore avoir un esprit supérieur à ceux de ces superbes animaux que j'ai vus dans le ciel, dont le pied seul couvrirait le globe où je suis descendu.

Un des philosophes lui répondit qu'il pouvait en toute sureté croire qu'il est en effet des êtres intelligens beaucoup plus petits que l'homme. Il lui conta, non pas tout ce que *Virgile* a dit de fabuleux sur les abeilles, mais ce que *Swammerdam* a découvert, et ce que *Réaumur* a disséqué. Il lui apprit enfin qu'il y a des animaux qui sont pour les abeilles, ce que les abeilles sont pour l'homme, ce que le sirien lui-même était pour ces animaux si vastes dont il parlait, et ce que ces grands animaux sont pour d'autres substances devant lesquelles ils ne paraissent que comme des atomes. Peu à peu la conversation devint intéressante, et *Micromégas* parla ainsi.

CHAPITRE VII.

Conversation avec les hommes.

O Atômes intelligens, dans qui l'Etre éternel s'est plu à vous manifester son adresse et sa puissance, vous devez, sans doute, goûter des joies bien pures sur votre globe ; car ayant si peu de matière, et paraissant tout esprit, vous devez passer votre vie à aimer et à penser ; c'est la véritable vie des esprits.

Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur, mais il eſt ici, ſans doute. A ce diſcours, tous les philoſophes ſecouèrent la tête; et l'un d'eux, plus franc que les autres, avoua de bonne foi que ſi l'on en excepte un petit nombre d'habitans fort peu conſidérés, tout le reſte eſt un aſſemblage de fous, de méchans et de malheureux. Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, ſi le mal vient de la matière, et trop d'eſprit ſi le mal vient de l'eſprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure que je vous parle, il y a cent mille fous de notre eſpèce couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban, ou qui ſont maſſacrés par eux, et que preſque par toute la terre c'eſt ainſi qu'on en uſe de temps immémorial? Le ſirien frémit, et demanda quel pouvait être le ſujet de ces horribles querelles entre de ſi chétifs animaux. Il s'agit, dit le philoſophe, de quelques tas de boue grands comme votre talon. Ce n'eſt pas qu'aucun de ces millions d'hommes qui ſe font égorger prétende un fétu ſur ces tas de boue. Il ne s'agit que de ſavoir, s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme *Sultan*, ou à un autre qu'on nomme, je ne ſais pourquoi, *Céſar*. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu, ni ne verra jamais, le petit coin de terre dont il s'agit; et preſqu'aucun de ces animaux, qui s'égorgent mutuellement, n'a jamais vu l'animal pour lequel il s'égorge.

Ah, malheureux! s'écria le ſirien avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée? Il me prend envie de faire trois pas, et d'écraſer de trois coups de pied toute cette fourmillière d'aſſaſſins

ridicules. Ne vous en donnez pas la peine, lui répondit-on; ils travaillent assez à leur ruine. Sachez qu'au bout de dix ans, il ne reste jamais la centième partie de ces misérables; sachez que quand même ils n'auraient pas tiré l'épée, la faim, la fatigue ou l'intempérance les emportent presque tous. D'ailleurs ce n'est pas eux qu'il faut punir, ce sont ces barbares sédentaires qui, du fond de leur cabinet, ordonnent, dans le temps de leur digestion, le massacre d'un million d'hommes, et qui ensuite en font remercier DIEU solennellement. Le voyageur se sentait ému de pitié pour la petite race humaine, dans laquelle il découvrait de si étonnans contrastes. Puisque vous êtes du petit nombre des sages, dit-il à ces messieurs, et qu'apparemment vous ne tuez personne pour de l'argent, dites-moi, je vous en prie, à quoi vous vous occupez? Nous disséquons des mouches, dit le philosophe, nous mesurons des lignes, nous assemblons des nombres, nous sommes d'accord sur deux ou trois points que nous entendons, et nous disputons sur deux ou trois mille que nous n'entendons pas. Il prit aussitôt fantaisie au sirien et au saturnien d'interroger ces atomes pensans, pour savoir les choses dont ils convenaient. Combien comptez-vous, dit celui-ci, de l'étoile de la canicule, à la grande étoile des gemeaux? Ils répondirent tous à la fois: Trente-deux degrés et demi. Combien comptez-vous d'ici à la lune? Soixante demi-diamètres de la terre en nombres ronds. Combien pèse votre air? Il croyait les attraper, mais tous lui dirent que l'air pèse environ neuf cents fois moins qu'un pareil volume de l'eau la plus légère, et dix-neuf mille fois moins que l'or

de ducat. Le petit nain de Saturne, étonné de leurs réponſes, fut tenté de prendre pour des ſorciers ces mêmes gens auxquels il avait refuſé une ame un quart-d'heure auparavant.

Enfin *Micromégas* leur dit : Puiſque vous ſavez ſi bien ce qui eſt hors de vous, ſans doute vous ſavez encore mieux ce qui eſt en dedans. Dites-moi ce que c'eſt que votre ame, et comment vous formez vos idées ? Les philoſophes parlèrent tous à la fois comme auparavant : mais ils furent tous de différens avis. Le plus vieux citait *Ariſtote*, l'autre prononçait le nom de *Deſcartes*, celui-ci de *Mallebranche*, cet autre de *Leibnitz*, cet autre de *Locke*. Un vieux péripatéticien dit tout haut avec confiance : L'ame eſt une *entéléchie*, et une raiſon par qui elle a la puiſſance d'être ce qu'elle eſt. C'eſt ce que déclare expreſſément *Ariſtote*, page 633 de l'édition du louvre.

Ἐντελεχεῖα ἐστι, &c.

Je n'entends pas trop bien le grec, dit le géant. Ni moi non plus, dit la mite philoſophique. Pourquoi donc, reprit le ſirien, citez-vous un certain *Ariſtote* en grec? C'eſt répliqua le ſavant, qu'il faut bien citer ce qu'on ne comprend point du tout dans la langue qu'on entend le moins.

Le cartéſien prit la parole, et dit : L'ame eſt un eſprit pur, qui a reçu dans le ventre de ſa mère toutes les idées métaphyſiques, et qui, en ſortant de là, eſt obligé d'aller à l'école, et d'apprendre tout de nouveau ce qu'elle a ſi bien ſu, et qu'elle ne ſaura plus. Ce n'était donc pas la peine, répondit l'animal de huit lieues, que ton ame fût ſi ſavante dans le

ventre

ventre de ta mère, pour être si ignorante quand tu aurais de la barbe au menton. Mais qu'entends-tu par esprit ? Que me demandez-vous-là, dit le raisonneur ? je n'en ai point d'idée; on dit que ce n'est pas de la matière. Mais sais-tu au moins ce que c'est que de la matière ? Très-bien, répondit l'homme. Par exemple, cette pierre est grise, et d'une telle forme ; elle a ses trois dimensions, elle est pesante et divisible. Hé bien, dit le sirien, cette chose qui te paraît être divisible, pesante et grise, me dirais-tu bien ce que c'est ? tu vois quelques attributs, mais le fond de la chose, le connais-tu ? Non, dit l'autre. Tu ne sais donc point ce que c'est que la matière.

Alors M. *Micromégas* adressant la parole à un autre sage qu'il tenait sur son pouce, lui demanda ce que c'était que son ame, et ce qu'elle fesait ? Rien du tout, répondit le philosophe mallebranchiste, c'est DIEU qui fait tout pour moi; je vois tout en lui, je fais tout en lui ; c'est lui qui fait tout sans que je m'en mêle. Autant vaudrait ne pas être, reprit le sage de Sirius. Et toi, mon ami, dit il à un leibnitzien qui était là, qu'est-ce que ton ame ? C'est, répondit le leibnitzien, une aiguille qui montre les heures pendant que mon corps carillonne ; ou bien, si vous voulez, c'est elle qui carillonne, pendant que mon corps montre l'heure ; ou bien mon ame est le miroir de l'univers, et mon corps est la bordure du miroir : cela est clair.

Un petit partisan de *Locke* était là tout auprès; et quand on lui eut enfin adressé la parole : Je ne sais pas, dit-il, comment je pense, mais je sais que je n'ai jamais pensé qu'à l'occasion de mes sens. Qu'il

y ait des ſubſtances immatérielles et intelligentes, c'eſt de quoi je ne doute pas : mais qu'il ſoit impoſſible à DIEU de communiquer la penſée à la matière, c'eſt de quoi je doute fort Je révère la puiſſance éternelle, il ne m'appartient pas de la borner ; je n'affirme rien, je me contente de croire qu'il y a plus de choſes poſſibles qu'on ne penſe.

L'animal de Sirius ſourit : il ne trouva pas celui-là le moins ſage ; et le nain de Saturne aurait embraſſé le ſectateur de *Locke* ſans l'extrême diſproportion. Mais il y avait là par malheur un petit animalcule en bonnet quarré, qui coupa la parole à tous les animalcules philoſophes ; il dit qu'il ſavait tout le ſecret, que cela ſe trouvait dans la Somme de St *Thomas* ; il regarda de haut en bas les deux habitans céleſtes ; il leur ſoutint que leurs perſonnes, leurs mondes, leurs ſoleils, leurs étoiles, tout était fait uniquement pour l'homme. A ce diſcours nos deux voyageurs ſe laiſsèrent aller l'un ſur l'autre en étouffant de ce rire inextinguible qui, ſelon *Homère*, eſt le partage des dieux ; leurs épaules et leurs ventres allaient et venaient, et dans ces convulſions le vaiſſeau que le ſirien avait ſur ſon ongle tomba dans une poche de la culotte du ſaturnien. Ces deux bonnes gens le cherchèrent long-temps ; enfin ils retrouvèrent l'équipage, et le rajuſtèrent fort proprement. Le ſirien reprit les petites mites ; il leur parla encore avec beaucoup de bonté, quoiqu'il fût un peu fâché dans le fond du cœur de voir que les infiniment petits euſſent un orgueil preſque infiniment grand. Il leur promit de leur faire un beau livre de philoſophie, écrit fort menu pour leur uſage, et que dans ce livre ils verraient

le bout des choſes. Effectivement il leur donna ce volume avant ſon départ : on le porta à Paris à l'académie des ſciences ; mais quand le ſecrétaire l'eut ouvert, il ne vit rien qu'un livre tout blanc: *Ah !* dit-il, *je m'en étais bien douté.*

Fin du ſeptième et dernier chapitre.

HISTOIRE

D'UN

BON BRAMIN.

HISTOIRE
D'UN
BON BRAMIN.

Je rencontrai dans mes voyages un vieux bramin, homme fort ſage, plein d'eſprit et très-ſavant : de plus il était riche, et partant il en était plus ſage encore; car ne manquant de rien, il n'avait beſoin de tromper perſonne. Sa famille était très-bien gouvernée par trois belles femmes qui s'étudiaient à lui plaire; et quand il ne s'amuſait pas avec ſes femmes, il s'occupait à philoſopher.

Près de ſa maiſon, qui était belle, ornée et accompagnée de jardins charmans, demeurait une vieille indienne, bigote, imbécille et aſſez pauvre.

Le bramin me dit un jour : Je voudrais n'être jamais né. Je lui demandai pourquoi. Il me répondit : J'étudie depuis quarante ans, ce ſont quarante années de perdues; j'enſeigne les autres, et j'ignore tout; cet état porte dans mon ame tant d'humiliation et de dégoût, que la vie m'eſt inſupportable : je ſuis né, je vis dans le temps, et je ne ſais pas ce que c'eſt que le temps : je me trouve dans un point entre deux éternités, comme diſent nos ſages, et je n'ai nulle idée de l'éternité : je ſuis compoſé de matière; je penſe, je n'ai jamais pu m'inſtruire de ce qui produit la penſée : j'ignore ſi mon entendement eſt en moi une ſimple faculté, comme celle de

marcher, de digérer, et si je pense avec ma tête comme je prends avec mes mains. Non-seulement le principe de ma pensée m'est inconnu, mais le principe de mes mouvemens m'est également caché : je ne sais pourquoi j'existe ; cependant on me fait chaque jour des questions sur tous ces points ; il faut répondre; je n'ai rien de bon à dire ; je parle beaucoup, et je demeure confus et honteux de moi-même après avoir parlé.

C'est bien pis quand on me demande si *Brama* a été produit par *Vitsnou*, ou s'ils sont tous deux éternels. DIEU m'est témoin que je n'en sais pas un mot, et il y paraît bien à mes réponses. Ah! mon révérend père, me dit-on, apprenez-nous comment le mal inonde toute la terre. Je suis aussi en peine que ceux qui me font cette question : je leur dis quelquefois que tout est le mieux du monde ; mais ceux qui ont été ruinés et mutilés à la guerre n'en croient rien, ni moi non plus : je me retire chez moi accablé de ma curiosité et de mon ignorance. Je lis nos anciens livres, et ils redoublent mes ténèbres. Je parle à mes compagnons ; les uns me répondent qu'il faut jouir de la vie, et se moquer des hommes; les autres croient savoir quelque chose, et se perdent dans des idées extravagantes ; tout augmente le sentiment douloureux que j'éprouve. Je suis près quelquefois de tomber dans le désespoir, quand je songe qu'après toutes mes recherches je ne sais ni d'où je viens, ni ce que je suis, ni où j'irai, ni ce que je deviendrai.

L'état de ce bon homme me fit une vraie peine, personne n'était ni plus raisonnable, ni de meilleure

foi que lui. Je conçus que plus il avait de lumières dans son entendement, et de sensibilité dans son cœur, plus il était malheureux.

Je vis le même jour la vieille femme qui demeurait dans son voisinage : je lui demandai si elle avait jamais été affligée de ne savoir pas comment son ame était faite? Elle ne comprit seulement pas ma question : elle n'avait jamais réfléchi un seul moment de sa vie sur un seul des points qui tourmentaient le bramin : elle croyait aux métamorphoses de *Vitsnou* de tout son cœur, et pourvu qu'elle pût avoir quelquefois de l'eau du Gange pour se laver, elle se croyait la plus heureuse des femmes.

Frappé du bonheur de cette pauvre créature, je revins à mon philosophe, et je lui dis : N'êtes-vous pas honteux d'être malheureux, dans le temps qu'à votre porte il y a un vieil automate qui ne pense à rien, et qui vit content? Vous avez raison, me répondit-il; je me suis dit cent fois que je serais heureux si j'étais aussi sot que ma voisine, et cependant je ne voudrais pas d'un tel bonheur.

Cette réponse de mon bramin me fit une plus grande impression que tout le reste; je m'examinai moi-même, et je vis qu'en effet je n'aurais pas voulu être heureux à condition d'être imbécille.

Je proposai la chose à des philosophes, et ils furent de mon avis. Il y a pourtant, disais-je, une furieuse contradiction dans cette manière de penser : car enfin de quoi s'agit-il? d'être heureux. Qu'importe d'avoir de l'esprit ou d'être sot? Il y a bien plus : ceux qui sont contens de leur être son bien sûrs d'être contens; ceux qui raisonnent ne sont

pas si sûrs de bien raisonner. Il est donc clair, disais-je, qu'il faudrait choisir de n'avoir pas le sens commun, pour peu que ce sens commun contribue à notre mal être. Tout le monde fut de mon avis, et cependant je ne trouvai personne qui voulût accepter le marché de devenir imbécille pour devenir content. De là je conclus que si nous fesons cas du bonheur, nous fesons encore plus de cas de la raison.

Mais après y avoir réfléchi, il paraît que de préférer la raison à la félicité, c'est être très-insensé. Comment donc cette contradiction peut-elle s'expliquer? comme toutes les autres. Il y a là de quoi parler beaucoup.

Fin de l'histoire du bon Bramin.

LE BLANC
ET
LE NOIR.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635360-p0201-7

LE BLANC

ET

LE NOIR

LE BLANC

ET

LE NOIR.

Tout le monde dans la province de Candahar connaît l'aventure du jeune *Ruſtan*. Il était fils unique d'un mirza du pays ; c'eſt comme qui dirait marquis parmi nous, ou baron chez les Allemands. Le mirza ſon père avait un bien honnête. On devait marier le jeune *Ruſtan* à une demoiſelle, ou mirzaſſe de ſa ſorte. Les deux familles le déſiraient paſſionnément. Il devait faire la conſolation de ſes parens, rendre ſa femme heureuſe, et l'être avec elle.

Mais par malheur il avait vu la princeſſe de Cachemire à la foire du Cabul, qui eſt la foire la plus conſidérable du monde, et incomparablement plus fréquentée que celle de Baſſora et d'Aſtracan ; et voici pourquoi le vieux prince de Cachemire était venu à la foire avec ſa fille.

Il avait perdu les deux plus rares pièces de ſon tréſor ; l'une était un diamant gros comme le pouce, ſur lequel ſa fille était gravée par un art que les Indiens poſſédaient alors, et qui s'eſt perdu depuis. L'autre était un javelot qui allait de lui-même où l'on voulait ; ce qui n'eſt pas une choſe bien extraordinaire parmi nous, mais qui l'était à Cachemire.

Un faquier de ſon alteſſe lui vola ces deux bijoux ; Il les porta à la princeſſe. Gardez ſoigneuſement ces

deux pièces, lui dit-il, votre deſtinée en dépend. Il partit alors, et on ne le revit plus. Le duc de Cachemire au déſeſpoir réſolut d'aller voir à la foire de Cabul, ſi de tous les marchands qui s'y rendent des quatre coins du monde, il n'y en aurait pas un qui eût ſon diamant et ſon arme. Il menait ſa fille avec lui dans tous ſes voyages. Elle porta ſon diamant bien enfermé dans ſa ceinture; mais pour le javelot qu'elle ne pouvait ſi bien cacher, elle l'avait enfermé ſoigneuſement à Cachemire dans ſon grand coffre de la Chine.

Ruſtan et elle ſe virent à Cabul; ils s'aimèrent avec toute la bonne foi de leur âge, et toute la tendreſſe de leur pays. La princeſſe, pour gage de ſon amour, lui donna ſon diamant, et *Ruſtan* lui promit à ſon départ de l'aller voir ſecrètement à Cachemire.

Le jeune mirza avait deux favoris qui lui ſervaient de ſecrétaires, d'écuyers, de maîtres-d'hôtel, et de valets de chambre. L'un s'appelait *Topaze;* il était beau, bien fait, blanc comme une circaſſienne, doux et ſerviable comme un arménien, ſage comme un guèbre. L'autre ſe nommait *Ebène;* c'était un nègre fort joli, plus empreſſé, plus induſtrieux que *Topaze*, et qui ne trouvait rien de difficile. Il leur communiqua le projet de ſon voyage. *Topaze* tâcha de l'en détourner avec le zèle circonſpect d'un ſerviteur qui ne voulait pas lui déplaire; il lui repréſenta tout ce qu'il haſardait. Comment laiſſer deux familles au déſeſpoir? comment mettre le couteau dans le cœur de ſes parens? Il ébranla *Ruſtan;* mais *Ebène* le raffermit et leva tous ſes ſcrupules.

Le jeune homme manquait d'argent pour un ſi

long voyage. Le sage *Topaze* ne lui en aurait pas fait prêter; *Ebène* y pourvut. Il prit adroitement le diamant de son maître, en fit faire un faux tout semblable qu'il remit à sa place, et donna le véritable en gage à un arménien pour quelques milliers de roupies.

Quand le marquis eut ses roupies, tout fut prêt pour le départ. On chargea un éléphant de son bagage; on monta à cheval. *Topaze* dit à son maître: J'ai pris la liberté de vous faire des remontrances sur votre entreprise; mais après avoir remontré, il faut obéir; je suis à vous, je vous aime, je vous suivrai jusqu'au bout du monde; mais consultons en chemin l'oracle qui est à deux parasanges d'ici. *Ruslan* y consentit. L'oracle répondit: *Si tu vas à l'Orient, tu seras à l'Occident.* *Ruslan* ne comprit rien à cette réponse. *Topaze* soutint qu'elle ne contenait rien de bon. *Ebène*, toujours complaisant, lui persuada qu'elle était très-favorable.

Il y avait encore un autre oracle dans Cabul; ils y allèrent. L'oracle de Cabul répondit en ces mots: *Si tu possèdes, tu ne posséderas pas; si tu es vainqueur, tu ne vaincras pas; si tu es Ruslan, tu ne le seras pas.* Cet oracle parut encore plus inintelligible que l'autre. Prenez garde à vous, disait *Topaze:* Ne redoutez rien, disait *Ebène;* et ce ministre, comme on peut le croire, avait toujours raison auprès de son maître dont il encourageait la passion et l'espérance.

Au sortir de Cabul, on marcha par une grande forêt, on s'assit sur l'herbe pour manger, on laissa les chevaux paître. On se préparait à décharger l'éléphant qui portait le dîné et le service, lorsqu'on aperçut que

Topaze et *Ebène* n'étaient plus avec la petite caravane. On les appelle, la forêt retentit des noms d'*Ebène* et de *Topaze*. Les valets les cherchent de tous côtés, et rempliſſent la forêt de leurs cris; ils reviennent ſans avoir rien vu, ſans qu'on leur ait répondu. Nous n'avons trouvé, dirent-ils à *Ruſtan*, qu'un vautour qui ſe battait avec un aigle, et qui lui ôtait toutes ſes plumes. Le récit de ce combat piqua la curioſité de *Ruſtan;* il alla à pied ſur le lieu; il n'aperçut ni vautour ni aigle, mais il vit ſon éléphant, encore tout chargé de ſon bagage, qui était aſſailli par un gros rhinocéros. L'un frappait de ſa corne, l'autre de ſa trompe. Le rhinocéros lâcha priſe à la vue de *Ruſtan;* on ramena ſon éléphant, mais on ne trouva plus les chevaux. Il arrive d'étranges choſes dans les forêts quand on voyage, s'écriait *Ruſtan*. Les valets étaient conſternés, et le maître au déſeſpoir d'avoir perdu à la fois ſes chevaux, ſon cher nègre, et le ſage *Topaze*, pour lequel il avait toujours de l'amitié, quoiqu'il ne fût jamais de ſon avis.

L'eſpérance d'être bientôt aux pieds de la belle princeſſe de Cachemire le conſolait, quand il rencontra un grand âne rayé, à qui un ruſtre vigoureux et terrible donnait cent coups de bâton. Rien n'eſt ſi beau, ni ſi rare, ni ſi leger à la courſe que les ânes de cette eſpèce. Celui-ci repondait aux coups redoublés du vilain par des ruades qui auraient pu déraciner un chêne. Le jeune mirza prit, comme de raiſon, le parti de l'âne, qui était une créature charmante. Le ruſtre s'enfuit en diſant à l'âne, tu me le payeras. L'âne remercia ſon libérateur en ſon langage, s'approcha, ſe laiſſa careſſer, et careſſa. *Ruſtan* monte deſſus

après

après avoir dîné, et prend le chemin de Cachemire avec ses domestiques, qui suivent les uns à pied, les autres montés sur l'éléphant.

A peine était-il sur son âne que cet animal tourne vers Cabul, au lieu de suivre la route de Cachemire. Son maître a beau tourner la bride, donner des saccades, serrer les genoux, appuyer des éperons, rendre la bride, tirer à lui, fouetter à droite et à gauche, l'animal opiniâtre courait toujours vers Cabul.

Rustan suait, se démenait, se désespérait, quand il rencontre un marchand de chameaux qui lui dit : Maître, vous avez-là un âne bien malin qui vous mène où vous ne voulez pas aller ; si vous voulez me le céder, je vous donnerai quatre de mes chameaux à choisir. *Rustan* remercia la Providence de lui avoir procuré un si bon marché. *Topaze* avait grand tort, dit-il, de me dire que mon voyage serait malheureux. Il monte sur le plus beau chameau, les trois autres suivent ; il rejoint sa caravane, et se voit dans le chemin de son bonheur.

A peine a-t-il marché quatre parasanges qu'il est arrêté par un torrent profond, large et impétueux, qui roulait des rochers blanchis d'écume. Les deux rivages étaient des précipices affreux qui éblouissaient la vue et glaçaient le courage ; nul moyen de passer, nul d'aller à droite ou à gauche. Je commence à craindre, dit *Rustan*, que *Topaze* n'ait eu raison de blâmer mon voyage, et moi grand tort de l'entreprendre ; encore s'il était ici, il me pourrait donner quelques bons avis. Si j'avais *Ebène*, il me consolerait, et il trouverait des expédiens; mais tout me manque.

Son embarras était augmenté par la consternation de sa troupe : la nuit était noire, on la passa à se lamenter. Enfin la fatigue et l'abattement endormirent l'amoureux voyageur. Il se réveille au point du jour, et voit un beau pont de marbre élevé sur le torrent d'une rive à l'autre.

Ce furent des exclamations, des cris d'étonnement et de joie. Est-il possible ? est-ce un songe ? quel prodige ! quel enchantement ! oserons-nous passer ? Toute la troupe se mettait à genoux, se relevait, allait au pont, baisait la terre, regardait le ciel, étendait les mains, posait le pied en tremblant, allait, revenait, était en extase ; et *Rustan* disait : Pour le coup le ciel me favorise : *Topaze* ne savait ce qu'il disait ; les oracles étaient en ma faveur ; *Ebène* avait raison ; mais pourquoi n'est-il pas ici ?

A peine la troupe fut-elle au-delà du torrent que voilà le pont qui s'abyme dans l'eau avec un fracas épouvantable. Tant mieux ! tant mieux ! s'écria *Rustan*, DIEU soit loué, le ciel soit béni ! il ne veut pas que je retourne dans mon pays, où je n'aurais été qu'un simple gentilhomme ; il veut que j'épouse ce que j'aime. Je serai prince de Cachemire ; c'est ainsi qu'en *possédant* ma maîtresse je ne *posséderai* pas mon petit marquisat à Candahar. *Je serai Rustan, et je ne le serai pas*, puisque je deviendrai un grand prince : voilà une grande partie de l'oracle expliquée nettement en ma faveur, le reste s'expliquera de même : je suis trop heureux ; mais pourquoi *Ebène* n'est-il pas auprès de moi ? je le regrette mille fois plus que *Topaze*.

Il avança encore quelques parasanges avec la plus grande allégresse ; mais sur la fin du jour une enceinte de montagnes plus roides qu'une contrescarpe, et plus hautes que n'aurait été la tour de Babel, si elle avait été achevée, barra entièrement la caravane saisie de crainte.

Tout le monde s'écria : DIEU veut que nous périssions ici ; il n'a brisé le pont que pour nous ôter tout espoir de retour ; il n'a élevé la montagne que pour nous priver de tout moyen d'avancer. O *Rustan !* ô malheureux marquis ! nous ne verrons jamais Cachemire, nous ne rentrerons jamais dans la terre de Candahar.

La plus cuisante douleur, l'abattement le plus accablant succédaient dans l'ame de *Rustan* à la joie immodérée qu'il avait ressentie, aux espérances dont il s'était enivré. Il était bien loin d'interpréter les prophéties à son avantage. O ciel ! ô DIEU paternel ! faut-il que j'aie perdu mon ami *Topaze !*

Comme il prononçait ces paroles en poussant de profonds soupirs, et en versant des larmes au milieu de ses suivans désespérés, voilà la base de la montagne qui s'ouvre, une longue galerie en voûte, éclairée de cent mille flambeaux, se présente aux yeux éblouis ; et *Rustan* de s'écrier, et ses gens de se jeter à genoux, et de tomber d'étonnement à la renverse, et de crier miracle ! et de dire : *Rustan* est le favori de *Vitsnou*, le bien-aimé de *Brama*, il sera le maître du monde : *Rustan* le croyait, il était hors de lui, élevé au-dessus de lui-même. Ah ! *Ebène*, mon cher *Ebène !* où êtes-vous ? que n'êtes-vous

témoin de toutes ces merveilles ! comment vous ai-je perdu ? belle princeſſe de Cachemire, quand reverrai-je vos charmes ?

Il avance avec ſes domeſtiques, ſon éléphant, ſes chameaux, ſous la voûte de la montagne, au bout de laquelle il entre dans une prairie émaillée de fleurs, et bordée de ruiſſeaux : au bout de la prairie ce ſont des allées d'arbres à perte de vue ; et au bout de ces allées, une rivière, le long de laquelle ſont mille maiſons de plaiſance, avec des jardins délicieux. Il entend par-tout des concerts de voix et d'inſtrumens ; il voit des danſes ; il ſe hâte de paſſer un des ponts de la rivière ; il demande au premier homme qu'il rencontre quel eſt ce beau pays.

Celui auquel il s'adreſſait lui répondit : Vous êtes dans la province de Cachemire ; vous voyez les habitans dans la joie et dans les plaiſirs ; nous célébrons les noces de notre belle princeſſe qui va ſe marier avec le ſeigneur *Barbabou* à qui ſon père l'a promiſe ; que DIEU perpétue leur félicité ! A ces paroles *Ruſtan* tomba évanoui, et le ſeigneur cachemirien crut qu'il était ſujet à l'épilepſie ; il le fit porter dans ſa maiſon où il fut long-temps ſans connaiſſance. On alla chercher les deux plus habiles médecins du canton ; ils tâtèrent le pouls du malade qui, ayant repris un peu ſes eſprits, pouſſait des ſanglots, roulait les yeux, et s'écriait de temps en temps : *Topaze*, *Topaze*, vous aviez bien raiſon !

L'un des deux médecins dit au ſeigneur cachemirien. Je vois à ſon accent que c'eſt un jeune

homme de Candahar à qui l'air de ce pays ne vaut rien; il faut le renvoyer chez lui; je vois à ses yeux qu'il est devenu fou; confiez-le-moi, je le remènerai dans sa patrie, et je le guérirai. L'autre médecin assura qu'il n'était malade que de chagrin, qu'il fallait le mener aux noces de la princesse, et le faire danser. Pendant qu'ils consultaient, le malade reprit ses forces; les deux médecins furent congédiés, et *Rustan* demeura tête-à-tête avec son hôte.

Seigneur, lui dit-il, je vous demande pardon de m'être évanoui devant vous, je sais que cela n'est pas poli; je vous supplie de vouloir bien accepter mon éléphant, en reconnaissance des bontés dont vous m'avez honoré. Il lui conta ensuite toutes ses aventures, en se gardant bien de lui parler de l'objet de son voyage. Mais au nom de *Vitsnou* et de *Brama*, lui dit-il, apprenez-moi quel est cet heureux *Barbabou* qui épouse la princesse de Cachemire; pourquoi son père l'a choisi pour gendre, et pourquoi la princesse l'a accepté pour son époux.

Seigneur, lui dit le cachemirien, la princesse n'a point du tout accepté *Barbabou*: au contraire, elle est dans les pleurs, tandis que toute la province célèbre avec joie son mariage; elle s'est enfermée dans la tour de son palais; elle ne veut voir aucune des réjouissances qu'on fait pour elle. *Rustan* en entendant ces paroles se sentit renaître; l'éclat de ses couleurs, que la douleur avait flétries, reparut sur son visage. Dites-moi, je vous prie, continua-t-il, pourquoi le prince de Cachemire s'obstine à donner sa fille à un *Barbabou* dont elle ne veut pas?

Voici le fait, répondit le cachemirien. Savez-vous que notre auguſte prince avait perdu un gros diamant et un javelot qui lui tenaient fort au cœur? Ah! je le ſais très-bien, dit *Ruſtan*. Apprenez donc, dit l'hôte, que notre prince, au déſeſpoir de n'avoir point de nouvelles de ſes deux bijoux, après les avoir fait long-temps chercher par toute la terre, a promis ſa fille à quiconque lui rapporterait l'un ou l'autre. Il eſt venu un ſeigneur *Barbabou* qui était muni du diamant, et il épouſe demain la princeſſe.

Ruſtan pâlit, bégaya un compliment, prit congé de ſon hôte, et courut ſur ſon dromadaire à la ville capitale où ſe devait faire la cérémonie. Il arrive au palais du prince, il dit qu'il a des choſes importantes à lui communiquer; il demande une audience, on lui répond que le prince eſt occupé des préparatifs de la noce: c'eſt pour cela même, dit-il, que je veux lui parler. Il preſſe tant qu'il eſt introduit. Monſeigneur, dit-il, que DIEU couronne tous vos jours de gloire et de magnificence! votre gendre eſt un fripon.

Comment un fripon? qu'oſez-vous dire? eſt-ce ainſi qu'on parle à un duc de Cachemire du gendre qu'il a choiſi? Oui, un fripon, reprit *Ruſtan;* et pour le prouver à votre alteſſe, c'eſt que voici votre diamant que je vous rapporte.

Le duc tout étonné confronta les deux diamans; et comme il ne s'y connaiſſait guère, il ne put dire quel était le véritable. Voilà deux diamans, dit-il, et je n'ai qu'une fille; me voilà dans un étrange

embarras! Il fit venir *Barbabou*, et lui demanda s'il ne l'avait point trompé. *Barbabou* jura qu'il avait acheté son diamant d'un arménien; l'autre ne disait pas de qui il tenait le sien, mais il proposa un expédient : ce fut qu'il plût à son alteſſe de le faire combattre sur le champ contre son rival. Ce n'est pas assez que votre gendre donne un diamant, disait-il, il faut aussi qu'il donne des preuves de valeur : ne trouvez-vous pas bon que celui qui tuera l'autre épouse la princeſſe? Très-bon, répondit le prince, ce sera un fort beau spectacle pour la cour; battez-vous vîte tous deux; le vainqueur prendra les armes du vaincu, selon l'usage de Cachemire, et il épousera ma fille.

Les deux prétendans descendent aussitôt dans la cour. Il y avait sur l'escalier une pie et un corbeau. Le corbeau criait, battez-vous, battez-vous; la pie, ne vous battez pas. Cela fit rire le prince, les deux rivaux y prirent garde à peine : ils commencent le combat; tous les courtisans faisaient un cercle autour d'eux. La princeſſe, se tenant toujours renfermée dans sa tour, ne voulut point assister à ce spectacle; elle était bien loin de se douter que son amant fût à Cachemire, et elle avait tant d'horreur pour *Barbabou* qu'elle ne voulait rien voir. Le combat se passa le mieux du monde; *Barbabou* fut tué roide, et le peuple en fut charmé parce qu'il était laid, et que *Ruſtan* était fort joli : c'est presque toujours ce qui décide de la faveur publique.

Le vainqueur revêtit la cotte de maille, l'écharpe et le casque du vaincu, et vint suivi de toute la cour,

au son des fanfares, se présenter sous les fenêtres de sa maîtresse. Tout le monde criait : Belle princesse, venez voir votre beau mari qui a tué son vilain rival ; ses femmes répétaient ces paroles. La princesse mit par malheur la tête à la fenêtre, et, voyant l'armure d'un homme qu'elle abhorrait, elle courut en désespérée à son coffre de la Chine, et tira le javelot fatal qui alla percer son cher *Ruslan* au défaut de la cuirasse ; il jeta un grand cri, et à ce cri la princesse crut reconnaître la voix de son malheureux amant.

Elle descend échevelée, la mort dans les yeux et dans le cœur. *Ruslan* était déjà tombé tout sanglant dans les bras de son père. Elle le voit : ô moment ! ô vue ! ô reconnaissance dont on ne peut exprimer ni la douleur, ni la tendresse, ni l'horreur ! Elle se jette sur lui, elle l'embrasse : Tu reçois, lui dit-elle, les premiers et les derniers baisers de ton amante et de ta meurtrière. Elle retire le dard de la plaie, l'enfonce dans son cœur, et meurt sur l'amant qu'elle adore. Le père épouvanté, éperdu, prêt à mourir comme elle, tâche en vain de la rappeler à la vie ; elle n'était plus. Il maudit ce dard fatal, le brise en morceaux, jette au loin ses deux diamans funestes ; et, tandis qu'on prépare les funérailles de sa fille, au lieu de son mariage, il fait transporter dans son palais *Ruslan* ensanglanté, qui avait encore un reste de vie.

On le porte dans un lit. La première chose qu'il voit aux deux côtés de ce lit de mort, c'est *Topaze* et *Ebène*. Sa surprise lui rendit un peu de force. Ah ! cruels, dit-il, pourquoi m'avez-vous abandonné ?



Elle le voit: ô moment! ô vue! ô reconnaissance

Le Blanc et le Noir.

J. M. Moreau le J.e inv. 1787 *De Longueil Sculp.*

peut-être la princeſſe vivrait encore, ſi vous aviez été près du malheureux *Ruſtan*. Je ne vous ai pas abandonné un ſeul moment, dit *Topaze*. J'ai toujours été près de vous, dit *Ebène*.

Ah ! que dites-vous ? pourquoi inſulter à mes derniers momens ? répondit *Ruſtan* d'une voix languiſſante. Vous pouvez m'en croire, dit *Topaze ;* vous ſavez que je n'approuvai jamais ce fatal voyage dont je prévoyais les horribles ſuites. C'eſt moi qui étais l'aigle qui a combattu contre le vautour, et qu'il a déplumé ; j'étais l'éléphant qui emportait le bagage, pour vous forcer à retourner dans votre patrie ; j'étais l'âne rayé qui vous ramenait malgré vous chez votre père : c'eſt moi qui ai égaré vos chevaux ; c'eſt moi qui ai formé le torrent qui vous empêchait de paſſer ; c'eſt moi qui ai élevé la montagne qui vous fermait un chemin ſi funeſte ; j'étais le médecin qui vous conſeillait l'air natal ; j'étais la pie qui vous criait de ne point combattre.

Et moi, dit *Ebène*, j'étais le vautour qui a déplumé l'aigle, le rhinocéros qui donnait cent coups de cornes à l'éléphant, le vilain qui battait l'âne rayé, le marchand qui vous donnait des chameaux pour courir à votre perte ; j'ai bâti le pont ſur lequel vous avez paſſé ; j'ai creuſé la caverne que vous avez traverſée ; je ſuis le médecin qui vous encourageait à marcher, le corbeau qui vous criait de vous battre.

Hélas ! ſouviens-toi des oracles, dit *Topaze ! ſi tu vas à l'Orient, tu ſeras à l'Occident*. Oui, dit *Ebène*, on enſevelit ici les morts le viſage tourné à l'Occident : l'oracle était clair, que ne l'as-tu compris ? *Tu as*

poſſédé, et tu ne poſſédais pas; car tu avais le diamant, mais il était faux, et tu n'en ſavais rien. Tu es vainqueur, et tu meurs; tu es *Ruſlan*, et tu ceſſes de l'être : tout a été accompli.

Comme il parlait ainſi, quatre ailes blanches couvrirent le corps de *Topaze*, et quatre ailes noires celui d'*Ebène*. Que vois-je, s'écria *Ruſlan*? *Topaze* et *Ebène* répondirent enſemble : Tu vois tes deux génies. Hé! Meſſieurs, leur dit le malheureux *Ruſlan*, de quoi vous mêliez-vous? et pourquoi deux génies pour un pauvre homme? C'eſt la loi, dit *Topaze;* chaque homme a ſes deux génies, c'eſt *Platon* qui l'a dit le premier, et d'autres l'ont répété enſuite; tu vois que rien n'eſt plus véritable : moi qui te parle, je ſuis ton bon génie, et ma charge était de veiller auprès de toi juſqu'au dernier moment de ta vie, je m'en ſuis fidèlement acquitté.

Mais, dit le mourant, ſi ton emploi était de me ſervir, je ſuis donc d'une nature fort ſupérieure à la tienne; et puis, comment oſes-tu dire que tu es mon bon génie, quand tu m'as laiſſé tromper dans tout ce que j'ai entrepris, et que tu me laiſſes mourir moi et ma maîtreſſe miſérablement? Hélas! c'était ta deſtinée, dit *Topaze*. Si c'eſt la deſtinée qui fait tout, dit le mourant, à quoi un génie eſt-il bon? Et toi, *Ebène*, avec tes quatre ailes noires, tu es apparemment mon mauvais génie? Vous l'avez dit, répondit *Ebène*. Mais tu étais donc auſſi le mauvais génie de ma princeſſe? Non, elle avait le ſien, et je l'ai parfaitement ſecondé. Ah! maudit *Ebène*, ſi tu es ſi méchant, tu n'appartiens donc pas au même

maître que *Topaze* ? vous avez été formés tous deux par deux principes différens, dont l'un est bon, et l'autre méchant de sa nature ? Ce n'est pas une conséquence, dit *Ebène*, mais c'est une grande difficulté. Il n'est pas possible, reprit l'agonisant, qu'un être favorable ait fait un génie si funeste. Possible ou non possible, repartit *Ebène*, la chose est comme je te le dis. Hélas ! dit *Topaze*, mon pauvre ami, ne vois-tu pas que ce coquin-là a encore la malice de te faire disputer pour allumer ton sang et précipiter l'heure de ta mort ? Va, je ne suis guère plus content de toi que de lui, dit le triste *Ruslan* : il avoue du moins qu'il a voulu me faire du mal ; et toi qui prétendais me défendre, tu ne m'as servi de rien. J'en suis bien fâché, dit le bon génie. Et moi aussi, dit le mourant; il y a quelque chose là-dessous que je ne comprends pas. Ni moi non plus, dit le pauvre bon génie. J'en ferai instruit dans un moment, dit *Ruslan*. C'est ce que nous verrons, dit *Topaze*. Alors tout disparut. *Ruslan* se retrouva dans la maison de son père, dont il n'était pas sorti, et dans son lit où il avait dormi une heure.

Il se réveille en sursaut tout en sueur, tout égaré; il se tâte, il appelle, il crie, il sonne. Son valet de chambre *Topaze* accourt en bonnet de nuit, et tout en bâillant. Suis-je mort, suis-je en vie, s'écria *Ruslan* ? la belle princesse de Cachemire en réchappera-t-elle ?... Monseigneur rêve-t-il, répondit froidement *Topaze* ?

Ah ! s'écriait *Ruslan*, qu'est donc devenu ce barbare *Ebène* avec ses quatre ailes noires ? c'est lui qui me

fait mourir d'une mort si cruelle. — Monseigneur, je l'ai laissé là-haut qui ronfle; voulez-vous qu'on le fasse descendre? — Le scélérat! il y a six mois entiers qu'il me persécute; c'est lui qui me mena à cette fatale foire de Cabul; c'est lui qui m'escamota le diamant que m'avait donné la princesse; il est seul la cause de mon voyage, de la mort de ma princesse, et du coup de javelot dont je meurs à la fleur de mon âge.

Rassurez-vous, dit *Topaze*, vous n'avez jamais été à Cabul; il n'y a point de princesse de Cachemire; son père n'a jamais eu que deux garçons qui sont actuellement au collége. Vous n'avez jamais eu de diamant; la princesse ne peut être morte; puisqu'elle n'est pas née; et vous vous portez à merveille.

Comment, il n'est pas vrai que tu m'assistais à la mort dans le lit du prince de Cachemire? Ne m'as-tu pas avoué que, pour me garantir de tant de malheurs, tu avais été aigle, éléphant, âne rayé, médecin et pie? — Monseigneur, vous avez rêvé tout cela: nos idées ne dépendent pas plus de nous dans le sommeil que dans la veille. DIEU a voulu que cette file d'idées vous ait passé par la tête, pour vous donner apparemment quelque instruction dont vous ferez votre profit.

Tu te moques de moi, reprit *Rustan;* combien de temps ai-je dormi? — Monseigneur, vous n'avez encore dormi qu'une heure. — Hé bien, maudit raisonneur, comment veux-tu qu'en une heure de temps j'aie été à la foire de Cabul il y a six mois, que j'en sois revenu, que j'aie fait le voyage de Cachemire, et que nous soyons morts *Barbabou*, la princesse et moi?

— Monseigneur, il n'y a rien de plus aisé et de plus ordinaire, et vous auriez pu réellement faire le tour du monde, et avoir beaucoup plus d'aventures en bien moins de temps.

N'est-il pas vrai que vous pouvez lire en une heure l'abrégé de l'histoire des Perses écrite par *Zoroastre*? cependant cet abrégé contient huit cents mille années. Tous ces événemens passent sous vos yeux l'un après l'autre en une heure; or vous m'avouerez qu'il est aussi aisé à *Brama* de les resserrer tous dans l'espace d'une heure, que de les étendre dans l'espace de huit cents mille années; c'est précisément la même chose. Figurez-vous que le temps tourne sur une roue dont le diamètre est infini. Sous cette roue immense est une multitude innombrable de roues les unes dans les autres; celle du centre est imperceptible, et fait un nombre infini de tours précisément dans le même temps que la grande roue n'en achève qu'un. Il est clair que tous les événemens, depuis le commencement du monde jusqu'à sa fin, peuvent arriver successivement en beaucoup moins de temps que la cent millième partie d'une seconde; et on peut dire même que la chose est ainsi.

Je n'y entends rien, dit *Rustan*. Si vous voulez, dit *Topaze*, j'ai un perroquet qui vous le fera aisément comprendre. Il est né quelque temps avant le déluge; il a été dans l'arche; il a beaucoup vu; cependant il n'a encore qu'un an et demi : il vous contera son histoire qui est fort intéressante.

Allez vîte chercher votre perroquet, dit *Rustan;* il m'amusera jusqu'à ce que je puisse me rendormir.

Il eſt chez ma ſœur la religieuſe, dit *Topaze;* je vais le chercher, vous en ſerez content; ſa mémoire eſt fidelle, il conte ſimplement, ſans chercher à montrer de l'eſprit à tout propos, et ſans faire des phraſes. Tant mieux, dit *Ruſtan*, voilà comme j'aime les contes. On lui amena le perroquet, lequel parla ainſi.

N. B. *Mademoiſelle Catherine Vadé n'a jamais pu trouver l'hiſtoire du perroquet dans le porte-feuille de feu ſon couſin Antoine Vadé, auteur de ce conte. C'eſt grand dommage, vu le temps auquel vivait ce perroquet.*

JEANNOT

ET

COLIN.

JEANNOT

JEANNOT

ET

COLIN.

PLUSIEURS personnes dignes de foi ont vu *Jeannot* et *Colin* à l'école dans la ville d'Issoire en Auvergne, ville fameuse dans tout l'univers par son collége et par ses chaudrons. *Jeannot* était fils d'un marchand de mulets très-renommé; *Colin* devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, et qui, après avoir payé la taille, le taillon, les aides et gabelles, le sou pour livre, la capitation et les vingtièmes, ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année.

Jeannot et *Colin* étaient fort jolis pour des Auvergnats; ils s'aimaient beaucoup; et ils avaient ensemble de petites privautés, de petites familiarités, dont on se ressouvient toujours avec agrément quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Le temps de leurs études était sur le point de finir, quand un tailleur apporta à *Jeannot* un habit de velours à trois couleurs, avec une veste de Lyon de fort bon goût: le tout était accompagné d'une lettre à M. de *la Jeannotière*. *Colin* admira l'habit, et ne fut point jaloux; mais *Jeannot* prit un air de supériorité qui affligea *Colin*. Dès ce moment *Jeannot* n'étudia plus, se regarda au miroir, et mépriſa tout le monde. Quelque temps après, un valet de chambre

arrive en poste, et apporte une seconde lettre à monsieur le marquis de *la Jeannotière ;* c'était un ordre de monsieur son père, de faire venir monsieur son fils à Paris, *Jeannot* monta en chaise en tendant la main à *Colin* avec un sourire de protection assez noble. *Colin* sentit son néant, et pleura. *Jeannot* partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire doivent savoir que M. *Jeannot*, le père, avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes ? C'est parce qu'on est heureux. M. *Jeannot* était bien fait, sa femme aussi, et elle avait encore de la fraîcheur. Ils allèrent à Paris pour un procès qui les ruinait, lorsque la fortune, qui élève et qui abaisse les hommes à son gré, les présenta à la femme d'un entrepreneur des hôpitaux des armées, homme d'un grand talent, et qui pouvait se vanter d'avoir tué plus de soldats en un an que le canon n'en fait périr en dix. *Jeannot* plut à madame ; la femme de *Jeannot* plut à monsieur. *Jeannot* fut bientôt de part dans l'entreprise ; il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on est dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à se laisser aller ; on fait sans peine une fortune immense. Les gredins, qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles, ouvrent des yeux étonnés ; ils ne savent comment vous avez pu parvenir ; ils vous envient au hasard, et font contre vous des brochures que vous ne lisez point. C'est ce qui arriva à *Jeannot* le père, qui fut bientôt M. de *la Jeannotière*, et qui, ayant acheté un marquisat au bout de six mois, retira de l'école monsieur le marquis, son fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de complimens à son ancien camarade, *et lui fit ces lignes pour le congratuler*. Le petit marquis ne lui fit point de réponse: *Colin* en fut malade de douleur.

Le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis : ce gouverneur qui était un homme du bel air, et qui ne savait rien, ne put rien enseigner à son pupille. Monsieur voulait que son fils apprît le latin, madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maison commença par lui dire : Monsieur, comme vous savez le latin, et que vous êtes un homme de la cour . . . Moi, Monsieur, du latin! je n'en sais pas un mot, répondit le bel-esprit, et bien m'en a pris : il est clair qu'on parle beaucoup mieux sa langue quand on ne partage pas son application entre elle et des langues étrangères. Voyez toutes nos dames, elles ont l'esprit plus agréable que les hommes; leurs lettres sont écrites avec cent fois plus de grâce; elles n'ont sur nous cette supériorité que parce qu'elles ne savent pas le latin.

Hé bien, n'avais-je pas raison? dit madame. Je veux que mon fils soit un homme d'esprit, qu'il réussisse dans le monde; et vous voyez bien que s'il savait le latin, il serait perdu. Joue-t-on, s'il vous plaît, la comédie et l'opéra en latin? plaide-t-on en latin quand on a un procès? fait-on l'amour en latin? Monsieur, ébloui de ces raisons, passa condamnation, et il fut conclu que le jeune marquis ne perdrait point son temps à connaître *Cicéron*, *Horace*, et *Virgile*. Mais qu'apprendra-t-il donc? car encore

faut-il qu'il sache quelque chose ; ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie ? A quoi cela lui servira-t-il ? répondit le gouverneur. Quand monsieur le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins ? ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas besoin d'un quart de cercle pour voyager, et on va très-commodément de Paris en Auvergne, sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve.

Vous avez raison, répliqua le père ; mais j'ai entendu parler d'une belle science qu'on appelle, je crois, l'*astronomie*. Quelle pitié ! repartit le gouverneur ; se conduit-on par les astres dans ce monde ? et faudra-t-il que monsieur le marquis se tue à calculer une éclipse, quand il la trouve à point nommé dans l'almanach, qui lui enseigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune, et celui de toutes les princesses de l'Europe ?

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis était au comble de la joie ; le père était très-indécis. Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils ? disait-il. A être aimable, répondit l'ami que l'on consultait ; et s'il sait *les moyens de plaire*, il saura tout : c'est un art qu'il apprendra chez madame sa mère, sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine.

Madame à ce discours embrassa le gracieux ignorant, et lui dit : On voit bien, monsieur, que vous êtes l'homme du monde le plus savant ; mon fils vous devra toute son éducation : je m'imagine pourtant qu'il ne serait pas mal qu'il sût un peu d'histoire. Hélas ! madame, à quoi cela est-il bon ? répondit-il ;

il n'y a certainement d'agréable et d'utile que l'hiſtoire du jour. Toutes les hiſtoires anciennes, comme le diſait un de nos beaux-eſprits, ne ſont que des fables convenues; et pour les modernes, c'eſt un chaos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à monſieur votre fils que *Charlemagne* ait inſtitué les douze pairs de France, et que ſon ſucceſſeur ait été bègue?

Rien n'eſt mieux dit, s'écria le gouverneur, on étouffe l'eſprit des enfans ſous un amas de connaiſſances inutiles; mais de toutes les ſciences la plus abſurde, à mon avis, et celle qui eſt la plus capable d'étouffer toute eſpèce de génie, c'eſt la géométrie. Cette ſcience ridicule a pour objet des ſurfaces, des lignes et des points qui n'exiſtent pas dans la nature. On fait paſſer en eſprit cent mille lignes courbes entre un cercle et une ligne droite qui le touche, quoique dans la réalité on n'y puiſſe pas paſſer un fétu. La géométrie, en vérité, n'eſt qu'une mauvaiſe plaiſanterie.

Monſieur et madame n'entendaient pas trop ce que le gouverneur voulait dire; mais ils furent entièrement de ſon avis.

Un ſeigneur comme monſieur le marquis, continua-t-il, ne doit pas ſe deſſécher le cerveau dans ces vaines études. Si un jour il a beſoin d'un géomètre ſublime pour lever le plan de ſes terres, il les fera arpenter pour ſon argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de ſa nobleſſe qui remonte aux temps les plus reculés, il enverra chercher un bénédictin. Il en eſt de même de tous les arts. Un jeune ſeigneur heureuſement né n'eſt ni peintre, ni muſicien, ni architecte, ni

ſculpteur ; mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par ſa magnificence. Il vaut ſans doute mieux les protéger que de les exercer ; il ſuffit que monſieur le marquis ait du goût ; c'eſt aux artiſtes à travailler pour lui ; et c'eſt en quoi on a très-grande raiſon de dire que les gens de qualité, (j'entends ceux qui ſont très-riches) ſavent tout ſans avoir rien appris, parce qu'en effet ils ſavent à la longue juger de toutes les choſes qu'ils commandent et qu'ils paient.

L'aimable ignorant prit alors la parole, et dit : Vous avez très-bien remarqué, Madame, que la grande fin de l'homme eſt de reuſſir dans la ſociété. De bonne foi, eſt-ce par les ſciences qu'on obtient ce ſuccès ? s'eſt-on jamais aviſé dans la bonne compagnie de parler de géométrie ? demande-t-on jamais à un honnête homme quel aſtre ſe lève aujourd'hui avec le ſoleil ? s'informe-t-on à ſouper ſi *Clodion le chevelu* paſſa le Rhin ? Non, ſans doute, s'écria la marquiſe de *la Jeannotière* que ſes charmes avaient initiée quelquefois dans le beau monde, et monſieur mon fils ne doit point éteindre ſon génie par l'étude de tous ces fatras ; mais enfin que lui apprendra-t-on ? car il eſt bon qu'un jeune ſeigneur puiſſe briller dans l'occaſion, comme dit monſieur mon mari. Je me ſouviens d'avoir ouï dire à un abbé, que la plus agréable des ſciences était une choſe dont j'ai oublié le nom, mais qui commence par un *B*. — Par un *B*, madame ? ne ſerait-ce point la botanique ? — Non, ce n'était point de botanique qu'il me parlait ; elle commençait, vous dis-je, par un *B*, et finiſſait par un *on*. — Ah, j'entends,

madame, c'eſt le blaſon; c'eſt, à la vérité, une ſcience fort profonde; mais elle n'eſt plus à la mode depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ſes armes aux portières de ſon carroſſe; c'était la choſe du monde la plus utile dans un Etat bien policé. D'ailleurs cette étude ſerait infinie; il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ſes armoiries; et vous ſavez que tout ce qui devient commun eſt peu fêté. Enfin, après avoir examiné le fort et le faible des ſciences, il fut décidé que monſieur le marquis apprendrait à danſer.

La nature, qui fait tout, lui avait donné un talent qui ſe développa bientôt avec un ſuccès prodigieux, c'était de chanter agréablement des vaudevilles. Les grâces de la jeuneſſe, jointes à ce don ſupérieur, le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande eſpérance. Il fut aimé des femmes; et, ayant la tête toute pleine de chanſons, il en fit pour ſes maîtreſſes. Il pillait *Bacchus et l'Amour* dans un vaudeville, *la nuit et le jour* dans un autre, *les charmes et les alarmes* dans un troiſième; mais comme il y avait toujours dans ſes vers quelques pieds de plus ou de moins qu'il ne fallait, il les feſait corriger moyennant vingt louis d'or par chanſon; et il fut mis dans l'*Année littéraire* au rang des *la Fare*, des *Chaulieu*, des *Hamilton*, des *Sarraſin* et des *Voiture*.

Madame la marquiſe crut alors être la mère d'un bel-eſprit, et donna à ſouper aux beaux-eſprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renverſée; il acquit l'art de parler ſans s'entendre, et ſe perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Quand ſon père le vit ſi éloquent, il regretta vivement

de ne lui avoir pas fait apprendre le latin, car il lui aurait acheté une grande charge dans la robe. La mère, qui avait des sentimens plus nobles, se chargea de solliciter un régiment pour son fils, et en attendant il fit l'amour. L'amour est quelquefois plus cher qu'un régiment. Il dépensa beaucoup, pendant que ses parens s'épuisaient encore davantage à vivre en grands seigneurs.

Une jeune veuve de qualité, leur voisine, qui n'avait qu'une fortune médiocre, voulut bien se résoudre à mettre en sureté les grands biens de monsieur et de madame de *la Jeannotière*, en se les appropriant, et en épousant le jeune marquis. Elle l'attira chez elle, se laissa aimer, lui fit entrevoir qu'il ne lui était pas indifférent, le conduisit par degrés, l'enchanta, le subjugua sans peine. Elle lui donnait tantôt des éloges, tantôt des conseils; elle devint la meilleure amie du père et de la mère. Une vieille voisine proposa le mariage; les parens, éblouis de la splendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la proposition: ils donnèrent leur fils unique à leur amie intime. Le jeune marquis allait épouser une femme qu'il adorait et dont il était aimé; les amis de la maison le félicitaient; on allait rédiger les articles, en travaillant aux habits de noce et à l'épithalame.

Il était un matin aux genoux de la charmante épouse que l'amour, l'estime et l'amitié allaient lui donner; ils goûtaient, dans une conversation tendre et animée, les prémices de leur bonheur; ils s'arrangeaient pour mener une vie délicieuse, lorsqu'un valet de chambre de madame la mère arrive tout

effaré, Voici bien d'autres nouvelles, dit-il; des huissiers déménagent la maison de monsieur et de madame; tout est saisi par des créanciers; on parle de prise de corps, et je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages. Voyons un peu, dit le marquis, ce que c'est que ça, ce que c'est que cette aventure-là. Oui, dit la veuve, allez punir ces coquins-là, allez vîte. Il y court, il arrive à la maison; son père était déjà emprisonné: tous les domestiques avaient fui chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avaient pu. Sa mère était seule, sans secours, sans consolation, noyée dans les larmes; il ne lui restait rien que le souvenir de sa fortune, de sa beauté, de ses fautes et de ses folles dépenses.

Après que le fils eut long-temps pleuré avec la mère, il lui dit enfin: Ne nous désespérons pas; cette jeune veuve m'aime éperdument, elle est plus généreuse encore que riche, je réponds d'elle; je vole à elle, et je vais vous l'amener. Il retourne donc chez sa maîtresse; il la trouve tête à tête avec un jeune officier fort aimable. Quoi! c'est vous, M. de *la Jeannotière*, que venez-vous faire ici? abandonne-t-on ainsi sa mère? allez chez cette pauvre femme, et dites-lui que je lui veux toujours du bien: j'ai besoin d'une femme de chambre, et je lui donnerai la préférence. Mon garçon, tu me parais assez bien tourné, lui dit l'officier; si tu veux entrer dans ma compagnie, je te donnerai un bon engagement.

Le marquis stupéfait, la rage dans le cœur, alla chercher son ancien gouverneur, déposa ses douleurs

dans son sein, et lui demanda des conseils. Celui-ci lui proposa de se faire comme lui gouverneur d'enfans. Hélas ! je ne sais rien, vous ne m'avez rien appris, et vous êtes la première cause de mon malheur ; et il sanglottait en lui parlant ainsi. Faites des romans, lui dit un bel-esprit qui était-là, c'est une excellente ressource à Paris.

Le jeune homme, plus désespéré que jamais, courut chez le confesseur de sa mère ; c'était un théatin très-accrédité, qui ne dirigeait que les femmes de la première considération ; dès qu'il le vit, il se précipita vers lui. Hé mon DIEU, monsieur le marquis, où est votre carrosse? comment se porte la respectable madame la marquise, votre mère? Le pauvre malheureux lui conta le désastre de sa famille. A mesure qu'il s'expliquait, le théatin prenait une mine plus grave, plus indifférente, plus imposante : Mon fils, voilà où DIEU vous voulait, les richesses ne servent qu'à corrompre le cœur; DIEU a donc fait la grâce à votre mère de la réduire à la mendicité? — Oui, Monsieur. — Tant mieux, elle est sûre de son salut. — Mais, mon père, en attendant n'y aurait-il pas moyen d'obtenir quelque secours dans ce monde? — Adieu, mon fils; il y a une dame de la cour qui m'attend.

Le marquis fut prêt à s'évanouir ; il fut traité à peu-près de même par ses amis, et apprit mieux à connaître le monde dans une demi-journée que dans tout le reste de sa vie.

Comme il était plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante à l'antique, espèce de tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, suivi de quatre charrettes



Tu m'as abandonné, dit Colin, mais tu as beau être grand Seigneur, je t'aimerai toûjours.

Jeannot et Colin.

J. M. Moreau le j.ne 1787 *Dambrun Sculp.*

énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu ; c'était un visage rond et frais qui respirait la douceur et la gaieté. Sa petite femme brune, et assez grossièrement agréable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit-maître. Le voyageur eut tout le temps de contempler le marquis immobile, abymé dans sa douleur. Eh, mon DIEU ! s'écria-t-il, je crois que c'est-là *Jeannot*. A ce nom le marquis lève les yeux, la voiture s'arrête : c'est *Jeannot*, lui-même, c'est *Jeannot*. Le petit homme rebondi ne fait qu'un saut, et court embrasser son ancien camarade. *Jeannot* reconnut *Colin ;* la honte et les pleurs couvrirent son visage. Tu m'as abandonné, dit *Colin*, mais tu as beau être grand seigneur, je t'aimerai toujours. *Jeannot* confus et attendri lui conta en sanglottant une partie de son histoire. Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reste, lui dit *Colin ;* embrasse ma petite femme, et allons dîner ensemble.

Ils vont tous trois à pied suivis du bagage. Qu'est-ce donc que tout cet attirail ? vous appartient-il ? — Oui, tout est à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays ; je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé et de cuivre. J'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux grands et aux petits ; nous travaillons beaucoup ; DIEU nous bénit ; nous n'avons point changé d'état, nous sommes heureux, nous aiderons notre ami *Jeannot*. Ne sois plus marquis ; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays, je

t'apprendrai le métier, il n'eſt pas bien difficile ; je te mettrai de part, et nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous ſommes nés.

Jeannot éperdu ſe ſentait partagé entre la douleur et la joie, la tendreſſe et la honte; et il ſe diſait tout bas : Tous mes amis du bel air m'ont trahi, et *Colin* que j'ai mépriſé vient ſeul à mon ſecours. Quelle inſtruction ! La bonté d'ame de *Colin* développe dans le cœur de *Jeannot* le germe du bon naturel que le monde n'avait pas encore étouffé. Il ſentit qu'il ne pouvait abandonner ſon père et ſa mère. Nous aurons ſoin de ta mère, dit *Colin ;* et quant à ton bon homme de père qui eſt en priſon, j'entends un peu les affaires ; ſes créanciers voyant qu'il n'a plus rien s'accommoderont pour peu de choſe ; je me charge de tout. *Colin* fit tant qu'il tira le père de priſon. *Jeannot* retourna dans ſa patrie avec ſes parens, qui reprirent leur première profeſſion. Il épouſa une ſœur de *Colin;* laquelle étant de même humeur que le frère, le rendit très-heureux. Et *Jeannot* le père, et *Jeannotte* la mère, et *Jeannot* le fils, virent que le bonheur n'eſt pas dans la vanité.

Fin de Jeannot et Colin.

CANDIDE

OU

L'OPTIMISME,

Traduit de l'allemand de M. le docteur RALPH.

Avec les additions qu'on a trouvées dans la poche du docteur, lorsqu'il mourut à Minden, l'an de grâce 1759.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635360-p0239-1

CANDIDE

OU

L'OPTIMISME.

CHAPITRE PREMIER.

Comment Candide fut élevé dans un beau château, et comment il fut chassé d'icelui.

Il y avait en Vestphalie, dans le château de M. le baron de *Thunder-ten-tronckh*, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa physionomie annonçait son ame. Il avait le jugement assez droit, avec l'esprit le plus simple; c'est, je crois, pour cette raison qu'on le nommait *Candide*. Les anciens domestiques de la maison soupçonnaient qu'il était fils de la sœur de monsieur le baron, et d'un bon et honnête gentilhomme du voisinage, que cette demoiselle ne voulut jamais épouser, parce qu'il n'avait pu prouver que soixante et onze quartiers, et que le reste de son arbre généalogique avait été perdu par l'injure du temps.

Monsieur le baron était un des plus puissans seigneurs de la Vestphalie, car son château avait une porte et des fenêtres. Sa grande salle même était ornée d'une tapisserie. Tous les chiens de ses basses-cours

composaient une meute dans le besoin; ses palefreniers étaient ses piqueurs; le vicaire du village était son grand-aumônier. Ils l'appelaient tous *Monseigneur*, et ils riaient quand il fesait des contes.

Madame la baronne, qui pesait environ trois cents cinquante livres, s'attirait par-là une très-grande considération, et fesait les honneurs de la maison avec une dignité qui la rendait encore plus respectable. Sa fille *Cunégonde*, âgée de dix-sept ans, était haute en couleur, fraîche, grasse, appétissante. Le fils du baron paraissait en tout digne de son père. Le précepteur *Pangloss* était l'oracle de la maison, et le petit *Candide* écoutait ses leçons avec toute la bonne foi de son âge et de son caractère.

Pangloss enseignait la métaphysico-théologo-cosmolo-nigologie. Il prouvait admirablement qu'il n'y a point d'effet sans cause, et que dans ce meilleur des mondes possibles, le château de monseigneur le baron était le plus beau des châteaux, et madame la meilleure des baronnes possibles.

Il est démontré, disait-il, que les choses ne peuvent être autrement; car tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes, aussi avons-nous des lunettes. Les jambes sont visiblement instituées pour être chaussées, et nous avons des chausses. Les pierres ont été formées pour être taillées et pour en faire des châteaux; aussi monseigneur a un très-beau château; le plus grand baron de la province doit être le mieux logé: et les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc

pour

toute l'année : par conséquent ceux qui ont avancé que tout est bien ont dit une sottise ; il fallait dire que tout est au mieux.

Candide écoutait attentivement et croyait innocemment ; car il trouvait mademoiselle *Cunégonde* extrêmement belle, quoiqu'il ne prît jamais la hardiesse de le lui dire. Il concluait qu'après le bonheur d'être né baron de *Thunder-ten-tronckh*, le second degré de bonheur était d'être mademoiselle *Cunégonde*, le troisième de la voir tous les jours, et le quatrième d'entendre maître *Pangloss*, le plus grand philosophe de la province, et par conséquent de toute la terre.

Un jour *Cunégonde*, en se promenant auprès du château dans le petit bois qu'on appelait *parc*, vit entre des broussailles le docteur *Pangloss* qui donnait une leçon de physique expérimentale à la femme de chambre de sa mère, petite brune très-jolie et très-docile. Comme mademoiselle *Cunégonde* avait beaucoup de disposition pour les sciences, elle observa sans souffler les expériences réitérées dont elle fut témoin ; elle vit clairement la raison suffisante du docteur, les effets et les causes, et s'en retourna toute agitée, toute pensive, toute remplie du désir d'être savante, songeant qu'elle pourrait bien être la raison suffisante du jeune *Candide*, qui pouvait aussi être la sienne.

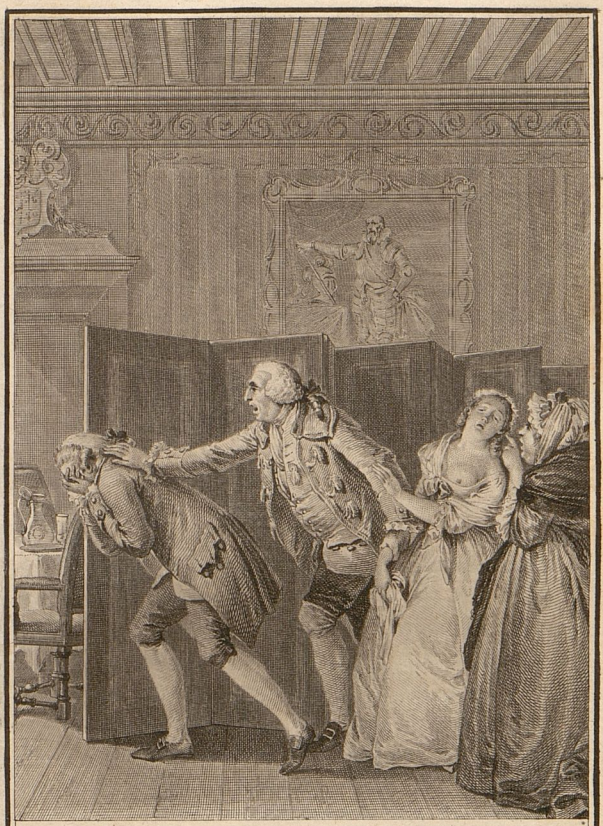
Elle rencontra *Candide* en revenant au château, et rougit : *Candide* rougit aussi. Elle lui dit bon jour d'une voix entrecoupée ; et *Candide* lui parla sans savoir ce qu'il disait. Le lendemain après le dîner, comme on sortait de table, *Cunégonde* et *Candide* se trouvèrent derrière un paravent ; *Cunégonde* laissa tomber son mouchoir, *Candide* le ramassa ; elle lui prit innocemment

la main, le jeune homme baisa innocemment la main de la jeune demoiselle avec une vivacité, une sensibilité, une grâce toute particulière; leurs bouches se rencontrèrent, leurs yeux s'enflammèrent, leurs genoux tremblèrent, leurs mains s'égarèrent. M. le baron de *Thunder-ten-tronckh* passa auprès du paravent, et voyant cette cause et cet effet, chassa *Candide* du château à grands coups de pied dans le derrière; *Cunégonde* s'évanouit: elle fut souffletée par madame la baronne dès qu'elle fut revenue à elle-même; et tout fut consterné dans le plus beau et le plus agréable des châteaux possibles.

CHAPITRE II.

Ce que devint Candide parmi les Bulgares.

Candide, chassé du paradis terrestre, marcha longtemps sans savoir où, pleurant, levant les yeux au ciel, les tournant souvent vers le plus beau des châteaux, qui renfermait la plus belle des baronnettes; il se coucha sans souper au milieu des champs entre deux sillons; la neige tombait à gros flocons. *Candide* tout transi se traîna le lendemain vers la ville voisine, qui s'appelle *Valdberghoff-trarbk-dikdorff*, n'ayant point d'argent, mourant de faim et de lassitude. Il s'arrêta tristement à la porte d'un cabaret. Deux hommes habillés de bleu le remarquèrent: Camarade, dit l'un, voilà un jeune homme très-bien fait, et qui a la taille requise; ils s'avancèrent vers *Candide*, et le



Le Baron.... voyant cette cause & cet effet, chassa Candide du Château à grands coups de pied dans le derriere;

Candide Chap. 1er

J. M. Moreau le J.e inv. 1787. *Dambrun Sculp*

prièrent à dîner très-civilement. Messieurs, leur dit *Candide* avec une modestie charmante, vous me faites beaucoup d'honneur, mais je n'ai pas de quoi payer mon écot. Ah, Monsieur! lui dit un des bleus, les personnes de votre figure et de votre mérite ne payent jamais rien: n'avez-vous pas cinq pieds cinq pouces de haut? Oui, Messieurs, c'est ma taille, dit-il, en fesant la révérence. Ah, Monsieur! mettez-vous à table; non-seulement nous vous défrayerons, mais nous ne souffrirons jamais qu'un homme comme vous manque d'argent; les hommes ne sont faits que pour se secourir les uns les autres. Vous avez raison, dit *Candide*; c'est ce que M. *Pangloss* m'a toujours dit, et je vois bien que tout est au mieux. On le prie d'accepter quelques écus, il les prend et veut faire son billet, on n'en veut point, on se met à table. N'aimez-vous pas tendrement....? Oh oui! répond-il, j'aime tendrement mademoiselle *Cunégonde*. Non, dit l'un de ces Messieurs, nous vous demandons si vous n'aimez pas tendrement le roi des Bulgares? Point du tout, dit-il, car je ne l'ai jamais vu. — Comment? c'est le plus charmant des rois, et il faut boire à sa santé. — Oh! très-volontiers, Messieurs; et il boit. C'en est assez, lui dit-on, vous voilà l'appui, le soutien, le défenseur, le héros des Bulgares; votre fortune est faite, et votre gloire est assurée. On lui met sur le champ les fers aux pieds, et on le mène au régiment. On le fait tourner à droite, à gauche, hausser la baguette, remettre la baguette, coucher en joue, tirer, doubler le pas, et on lui donne trente coups de bâton; le lendemain il fait l'exercice un peu moins mal, et il ne reçoit que vingt coups; le surlendemain on ne lui en donne que

dix, et il eſt regardé par ſes camarades comme un prodige.

Candide tout ſtupéfait ne démêlait pas encore trop bien comment il était un héros. Il s'aviſa un beau jour de printemps de s'aller promener, marchant tout droit devant lui, croyant que c'était un privilége de l'eſpèce humaine, comme de l'eſpèce animale, de ſe ſervir de ſes jambes à ſon plaiſir. Il n'eut pas fait deux lieues que voilà quatre autres héros de ſix pieds qui l'atteignent, qui le lient, qui le mènent dans un cachot. On lui demanda juridiquement ce qu'il aimait le mieux d'être fuſtigé trente-ſix fois par tout le régiment, ou de recevoir à la fois douze balles de plomb dans la cervelle. Il eut beau dire que les volontés ſont libres, et qu'il ne voulait ni l'un ni l'autre, il fallut faire un choix; il ſe détermina, en vertu du don de DIEU qu'on nomme *liberté*, à paſſer trente-ſix fois par les baguettes; il eſſuya deux promenades. Le régiment était compoſé de deux mille hommes; cela lui compoſa quatre mille coups de baguette, qui, depuis la nuque du cou juſqu'au cul, lui découvrirent les muſcles et les nerfs. Comme on allait procéder à la troiſième courſe, *Candide* n'en pouvant plus demanda en grâce qu'on voulût bien avoir la bonté de lui caſſer la tête; il obtint cette faveur; on lui bande les yeux; on le fait mettre à genoux. Le roi des Bulgares paſſe dans ce moment, s'informe du crime du patient; et comme ce roi avait un grand génie, il comprit, par tout ce qu'il apprit de *Candide*, que c'était un jeune métaphyſicien fort ignorant des choſes de ce monde, et il lui accorda ſa grâce avec une clémence qui ſera louée dans tous les journaux et dans tous les ſiècles.

Un brave chirurgien guérit *Candide* en trois semaines avec les émolliens enseignés par *Dioscoride*. Il avait déjà un peu de peau, et pouvait marcher quand le roi des Bulgares livra bataille au roi des Abares.

CHAPITRE III.

Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares, et ce qu'il devint.

Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu-près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille ames. *Candide*, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des *Te Deum*, chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourans, et gagna d'abord un village voisin ; il était en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups

regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfans à leurs mamelles sanglantes ; là des filles éventrées, après avoir assouvi les besoins naturels de de quelques héros, rendaient les derniers soupirs ; d'autres à demi-brûlées criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vîte dans un autre village : il appartenait à des bulgares, et les héros abares l'avaient traité de même. *Candide*, toujours marchant sur des membres palpitans, ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac, et n'oubliant jamais mademoiselle *Cunégonde*. Ses provisions lui manquèrent quand il fut en Hollande ; mais ayant entendu dire que tout le monde était riche dans ce pays-là, et qu'on y était chrétien, il ne douta pas qu'on ne le traitât aussi bien qu'il l'avait été dans le château de M. le baron, avant qu'il en eût été chassé pour les beaux yeux de mademoiselle *Cunégonde*.

Il demanda l'aumône à plusieurs graves personnages qui lui répondirent tous, que s'il continuait à faire ce métier, on l'enfermerait dans une maison de correction pour lui apprendre à vivre.

Il s'adressa ensuite à un homme qui venait de parler tout seul une heure de suite sur la charité dans une grande assemblée. Cet orateur le regardant de travers, lui dit : Que venez-vous faire ici ? y êtes-vous pour la bonne cause ? Il n'y a point d'effet sans cause, répondit modestement *Candide ;* tout est enchaîné nécessairement, et arrangé pour le mieux. Il a fallu que je fusse chassé d'auprès de mademoiselle *Cunégonde*, que j'aie passé

par les baguettes, et il faut que je demande mon pain, jusqu'à ce que je puisse en gagner ; tout cela ne pouvait être autrement. Mon ami, lui dit l'orateur, croyez-vous que le pape soit l'antechrist ? Je ne l'avais pas encore entendu dire, répondit *Candide ;* mais qu'il le soit, ou qu'il ne le soit pas, je manque de pain. Tu ne mérites pas d'en manger, dit l'autre : va, coquin, va, misérable, ne m'approche de ta vie. La femme de l'orateur ayant mis la tête à la fenêtre, et aviſant un homme qui doutait que le pape fût antechrist, lui répandit sur le chef un plein..... O ciel ! à quel excès se porte le zèle de la religion dans les dames !

Un homme qui n'avait point été baptisé, un bon anabaptiste, nommé *Jacques*, vit la manière cruelle et ignominieuse dont on traitait ainsi un de ses frères, un être à deux pieds sans plumes, qui avait une ame ; il l'amena chez lui, le nettoya, lui donna du pain et de la bière, lui fit présent de deux florins, et voulut même lui apprendre à travailler dans ses manufactures aux étoffes de Perse qu'on fabrique en Hollande. *Candide* se prosternant presque devant lui s'écriait : Maître *Pangloss* l'avait bien dit que tout était au mieux dans ce monde, car je suis infiniment plus touché de votre extrême générosité que de la dureté de ce monsieur à manteau noir, et de madame son épouse.

Le lendemain, en se promenant, il rencontra un gueux tout couvert de pustules, les yeux morts, le bout du nez rongé, la bouche de travers, les dents noires, et parlant de la gorge, tourmenté d'une toux violente, et crachant une dent à chaque effort.

CHAPITRE IV.

Comment Candide rencontra son ancien maître de philosophie, le docteur Pangloss, et ce qui en advint.

CANDIDE, plus ému encore de compassion que d'horreur, donna à cet épouvantable gueux les deux florins qu'il avait reçus de son honnête anabaptiste *Jacques*. Le fantôme le regarda fixement, versa des larmes, et sauta à son cou. *Candide* effrayé recule. Hélas! dit le misérable à l'autre misérable, ne reconnaissez-vous plus votre cher *Pangloss*? Qu'entends-je? vous, mon cher maître! vous, dans cet état horrible! quel malheur vous est-il donc arrivé? pourquoi n'êtes vous plus dans le plus beau des châteaux? qu'est devenue mademoiselle *Cunégonde*, la perle des filles, le chef-d'œuvre de la nature? Je n'en peux plus, dit *Pangloss*. Aussitôt *Candide* le mena dans l'étable de l'anabaptiste, où il lui fit manger un peu de pain; et quand *Pangloss* fut refait: Hé bien, lui dit-il, *Cunégonde*? Elle est morte, reprit l'autre. *Candide* s'évanouit à ce mot: son ami rappela ses sens avec un peu de mauvais vinaigre qui se trouva par hasard dans l'étable. *Candide* r'ouvre les yeux. *Cunégonde* est morte! Ah! meilleur des mondes, où êtes-vous? mais de quelle maladie est-elle morte? ne serait-ce point de m'avoir vu chasser du beau château de monsieur son père à grand coups de pied? Non, dit *Pangloss*, elle a été éventrée par des soldats bulgares, après avoir été violée autant qu'on peut l'être; ils ont cassé la tête

à monsieur le baron qui voulait la défendre; madame la baronne a été coupée en morceaux; mon pauvre pupile traité précisément comme sa sœur; et quant au château, il n'est pas resté pierre sur pierre, pas une grange, pas un mouton, pas un canard, pas un arbre, mais nous avons été bien vengés, car les Abares en ont fait autant dans une baronie voisine qui appartenait à un seigneur bulgare.

A ce discours *Candide* s'évanouit encore; mais revenu à soi, et ayant dit tout ce qu'il devait dire, il s'enquit de la cause et de l'effet, et de la raison suffisante qui avait mis *Pangloss* dans un si piteux état. Hélas, dit l'autre, c'est l'amour: l'amour, le consolateur du genre humain, le conservateur de l'univers, l'ame de tous les êtres sensibles, le tendre amour. Hélas! dit *Candide*, je l'ai connu cet amour, ce souverain des cœurs, cette ame de notre ame; il ne m'a jamais valu qu'un baiser et vingt coups de pied au cul. Comment cette belle cause a-t-elle pu produire en vous un effet si abominable?

Pangloss répondit en ces termes: O mon cher *Candide!* vous avez connu *Paquette*, cette jolie suivante de notre auguste baronne; j'ai goûté dans ses bras les délices du paradis, qui ont produit ces tourmens d'enfer dont vous me voyez dévoré; elle en était infectée, elle en est peut-être morte. *Paquette* tenait ce présent d'un cordelier très-savant qui avait remonté à la source, car il l'avait eu d'une vieille comtesse, qui l'avait reçu d'un capitaine de cavalerie, qui le devait à une marquise, qui le tenait d'un page, qui l'avait reçu d'un jésuite, qui étant novice l'avait eu en droite ligne d'un des compagnons de *Christophe Colomb*. Pour moi, je ne le donnerai à personne, car je me meurs.

O *Pangloss!* s'écria *Candide*, voilà une étrange généalogie! n'est-ce pas le diable qui en fut la souche? Point du tout, répliqua ce grand homme; c'était une chose indispensable dans le meilleur des mondes, un ingrédient nécessaire; car si *Colomb* n'avait pas attrapé dans une île de l'Amérique cette maladie qui empoisonne la source de la génération, qui souvent même empêche la génération, et qui est évidemment l'opposé du grand but de la nature, nous n'aurions ni le chocolat ni la cochenille; il faut encore observer que jusqu'aujourd'hui dans notre continent cette maladie nous est particulière comme la controverse. Les Turcs, les Indiens, les Persans, les Chinois, les Siamois, les Japonais ne la connaissent pas encore; mais il y a une raison suffisante pour qu'ils la connaissent à leur tour dans quelques siècles. En attendant elle a fait un merveilleux progrès parmi nous, et sur-tout dans ces grandes armées composées d'honnêtes stipendiaires bien élevés, qui décident du destin des Etats; on peut assurer que quand trente mille hommes combattent en bataille rangée contre des troupes égales en nombre, il y a environ vingt mille vérolés de chaque côté.

Voilà qui est admirable, dit *Candide;* mais il faut vous faire guérir. Et comment le puis-je, dit *Pangloss?* je n'ai pas le sou, mon ami, et dans toute l'étendue de ce globe on ne peut ni se faire saigner, ni prendre un lavement sans payer, ou sans qu'il y ait quelqu'un qui paye pour nous.

Ce dernier discours détermina *Candide;* il alla se jeter aux pieds de son charitable anabaptiste *Jacques*, et lui fit une peinture si touchante de l'état où son

ami était réduit, que le bon homme n'héſita pas à recueillir le docteur *Pangloſs ;* il le fit guérir à ſes dépens. *Pangloſs* dans la cure ne perdit qu'un œil et une oreille. Il écrivait bien, et ſavait parfaitement l'arithmétique. L'anabaptiſte *Jacques* en fit ſon teneur de livres. Au bout de deux mois étant obligé d'aller à Lisbonne pour les affaires de ſon commerce, il mena dans ſon vaiſſeau ſes deux philoſophes. *Pangloſs* lui expliqua comment tout était on ne peut mieux. *Jacques* n'était pas de cet avis. Il faut bien, diſait-il, que les hommes aient un peu corrompu la nature, car ils ne ſont point nés loups, et ils ſont devenus loups. DIEU ne leur a donné ni canons de vingt-quatre, ni baïonnettes, et ils ſe ſont fait des baïonnettes et des canons pour ſe détruire. Je pourrais mettre en ligne de compte les banqueroutes et la juſtice qui s'empare des biens des banqueroutiers pour en fruſtrer les créanciers. Tout cela était indiſpenſable, répliquait le docteur borgne, et les malheurs particuliers ſont le bien général, de ſorte que plus il y a de malheurs particuliers, et plus tout eſt bien. Tandis qu'il raiſonnait, l'air s'obſcurcit, les vents ſoufflèrent des quatre coins du monde, et le vaiſſeau fut aſſailli de la plus horrible tempête, à la vue du port de Lisbonne.

CHAPITRE V.

Tempête, naufrage, tremblement de terre, et ce qui advint du docteur Pangloſs, de Candide et de l'anabaptiſte Jacques.

La moitié des paſſagers affaiblis, expirans de ces angoiſſes inconcevables que le roulis d'un vaiſſeau porte dans les nerfs et dans toutes les humeurs du corps agitées en ſens contraires, n'avait pas même la force de s'inquiéter du danger. L'autre moitié jetait des cris et feſait des prières; les voiles étaient déchirées, les mâts briſés, le vaiſſeau entr'ouvert. Travaillait qui pouvait, perſonne ne s'entendait, perſonne ne commandait. L'anabaptiſte aidait un peu à la manœuvre; il était ſur le tillac; un matelot furieux le frappe rudement et l'étend ſur les planches; mais du coup qu'il lui donna, il eut lui-même une ſi violente ſecouſſe qu'il tomba hors du vaiſſeau la tête la première. Il reſtait ſuſpendu et accroché à une partie de mât rompue. Le bon *Jacques* court à ſon ſecours, l'aide à remonter, et de l'effort qu'il fit il eſt précipité dans la mer à la vue du matelot, qui le laiſſa périr ſans daigner ſeulement le regarder. *Candide* approche, voit ſon bienfaiteur qui reparaît un moment et qui eſt englouti pour jamais. Il veut ſe jeter après lui dans le mer, le philoſophe *Pangloſs* l'en empêche, en lui prouvant que la rade de Lisbonne avait été formée exprès pour que cet anabaptiſte s'y noyât. Tandis qu'il

le prouvait *à priori*, le vaisseau s'entr'ouvre, tout périt à la réserve de *Pangloss*, de *Candide* et de ce brutal de matelot qui avait noyé le vertueux anabaptiste; le coquin nagea heureusement jusqu'au rivage, où *Pangloss* et *Candide* furent portés sur une planche.

Quand ils furent revenus un peu à eux, ils marchèrent vers Lisbonne; il leur restait quelque argent, avec lequel ils espéraient se sauver de la faim après avoir échappé à la tempête.

A peine ont-ils mis le pied dans la ville, en pleurant la mort de leur bienfaiteur, qu'ils sentent la terre trembler sous leurs pas; la mer s'élève en bouillonnant dans le port, et brise les vaisseaux qui sont à l'ancre. Des tourbillons de flamme et de cendres couvrent les rues et les places publiques: les maisons s'écroulent, les toits sont renversés sur les fondemens, et les fondemens se dispersent; trente mille habitans de tout âge et de tout sexe sont écrasés sous des ruines. Le matelot disait en sifflant et en jurant: Il y aura quelque chose à gagner ici. Quelle peut être la raison suffisante de ce phénomène, disait *Pangloss*? Voici le dernier jour du monde, s'écriait *Candide*. Le matelot court incontinent au milieu des débris, affronte la mort pour trouver de l'argent, en trouve, s'en empare, s'enivre, et ayant cuvé son vin, achète les faveurs de la première fille de bonne volonté qu'il rencontre sur les ruines des maisons détruites et au milieu des mourans et des morts. *Pangloss* le tirait cependant par la manche; Mon ami, lui disait-il, cela n'est pas bien, vous manquez à la raison universelle, vous prenez mal votre temps. Tête et sang, répondit l'autre, je suis matelot et né à Batavia; j'ai marché quatre fois

sur le crucifix dans quatre voyages au Japon ; tu as bien trouvé ton homme avec ta raison universelle !

Quelques éclats de pierre avaient blessé *Candide ;* il était étendu dans la rue et couvert de débris. Il disait à *Pangloss :* Hélas ! procure-moi un peu de vin et d'huile ; je me meurs. Ce tremblement de terre n'est pas une chose nouvelle, répondit *Pangloss ;* la ville de Lima éprouva les mêmes secousses en Amérique l'année passée ; mêmes causes, mêmes effets ; il y a certainement une traînée de soufre sous terre depuis Lima jusqu'à Lisbonne. Rien n'est plus probable, dit *Candide ;* mais pour DIEU, un peu d'huile et de vin. Comment probable ? répliqua le philosophe, je soutiens que la chose est démontrée. *Candide* perdit connaissance, et *Pangloss* lui apporta un peu d'eau d'une fontaine voisine.

Le lendemain ayant trouvé quelques provisions de bouche en se glissant à travers des décombres, ils réparèrent un peu leurs forces. Ensuite ils travaillèrent comme les autres à soulager les habitans échappés à la mort. Quelques citoyens, secourus par eux, leur donnèrent un aussi bon dîner qu'on le pouvait dans un tel désastre : il est vrai que le repas était triste ; les convives arrosaient leur pain de leurs larmes ; mais *Pangloss* les consola, en les assurant que les choses ne pouvaient être autrement ; car, dit-il, tout ceci est ce qu'il y a de mieux ; car s'il y a un volcan à Lisbonne, il ne pouvait être ailleurs ; car il est impossible que les choses ne soient pas où elles sont ; car tout est bien.

Un petit homme noir, familier de l'inquisition, lequel était à côté de lui, prit poliment la parole et

dit : Apparemment que monsieur ne croit pas au péché originel ; car si tout est au mieux, il n'y a donc eu ni chute ni punition.

Je demande très-humblement pardon à votre excellence, répondit *Pangloss* encore plus poliment, car la chute de l'homme et la malédiction entraient nécessairement dans le meilleur des mondes possibles. Monsieur ne croit donc pas à la liberté? dit le familier. Votre excellence m'excusera, dit *Pangloss;* la liberté peut subsister avec la nécessité absolue ; car il était nécessaire que nous fussions libres; car enfin la volonté déterminée..... *Pangloss* était au milieu de sa phrase, quand le familier fit un signe de tête à son estafier qui lui servait à boire du vin de Porto ou d'Oporto.

CHAPITRE VI.

Comment on fit un bel auto-da-fé pour empêcher les tremblemens de terre, et comment Candide fut fessé.

Après le tremblement de terre qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale, que de donner au peuple un bel auto-da-fé ; il était décidé par l'université de Coimbre, que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu en grande cérémonie, est un secret infaillible pour empêcher la terre de trembler.

On avait en conséquence saisi un biscayen convaincu d'avoir épousé sa commère, et deux portugais qui en mangeant un poulet en avaient arraché le lard : on vint lier après le dîner le docteur *Pangloss* et son disciple *Candide*, l'un pour avoir parlé, et l'autre pour avoir écouté avec un air d'approbation : tous deux furent menés séparément dans des appartemens d'une extrême fraîcheur, dans lesquels on n'était jamais incommodé du soleil : huit jours après ils furent tous deux revêtus d'un *sanbenito*, et on orna leurs têtes de mitres de papier : la mitre et le sanbenito de *Candide* étaient peints de flammes renversées et de diables qui n'avaient ni queues ni griffes : mais les diables de *Pangloss* portaient griffes et queues, et les flammes étaient droites. Ils marchèrent en procession ainsi vêtus, et entendirent un sermon très-pathétique, suivi d'une belle musique en faux-bourdon. *Candide* fut fessé en cadence pendant qu'on chantait; le biscayen et les deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard furent brûlés, et *Pangloss* fut pendu, quoique ce ne soit pas la coutume. Le même jour la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable.

Candide épouvanté, interdit, éperdu, tout sanglant, tout palpitant, se disait à lui-même : Si c'est ici le meilleur des mondes possibles, que sont donc les autres ? passe encore si je n'étais que fessé, je l'ai été chez les Bulgares ; mais, ô mon cher *Pangloss !* le plus grand des philosophes, faut-il vous avoir vu pendre sans que je sache pourquoi ! ô mon cher anabaptiste, le meilleur des hommes, faut-il que vous ayez été noyé dans le port ! ô mademoiselle *Cunégonde*, la perle des filles, faut-il qu'on vous ait fendu le ventre !

Il s'en retournait, se soutenant à peine, prêché, fessé, absous et béni, lorsqu'une vieille l'aborda, et lui dit: Mon fils, prenez courage, suivez-moi.

CHAPITRE VII.

Comment une vieille prit soin de Candide, et comment il retrouva ce qu'il aimait.

CANDIDE ne prit point courage, mais il suivit la vieille dans une masure: elle lui donna un pot de pommade pour se frotter, lui laissa à manger et à boire; elle lui montra un petit lit assez propre; il y avait auprès du lit un habit complet: Mangez, buvez, dormez, lui dit-elle, et que notre dame d'*Atocha*, monseigneur St *Antoine* de Padoue, et monseigneur St *Jacques* de Compostelle prennent soin de vous: je reviendrai demain. *Candide*, toujours étonné de tout ce qu'il avait vu, de tout ce qu'il avait souffert, et encore plus de la charité de la vieille, voulut lui baiser la main. Ce n'est pas ma main qu'il faut baiser, dit la vieille; je reviendrai demain. Frottez-vous de pommade, mangez et dormez.

Candide, malgré tant de malheurs, mangea et dormit. Le lendemain la vieille lui apporte à déjeûner, visite son dos, le frotte elle-même d'une autre pommade: elle lui apporte ensuite à dîner: elle revient sur le soir et apporte à souper. Le surlendemain elle fit encore les mêmes cérémonies. Qui êtes vous? lui disait toujours *Candide;* qui vous a inspiré tant de bonté?

quelles grâces puis-je vous rendre ? La bonne femme ne répondait jamais rien : elle revint sur le soir, et n'apporta point à souper; venez avec moi, dit-elle, et ne dites mot. Elle le prend sous le bras et marche avec lui dans la campagne environ un quart de mille : ils arrivent à une maison isolée, entourée de jardins et de canaux. La vieille frappe à une petite porte. On ouvre ; elle mène *Candide*, par un escalier dérobé, dans un cabinet doré, le laisse sur un canapé de brocart, referme la porte, et s'en va. *Candide* croyait rêver, et regardait toute sa vie comme un songe funeste, et le moment présent comme un songe agréable.

La vieille reparut bientôt; elle soutenait avec peine une femme tremblante, d'une taille majestueuse, brillante de pierreries, et couverte d'un voile. Otez ce voile, dit la vieille à *Candide*. Le jeune homme approche; il lève le voile d'une main timide. Quel moment ! quelle surprise ! il croit voir mademoiselle *Cunégonde;* il la voyait en effet, c'était elle-même. La force lui manque, il ne peut proférer une parole, il tombe à ses pieds. *Cunégonde* tombe sur le canapé. La vieille les accable d'eaux spiritueuses; ils reprennent leurs sens, ils se parlent : ce sont d'abord des mots entrecoupés, des demandes et des réponses qui se croisent, des soupirs, des larmes, des cris. La vieille leur recommande de faire moins de bruit, et les laisse en liberté. Quoi ! c'est vous, lui dit *Candide*, vous vivez ! je vous retrouve en Portugal ! On ne vous a donc pas violée ? on ne vous a point fendu le ventre, comme le philosophe *Pangloss* me l'avait assuré ? Si-fait, dit la belle *Cunégonde ;* mais on ne meurt pas toujours de ces deux accidens. — Mais votre père et

votre mère ont-ils été tués ? Il n'eſt que trop vrai, dit *Cunégonde* en pleurant. — Et votre frère ? — Mon frère a été tué auſſi. — Et pourquoi êtes-vous en Portugal ? et comment avez-vous ſu que j'y étais ? et par quelle étrange aventure m'avez-vous fait conduire dans cette maiſon ? Je vous dirai tout cela, répliqua la dame ; mais il faut auparavant que vous m'appreniez tout ce qui vous eſt arrivé depuis le baiſer innocent que vous me donnâtes, et les coups de pied que vous reçûtes.

Candide lui obéit avec un profond reſpect ; et quoiqu'il fût interdit, quoique ſa voix fût faible et tremblante, quoique l'échine lui fît encore un peu mal, il lui raconta de la manière la plus naïve tout ce qu'il avait éprouvé depuis le moment de leur ſéparation. *Cunégonde* levait les yeux au ciel : elle donna des larmes à la mort du bon anabaptiſte et de *Pangloſs* ; après quoi elle parla en ces termes à *Candide* qui ne perdait pas une parole, et qui la dévorait des yeux.

CHAPITRE VIII.

Hiſtoire de Cunégonde.

J'ETAIS dans mon lit et je dormais profondément, quand il plut au ciel d'envoyer les Bulgares dans notre beau château de Thunder-ten-tronckh ; ils égorgèrent mon père et mon frère, et coupèrent ma mère par morceaux. Un grand bulgare, haut de ſix pieds, voyant qu'à ce ſpectacle j'avais perdu connaiſſance, ſe mit à me violer ; cela me fit revenir, je repris mes ſens, je

criai, je me débattis, je mordis, j'égratignai, je voulais arracher les yeux à ce grand bulgare, ne sachant pas que tout ce qui arrivait dans le château de mon père était une chose d'usage : le brutal me donna un coup de couteau dans le flanc gauche dont je porte encore la marque. Hélas ! j'espère bien la voir, dit le naïf *Candide*. Vous la verrez, dit *Cunégonde;* mais continuons. Continuez, dit *Candide*.

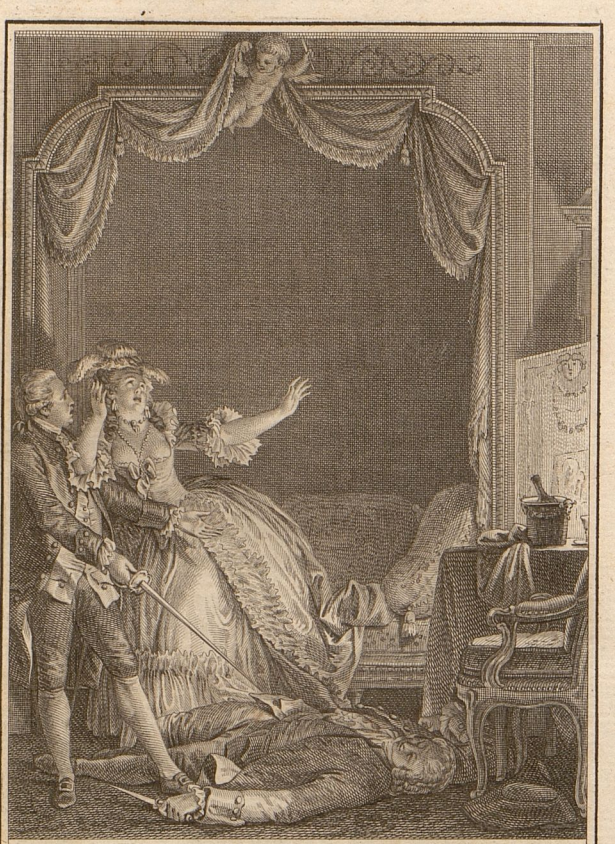
Elle reprit ainsi le fil de son histoire : Un capitaine bulgare entra, il me vit toute sanglante, et le soldat ne se dérangeait pas. Le capitaine se mit en colère du peu de respect que lui témoignait ce brutal, et le tua sur mon corps. Ensuite il me fit panser, et m'emmena prisonnière de guerre dans son quartier. Je blanchissais le peu de chemises qu'il avait, je faisais sa cuisine; il me trouvait fort jolie, il faut l'avouer; et je ne nierai pas qu'il ne fût très-bien fait, et qu'il n'eût la peau blanche et douce; d'ailleurs peu d'esprit, peu de philosophie : on voyait bien qu'il n'avait pas été élevé par le docteur *Pangloss*. Au bout de trois mois, ayant perdu tout son argent, et s'étant dégoûté de moi, il me vendit à un juif nommé don *Issacar*, qui trafiquait en Hollande et en Portugal, et qui aimait passionnément les femmes. Ce juif s'attacha beaucoup à ma personne, mais il ne pouvait en triompher; je lui ai mieux résisté qu'au soldat bulgare : une personne d'honneur peut être violée une fois, mais sa vertu s'en affermit. Le juif, pour m'apprivoiser, me mena dans cette maison de campagne que vous voyez. J'avais cru jusque-là qu'il n'y avait rien sur la terre de si beau que le château de Thunder-ten-tronckh; j'ai été détrompée.

Le grand inquisiteur m'aperçut un jour à la messe, il me lorgna beaucoup, et me fit dire qu'il avait à me parler pour des affaires secrètes. Je fus conduite à son palais; je lui appris ma naissance; il me représenta combien il était au-dessous de mon rang d'appartenir à un israélite. On proposa de sa part à don *Issacar* de me céder à monseigneur. Don *Issacar*, qui est le banquier de la cour, et homme de crédit, n'en voulut rien faire. L'inquisiteur le menaça d'un auto-da-fé. Enfin mon juif intimidé conclut un marché, par lequel la maison et moi leur appartiendraient à tous deux en commun; que le juif aurait pour lui les lundis, mercredis et le jour du sabbat, et que l'inquisiteur aurait les autres jours de la semaine. Il y a six mois que cette convention subsiste. Ce n'a pas été sans querelles; car souvent il a été indécis si la nuit du samedi au dimanche appartenait à l'ancienne loi ou à la nouvelle. Pour moi, j'ai résisté jusqu'à présent à toutes les deux; et je crois que c'est pour cette raison que j'ai toujours été aimée.

Enfin, pour détourner le fléau des tremblemens de terre, et pour intimider don *Issacar*, il plut à monseigneur l'inquisiteur de célébrer un auto-da-fé. Il me fit l'honneur de m'y inviter. Je fus très-bien placée; on servit aux dames des rafraîchissemens entre la messe et l'exécution. Je fus, à la vérité, saisie d'horreur en voyant brûler ces deux juifs et cet honnête biscayen qui avait épousé sa commère: mais quelle fut ma surprise, mon effroi, mon trouble, quand je vis dans un sanbénito, et sous une mitre, une figure qui ressemblait à celle de *Pangloss!* je me frottai les yeux, je regardai attentivement, je le vis pendre; je tombai

en faibleſſe. A peine reprenais-je mes ſens, que je vous vis dépouillé tout nu ; ce fut-là le comble de l'horreur, de la conſternation, de la douleur, du déſeſpoir. Je vous dirai, avec vérité, que votre peau eſt encore plus blanche, et d'un incarnat plus parfait que celle de mon capitaine des Bulgares. Cette vue redoubla tous les ſentimens qui m'accablaient, qui me dévoraient. Je m'écriai, je voulus dire : Arrêtez, barbares ! mais la voix me manqua, et mes cris auraient été inutiles. Quand vous eûtes été bien feſſé, comment ſe peut-il faire, diſais-je, que l'aimable *Candide* et le ſage *Pangloſs* ſe trouvent à Lisbonne, l'un pour recevoir cent coups de fouet, et l'autre pour être pendu par l'ordre de monſeigneur l'inquiſiteur dont je ſuis la bien-aimée ? *Pangloſs* m'a donc bien cruellement trompée, quand il me diſait que tout va le mieux du monde.

Agitée, éperdue, tantôt hors de moi-même, et tantôt près de mourir de faibleſſe, j'avais la tête remplie du maſſacre de mon père, de ma mère, de mon frère, de l'inſolence de mon vilain ſoldat bulgare, du coup de couteau qu'il me donna, de ma ſervitude, de mon métier de cuiſinière, de mon capitaine bulgare, de mon vilain don *Iſſacar*, de mon abominable inquiſiteur, de la pendaiſon du docteur *Pangloſs*, de ce grand *miſerere* en faux-bourdon pendant lequel on vous feſſait, et ſur-tout du baiſer que je vous avais donné derrière un paravent, le jour que je vous avais vu pour la dernière fois. Je louai DIEU qui vous ramenait à moi par tant d'épreuves. Je recommandai à ma vieille d'avoir ſoin de vous, et de vous amener ici dès qu'elle le pourrait. Elle a très-bien exécuté ma



Sainte Vierge ! s'écria-t-elle qu'allons nous devenir ? un homme tué chez moi !

Candide Chap. 9.

J. M. Moreau le Jne inv. 1787. *Trière Sculp.*

commiſſion; j'ai goûté le plaiſir inexprimable de vous revoir, de vous entendre, de vous parler. Vous devez avoir une faim dévorante, j'ai grand appétit, commençons par ſouper.

Les voilà qui ſe mettent tous deux à table; et, après le ſouper, ils ſe replacent ſur ce beau canapé dont on a déjà parlé; ils y étaient quand le ſignor don *Iſſacar*, l'un des maîtres de la maiſon, arriva. C'était le jour du ſabbat. Il venait jouir de ſes droits, et expliquer ſon tendre amour.

CHAPITRE IX.

Ce qui advint de Cunégonde, de Candide, du grand inquiſiteur et d'un juif.

Cet *Iſſacar* était le plus colérique hébreu qu'on eût vu dans Iſraël, depuis la captivité en Babylone. Quoi! dit-il, chienne de galiléenne, ce n'eſt pas aſſez de monſieur l'inquiſiteur? il faut que ce coquin partage auſſi avec moi? En diſant cela il tire un long poignard dont il était toujours pourvu, et, ne croyant pas que ſon adverſe partie eût des armes, il ſe jette ſur *Candide;* mais notre bon veſtphalien avait reçu une belle épée de la vieille avec l'habit complet. Il tire ſon épée, quoiqu'il eût les mœurs fort douces, et vous étend l'iſraélite roide mort ſur le carreau, aux pieds de la belle *Cunégonde.*

Sainte Vierge! s'écria-t-elle; qu'allons-nous devenir? un homme tué chez moi! ſi la juſtice vient, nous

sommes perdus. Si *Pangloss* n'avait pas été pendu, dit *Candide*, il nous donnerait un bon conseil dans cette extrémité, car c'était un grand philosophe. A son défaut, consultons la vieille. Elle était fort prudente, et commençait à dire son avis quand une autre petite porte s'ouvrit. Il était une heure après minuit, c'était le commencement du dimanche. Ce jour appartenait à monseigneur l'inquisiteur. Il entre et voit le fessé *Candide*, l'épée à la main, un mort étendu par terre, *Cunégonde* effrayée, et la vieille donnant des conseils.

Voici dans ce moment ce qui se passa dans l'ame de *Candide*, et comment il raisonna : Si ce saint homme appelle du secours, il me fera infailliblement brûler; il pourra en faire autant de *Cunégonde ;* il m'a fait fouetter impitoyablement; il est mon rival; je suis en train de tuer; il n'y a pas à balancer. Ce raisonnement fut net et rapide; et, sans donner le temps à l'inquisiteur de revenir de sa surprise, il le perce d'outre en outre, et le jette à côté du juif. En voici bien d'une autre, dit *Cunégonde ;* il n'y a plus de rémission; nous sommes excommuniés, notre dernière heure est venue. Comment avez-vous fait, vous qui êtes né si doux, pour tuer en deux minutes un juif et un prélat ? Ma belle demoiselle, répondit *Candide*, quand on est amoureux, jaloux, et fouetté par l'inquisition, on ne se connaît plus.

La vieille prit alors la parole, et dit : Il y a trois chevaux andalous dans l'écurie, avec leurs selles et leurs brides, que le brave *Candide* les prépare; madame a des moyadors et des diamans, montons vîte à cheval, quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse, et

allons à Cadix; il fait le plus beau temps du monde, et c'eſt un grand plaiſir de voyager pendant la fraîcheur de la nuit.

Auſſitôt *Candide* ſelle les trois chevaux; *Cunégonde*, la vieille et lui font trente milles d'une traite. Pendant qu'ils s'éloignaient, la ſainte hermandade arrive dans la maiſon; on enterre monſeigneur dans une belle égliſe, et on jette *Iſſacar* à la voierie.

Candide, *Cunégonde*, et la vieille étaient déjà dans la petite ville d'Avacéna, au milieu des montagnes de la Sierra-Morena; et ils parlaient ainſi dans un cabaret.

CHAPITRE X.

Dans quelle détreſſe Candide, Cunégonde et la vieille arrivent à Cadix, et de leur embarquement.

QUI a donc pu me voler mes piſtoles et mes diamans? diſait en pleurant *Cunégonde;* de quoi vivrons-nous? comment ferons-nous? où trouver des inquiſiteurs et des juifs qui m'en donnent d'autres? Hélas! dit la vieille, je ſoupçonne fort un révérend père cordelier, qui coucha hier dans la même auberge que nous à Badajos; DIEU me garde de faire un jugement téméraire; mais il entra deux fois dans notre chambre, et il partit long-temps avant nous. Hélas! dit *Candide*, le bon *Pangloſs* m'avait ſouvent prouvé que les biens de la terre ſont communs à tous les hommes, que chacun y a un droit égal. Ce cordelier devait bien,

suivant ces principes, nous laisser de quoi achever notre voyage. Il ne vous reste donc rien du tout, ma belle *Cunégonde*? Pas un maravédis, dit-elle. Quel parti prendre, dit *Candide*? Vendons un des chevaux, dit la vieille; je monterai en croupe derrière mademoiselle, quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse, et nous arriverons à Cadix.

Il y avait dans la même hôtellerie un prieur de bénédictins; il acheta le cheval bon marché. *Candide*, *Cunégonde* et la vieille passèrent par Lucena, par Chillas, par Lebrixa, et arrivèrent enfin à Cadix. On y équipait une flotte, et on y assemblait des troupes pour mettre à la raison les révérends pères jésuites du Paraguai, qu'on accusait d'avoir fait révolter une de leurs hordes contre les rois d'Espagne et de Portugal, auprès de la ville du Saint-Sacrement. *Candide* ayant servi chez les Bulgares, fit l'exercice bulgarien devant le général de la petite armée avec tant de grâce, de célérité, d'adresse, de fierté, d'agilité, qu'on lui donna une compagnie d'infanterie à commander. Le voilà capitaine; il s'embarque avec mademoiselle *Cunégonde*, la vieille, deux valets, et les deux chevaux andalous qui avaient appartenu à M. le grand inquisiteur de Portugal.

Pendant toute la traversée ils raisonnèrent beaucoup sur la philosophie du pauvre *Pangloss*. Nous allons dans un autre univers, disait *Candide;* c'est dans celui-là, sans doute, que tout est bien : car il faut avouer qu'on pourrait gémir un peu de ce qui se passe dans le nôtre en physique et en morale. Je vous aime de tout mon cœur, disait *Cunégonde;* mais j'ai encore l'ame tout effarouchée de ce que j'ai vu, de ce que

j'ai éprouvé. Tout ira bien, répliquait *Candide;* la mer de ce nouveau monde vaut déjà mieux que les mers de notre Europe, elle eſt plus calme, les vents plus conſtans. C'eſt certainement le nouveau monde qui eſt le meilleur des univers poſſibles. DIEU le veuille! diſait *Cunégonde;* mais j'ai été ſi horriblement malheureuſe dans le mien, que mon cœur eſt preſque fermé à l'eſpérance. Vous vous plaignez, leur dit la vieille; hélas! vous n'avez pas éprouvé des infortunes telles que les miennes. *Cunégonde* ſe mit preſque à rire, et trouva cette bonne femme fort plaiſante de prétendre être plus malheureuſe qu'elle. Hélas! lui dit-elle, ma bonne, à moins que vous n'ayez été violée par deux bulgares, que vous n'ayez reçu deux coups de couteau dans le ventre, qu'on n'ait démoli deux de vos châteaux, qu'on n'ait égorgé à vos yeux deux mères et deux pères, et que vous n'ayez vu deux de vos amans fouettés dans un auto-da-fé, je ne vois pas que vous puiſſiez l'emporter ſur moi; ajoutez que je ſuis née baronne avec ſoixante et douze quartiers, et que j'ai été cuiſinière. Mademoiſelle, répondit la vieille, vous ne ſavez pas quelle eſt ma naiſſance; et ſi je vous montrais mon derrière, vous ne parleriez pas comme vous faites, et vous ſuſpendriez votre jugement. Ce diſcours fit naître une extrême curioſité dans l'eſprit de *Cunégonde* et de *Candide*. La vieille leur parla en ces termes.

CHAPITRE XI.

Hiſtoire de la vieille.

Je n'ai pas eu toujours les yeux éraillés et bordés d'écarlate; mon nez n'a pas toujours touché à mon menton, et je n'ai pas toujours été ſervante. Je ſuis la fille du pape *Urbain X* et de la princeſſe de *Paleſtrine*. On m'éleva juſqu'à quatorze ans dans un palais auquel tous les châteaux de vos barons allemands n'auraient pas ſervi d'écurie; et une de mes robes valait mieux que toutes les magnificences de la Veſtphalie. Je croiſſais en beauté, en grâces, en talens, au milieu des plaiſirs, des reſpects et des eſpérances: j'inſpirais déjà de l'amour; ma gorge ſe formait; et quelle gorge! blanche, ferme, taillée comme celle de la *Vénus* de *Médicis;* et quels yeux! quelles paupières! quels ſourcils noirs! quelles flammes brillaient dans mes deux prunelles, et effaçaient la ſcintillation des étoiles! comme me diſaient les poëtes du quartier. Les femmes qui m'habillaient et qui me déshabillaient tombaient en extaſe en me regardant par devant et par derrière; et tous les hommes auraient voulu être à leur place.

Je fus fiancée à un prince ſouverain de Maſſa-Carara: quel prince! auſſi beau que moi, pétri de douceur et d'agrémens, brillant d'eſprit et brûlant d'amour; je l'aimais comme on aime pour la première fois, avec idolâtrie, avec emportement. Les noces furent préparées: c'était une pompe, une magnificence inouïe; c'étaient des fêtes, des carrouſels, des

opéra buffa continuels ; et toute l'Italie fit pour moi des ſonnets dont il n'y eut pas un ſeul de paſſable. Je touchais au moment de mon bonheur quand une vieille marquiſe, qui avait été maîtreſſe de mon prince, l'invita à prendre du chocolat chez elle ; il mourut en moins de deux heures avec des convulſions épouvantables ; mais ce n'eſt qu'une bagatelle. Ma mère au déſeſpoir, et bien moins affligée que moi, voulut s'arracher pour quelque temps à un ſéjour ſi funeſte. Elle avait une très-belle terre auprès de Gaïette ; nous nous embarquâmes ſur une galère du pays, dorée comme l'autel de Saint-Pierre de Rome. Voilà qu'un corſaire de Salé fond ſur nous et nous aborde : nos ſoldats ſe défendirent comme des ſoldats du pape ; ils ſe mirent tous à genoux en jetant leurs armes, et en demandant au corſaire une abſolution *in articulo mortis*.

Auſſitôt on les dépouilla nus comme des ſinges, et ma mère auſſi, nos filles d'honneur auſſi, et moi auſſi. C'eſt une choſe admirable que la diligence avec laquelle ces meſſieurs déshabillent le monde ; mais ce qui me ſurprit davantage, c'eſt qu'ils nous mirent à tous le doigt dans un endroit où nous autres femmes nous ne nous laiſſons mettre d'ordinaire que des canules. Cette cérémonie me paraiſſait bien étrange ; voilà comme on juge de tout quand on n'eſt pas ſorti de ſon pays. J'appris bientôt que c'était pour voir ſi nous n'avions pas caché là quelques diamans ; c'eſt un uſage établi de temps immémorial parmi les nations policées qui courent ſur mer. J'ai ſu que ces meſſieurs les religieux chevaliers de Malte n'y manquent jamais quand ils prennent des turcs et des turques : c'eſt

une loi du droit des gens à laquelle on n'a jamais dérogé.

Je ne vous dirai point combien il eſt dur pour une jeune princeſſe, d'être menée eſclave à Maroc avec ſa mère : vous concevez aſſez tout ce que nous eûmes à ſouffrir dans le vaiſſeau corſaire. Ma mère était encore très-belle; nos filles d'honneur, nos ſimples femmes de chambre avaient plus de charmes qu'on n'en peut trouver dans toute l'Afrique : pour moi, j'étais raviſſante, j'étais la beauté, la grâce même, et j'étais pucelle : je ne le fus pas long-temps; cette fleur, qui avait été réſervée pour le beau prince de *Maſſa-Carara*, me fut ravie par le capitaine corſaire ; c'était un nègre abominable, qui croyait encore me faire beaucoup d'honneur. Certes il fallait que madame la princeſſe de *Paleſtrine* et moi, fuſſions bien fortes pour réſiſter à tout ce que nous éprouvâmes juſqu'à notre arrivée à Maroc! mais paſſons ; ce ſont des choſes ſi communes, qu'elles ne valent pas la peine qu'on en parle.

Maroc nageait dans le ſang quand nous arrivâmes. Cinquante fils de l'empereur *Muley Iſmaël* avaient chacun leur parti ; ce qui produiſait en effet cinquante guerres civiles, de noirs contre noirs, de noirs contre baſanés, de baſanés contre baſanés, de mulâtres contre mulâtres : c'était un carnage continuel dans toute l'étendue de l'empire.

A peine fûmes-nous débarquées que des noirs d'une faction ennemie de celle de mon corſaire, ſe préſentèrent pour lui enlever ſon butin. Nous étions, après les diamans et l'or, ce qu'il avait de plus précieux. Je fus témoin d'un combat tel que vous n'en voyez jamais dans vos climats d'Europe. Les peuples

ſeptentrionaux n'ont pas le ſang aſſez ardent ; ils n'ont pas la rage des femmes au point où elle eſt commune en Afrique. Il ſemble que vos Européans aient du lait dans les veines ; c'eſt du vitriol, c'eſt du feu qui coule dans celles des habitans du mont Atlas et des pays voiſins. On combattit avec la fureur des lions, des tigres et des ſerpens de la contrée, pour ſavoir qui nous aurait. Un maure ſaiſit ma mère par le bras droit, le lieutenant de mon capitaine la retint par le bras gauche ; un ſoldat maure la prit par une jambe, un de nos pirates la tenait par l'autre. Nos filles ſe trouvèrent preſque toutes en un moment tirées ainſi à quatre ſoldats. Mon capitaine me tenait cachée derrière lui ; il avait le cimeterre au poing, et tuait tout ce qui s'oppoſait à ſa rage. Enfin je vis toutes nos italiennes et ma mère déchirées, coupées, maſſacrées par les monſtres qui ſe les diſputaient. Les captifs mes compagnons, ceux qui les avaient pris, ſoldats, matelots, noirs, baſanés, blancs, mulâtres, et enfin mon capitaine, tout fut tué, et je demeurai mourante ſur un tas de morts. Des ſcènes pareilles ſe paſſaient, comme on ſait, dans l'étendue de plus de trois cents lieues, ſans qu'on manquât aux cinq prières par jour ordonnées par *Mahomet*.

Je me débarraſſai avec beaucoup de peine de la foule de tant de cadavres ſanglans entaſſés, et je me traînai ſous un grand oranger au bord d'un ruiſſeau voiſin ; j'y tombai d'effroi, de laſſitude, d'horreur, de déſeſpoir et de faim. Bientôt après mes ſens accablés ſe livrèrent à un ſommeil qui tenait plus de l'évanouiſſement que du repos. J'étais dans cet état de faibleſſe et d'inſenſibilité, entre la mort et la vie,

quand je me sentis pressée de quelque chose qui s'agitait sur mon corps; j'ouvris les yeux, je vis un homme blanc et de bonne mine qui soupirait, et qui disait entre ses dents : *O che sciagura d'essere senza cogl...!*

CHAPITRE XII.

Suite des malheurs de la vieille.

Etonnée et ravie d'entendre la langue de ma patrie, et non moins surprise des paroles que proférait cet homme, je lui répondis qu'il y avait de plus grands malheurs que celui dont il se plaignait; je l'instruisis en peu de mots des horreurs que j'avais essuyées, et je retombai en faiblesse. Il m'emporta dans une maison voisine, me fit mettre au lit, me fit donner à manger, me servit, me consola, me flatta, me dit qu'il n'avait rien vu de si beau que moi, et que jamais il n'avait tant regretté ce que personne ne pouvait lui rendre. Je suis né à Naples, me dit-il; on y chaponne deux ou trois mille enfans tous les ans; les uns en meurent, les autres acquièrent une voix plus belle que celle des femmes, les autres vont gouverner des Etats. On me fit cette opération avec un très-grand succès, et j'ai été musicien de la chapelle de madame la princesse de *Palestrine*. De ma mère! m'écriai-je. De votre mère! s'écria-t-il en pleurant; quoi! vous seriez cette jeune princesse que j'ai élevée jusqu'à l'âge de six ans, et qui promettait déjà d'être aussi belle que vous êtes? — C'est moi-même; ma mère

est

eſt à quatre cents pas d'ici coupée en quartiers ſous un tas de morts. . . . .

Je lui contai tout ce qui m'eſt arrivé ; il me conta auſſi ſes aventures, et m'apprit comment il avait été envoyé chez le roi de Maroc par une puiſſance chrétienne, pour conclure avec ce monarque un traite, par lequel on lui fournirait de la poudre, des canons, et des vaiſſeaux pour l'aider à exterminer le commerce des autres chrétiens. Ma miſſion eſt faite, dit cet honnête eunuque ; je vais m'embarquer à Ceuta, et je vous ramènerai en Italie. *Ma che ſciagura d'eſſere ſenza cogl. . . . !*

Je le remerciai avec des larmes d'attendriſſement ; et au lieu de me mener en Italie, il me conduiſit à Alger, et me vendit au dey de cette province. A peine fus-je vendue, que cette peſte, qui a fait le tour de l'Afrique, de l'Aſie et de l'Europe, ſe déclara dans Alger avec fureur. Vous avez vu des tremblemens de terre ; mais, Mademoiſelle, avez-vous jamais eu la peſte ? Jamais, répondit la baronne.

Si vous l'aviez eue, reprit la vieille, vous avoueriez qu'elle eſt bien au deſſus d'un tremblement de terre. Elle eſt fort commune en Afrique ; j'en fus attaquée. Figurez-vous quelle ſituation pour la fille d'un pape, âgée de quinze ans, qui en trois mois de temps avait éprouvé la pauvreté, l'eſclavage, avait été violée preſque tous les jours, avait vu couper ſa mère en quatre, avait eſſuyé la faim et la guerre, et mourait peſtiférée dans Alger. Je n'en mourus pourtant pas ; mais mon eunuque et le dey, et preſque tout le ſerail d'Alger périrent.

Quand les premiers ravages de cette épouvantable

peſte furent paſſés, on vendit les eſclaves du dey. Un marchand m'acheta et me mena à Tunis; il me vendit à un autre marchand, qui me revendit à Tripoli; de Tripoli je fus revendue à Alexandrie; d'Alexandrie revendue à Smyrne; de Smyrne à Conſtantinople. J'appartins enfin à un aga des janiſſaires, qui fut bientôt commandé pour aller défendre Azoph contre les Ruſſes qui l'aſſiégeaient.

L'aga, qui était un très-galant homme, mena avec lui tout ſon ſérail, et nous logea dans un petit fort ſur les Palus-Méotides, gardé par deux eunuques noirs et vingt ſoldats. On tua prodigieuſement de ruſſes, mais ils nous le rendirent bien: Azoph fut mis à feu et à ſang, et on ne pardonna ni au ſexe ni à l'âge; il ne reſta que notre petit fort; les ennemis voulurent nous prendre par famine. Les vingt janiſſaires avaient juré de ne ſe jamais rendre. Les extrémités de la faim où ils furent réduits, les contraignirent à manger nos deux eunuques de peur de violer leur ſerment. Au bout de quelques jours ils réſolurent de manger les femmes.

Nous avions un iman très-pieux et très-compatiſſant, qui leur fit un beau ſermon, par lequel il leur perſuada de ne nous pas tuer tout à fait. Coupez, dit-il, ſeulement une feſſe à chacune de ces dames, vous ferez très-bonne chère; s'il faut y revenir, vous en aurez encore autant dans quelques jours; le ciel vous ſaura gré d'une action ſi charitable, et vous ſerez ſecourus.

Il avait beaucoup d'éloquence; il les perſuada: on nous fit cette horrible opération; l'iman nous appliqua le même baume qu'on met aux enfans qu'on vient de circoncire: nous étions toutes à la mort.

A peine les janissaires eurent-ils fait le repas que nous leur avions fourni, que les Russes arrivent sur des bateaux plats; pas un janissaire ne réchappa. Les Russes ne firent aucune attention à l'état où nous étions. Il y a par-tout des chirurgiens français; un d'eux qui était fort adroit, prit soin de nous, il nous guérit; et je me souviendrai toute ma vie, que quand mes plaies furent bien fermées, il me fit des propositions. Au reste, il nous dit à toutes de nous consoler; il nous assura que dans plusieurs siéges pareille chose était arrivée, et que c'était la loi de la guerre.

Dès que mes compagnes purent marcher, on les fit aller à Moscou; j'échus en partage à un boyard, qui me fit sa jardinière, et qui me donna vingt coups de fouet par jour: mais ce seigneur ayant été roué au bout de deux ans avec une trentaine de boyards pour quelque tracasserie de cour, je profitai de cette aventure; je m'enfuis: je traversai toute la Russie; je fus long-temps servante de cabaret à Riga, puis à Rostock, à Visimar, à Leipsick, à Cassel, à Utrecht, à Leyde, à la Haie, à Roterdam: j'ai vieilli dans la misère et dans l'opprobre, n'ayant que la moitié d'un derrière, me souvenant toujours que j'étais fille d'un pape: je voulus cent fois me tuer, mais j'aimais encore la vie. Cette faiblesse ridicule est peut-être un de nos penchans les plus funestes: car y a-t-il rien de plus sot que de vouloir porter continuellement un fardeau qu'on veut toujours jeter par terre; d'avoir son être en horreur, et de tenir à son être; enfin de caresser le serpent qui nous dévore, jusqu'à ce qu'il nous ait mangé le cœur?

J'ai vu dans les pays que le sort m'a fait parcourir,

et dans les cabarets où j'ai servi, un nombre prodigieux de personnes qui avaient leur existence en exécration; mais je n'en ai vu que douze qui aient mis volontairement fin à leur misère, trois nègres, quatre anglais, quatre génevois, et un professeur allemand nommé *Robek*. J'ai fini par être servante chez le juif don *Issacar;* il me mit auprès de vous, ma belle demoiselle; je me suis attachée à votre destinée, et j'ai été plus occupée de vos aventures que des miennes. Je ne vous aurais même jamais parlé de mes malheurs, si vous ne m'aviez pas un peu piquée, et s'il n'était d'usage dans un vaisseau de conter des histoires pour se désennuyer. Enfin, mademoiselle, j'ai de l'expérience, je connais le monde; donnez-vous un plaisir, engagez chaque passager à vous conter son histoire; et s'il s'en trouve un seul qui n'ait souvent maudit sa vie, qui ne se soit souvent dit à lui-même qu'il était le plus malheureux des hommes; jetez-moi dans la mer, la tête la première.

CHAPITRE XIII.

Comment Candide fut obligé de se séparer de la belle Cunégonde et de la vieille.

La belle *Cunégonde*, ayant entendu l'histoire de la vieille, lui fit toutes les politesses qu'on devait à une personne de son rang et de son mérite. Elle accepta la proposition; elle engagea tous les passagers, l'un

après l'autre à lui conter leurs aventures. *Candide* et elle avouèrent que la vieille avait raiſon. C'eſt bien dommage, diſait *Candide*, que le ſage *Pangloſs* ait été pendu contre la coutume dans un auto-da-fé; il nous dirait des choſes admirables ſur le mal phyſique et ſur le mal moral qui couvrent la terre et la mer, et je me ſentirais aſſez de force pour oſer lui faire reſpectueuſement quelques objections.

A meſure que chacun racontait ſon hiſtoire, le vaiſſeau avançait. On aborda dans Buénos-Ayres. *Cunégonde*, le capitaine *Candide* et la vieille allèrent chez le gouverneur don *Fernando d'Ibaraa*, y *Figueora*, y *Maſcarenes*, y *Lampourdos*, y *Souza*. Ce ſeigneur avait une fierté convenable à un homme qui portait tant de noms. Il parlait aux hommes avec le dédain le plus noble, portant le nez ſi haut, élevant ſi impitoyablement la voix, prenant un ton ſi impoſant, affectant une démarche ſi altière, que tous ceux qui le ſaluaient étaient tentés de le battre. Il aimait les femmes à la fureur. *Cunégonde* lui parut ce qu'il avait jamais vu de plus beau. La première choſe qu'il fit, fut de demander ſi elle n'était point la femme du capitaine. L'air dont il fit cette queſtion alarma *Candide*: il n'oſa pas dire qu'elle était ſa femme, parce qu'en effet elle ne l'était point; il n'oſait pas dire que c'était ſa ſœur, parce qu'elle ne l'était pas non plus; et quoique ce menſonge officieux eût été autrefois très à la mode chez les anciens, et qu'il pût être utile aux modernes, ſon ame était trop pure pour trahir la vérité. Mademoiſelle *Cunégonde*, dit-il, doit me faire l'honneur de m'épouſer, et nous ſupplions votre excellence de daigner faire notre noce.

Don *Fernando d'Ibaraa*, y *Figueora*, y *Maſcarenes*, y *Lampourdos*, y *Souza*, relevant ſa mouſtache, ſourit amèrement, et ordonna au capitaine *Candide* d'aller faire la revue de ſa compagnie. *Candide* obéit : le gouverneur demeura avec mademoiſelle *Cunégonde*. Il lui déclara ſa paſſion, lui proteſta que le lendemain il l'épouſerait à la face de l'égliſe, ou autrement, ainſi qu'il plairait à ſes charmes. *Cunégonde* lui demanda un quart-d'heure pour ſe recueillir, pour conſulter la vieille et pour ſe déterminer.

La vieille dit à *Cunégonde :* Mademoiſelle, vous avez ſoixante et douze quartiers et pas une obole ; il ne tient qu'à vous d'être la femme du plus grand ſeigneur de l'Amérique méridionale, qui a une très-belle mouſtache ; eſt-ce à vous de vous piquer d'une fidélité à toute épreuve ? Vous avez été violée par les Bulgares ; un juif et un inquiſiteur ont eu vos bonnes grâces : les malheurs donnent des droits. J'avoue que ſi j'étais à votre place, je ne ferais aucun ſcrupule d'épouſer monſieur le gouverneur, et de faire la fortune de monſieur le capitaine *Candide*. Tandis que la vieille parlait avec toute la prudence que l'âge et l'expérience donnent, on vit entrer dans le port un petit vaiſſeau ; il portait un alcade et des alguazils, et voici ce qui était arrivé.

La vieille avait très-bien deviné, que ce fut un cordelier à la grande manche qui vola l'argent et les bijoux de *Cunégonde* dans la ville de Badajos, lorſqu'elle fuyait en hâte avec *Candide*. Ce moine voulut vendre quelques-unes des pierreries à un joaillier. Le marchand les reconnut pour celles du grand inquiſiteur. Le cordelier, avant d'être pendu, avoua qu'il les avait

volées : il indiqua les perſonnes et la route qu'elles prenaient. La fuite de *Cunégonde* et de *Candide* était déjà connue. On les ſuivit à Cadix : on envoya, ſans perdre de temps, un vaiſſeau à leur pourſuite. Le vaiſſeau était déjà dans le port de Buénos-Ayres. Le bruit ſe répandit qu'un alcade allait débarquer, et qu'on pourſuivait les meurtriers de monſeigneur le grand inquiſiteur. La prudente vieille vit dans l'inſtant tout ce qui était à faire. Vous ne pouvez fuir, dit-elle à *Cunégonde*, et vous n'avez rien à craindre ; ce n'eſt pas vous qui avez tué monſeigneur, et d'ailleurs le gouverneur, qui vous aime, ne ſouffrira pas qu'on vous maltraite ; demeurez. Elle court ſur le champ à *Candide*; fuyez, dit-elle, ou dans une heure vous allez être brûlé. Il n'y avait pas un moment à perdre; mais comment ſe ſéparer de *Cunégonde*, et où ſe réfugier ?

CHAPITRE XIV.

Comment Candide et Cacambo furent reçus chez les jéſuites du Paraguai.

CANDIDE avait amené de Cadix un valet tel qu'on en trouve beaucoup ſur les côtes d'Eſpagne et dans les colonies. C'était un quart d'eſpagnol, né d'un métis dans le Tucuman; il avait été enfant de chœur, ſacriſtain, matelot, moine, facteur, ſoldat, laquais. Il s'appelait *Cacambo*, et aimait fort ſon maître, parce que ſon maître était un fort bon homme. Il ſella au

plus vîte les deux chevaux andalous. Allons, mon maître, suivons le conseil de la vieille, partons et courons sans regarder derrière nous. *Candide* versa des larmes : O ma chère *Cunégonde !* faut-il vous abandonner dans le temps que monsieur le gouverneur va faire nos noces ! *Cunégonde* amenée de si loin, que deviendrez vous ? Elle deviendra ce qu'elle pourra, dit *Cacambo ;* les femmes ne sont jamais embarrassées d'elles ; DIEU y pourvoit ; courons. Où me mènes-tu ? où allons-nous ? que ferons-nous sans *Cunégonde ?* disait *Candide.* Par St *Jacques* de Compostelle, dit *Cacambo*, vous alliez faire la guerre aux jésuites ; allons la faire pour eux ; je sais assez les chemins, je vous mènerai dans leur royaume, ils seront charmés d'avoir un capitaine qui fasse l'exercice à la bulgare, vous ferez une fortune prodigieuse ; quand on n'a pas son compte dans un monde, on le trouve dans un autre. C'est un très-grand plaisir de voir et de faire des choses nouvelles.

Tu as donc été déjà dans le Paraguai ? dit *Candide.* Hé vraiment oui, dit *Cacambo ;* j'ai été cuistre dans le collége de l'Assomption, et je connais le gouvernement de los padres comme je connais les rues de Cadix. C'est une chose admirable que ce gouvernement. Le royaume a déjà plus de trois cents lieues de diamètre ; il est divisé en trente provinces. Los padres y ont tout, et les peuples rien ; c'est le chef-d'œuvre de la raison et de la justice. Pour moi, je ne vois rien de si divin que los padres, qui font ici la guerre au roi d'Espagne et au roi de Portugal, et qui en Europe confessent ces rois ; qui tuent ici des espagnols, et qui à Madrid les envoient au ciel ; cela me ravit : avançons ; vous

allez être le plus heureux de tous les hommes. Quel plaisir auront los padres, quand ils sauront qu'il leur vient un capitaine qui fait l'exercice bulgare!

Dès qu'ils furent arrivés à la première barrière, *Cacambo* dit à la garde avancée qu'un capitaine demandait à parler à monseigneur le commandant. On alla avertir la grande garde. Un officier paraguain courut aux pieds du commandant lui donner part de la nouvelle. *Candide* et *Cacambo* furent d'abord desarmés; on se saisit de leurs deux chevaux andalous. Les deux étrangers sont introduits au milieu de deux files de soldats; le commandant était au bout, le bonnet à trois cornes en tête, la robe retroussée, l'épée au côté, l'esponton à la main. Il fit un signe; aussitôt vingt-quatre soldats entourent les deux nouveaux venus. Un sergent leur dit qu'il faut attendre, que le commandant ne peut leur parler, que le révérend père provincial ne permet pas qu'aucun espagnol ouvre la bouche qu'en sa présence, et demeure plus de trois heures dans le pays. Et où est le révérend père provincial? dit *Cacambo*. Il est à la parade après avoir dit sa messe, répondit le sergent, et vous ne pourrez baiser ses éperons que dans trois heures. Mais, dit *Cacambo*, monsieur le capitaine, qui meurt de faim comme moi, n'est point espagnol, il est allemand; ne pourrions-nous point déjeûner en attendant sa révérence?

Le sergent alla sur le champ rendre compte de ce discours au commandant. Dieu soit béni, dit ce seigneur; puisqu'il est allemand, je peux lui parler; qu'on le mène dans ma feuillée. Aussitôt on conduit *Candide* dans un cabinet de verdure, orné d'une très-jolie colonade de marbre verd et or, et de treillages qui

renfermaient des perroquets, des colibris, des oiseaux-mouches, des pintades, et tous les oiseaux les plus rares. Un excellent déjeûner était préparé dans des vases d'or; et tandis que les Paraguains mangèrent du maïs dans des écuelles de bois, en plein champ, à l'ardeur du soleil, le révérend père commandant entra dans la feuillée.

C'était un très-beau jeune-homme, le visage plein, assez blanc, haut en couleur, le sourcil relevé, l'œil vif, l'oreille rouge, les lèvres vermeilles, l'air fier, mais d'une fierté qui n'était ni celle d'un espagnol, ni celle d'un jésuite. On rendit à *Candide* et à *Cacambo* leurs armes qu'on leur avait saisies, ainsi que les deux chevaux andalous; *Cacambo* leur fit manger l'avoine auprès de la feuillée, ayant toujours l'œil sur eux, crainte de surprise.

Candide baisa d'abord le bas de la robe du commandant, ensuite ils se mirent à table. Vous êtes donc allemand? lui dit le jésuite en cette langue. Oui, mon révérend père, dit *Candide*. L'un et l'autre en prononçant ces paroles, se regardaient avec une extrême surprise, et une émotion dont ils n'étaient pas les maîtres. Et de quel pays d'Allemagne êtes-vous? dit le jésuite. De la sale province de Vestphalie, dit *Candide*: je suis né dans le château de Thunder-ten-tronckh. O ciel! est-il possible! s'écria le commandant. Quel miracle! s'écria *Candide*. Serait-ce vous? dit le commandant. Cela n'est pas possible, dit *Candide*. Ils se laissent tomber tous deux à la renverse, ils s'embrassent, ils versent des ruisseaux de larmes. Quoi! serait-ce vous, mon révérend père? vous le frère de la belle *Cunégonde*! vous qui fûtes tué par les Bulgares! vous le

fils de monsieur le baron! vous jésuite au Paraguai! il faut avouer que ce monde est une étrange chose. O *Pangloss! Pangloss!* que vous seriez aise si vous n'aviez pas été pendu!

Le commandant fit retirer les esclaves nègres et les Paraguains qui servaient à boire dans des gobelets de cristal de roche. Il remercia DIEU et St *Ignace* mille fois; il serrait *Candide* entre ses bras; leurs visages étaient baignés de pleurs. Vous seriez bien plus étonné, plus attendri, plus hors de vous-même, dit *Candide*, si je vous disais que mademoiselle *Cunégonde*, votre sœur, que vous avez crue éventrée, est pleine de santé. — Où? — dans votre voisinage, chez M. le gouverneur de Buénos-Ayres; et je venais pour faire la guerre. Chaque mot qu'ils prononcèrent dans cette longue conversation, accumulait prodige sur prodige. Leur ame toute entière volait sur leur langue, était attentive dans leurs oreilles, et étincelante dans leurs yeux. Comme ils étaient allemands, ils tinrent table longtemps, en attendant le révérend père provincial; et le commandant parla ainsi à son cher *Candide*.

CHAPITRE XV.

Comment Candide tua le frère de sa chère Cunégonde.

J'AURAI toute ma vie présent à la mémoire le jour horrible où je vis tuer mon père et ma mère, et violer ma sœur. Quand les Bulgares furent retirés, on ne trouva point cette sœur adorable, et on mit dans une charrette ma mère, mon père et moi, deux servantes

et trois petits garçons égorgés, pour nous aller enterrer dans une chapelle de jésuites, à deux lieues du château de mes pères. Un jésuite nous jeta de l'eau bénite, elle était horriblement salée ; il en entra quelques gouttes dans mes yeux ; le père s'aperçut que ma paupière fesait un petit mouvement : il mit la main sur mon cœur, et le sentit palpiter ; je fus secouru, et au bout de trois semaines il n'y paraissait pas. Vous savez, mon cher *Candide*, que j'étais fort joli, je le devins encore davantage ; aussi le révérend père *Croust*, supérieur de la maison, prit pour moi la plus tendre amitié : il me donna l'habit de novice ; quelque temps après je fus envoyé à Rome. Le père général avait besoin d'une recrue de jeunes jésuites allemands. Les souverains du Paraguai reçoivent le moins qu'ils peuvent de jésuites espagnols ; ils aiment mieux les étrangers dont ils se croient plus maîtres. Je fus jugé propre par le révérend père général pour aller travailler dans cette vigne. Nous partîmes, un polonais, un tirolien et moi. Je fus honoré en arrivant du sous-diaconat et d'une lieutenance : je suis aujourd'hui colonel et prêtre. Nous recevons vigoureusement les troupes du roi d'Espagne ; je vous réponds qu'elles seront excommuniées et battues. La providence vous envoie ici pour nous seconder. Mais est-il bien vrai que ma chère sœur *Cunégonde* soit dans le voisinage chez le gouverneur de Buénos-Ayres ? *Candide* l'assura par serment que rien n'était plus vrai. Leurs larmes recommencèrent à couler.

Le baron ne pouvait se lasser d'embrasser *Candide* ; il l'appelait son frère, son sauveur. Ah ! peut-être, lui dit-il, nous pourrons ensemble, mon cher *Candide*, entrer en vainqueurs dans la ville, et reprendre ma

sœur *Cunégonde*. C'est tout ce que je souhaite, dit *Candide ;* car je comptais l'épouser, et je l'espère encore. Vous, insolent ! répondit le baron, vous auriez l'impudence d'épouser ma sœur qui a soixante et douze quartiers ! je vous trouve bien effronté d'oser me parler d'un dessein si téméraire ! *Candide*, pétrifié d'un tel discours, lui répondit : Mon révérend père, tous les quartiers du monde n'y font rien ; j'ai tiré votre sœur des bras d'un juif et d'un inquisiteur ; elle m'a assez d'obligations, elle veut m'épouser. Maître *Pangloss* m'a toujours dit que les hommes sont égaux, et assurément je l'épouserai. C'est ce que nous verrons, coquin ! dit le jésuite baron de *Thunder-ten-tronckh*, et en même temps il lui donna un grand coup du plat de son épée sur le visage. *Candide* dans l'instant tire la sienne, et l'enfonce jusqu'à la garde dans le ventre du baron jésuite ; mais en la retirant toute fumante, il se mit à pleurer : Hélas, mon DIEU ! dit-il, j'ai tué mon ancien maître, mon ami, mon beau-frère ; je suis le meilleur homme du monde, et voilà déjà trois hommes que je tue ; et dans ces trois il y a deux prêtres.

Cacambo, qui faisait sentinelle à la porte de la feuillée, accourut. Il ne nous reste qu'à vendre cher notre vie, lui dit son maître : on va, sans doute, entrer dans la feuillée, il faut mourir les armes à la main. *Cacambo*, qui en avait bien vu d'autres, ne perdit point la tête ; il prit la robe de jésuite que portait le baron, la mit sur le corps de *Candide*, lui donna le bonnet quarré du mort, et le fit monter à cheval. Tout cela se fit en un clin d'œil. Galopons, mon maître, tout le monde vous prendra pour un jésuite qui va donner

des ordres; et nous aurons paſſé les frontières avant qu'on puiſſe courir après nous. Il volait déjà en prononçant ces paroles, et en criant en eſpagnol : Place, place pour le révérend père colonel.

CHAPITRE XVI.

Ce qui advint aux deux voyageurs avec deux filles, deux ſinges, et les ſauvages nommés Oreillons.

CANDIDE et ſon valet furent au-delà des barrières, et perſonne ne ſavait encore dans le camp la mort du jéſuite allemand. Le vigilant *Cacambo* avait eu ſoin de remplir ſa valiſe de pain, de chocolat, de jambon, de fruit et de quelques meſures de vin. Ils s'enfoncèrent avec leurs chevaux andalous dans un pays inconnu, où ils ne découvrirent aucune route. Enfin une belle prairie entre coupée de ruiſſeaux ſe préſenta devant eux. Nos deux voyageurs font repaître leurs montures. *Cacambo* propoſe à ſon maître de manger, et lui en donne l'exemple. Comment veux-tu, diſait *Candide*, que je mange du jambon, quand j'ai tué le fils de monſieur le baron, et que je me vois condamné à ne revoir la belle *Cunégonde* de ma vie; à quoi me ſervira de prolonger mes miſérables jours, puiſque je dois les traîner loin d'elle dans les remords et dans le déſeſpoir? et que dira le journal de Trévoux?

En parlant ainſi, il ne laiſſa pas de manger. Le

soleil se couchait. Les deux égarés entendirent quelques petits cris qui paraissaient poussés par des femmes. Ils ne savaient si ces cris étaient de douleur ou de joie ; mais ils se levèrent précipitamment avec cette inquiétude et cette alarme que tout inspire dans un pays inconnu. Ces clameurs partaient de deux filles toutes nues qui couraient légèrement au bord de la prairie, tandis que deux singes les suivaient en leur mordant les fesses. *Candide* fut touché de pitié : il avait appris à tirer chez les Bulgares, et il aurait abattu une noisette dans un buisson sans toucher aux feuilles. Il prend son fusil espagnol à deux coups, tire, et tue les deux singes. DIEU soit loué, mon cher *Cacambo*, j'ai délivré d'un grand péril ces deux pauvres créatures ; si j'ai commis un péché en tuant un inquisiteur et un jésuite, je l'ai bien réparé en sauvant la vie à deux filles. Ce sont peut-être deux demoiselles de condition, et cette aventure nous peut procurer de très-grands avantages dans le pays.

Il allait continuer, mais sa langue devint percluse quand il vit ces deux filles embrasser tendrement les deux singes, fondre en larmes sur leurs corps, et remplir l'air des cris les plus douloureux. Je ne m'attendais pas à tant de bonté d'ame, dit-il enfin à *Cacambo ;* lequel lui répliqua : Vous avez fait là un beau chef-d'œuvre, mon maître ; vous avez tué les deux amans de ces demoiselles. Leurs amans ! serait-il possible ? vous vous moquez de moi, *Cacambo ;* le moyen de vous croire ? Mon cher maître, repartit *Cacambo*, vous êtes toujours étonné de tout ; pourquoi trouvez-vous si étrange, que dans quelques pays il y ait des singes qui obtiennent les bonnes grâces

des dames ? ils ſont des quarts-d'hommes, comme je ſuis un quart-d'eſpagnol. Hélas ! reprit *Candide*, je me ſouviens d'avoir entendu dire à maître *Pangloſs*, qu'autrefois pareils accidens étaient arrivés, et que ces mélanges avaient produit des égypans, des faunes, des ſatyres, que pluſieurs grands perſonnages de l'antiquité en avaient vu ; mais je prenais cela pour des fables. Vous devez être convaincu à preſent, dit *Cacambo*, que c'eſt une vérité, et vous voyez comment en uſent les perſonnes qui n'ont pas reçu une certaine éducation ; tout ce que je crains, c'eſt que ces dames ne nous faſſent quelque méchante affaire.

Ces réflexions ſolides engagèrent *Candide* à quitter la prairie, et à s'enfoncer dans un bois. Il y ſoupa avec *Cacambo ;* et tous deux, après avoir maudit l'inquiſiteur de Portugal, le gouverneur de Buénos-Ayres, et le baron, s'endormirent ſur de la mouſſe A leur réveil ils ſentirent qu'il ne pouvaient remuer ; la raiſon en était que pendant la nuit les Oreillons, habitans du pays, à qui les deux dames les avaient dénoncés, les avaient garottés avec des cordes d'écorces d'arbre Ils étaient entourés d'une cinquantaine d'oreillons tout nus, armés de fleches, de maſſues et de haches de caillou : les uns feſaient bouillir une grande chaudière ; les autres préparaient des broches, et tous criaient : C'eſt un jéſuite, c'eſt un jéſuite ; nous ſerons vengés et nous ferons bonne chère ; mangeons du jéſuite, mangeons du jéſuite.

Je vous l'avais bien dit, mon cher maître, s'écria triſtement *Cacambo*, que ces deux filles nous joueraient un mauvais tour. *Candide* apercevant la chaudière et les broches, s'écria : Nous allons certainement

être

être rôtis ou bouillis. Ah! que dirait maître *Pangloſs*, s'il voyait comme la pure nature eſt faite? Tout eſt bien; ſoit, mais j'avoue qu'il eſt bien cruel d'avoir perdu mademoiſelle *Cunégonde*, et d'être mis à la broche par des Oreillons. *Cacambo* ne perdait jamais la tête. Ne déſeſpérez de rien, dit-il au déſolé *Candide;* j'entends un peu le jargon de ces peuples, je vais leur parler. Ne manquez pas, dit *Candide*, de leur repréſenter quelle eſt l'inhumanité affreuſe de faire cuire des hommes, et combien cela eſt peu chrétien.

Meſſieurs, dit *Cacambo*, vous comptez donc manger aujourd'hui un jéſuite; c'eſt très-bien fait; rien n'eſt plus juſte que de traiter ainſi ſes ennemis. En effet le droit naturel nous enſeigne à tuer notre prochain, et c'eſt ainſi qu'on en agit dans toute la terre. Si nous n'uſons pas du droit de le manger, c'eſt que nous avons d'ailleurs de quoi faire bonne chère; mais vous n'avez pas les mêmes reſſources que nous: certainement il vaut mieux manger ſes ennemis que d'abandonner aux corbeaux et aux corneilles le fruit de ſa victoire. Mais, Meſſieurs, vous ne voudriez pas manger vos amis. Vous croyez aller mettre un jéſuite en broche, et c'eſt votre défenſeur, c'eſt l'ennemi de vos ennemis que vous allez rôtir. Pour moi, je ſuis né dans votre pays; monſieur que vous voyez eſt mon maître, et bien loin d'être jéſuite, il vient de tuer un jéſuite, il en porte les dépouilles; voilà le ſujet de votre mépriſe. Pour vérifier ce que je vous dis, prenez ſa robe, portez-la à la première barrière du royaume de los padres; informez-vous ſi mon maître n'a pas tué un officier jéſuite. Il vous faudra peu de temps; vous pourrez toujours nous manger, ſi vous trouvez

que je vous ai menti. Mais si je vous ai dit la vérité, vous connaissez trop les principes du droit public, les mœurs et les lois pour ne nous pas faire grâce.

Les Oreillons trouvèrent ce discours très-raisonnable; ils députèrent deux notables pour aller en diligence s'informer de la vérité; les deux députés s'acquittèrent de leur commission en gens d'esprit, et revinrent bientôt apporter de bonnes nouvelles. Les Oreillons délièrent leurs deux prisonniers, leur firent toutes sortes de civilités, leur offrirent des filles, leur donnèrent des rafraîchissemens, et les reconduisirent jusqu'aux confins de leurs Etats, en criant avec alégresse: Il n'est point jésuite, il n'est point jésuite.

Candide ne se lassait point d'admirer le sujet de sa délivrance. Quel peuple, disait-il, quels hommes! quelles mœurs! Si je n'avais pas eu le bonheur de donner un grand coup d'épée au travers du corps du frère de mademoiselle *Cunégonde*, j'étais mangé sans rémission. Mais après tout, la pure nature est bonne, puisque ces gens-ci, au lieu de me manger, m'ont fait mille honnêtetés, dès qu'ils ont su que je n'étais pas jésuite.

CHAPITRE XVII.

Arrivée de Candide et de son valet au pays d'Eldorado, et ce qu'ils y virent.

QUAND ils furent aux frontières des Oreillons, vous voyez, dit *Cacambo* à *Candide*, que cet hémisphère-ci ne vaut pas mieux que l'autre; croyez-moi, retournons en Europe par le plus court. Comment y retourner, dit *Candide*, et où aller? si je vais dans mon pays, les Bulgares et les Abares y égorgent tout; si je retourne en Portugal, j'y suis brûlé; si nous restons dans ce pays-ci, nous risquons à tout moment d'être mis en broche. Mais comment se résoudre à quitter la partie du monde que mademoiselle *Cunégonde* habite?

Tournons vers la Caïenne, dit *Cacambo*, nous y trouverons des français qui vont par tout le monde; ils pourront nous aider. DIEU aura peut être pitié de nous.

Il n'était pas facile d'aller à la Caïenne, ils savaient bien à peu près de quel côté il fallait marcher; mais des montagnes, des fleuves, des précipices, des brigands, des sauvages, étaient par-tout de terribles obstacles. Leurs chevaux moururent de fatigue: leurs provisions furent consumées: ils se nourrirent un mois entier de fruits sauvages, et se trouvèrent enfin auprès d'une petite rivière bordée de cocotiers qui soutinrent leur vie et leurs espérances.

Cacambo, qui donnait toujours d'aussi bons conseils que la vieille, dit à *Candide:* Nous n'en pouvons plus,

nous avons assez marché, j'aperçois un canot vide sur le rivage, empliſſons-le de cocos, jetons-nous dans cette petite barque, laiſſons-nous aller au courant; une rivière mène toujours à quelque endroit habité. Si nous ne trouvons pas des choſes agréables, nous trouverons du moins des choſes nouvelles. Allons, dit *Candide*, recommandons-nous à la Providence.

Ils voguèrent quelques lieues entre des bords, tantôt fleuris, tantôt arides, tantôt unis, tantôt eſcarpés. La rivière s'élargiſſait toujours; enfin elle ſe perdait ſous une voûte de rochers épouvantables qui s'élevaient juſqu'au ciel. Les deux voyageurs eurent la hardieſſe de s'abandonner aux flots ſous cette voûte. Le fleuve reſſerré en cet endroit les porta avec une rapidité et un bruit horrible. Au bout de vingt-quatre heures ils revirent le jour; mais leur canot ſe fracaſſa contre les écueils; il fallut ſe traîner de rocher en rocher pendant une lieue entière; enfin ils découvrirent un horizon immenſe bordé de montagnes inacceſſibles. Le pays était cultivé pour le plaiſir comme pour le beſoin; par-tout l'utile était agréable: les chemins étaient couverts, ou plutôt ornés de voitures d'une forme et d'une matière brillante, portant des hommes et des femmes d'une beauté ſingulière, traînés rapidement par de gros moutons rouges qui ſurpaſſaient en vîteſſe les plus beaux chevaux d'Andalouſie, de Tétuan et de Méquinez.

Voilà pourtant, dit *Candide*, un pays qui vaut mieux que la Veſtphalie. Il mit pied à terre avec *Cacambo* auprès du premier village qu'il rencontra. Quelques enfans du village, couverts de brocarts d'or tout déchirés, jouaient au palet à l'entrée du bourg;

nos deux hommes de l'autre monde s'amusèrent à les regarder : leurs palets étaient d'assez larges pièces rondes, jaunes, rouges, vertes, qui jetaient un éclat singulier. Il prit envie aux voyageurs d'en ramasser quelques-uns ; c'était de l'or, c'était des émeraudes, des rubis, dont le moindre aurait été le plus grand ornement du trône du Mogol. Sans doute, dit *Cacambo*, ces enfans sont les fils du roi du pays qui jouent au petit palet. Le magister du village parut dans ce moment pour les faire rentrer à l'école. Voilà, dit *Candide*, le précepteur de la famille royale.

Les petits gueux quittèrent aussitôt le jeu, en laissant à terre leurs palets, et tout ce qui avait servi à leurs divertissemens. *Candide* les ramasse, court au précepteur et les lui présente humblement, lui faisant entendre par signes que leurs altesses royales avaient oublié leur or et leurs pierreries. Le magister du village en souriant les jeta par terre, regarda un moment la figure de *Candide* avec beaucoup de surprise, et continua son chemin.

Les voyageurs ne manquèrent pas de ramasser l'or, les rubis et les émeraudes. Où sommes-nous, s'écria *Candide* ? il faut que les enfans des rois de ce pays soient bien élevés, puisqu'on leur apprend à mépriser l'or et les pierreries. *Cacambo* était aussi surpris que *Candide*. Ils approchèrent enfin de la première maison du village ; elle était bâtie comme un palais d'Europe. Une foule de monde s'empressait à la porte, et encore plus dans le logis ; une musique très-agréable se faisait entendre, et une odeur délicieuse de cuisine se faisait sentir. *Cacambo* s'approcha de la porte, et entendit qu'on parlait péruvien ; c'était sa langue maternelle ;

car tout le monde sait que *Cacambo* était né au Tucuman, dans un village où l'on ne connaissait que cette langue. Je vous servirai d'interprète, dit-il à *Candide;* entrons, c'est ici un cabaret.

Aussitôt deux garçons et deux filles de l'hôtellerie, vêtus de drap d'or, et les cheveux renoués avec des rubans, les invitent à se mettre à la table de l'hôte. On servit quatre potages garnis, chacun de deux perroquets, un vautour bouilli qui pesait deux cents livres, deux singes rôtis d'un goût excellent, trois cents colibris dans un plat, et six cents oiseaux-mouches dans un autre; des ragoûts exquis, des pâtisseries délicieuses; le tout dans des plats d'une espèce de cristal de roche. Les garçons et les filles de l'hôtellerie versaient plusieurs liqueurs faites de canne de sucre.

Les convives étaient pour la plupart des marchands et des voituriers, tous d'une politesse extrême, qui firent quelques questions à *Cacambo* avec la discrétion la plus circonspecte, et qui répondirent aux siennes d'une manière à le satisfaire.

Quand le repas fut fini, *Cacambo* crut, ainsi que *Candide*, bien payer son écot, en jetant sur la table de l'hôte deux de ces larges pièces d'or qu'il avait ramassées; l'hôte et l'hôtesse éclatèrent de rire, et se tinrent long-temps les côtés. Enfin ils se remirent. Messieurs, dit l'hôte, nous voyons bien que vous êtes des étrangers, nous ne sommes pas accoutumés à en voir. Pardonnez-nous si nous nous sommes mis à rire quand vous nous avez offert en payement les cailloux de nos grands chemins. Vous n'avez pas sans doute de la monnaie du pays, mais il n'est pas nécessaire d'en avoir pour dîner ici. Toutes les hôtelleries établies

pour la commodité du commerce sont payées par le gouvernement. Vous avez fait mauvaise chère ici, parce que c'est un pauvre village; mais par tout ailleurs vous serez reçus comme vous méritez de l'être. *Cacambo* expliquait à *Candide* tous les discours de l'hôte, et *Candide* les écoutait avec la même admiration et le même égarement que son ami *Cacambo* les rendait. Quel est donc ce pays, disaient-ils l'un et l'autre, inconnu à tout le reste de la terre, et où toute la nature est d'une espèce si différente de la nôtre? C'est probablement le pays où tout va bien; car il faut absolument qu'il y en ait un de cette espèce. Et quoi qu'en dît maître *Pangloss*, je me suis souvent aperçu que tout allait mal en Vestphalie.

CHAPITRE XVIII.

Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado.

Cacambo témoigna à son hôte toute sa curiosité; l'hôte lui dit: Je suis fort ignorant, et je m'en trouve bien; mais nous avons ici un vieillard retiré de la cour, qui est le plus savant homme du royaume, et le plus communicatif. Aussitôt il mène *Cacambo* chez le vieillard. *Candide* ne jouait plus que le second personnage, et accompagnait son valet. Ils entrèrent dans une maison fort simple, car la porte n'était que d'argent, et les lambris des appartemens n'étaient que d'or, mais travaillés avec tant de goût que les plus riches lambris ne l'effaçaient pas. L'antichambre n'était à la vérité incrustée que de rubis et d'émeraudes, mais

l'ordre dans lequel tout était arrangé réparait bien cette extrême ſimplicité.

Le vieillard reçut les deux étrangers ſur un ſofa matelaſſé de plumes de colibri, et leur fit préſenter des liqueurs dans des vaſes de diamans; après quoi il ſatisfit à leur curioſité en ces termes :

Je ſuis âgé de cent ſoixante et douze ans, et j'ai appris de feu mon père, écuyer du roi, les étonnantes révolutions du Pérou dont il avait été témoin. Le royaume où nous ſommes eſt l'ancienne patrie des Incas, qui en ſortirent très-imprudemment pour aller ſubjuguer une partie du monde, et qui furent enfin détruits par les Eſpagnols.

Les princes de leur famille qui reſtèrent dans leur pays natal furent plus ſages; ils ordonnèrent, du conſentement de la nation, qu'aucun habitant ne ſortirait jamais de notre petit royaume; et c'eſt ce qui nous a conſervé notre innocence et notre félicité. Les Eſpagnols ont eu une connaiſſance confuſe de ce pays, ils l'ont appelé *Eldorado*, et un anglais, nommé *le chevalier Raleig*, en a même approché il y a environ cent années; mais comme nous ſommes entourés de rochers inabordables et de précipices, nous avons toujours été juſqu'à préſent à l'abri de la rapacité des nations de l'Europe, qui ont une fureur inconcevable pour les cailloux et pour la fange de notre terre, et qui pour en avoir nous tueraient tous juſqu'au dernier.

La converſation fut longue; elle roula ſur la forme du gouvernement, ſur les mœurs, ſur les femmes, ſur les ſpectacles publics, ſur les arts. Enfin *Candide*, qui avait toujours du goût pour la métaphyſique, fit

demander par *Cacambo* si dans le pays il y avait une religion.

Le vieillard rougit un peu. Comment donc, dit-il, en pouvez-vous douter? est-ce que vous nous prenez pour des ingrats? *Cacambo* demanda humblement quelle était la religion d'Eldorado? Le vieillard rougit encore: Est-ce qu'il peut y avoir deux religions, dit-il? nous avons, je crois, la religion de tout le monde; nous adorons DIEU du soir jusqu'au matin. N'adorez-vous qu'un seul Dieu, dit *Cacambo* qui servait toujours d'interprète aux doutes de *Candide*? Apparemment, dit le vieillard, qu'il n'y en a ni deux, ni trois, ni quatre. Je vous avoue que les gens de votre monde font des questions bien singulières. *Candide* ne se lassait pas de faire interroger ce bon vieillard; il voulut savoir comment on priait DIEU dans Eldorado. Nous ne le prions point, dit le bon et respectable sage; nous n'avons rien à lui demander; il nous a donné tout ce qu'il nous faut; nous le remercions sans cesse. *Candide* eut la curiosité de voir des prêtres; il fit demander où ils étaient. Le bon vieillard sourit. Mes amis, dit-il, nous sommes tous prêtres; le roi et tous les chefs de famille chantent des cantiques d'actions de grâces solennellement tous les matins; et cinq ou six mille musiciens les accompagnent. — Quoi! vous n'avez point de moines qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui cabalent, et qui font brûler les gens qui ne sont pas de leur avis? — Il faudrait que nous fussions fous, dit le vieillard, nous sommes tous ici du même avis, et nous n'entendons pas ce que vous voulez dire avec vos moines. *Candide* à tous ces discours demeurait en extase, et disait en lui-même: Ceci est bien

différent de la Veſtphalie et du château de monſieur le baron : ſi notre ami *Pangloſs* avait vu Eldorado, il n'aurait plus dit que le château de Thunder-ten-tronckh était ce qu'il y avait de mieux ſur la terre; et il eſt certain qu'il faut voyager.

Après cette longue converſation, le bon vieillard fit atteler un carroſſe à ſix moutons, et donna douze de ſes domeſtiques aux deux voyageurs pour les conduire à la cour. Excuſez-moi, leur dit-il, ſi mon âge me prive de l'honneur de vous accompagner. Le roi vous recevra d'une manière dont vous ne ſerez pas mécontens, et vous pardonnerez ſans doute aux uſages du pays, s'il y en a quelques-uns qui vous déplaiſent.

Candide et *Cacambo* montent en carroſſe; les ſix moutons volaient, et en moins de quatre heures on arriva au palais du roi, ſitué à un bout de la capitale. Le portail était de deux cents vingt pieds de haut, et de cent de large; il eſt impoſſible d'exprimer quelle en était la matière. On voit aſſez quelle ſupériorité prodigieuſe elle devait avoir ſur ces cailloux et ſur ce ſable que nous nommons *or* et *pierreries*.

Vingt belles filles de la garde reçurent *Candide* et *Cacambo* à la deſcente du carroſſe, les conduiſirent aux bains, les vêtirent de robes d'un tiſſu de duvet de colibri; après quoi les grands officiers et les grandes officières de la couronne les menèrent à l'appartement de ſa majeſté au milieu de deux files, chacune de mille muſiciens, ſelon l'uſage ordinaire. Quand ils approchèrent de la ſalle du trône, *Cacambo* demanda à un grand officier comment il fallait s'y prendre pour ſaluer ſa majeſté? ſi on ſe jetait à genoux ou

ventre à terre? ſi on mettait les mains ſur la tête ou ſur le derrière? ſi on léchait la pouſſière de la ſalle? en un mot, quelle était la cérémonie? L'uſage, dit le grand officier, eſt d'embraſſer le roi et de le baiſer des deux côtés. *Candide* et *Cacambo* ſautèrent au cou de ſa majeſté, qui les reçut avec toute la grâce imaginable, et qui les pria poliment à ſouper.

En attendant on leur fit voir la ville, les édifices publics élevés juſqu'aux nues, les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d'eau pure, les fontaines d'eau roſe, celles de liqueurs de canne de ſucre qui coulaient continuellement dans de grandes places, pavées d'une eſpèce de pierreries qui répandaient une odeur ſemblable à celle du girofle et de la canelle. *Candide* demanda à voir la cour de juſtice, le parlement; on lui dit qu'il n'y en avait point, et qu'on ne plaidait jamais. Il s'informa s'il y avait des priſons, et on lui dit que non. Ce qui le ſurprit davantage, et qui lui fit le plus de plaiſir, ce fut le palais des ſciences, dans lequel il vit une galerie de deux mille pas, toute pleine d'inſtrumens de mathématique et de phyſique.

Après avoir parcouru, toute l'après-dînée, à peu-près la millième partie de la ville, on les ramena chez le roi. *Candide* ſe mit à table entre ſa majeſté, ſon valet *Cacambo* et pluſieurs dames. Jamais on ne fit meilleure chère, et jamais on n'eut plus d'eſprit à ſouper qu'en eut ſa majeſté. *Cacambo* expliquait les bons mots du roi à *Candide*, et quoique traduits ils paraiſſaient toujours des bons mots. De tout ce qui étonnait *Candide*, ce n'était pas ce qui l'étonna le moins.

Ils paſsèrent un mois dans cet hoſpice. *Candide* ne

ceſſait de dire à *Cacambo* : Il eſt vrai, mon ami, encore une fois, que le château où je ſuis né ne vaut pas le pays où nous ſommes ; mais enfin mademoiſelle *Cunégonde* n'y eſt pas, et vous avez ſans doute quelque maîtreſſe en Europe. Si nous reſtons ici, nous n'y ferons que comme les autres ; au lieu que ſi nous retournons dans notre monde, ſeulement avec douze moutons chargés de cailloux d'Eldorado, nous ſerons plus riches que tous les rois enſemble, nous n'aurons plus d'inquiſiteurs à craindre, et nous pourrons aiſément reprendre mademoiſelle *Cunégonde*.

Ce diſcours plut à *Cacambo ;* on aime tant à courir, à ſe faire valoir chez les ſiens, à faire parade de ce qu'on a vu dans ſes voyages, que les deux heureux réſolurent de ne plus l'être, et de demander leur congé à ſa majeſté.

Vous faites une ſottiſe, leur dit le roi ; je ſais bien que mon pays eſt peu de choſe ; mais quand on eſt paſſablement quelque part, il faut y reſter ; je n'ai pas aſſurément le droit de retenir des étrangers ; c'eſt une tyrannie qui n'eſt ni dans nos mœurs, ni dans nos lois ; tous les hommes ſont libres ; partez quand vous voudrez, mais la ſortie eſt bien difficile. Il eſt impoſſible de remonter la rivière rapide ſur laquelle vous êtes arrivés par miracle, et qui court ſous des voûtes de rochers. Les montagnes qui entourent tout mon royaume ont dix mille pieds de hauteur, et ſont droites comme des murailles : elles occupent chacune en largeur un eſpace de plus de dix lieues ; on ne peut en deſcendre que par des précipices. Cependant puiſque vous voulez abſolument partir, je vais donner ordre aux intendans des machines d'en faire une qui

puisse vous transporter commodément. Quand on vous aura conduits au revers des montagnes personne ne pourra vous accompagner; car mes sujets ont fait vœu de ne jamais sortir de leur enceinte, et ils sont trop sages pour rompre leur vœu. Demandez-moi d'ailleurs tout ce qu'il vous plaira. Nous ne demandons à votre majesté, dit *Cacambo*, que quelques moutons chargés de vivres, de cailloux et de la boue du pays. Le roi rit : Je ne conçois pas, dit-il, quel goût vos gens d'Europe ont pour notre boue jaune: mais emportez-en tant que vous voudrez, et grand bien vous fasse.

Il donna l'ordre sur le champ à ses ingénieurs de faire une machine pour guinder ces deux hommes extraordinaires hors du royaume. Trois mille bons physiciens y travaillèrent; elle fut prête au bout de quinze jours, et ne coûta pas plus de vingt millions de livres sterling, monnaie du pays. On mit sur la machine *Candide* et *Cacambo ;* il y avait deux grands moutons rouges sellés et bridés pour leur servir de monture quand ils auraient franchi les montagnes, vingt moutons de bât chargés de vivres, trente qui portaient des présens de ce que le pays a de plus curieux, et cinquante chargés d'or, de pierreries et de diamans. Le roi embrassa tendrement les deux vagabonds.

Ce fut un beau spectacle que leur départ, et la manière ingénieuse dont ils furent hissés eux et leurs moutons au haut des montagnes. Les physiciens prirent congé d'eux après les avoir mis en sureté, et *Candide* n'eut plus d'autre désir et d'autre objet que d'aller présenter ses moutons à mademoiselle *Cunégonde*. Nous avons, dit-il, de quoi payer le gouverneur de

Buénos-Ayres, ſi mademoiſelle *Cunégonde* peut être miſe à prix. Marchons vers la Caïenne, embarquons-nous, et nous verrons enſuite quel royaume nous pourrons acheter.

CHAPITRE XIX.

Ce qui leur arriva à Surinam, et comment Candide fit connaiſſance avec Martin.

La première journée de nos deux voyageurs fut aſſez agréable. Ils étaient encouragés par l'idée de ſe voir poſſeſſeurs de plus de tréſors que l'Aſie, l'Europe et l'Afrique n'en pouvaient raſſembler. *Candide* tranſporté écrivit le nom de *Cunégonde* ſur les arbres. A la ſeconde journée deux de leurs moutons s'enfoncèrent dans des marais, et y furent abymés avec leurs charges; deux autres moutons moururent de fatigue quelques jours après; ſept ou huit périrent enſuite de faim dans un déſert; d'autres tombèrent au bout de quelques jours dans des précipices. Enfin, après cent jours de marche, il ne leur reſta que deux moutons. *Candide* dit à *Cacambo :* Mon ami, vous voyez comme les richeſſes de ce monde ſont périſſables; il n'y a rien de ſolide que la vertu et le bonheur de revoir mademoiſelle *Cunégonde*. Je l'avoue, dit *Cacambo;* mais il nous reſte encore deux moutons avec plus de tréſors que n'en aura jamais le roi d'Eſpagne, et je vois bien de loin une ville que je ſoupçonne être Surinam, appartenante aux Hollandais. Nous ſommes au bout de nos peines et au commencement de notre félicité.



C'eſt à ce prix que vous mangez du ſucre en Europe.

Candide Chapitre 19.

J. Ms. Moreau le J.e inv. 1787 *Baquoy filius Sculp.*

En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite. Eh, mon DIEU! lui dit *Candide* en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois? J'attends mon maître, M. *Vanderdendur*, le fameux négociant, répondit le nègre. Est-ce M. *Vanderdendur*, dit *Candide*, qui t'a traité ainsi? Oui, Monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement, deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main: quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe: je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. Cependant lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée, elle me disait: Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux; tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par-là la fortune de ton père et de ta mère. Hélas! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous: les fétiches hollandais qui m'ont converti, me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfans d'*Adam*, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste, mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germain. Or, vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parens d'une manière plus horrible.

O *Pangloss!* s'écria *Candide*, tu n'avais pas deviné

cette abomination; c'en eſt fait, il faudra qu'à la fin je renonce à ton optimiſme. Qu'eſt-ce qu'optimiſme? diſait *Cacambo*. Hélas! dit *Candide*, c'eſt la rage de ſoutenir que tout eſt bien quand on eſt mal, et il verſait des larmes en regardant ſon nègre; et en pleurant, il entra dans Surinam.

La première choſe dont ils s'informent, c'eſt s'il n'y a point au port quelque vaiſſeau qu'on pût envoyer à Buénos-Ayres. Celui à qui ils s'adreſsèrent était juſtement un patron eſpagnol, qui s'offrit à faire avec eux un marché honnête. Il leur donna rendez-vous dans un cabaret. *Candide* et le fidèle *Cacambo* allèrent l'y attendre avec leurs moutons.

Candide, qui avait le cœur ſur les lèvres, conta à l'eſpagnol toute ſes aventures, et lui avoua qu'il voulait enlever mademoiſelle *Cunégonde*. Je me garderai bien de vous paſſer à Buénos-Ayres, dit le patron: je ſerais pendu, et vous auſſi; la belle *Cunégonde* eſt la maîtreſſe favorite de monſeigneur. Ce fut un coup de foudre pour *Candide;* il pleura long-temps; enfin il tira à part *Cacambo:* Voici, mon cher ami, lui dit-il, ce qu'il faut que tu faſſes. Nous avons chacun dans nos poches pour cinq ou ſix millions de diamans; tu es plus habile que moi; va prendre mademoiſelle *Cunégonde* à Buénos-Ayres. Si le gouverneur fait quelque difficulté, donne-lui un million: s'il ne ſe rend pas, donne-lui en deux; tu n'as point tué d'inquiſiteur, on ne ſe défiera point de toi. J'équiperai un autre vaiſſeau, j'irai t'attendre à Veniſe; c'eſt un pays libre où l'on n'a rien à craindre ni des Bulgares, ni des Abares, ni des Juifs, ni des inquiſiteurs. *Cacambo* applaudit à cette ſage réſolution. Il était au déſeſpoir de ſe ſéparer d'un

bon

bon maître devenu ſon ami intime; mais le plaiſir de lui être utile, l'emporta ſur la douleur de le quitter. Ils s'embraſsèrent en verſant des larmes : *Candide* lui recommanda de ne point oublier la bonne vieille. *Cacambo* partit dès le jour même : c'était un très-bon homme que ce *Cacambo*.

Candide reſta encore quelque temps à Surinam, et attendit qu'un autre patron voulût le mener en Italie, lui et les deux moutons qui lui reſtaient. Il prit des domeſtiques, et acheta tout ce qui lui était néceſſaire pour un long voyage; enfin M. *Vanderdendur*, maître d'un gros vaiſſeau, vint ſe préſenter à lui. Combien voulez-vous, demanda-t-il à cet homme, pour me mener en droiture à Veniſe, moi, mes gens, mon bagage et les deux moutons que voilà ? Le patron s'accorda à dix mille piaſtres : *Candide* n'héſita pas.

Oh, oh, dit à part ſoi le prudent *Vanderdendur*, cet étranger donne dix mille piaſtres tout d'un coup! il faut qu'il ſoit bien riche. Puis revenant un moment après, il ſignifia qu'il ne pouvait partir à moins de vingt mille. Hé bien, vous les aurez, dit *Candide*.

Ouais, ſe dit tout bas le marchand, cet homme donne vingt mille piaſtres auſſi aiſément que dix mille. Il revint encore, et dit qu'il ne pouvait le conduire à Veniſe à moins de trente mille piaſtres. Vous en aurez donc trente mille, répondit *Candide*.

Oh, oh, ſe dit encore le marchand hollandais, trente mille piaſtres ne coûtent rien à cet homme-ci; ſans doute, les deux moutons portent des tréſors immenſes; n'inſiſtons pas davantage : feſons-nous d'abord payer les trente mille piaſtres, et puis nous verrons. *Candide* vendit deux petits diamans, dont le

moindre valait plus que tout l'argent que demandait le patron. Il le paya d'avance. Les deux moutons furent embarqués. *Candide* suivait dans un petit bateau pour joindre le vaisseau à la rade ; le patron prend son temps, met à la voile, démarre; le vent le favorise. *Candide* éperdu et stupéfait, le perd bientôt de vue. Hélas ! cria-t-il, voilà un tour digne de l'ancien monde. Il retourne au rivage abymé dans la douleur ; car enfin, il avait perdu de quoi faire la fortune de vingt monarques.

Il se transporte chez le juge hollandais ; et, comme il était un peu troublé, il frappe rudement à la porte ; il entre, expose son aventure, et cria un peu plus haut qu'il ne convenait. Le juge commença par lui faire payer dix mille piastres pour le bruit qu'il avait fait : ensuite il l'écouta patiemment, lui promit d'examiner son affaire si tôt que le marchand serait revenu, et se fit payer dix mille autres piastres pour les frais de l'audience.

Ce procédé acheva de désespérer *Candide ;* il avait, à la vérité, essuyé des malheurs mille fois plus douloureux ; mais le sang froid du juge, et celui du patron dont il était volé, alluma sa bile, et le plongea dans une noire mélancolie. La méchanceté des hommes se présentait à son esprit dans toute sa laideur ; il ne se nourrissait que d'idées tristes. Enfin un vaisseau français étant sur le point de partir pour Bordeaux, comme il n'avait plus de moutons chargés de diamans à embarquer, il loua une chambre du vaisseau à juste prix, et fit signifier dans la ville qu'il payerait le passage, la nourriture, et donnerait deux mille piastres à un honnête homme qui voudrait faire le voyage avec lui,

à condition que cet homme ferait le plus dégoûté de son état, et le plus malheureux de la province.

Il se présenta une foule de prétendans qu'une flotte n'aurait pu contenir. *Candide*, voulant choisir entre les plus apparens, distingua une vingtaine de personnes qui lui paraissaient assez sociables, et qui toutes prétendaient mériter la préférence. Il les assembla dans son cabaret, et leur donna à souper, à condition que chacun ferait serment de raconter fidèlement son histoire, promettant de choisir celui qui lui paraîtrait le plus à plaindre et le plus mécontent de son état, à plus juste titre, et de donner aux autres quelques gratifications.

La séance dura jusqu'à quatre heures du matin. *Candide*, en écoutant toutes leurs aventures, se ressouvenait de ce que lui avait dit la vieille en allant à Buénos-Ayres, et de la gageure qu'elle avait faite, qu'il n'y avait personne sur le vaisseau à qui il ne fût arrivé de très-grands malheurs. Il songeait à *Pangloss* à chaque aventure qu'on lui contait. Ce *Pangloss*, disait-il, serait bien embarrassé à démontrer son système. Je voudrais qu'il fût ici. Certainement si tout va bien, c'est dans Eldorado, et non pas dans le reste de la terre. Enfin il se détermina en faveur d'un pauvre savant qui avait travaillé dix ans pour les libraires à Amsterdam. Il jugea qu'il n'y avait point de métier au monde dont on dût être plus dégoûté.

Ce savant, qui était d'ailleurs un bon homme, avait été volé par sa femme, battu par son fils, et abandonné de sa fille qui s'était fait enlever par un portuguais. Il venait d'être privé d'un petit emploi duquel il subsistait; et les prédicans de Surinam le persécutaient, parce

qu'ils le prenaient pour un ſocinien. Il faut avouer que les autres étaient pour le moins auſſi malheureux que lui ; mais *Candide* eſpérait que le ſavant le déſennuierait dans le voyage. Tous ſes autres rivaux trouvèrent que *Candide* leur feſait une grande injuſtice ; mais il les apaiſa en leur donnant à chacun cent piaſtres.

CHAPITRE XX.

Ce qui arriva ſur mer à Candide et à Martin.

Le vieux ſavant, qui s'appelait *Martin*, s'embarqua donc pour Bordeaux avec *Candide*. L'un et l'autre avaient beaucoup vu et beaucoup ſouffert ; et quand le vaiſſeau aurait dû faire voile de Surinam au Japon par le cap de Bonne-Eſpérance, ils auraient eu de quoi s'entretenir du mal moral et du mal phyſique pendant tout le voyage.

Cependant *Candide* avait un grand avantage ſur *Martin*, c'eſt qu'il eſpérait toujours revoir mademoiſelle *Cunégonde*, et que *Martin* n'avait rien à eſpérer ; de plus il avait de l'or et des diamans ; et quoiqu'il eût perdu cent gros moutons rouges chargés des plus grands tréſors de la terre, quoiqu'il eût toujours ſur le cœur la friponnerie du patron hollandais, cependant quand il ſongeait à ce qui lui reſtait dans ſes poches, et quand il parlait de *Cunégonde*, ſur-tout à la fin du repas, il penchait alors pour le ſyſtême de *Pangloſs*.

Mais vous, monſieur *Martin*, dit-il au ſavant, que penſez-vous de tout cela ? quelle eſt votre idée ſur le mal

moral et le mal physique? Monsieur, répondit *Martin*, mes prêtres m'ont accusé d'être socinien; mais la vérité du fait est que je suis manichéen. Vous vous moquez de moi, dit *Candide;* il n'y a plus de manichéens dans le monde. Il y a moi, dit *Martin;* je ne sais qu'y faire; mais je ne peux penser autrement. Il faut que vous ayez le diable au corps, dit *Candide.* Il se mêle si fort des affaires de ce monde, dit *Martin*, qu'il pourrait bien être dans mon corps, comme par-tout ailleurs; mais je vous avoue qu'en jetant la vue sur ce globe, ou plutôt sur ce globule, je pense que DIEU l'a abandonné à quelque être malfesant; j'en excepte toujours Eldorado. Je n'ai guère vu de ville qui ne désirât la ruine de la ville voisine, point de famille qui ne voulût exterminer quelqu'autre famille. Par-tout les faibles ont en exécration les puissans devant lesquels ils rampent, et les puissans les traitent comme des troupeaux dont on vend la laine et la chair. Un million d'assassins enrégimentés, courant d'un bout de l'Europe à l'autre, exerce le meurtre et le brigandage avec discipline pour gagner son pain, parce qu'il n'a pas de métier plus honnête; et dans les villes qui paraissent jouir de la paix, et où les arts fleurissent, les hommes sont dévorés de plus d'envie, de soins et d'inquiétudes qu'une ville assiégée n'éprouve de fléaux. Les chagrins secrets sont encore plus cruels que les misères publiques. En un mot, j'en ai tant vu et tant éprouvé, que je suis manichéen.

Il y a pourtant du bon, répliquait *Candide.* Cela peut être, disait *Martin*, mais je ne le connais pas.

Au milieu de cette dispute, on entendit un bruit de canon. Le bruit redouble de moment en moment.

Chacun prend sa lunette. On aperçoit deux vaisseaux qui combattaient à la distance d'environ trois milles: le vent les amena l'un et l'autre si près du vaisseau français, qu'on eut le plaisir de voir le combat tout à son aise. Enfin l'un des deux vaisseaux lâcha à l'autre une bordée si bas et si juste, qu'il le coula à fond. *Candide* et *Martin* aperçurent distinctement une centaine d'hommes sur le tillac du vaisseau qui s'enfonçait; ils levaient tous les mains au ciel, et jetaient des clameurs effroyables: en un moment tout fut englouti.

Hé bien, dit *Martin*, voilà comme les hommes se traitent les uns les autres. Il est vrai, dit *Candide*, qu'il y a quelque chose de diabolique dans cette affaire. En parlant ainsi, il aperçut je ne sais quoi d'un rouge éclatant qui nageait auprès de son vaisseau. On détacha la chaloupe pour voir ce que ce pouvait être; c'était un de ses moutons. *Candide* eut plus de joie de retrouver ce mouton, qu'il n'avait été affligé d'en perdre cent tous chargés de gros diamans d'Eldorado.

Le capitaine français aperçut bientôt que le capitaine du vaisseau submergeant était espagnol, et que celui du vaisseau submergé était un pirate hollandais; c'était celui-là même qui avait volé *Candide*. Les richesses immenses dont ce scélérat s'était emparé furent ensevelies avec lui dans la mer, et il n'y eut qu'un mouton de sauvé. Vous voyez, dit *Candide* à *Martin*, que le crime est puni quelquefois; ce coquin de patron hollandais a eu le sort qu'il méritait. Oui, dit *Martin;* mais fallait-il que les passagers qui étaient sur son vaisseau périssent aussi? DIEU a puni ce fripon, le diable a noyé les autres.

Cependant le vaiſſeau français et l'eſpagnol continuèrent leur route, et *Candide* continua ſes converſations avec *Martin*. Ils diſputèrent quinze jours de ſuite, et au bout de quinze jours, ils étaient auſſi avancés que le premier. Mais enfin ils parlaient, ils ſe communiquaient des idées, ils ſe conſolaient. *Candide* careſſait ſon mouton : puiſque je t'ai retrouvé, dit-il, je pourrai bien retrouver *Cunégonde*.

CHAPITRE XXI.

Candide et Martin approchent des côtes de France, et raiſonnent.

On aperçut enfin les côtes de France. Avez-vous jamais été en France, monſieur *Martin* ? dit *Candide*. Oui, dit *Martin*, j'ai parcouru pluſieurs provinces. Il y en a où la moitié des habitans eſt folle, quelques-unes où l'on eſt trop ruſé, d'autres où l'on eſt communément aſſez doux et aſſez bête ; d'autres où l'on fait le bel-eſprit ; et, dans toutes, la principale occupation eſt l'amour, la ſeconde de médire, et la troiſième de dire des ſottiſes. Mais, monſieur *Martin*, avez-vous vu Paris ? Oui, j'ai vu Paris ; il tient de toutes ces eſpèces-là ; c'eſt un chaos, c'eſt une preſſe dans laquelle tout le monde cherche le plaiſir, et où preſque perſonne ne le trouve, du moins à ce qu'il m'a paru. J'y ai ſéjourné peu ; j'y fus volé en arrivant de tout ce que j'avais par des filous à la foire Saint-Germain ; on me prit moi-même pour un voleur, et je fus

huit jours en prison ; après quoi je me fis correcteur d'imprimerie pour gagner de quoi retourner à pied en Hollande. Je connus la canaille écrivante, la canaille cabalante, et la canaille convulsionnaire. On dit qu'il y a des gens fort polis dans cette ville-là ; je le veux croire.

Pour moi, je n'ai nulle curiosité de voir la France, dit *Candide ;* vous devinez aisément que, quand on a passé un mois dans Eldorado, on ne se soucie plus de rien voir sur la terre que mademoiselle *Cunégonde ;* je vais l'attendre à Venise ; nous traverserons la France pour aller en Italie ; ne m'accompagnerez-vous pas ? Très-volontiers, dit *Martin ;* on dit que Venise n'est bonne que pour les nobles vénitiens, mais que cependant on y reçoit très-bien les étrangers quand ils ont beaucoup d'argent ; je n'en ai point, vous en avez, je vous suivrai par-tout. A propos, dit *Candide*, pensez-vous que la terre ait été originairement une mer, comme on l'assure dans ce gros livre qui appartient au capitaine du vaisseau ? Je n'en crois rien du tout, dit *Martin*, non plus que toutes les rêveries qu'on nous débite depuis quelque temps. Mais à quelle fin ce monde a-t-il donc été formé ? dit *Candide*. Pour nous faire enrager, répondit *Martin*. N'êtes-vous pas bien étonné, continua *Candide*, de l'amour que ces deux filles du pays des Oreillons avaient pour ces deux singes, et dont je vous ai conté l'aventure ? Point du tout, dit *Martin*, je ne vois pas ce que cette passion a d'étrange ; j'ai tant vu de choses extraordinaires, qu'il n'y a plus rien d'extraordinaire. Croyez-vous, dit *Candide*, que les hommes se soient toujours mutuellement massacrés comme ils font aujourd'hui ? qu'ils

aient toujours été menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, avares, ambitieux, sanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites et sots ? Croyez-vous, dit *Martin*, que les éperviers, aient toujours mangé des pigeons quand ils en ont trouvé ? Oui, sans doute, dit *Candide*. Hé bien, dit *Martin*, si les éperviers ont toujours eu le même caractère, pourquoi voulez-vous que les hommes aient changé le leur ? Oh ! dit *Candide*, il y a bien de la différence, car le libre arbitre..... En raisonnant ainsi ils arrivèrent à Bordeaux.

CHAPITRE XXII.

Ce qui arriva en France à Candide et à Martin.

Candide ne s'arrêta dans Bordeaux qu'autant de temps qu'il en fallait pour vendre quelques cailloux d'Eldorado, et pour s'accommoder d'une bonne chaise à deux places ; car il ne pouvait plus se passer de son philosophe *Martin ;* il fut seulement très-fâché de se séparer de son mouton qu'il laissa à l'académie des sciences de Bordeaux, laquelle proposa pour le sujet du prix de cette année, de trouver pourquoi la laine de ce mouton était rouge ; et le prix fut adjugé à un savant du Nord, qui démontra par A, plus B, moins C divisé par Z, que le mouton devait être rouge, et mourir de la clavelée. (1)

(1) Quelques progrès que les sciences aient faits, il est impossible que sur dix mille hommes qui les cultivent en Europe, et sur trois cents académies

Cependant tous les voyageurs que *Candide* rencontra dans les cabarets de la route lui disaient : Nous allons à Paris. Cet empressement général lui donna enfin l'envie de voir cette capitale ; ce n'était pas beaucoup se détourner du chemin de Venise.

Il entra par le faubourg Saint-Marceau, et crut être dans le plus vilain village de la Vestphalie.

A peine *Candide* fut-il dans son auberge, qu'il fut attaqué d'une maladie légère causée par ses fatigues. Comme il avait au doigt un diamant énorme, et qu'on avait aperçu dans son équipage une cassette prodigieusement pesante, il eut aussitôt auprès de lui deux médecins qu'il n'avait pas mandés, quelques amis intimes qui ne le quittèrent pas, et deux dévotes qui faisaient chauffer ses bouillons. *Martin* disait : Je me souviens d'avoir été malade aussi à Paris dans mon premier voyage ; j'étais fort pauvre ; aussi n'eus-je ni amis, ni dévotes, ni médecins, et je guéris.

Cependant, à force de médecins et de saignées, la maladie de *Candide* devint sérieuse. Un habitué du quartier vint avec douceur lui demander un billet payable au porteur pour l'autre monde. *Candide* n'en voulut rien faire ; les dévotes l'assurèrent que c'était une nouvelle mode : *Candide* répondit qu'il n'était point homme à la mode. *Martin* voulut jeter l'habitué par les fenêtres. Le clerc jura qu'on n'enterrerait point

qui y sont établies, il ne se trouve point quelque académie qui propose des prix ridicules, et quelques savans qui fassent d'étranges applications des sciences les plus utiles. Ce ridicule avait frappé M. de *Voltaire* dans son séjour à Berlin. Les savans du Nord conservaient encore à cette époque quelques restes de l'ancienne barbarie scolastique ; et la philosophie hardie, mais hypothétique et obscure de *Leibnitz*, n'avait pas contribué à les en dépouiller.

Candide. *Martin* jura qu'il enterrerait le clerc s'il continuait à les importuner. La querelle s'échauffa : *Martin* le prit par les épaules, et le chassa rudement ; ce qui causa un grand scandale dont on fit un procès-verbal.

Candide guérit ; et pendant sa convalescence, il eut très-bonne compagnie à souper chez lui. On jouait gros jeu. *Candide* était tout étonné que jamais les as ne lui vinssent ; et *Martin* ne s'en étonnait pas.

Parmi ceux qui lui fesaient les honneurs de la ville, il y avait un petit abbé périgourdin, l'un de ces gens empressés, toujours alertes, toujours serviables, effrontés, caressans, accommodans, qui guettent les étrangers à leur passage, leur content l'histoire scandaleuse de la ville, et leur offrent des plaisirs à tout prix. Celui-ci mena d'abord *Candide* et *Martin* à la comédie. On y jouait une tragédie nouvelle. *Candide* se trouva placé auprès de quelques beaux-esprits. Cela ne l'empêcha pas de pleurer à des scènes jouées parfaitement. Un des raisonneurs qui étaient à ses côtés lui dit dans un entre acte : Vous avez grand tort de pleurer, cette actrice est fort mauvaise ; l'acteur qui joue avec elle est plus mauvais acteur encore ; la pièce est encore plus mauvaise que les acteurs ; l'auteur ne sait pas un mot d'arabe, et cependant la scène est en Arabie ; et de plus, c'est un homme qui ne croit pas aux idées innées ; je vous apporterai demain vingt brochures contre lui. Monsieur, combien avez-vous de pièces de théâtre en France ? dit *Candide* à l'abbé ; lequel répondit : Cinq ou six mille. C'est beaucoup, dit *Candide* : combien y en a-t-il de bonnes ? Quinze ou seize, répliqua l'autre. C'est beaucoup, dit *Martin*.

Candide fut très-content d'une actrice qui fesait la

reine *Elisabeth*, dans une assez plate tragédie que l'on joue quelquefois. Cette actrice, dit-il à *Martin*, me plaît beaucoup ; elle a un faux air de mademoiselle *Cunégonde ;* je serais bien aise de la saluer. L'abbé périgourdin s'offrit à l'introduire chez elle. *Candide*, élevé en Allemagne, demanda quelle était l'étiquette, et comment on traitait en France les reines d'Angleterre. Il faut distinguer, dit l'abbé ; en province on les mène au cabaret, à Paris on les respecte quand elles sont belles, et on les jette à la voierie quand elles sont mortes. Des reines à la voierie ! dit *Candide*. Oui vraiment, dit *Martin ;* M. l'abbé a raison ; j'étais à Paris quand mademoiselle *Monime* passa, comme on dit, de cette vie à l'autre ; on lui refusa ce que ces gens-ci appellent *les honneurs de la sépulture*, c'est-à-dire, de pourrir avec tous les gueux du quartier dans un vilain cimetière ; elle fut enterrée toute seule de sa bande au coin de la rue de Bourgogne ; ce qui dut lui faire une peine extrême, car elle pensait très-noblement. Cela est bien impoli, dit *Candide*. Que voulez-vous, dit *Martin*? ces gens-ci sont ainsi faits. Imaginez toutes les contradictions, toutes les incompatibilités possibles, vous les verrez dans le gouvernement, dans les tribunaux, dans les églises, dans les spectacles de cette drôle de nation. Est-il vrai qu'on rit toujours à Paris, dit *Candide* ? Oui, dit l'abbé, mais c'est en enrageant ; car on s'y plaint de tout avec de grands éclats de rire, même on y fait en riant les actions les plus détestables.

Quel est, dit *Candide*, ce gros cochon qui me disait tant de mal de la pièce où j'ai tant pleuré, et des acteurs qui m'ont fait tant de plaisir ? C'est un

mal-vivant, répondit l'abbé, qui gagne sa vie à dire du mal de toutes les pièces et de tous les livres; il hait quiconque réussit, comme les eunuques haïssent les jouissans; c'est un de ces sergens de la littérature qui se nourrissent de sange et de venin; c'est un folliculaire. Qu'appelez-vous folliculaire, dit *Candide*? C'est, dit l'abbé, un faiseur de feuilles, un *Fréron*.

C'est ainsi que *Candide*, *Martin* et le périgourdin raisonnaient sur l'escalier, en voyant défiler le monde au sortir de la pièce. Quoique je sois très-empressé de revoir mademoiselle *Cunégonde*, dit *Candide*, je voudrais pourtant souper avec mademoiselle *Clairon*, car elle m'a paru admirable.

L'abbé n'était pas homme à approcher de mademoiselle *Clairon* qui ne voyait que bonne compagnie. Elle est engagée pour ce soir, dit-il; mais j'aurai l'honneur de vous mener chez une dame de qualité, et là vous connaîtrez Paris comme si vous y aviez été quatre ans.

Candide, qui était naturellement curieux, se laissa mener chez la dame, au fond du faubourg Saint-Honoré; on y était occupé d'un pharaon; douze tristes pontes tenaient chacun en main un petit livre de cartes, registre cornu de leurs infortunes. Un profond silence régnait, la pâleur était sur le front des pontes, l'inquiétude sur celui du banquier, et la dame du logis, assise auprès de ce banquier impitoyable, remarquait avec des yeux de lynx tous les parolis, tous les sept-et-le-va de campagne, dont chaque joueur cornait ses cartes; elle les faisait décorner avec une attention sévère, mais polie; et ne se fâchait point, de peur de perdre ses pratiques. La dame se faisait appeler *la marquise de Parolignac*. Sa fille, âgée de quinze ans,

était au nombre des pontes, et avertissait d'un clin d'œil des friponneries de ces pauvres gens qui tâchaient de réparer les cruautés du sort. L'abbé périgourdin, *Candide* et *Martin* entrèrent; personne ne se leva, ni les salua, ni les regarda; tous étaient profondément occupés de leurs cartes. Madame la baronne de *Thunder-ten-tronckh* était plus civile, dit *Candide*.

Cependant l'abbé s'approcha de l'oreille de la marquise qui se leva à moitié, honora *Candide* d'un sourire gracieux, et *Martin* d'un air de tête tout à fait noble; elle fit donner un siége et un jeu de cartes à *Candide* qui perdit cinquante mille francs en deux tailles : après quoi on soupa très-gaiement; et tout le monde était étonné que *Candide* ne fût pas ému de sa perte; les laquais disaient entre eux dans leur langage de laquais : Il faut que ce soit quelque milord anglais.

Le souper fut comme la plupart des soupers de Paris; d'abord du silence, ensuite un bruit de paroles qu'on ne distingue point, puis des plaisanteries dont la plupart sont insipides, de fausses nouvelles, de mauvais raisonnemens, un peu de politique et beaucoup de médisance; on parla même de livres nouveaux. Avez-vous vu, dit l'abbé périgourdin, le roman du sieur *Gauchat*, docteur en théologie? Oui, répondit un des convives, mais je n'ai pu l'achever. Nous avons une foule d'écrits impertinens, mais tous ensemble n'approchent pas de l'impertinence de *Gauchat*, docteur en théologie; (2) je suis si rassasié de cette immensité

(2) Il fesait un mauvais ouvrage intitulé, *Lettre sur quelques écrits de ce temps*. On lui donna une abbaye, et il fut plus richement récompensé, que s'il avait fait l'*Esprit des lois*, et résolu le problême de la précession des équinoxes.

de déteſtables livres qui nous inondent, que je me ſuis mis à ponter au pharaon. Et les mélanges de l'archidiacre *Trublet*, qu'en dites-vous? dit l'abbé. Ah! dit madame de *Parolignac*, l'ennuyeux mortel! comme il vous dit curieuſement tout ce que le monde ſait! comme il diſcute peſamment ce qui ne vaut pas la peine d'être remarqué légèrement! comme il s'approprie, ſans eſprit, l'eſprit des autres! comme il gâte ce qu'il pille! comme il me dégoûte! mais il ne me dégoûtera plus; c'eſt aſſez d'avoir lu quelques pages de l'archidiacre.

Il y avait à table un homme ſavant et de goût, qui appuya ce que diſait la marquiſe. On parla enſuite de tragédies; la dame demanda pourquoi il y avait des tragédies qu'on jouait quelquefois, et qu'on ne pouvait lire. L'homme de goût expliqua très-bien comment une pièce pouvait avoir quelque intérêt, et n'avoir preſque aucun mérite; il prouva en peu de mots que ce n'était pas aſſez d'amener une ou deux de ces ſituations qu'on trouve dans tous les romans, et qui ſéduiſent toujours les ſpectateurs, mais qu'il faut être neuf, ſans être bizarre, ſouvent ſublime et toujours naturel, connaître le cœur humain et le faire parler; être grand poëte, ſans que jamais aucun perſonnage de la pièce paraiſſe poëte; ſavoir parfaitement ſa langue, la parler avec pureté, avec une harmonie continue, ſans que jamais la rime coûte rien au ſens. Quiconque, ajouta-t-il, n'obſerve pas toutes ces règles peut faire une ou deux tragédies applaudies au théâtre, mais il ne ſera jamais compté au rang des bons écrivains; il y a très-peu de bonnes tragédies; les unes ſont des idylles en dialogues bien écrits et

bien rimés, les autres des raisonnemens politiques qui endorment, ou des amplifications qui rebutent; les autres des rêves d'énergumène, en style barbare, des propos interrompus, de longues apostrophes aux dieux, parce qu'on ne sait point parler aux hommes, des maximes fausses, des lieux-communs ampoulés.

Candide écouta ce propos avec attention, et conçut une grande idée du discoureur; et, comme la marquise avait eu soin de le placer à côté d'elle, il s'approcha de son oreille, et prit la liberté de lui demander qui était cet homme qui parlait si bien? C'est un savant, dit la dame, qui ne ponte point, et que l'abbé m'amène quelquefois à souper; il se connaît parfaitement en tragédies et en livres, et il a fait une tragédie sifflée, et un livre dont on n'a jamais vu hors de la boutique de son libraire qu'un exemplaire qu'il m'a dédié. Le grand-homme! dit *Candide*, c'est un autre *Pangloss*.

Alors se tournant vers lui, il lui dit: Monsieur, vous pensez, sans doute, que tout est au mieux dans le monde physique et dans le moral, et que rien ne pouvait être autrement? Moi, Monsieur, lui répondit le savant, je ne pense rien de tout cela; je trouve que tout va de travers chez nous; que personne ne sait ni quel est son rang, ni quelle est sa charge, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire, et qu'excepté le souper qui est assez gai, et où il paraît assez d'union, tout le reste du temps se passe en querelles impertinentes; jansénistes contre molinistes, gens du parlement contre gens d'Eglise, gens de lettres contre gens de lettres, courtisans contre courtisans, financiers contre le peuple,

femmes

femmes contre maris, parens contre parens; c'eſt une guerre éternelle.

Candide lui répliqua : J'ai vu pis; mais un ſage, qui depuis a eu le malheur d'être pendu, m'apprit que tout cela eſt à merveille; ce ſont des ombres à un beau tableau. Votre pendu ſe moquait du monde, dit *Martin;* vos ombres ſont des taches horribles. Ce ſont les hommes qui font les taches, dit *Candide*, et ils ne peuvent pas s'en diſpenſer. Ce n'eſt donc pas leur faute, dit *Martin*. La plupart des pontes, qui n'entendaient rien à ce langage, buvaient; et *Martin* raiſonna avec le ſavant, et *Candide* raconta une partie de ſes aventures à la dame du logis.

Après ſoupé, la marquiſe mena *Candide* dans ſon cabinet, et le fit aſſeoir ſur un canapé. Hé bien, lui dit-elle, vous aimez donc toujours éperdument mademoiſelle *Cunégonde* de Thunder-ten-tronckh? Oui, Madame, répondit *Candide*. La marquiſe lui répliqua avec un ſouris tendre : Vous me répondez comme un jeune homme de Veſtphalie; un français m'aurait dit : Il eſt vrai que j'ai aimé mademoiſelle *Cunégonde*, mais en vous voyant, Madame, je crains de ne la plus aimer. Hélas! Madame, dit *Candide*, je répondrai comme vous voudrez. Votre paſſion pour elle, dit la marquiſe, a commencé en ramaſſant ſon mouchoir; je veux que vous ramaſſiez ma jarretière. De tout mon cœur, dit *Candide;* et il la ramaſſa. Mais je veux que vous me la remettiez, dit la dame; et *Candide* la lui remit. Voyez-vous, dit la dame, vous êtes étranger; je fais quelquefois languir mes amans de Paris quinze jours, mais je me rends à vous dès la première nuit, parce qu'il faut faire les honneurs

de son pays à un jeune homme de Vestphalie. La belle ayant aperçu deux énormes diamans aux deux mains de son jeune étranger, les loua de si bonne foi, que des doigts de *Candide* ils passèrent aux doigts de la marquise.

Candide, en s'en retournant avec son abbé périgourdin, sentit quelques remords d'avoir fait une infidélité à mademoiselle *Cunégonde;* M. l'abbé entra dans sa peine; il n'avait qu'une légère part aux cinquante mille livres perdues au jeu par *Candide*, et à la valeur des deux brillans moitié donnés, moitié extorqués. Son dessein était de profiter, autant qu'il le pourrait, des avantages que la connaissance de *Candide* pouvait lui procurer. Il lui parla beaucoup de *Cunégonde;* et *Candide* lui dit qu'il demanderait bien pardon à cette belle de son infidélité, quand il la verrait à Venise.

Le périgourdin redoublait de politesses et d'attentions, et prenait un intérêt tendre à tout ce que *Candide* disait, à tout ce qu'il fesait, à tout ce qu'il voulait faire.

Vous avez donc, Monsieur, lui dit-il, un rendez-vous à Venise? Oui, Monsieur l'abbé, dit *Candide;* il faut absolument que j'aille trouver mademoiselle *Cunégonde*. Alors, engagé par le plaisir de parler de ce qu'il aimait, il conta, selon son usage, une partie de ses aventures avec cette illustre vestphalienne.

Je crois, dit l'abbé, que mademoiselle *Cunégonde* a bien de l'esprit et qu'elle écrit des lettres charmantes? Je n'en ai jamais reçu, dit *Candide;* car figurez-vous qu'ayant été chassé du château pour l'amour d'elle, je ne pus lui écrire; que bientôt après

j'appris qu'elle était morte, qu'enſuite je la retrouvai, et que je la perdis, et que je lui ai envoyé à deux mille cinq cents lieues d'ici un exprès dont j'attends la réponſe.

L'abbé écoutait attentivement, et paraiſſait un peu rêveur. Il prit bientôt congé des deux étrangers, après les avoir tendrement embraſſés. Le lendemain *Candide* reçut à ſon réveil une lettre conçue en ces termes.

„ Monſieur, mon très-cher amant, il y a huit jours „ que je ſuis malade en cette ville ; j'apprends que „ vous y êtes. Je volerais dans vos bras ſi je pouvais „ remuer. J'ai ſu votre paſſage à Bordeaux ; j'y ai „ laiſſé le fidèle *Cacambo* et la vieille qui doivent „ bientôt me ſuivre. Le gouverneur de Buénos-Ayres „ a tout pris, mais il me reſte votre cœur. Venez, „ votre préſence me rendra la vie ou me fera mourir „ de plaiſir. „

Cette lettre charmante, cette lettre ineſpérée tranſporta *Candide* d'une joie inexprimable ; et la maladie de ſa chère *Cunégonde* l'accabla de douleur. Partagé entre ces deux ſentimens, il prend ſon or et ſes diamans, et ſe fait conduire avec *Martin* à l'hôtel où mademoiſelle *Cunégonde* demeurait. Il entre en tremblant d'émotion, ſon cœur palpite, ſa voix ſanglotte ; il veut ouvrir les rideaux du lit, il veut faire apporter de la lumière. Gardez-vous-en bien, lui dit la ſuivante, la lumière la tue ; et ſoudain elle referme le rideau. Ma chère *Cunégonde*, dit *Candide* en pleurant, comment vous portez-vous ? ſi vous ne pouvez me voir, parlez-moi du moins. Elle ne peut parler, dit la ſuivante. La dame alors tire du lit une main potelée

que *Candide* arroſe long-temps de ſes larmes, et qu'il remplit enſuite de diamans, en laiſſant un ſac plein d'or ſur le fauteuil.

Au milieu de ſes tranſports arrive un exempt ſuivi de l'abbé périgourdin et d'une eſcouade. Voilà donc, dit-il, ces deux étrangers ſuſpects? Il les fait incontinent ſaiſir, et ordonne à ſes braves de les traîner en priſon. Ce n'eſt pas ainſi qu'on traite des voyageurs dans Eldorado, dit *Candide*. Je ſuis plus manichéen que jamais, dit *Martin*. Mais, Monſieur, où nous menez-vous? dit *Candide*. Dans un cul de baſſe-foſſe, dit l'exempt.

Martin ayant repris ſon ſang froid, jugea que la dame qui ſe prétendait *Cunégonde* était une friponne, monſieur l'abbé périgourdin un fripon qui avait abuſé au plus vîte de l'innocence de *Candide*, et l'exempt un autre fripon dont on pouvait aiſément ſe débarraſſer.

Plutôt que de s'expoſer aux procédures de la juſtice, *Candide*, éclairé par ſon conſeil, et d'ailleurs toujours impatient de revoir la véritable *Cunégonde*, propoſe à l'exempt trois petits diamans d'environ trois mille piſtoles chacun. Ah, Monſieur, lui dit l'homme au bâton d'ivoire, euſſiez-vous commis tous les crimes imaginables, vous êtes le plus honnête homme du monde; trois diamans! chacun de trois mille piſtoles! Monſieur! je me ferais tuer pour vous, au lieu de vous mener dans un cachot. On arrête tous les étrangers, mais laiſſez-moi faire; j'ai un frère à Dieppe en Normandie, je vais vous y mener; et ſi vous avez quelque diamant à lui donner, il aura ſoin de vous comme moi-même.

Et pourquoi arrête-t-on tous les étrangers ? dit *Candide*. L'abbé périgourdin prit alors la parole, et dit : C'eſt parce qu'un gueux du pays d'Atrébatie (3) a entendu dire des ſottiſes ; cela ſeul lui a fait commettre un parricide, non pas tel que celui de 1610 au mois de mai, mais tel que celui de 1594 au mois de décembre, et tel que pluſieurs autres commis dans d'autres années et dans d'autres mois par d'autres gueux qui avaient entendu dire des ſottiſes.

L'exempt alors expliqua de quoi il s'agiſſait. Ah, les monſtres ! s'écria *Candide ;* quoi ! de telles horreurs chez un peuple qui danſe et qui chante ! Ne pourrai-je ſortir au plus vîte de ce pays où des ſinges agacent des tigres ? J'ai vu des ours dans mon pays ; je n'ai vu des hommes que dans Eldorado. Au nom de DIEU, monſieur l'exempt, menez-moi à Veniſe où je dois attendre mademoiſelle *Cunégonde*. Je ne peux vous mener qu'en baſſe-Normandie, dit le barigel. Auſſitôt il lui fait ôter ſes fers, dit qu'il s'eſt mépris, renvoie ſes gens, emmène à Dieppe *Candide* et *Martin*, et les laiſſe entre les mains de ſon frère. Il y avait un petit vaiſſeau hollandais à la rade. Le normand, à l'aide de trois autres diamans, devenu le plus ſerviable des hommes, embarque *Candide* et ſes gens dans le vaiſſeau qui allait faire voile pour Portſmouth en Angleterre. Ce n'était pas le chemin de Veniſe ; mais *Candide* croyait être délivré de l'enfer ; et il comptait bien reprendre la route de Veniſe à la première occaſion.

(3) Artois. *Damiens* était né à Arras capitale de l'Artois.

CHAPITRE XXIII.

Candide et Martin vont sur les côtes d'Angleterre ; ce qu'ils y voient.

Ah, *Pangloss ! Pangloss !* Ah, *Martin ! Martin !* ah, ma chère *Cunégonde !* qu'est-ce que ce monde-ci ! disait *Candide* sur le vaisseau hollandais. Quelque chose de bien fou et de bien abominable, répondait *Martin.* —Vous connaissez l'Angleterre, y est-on aussi fou qu'en France ? C'est une autre espèce de folie, dit *Martin :* vous savez que ces deux nations sont en guerre pour quelques arpens de neige vers le Canada, et qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut. De vous dire précisément s'il y a plus de gens à lier dans un pays que dans un autre, c'est ce que mes faibles lumières ne me permettent pas ; je sais seulement qu'en général les gens que nous allons voir sont fort atrabilaires.

En causant ainsi ils abordèrent à Portsmouth ; une multitude de peuple couvrait le rivage, et regardait attentivement un assez gros homme qui était à genoux, les yeux bandés, sur le tillac d'un des vaisseaux de la flotte ; quatre soldats postés vis-à-vis de cet homme lui tirèrent chacun trois balles dans le crâne le plus paisiblement du monde ; et toute l'assemblée s'en retourna extrêmement satisfaite. (4) Qu'est-ce donc

(4) L'amiral *Bing*. M. de *Voltaire* ne le connaissait pas, et fit des efforts pour le sauver. Il n'abhorrait pas moins les atrocités politiques que les atrocités théologiques ; et il savait que *Bing* était une victime que les ministres anglais sacrifiaient à l'ambition de garder leurs places.

que tout ceci ? dit *Candide ;* et quel démon exerce par-tout ſon empire ? Il demanda qui était ce gros homme qu'on venait de tuer en cérémonie? C'eſt un amiral, lui répondit-on. Et pourquoi tuer cet amiral ? C'eſt, lui dit-on, parce qu'il n'a pas fait tuer aſſez de monde ; il a livré un combat à un amiral français, et on a trouvé qu'il n'était pas aſſez près de lui. Mais, dit *Candide*, l'amiral français était auſſi loin de l'amiral anglais que celui-ci l'était de l'autre ? Cela eſt inconteſtable, lui répliqua-t-on; mais dans ce pays-ci il eſt bon de tuer de temps en temps un amiral pour encourager les autres.

Candide fut ſi étourdi et ſi choqué de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait, qu'il ne voulut pas ſeulement mettre pied à terre, et qu'il fit ſon marché avec le patron hollandais, (dût-il le voler comme celui de Surinam) pour le conduire ſans délai à Veniſe.

Le patron fut prêt au bout de deux jours. On côtoya la France; on paſſa à la vue de Lisbonne, et *Candide* frémit. On entra dans le détroit et dans la Méditerranée; enfin on aborda à Veniſe. DIEU ſoit loué, dit *Candide* en embraſſant *Martin*, c'eſt ici que je reverrai la belle *Cunégonde*. Je compte ſur *Cacambo* comme ſur moi-même. Tout eſt bien, tout va bien, tout va le mieux qu'il ſoit poſſible.

CHAPITRE XXIV.

De Paquette et de frère Giroflée.

Dès qu'il fut à Veniſe, il fit chercher *Cacambo* dans tous les cabarets, dans tous les cafés, chez toutes les filles de joie, et ne le trouva point. Il envoyait tous les jours à la découverte de tous les vaiſſeaux et de toutes les barques : nulles nouvelles de *Cacambo*. Quoi ! diſait-il à *Martin*, j'ai eu le temps de paſſer de Surinam à Bordeaux, d'aller de Bordeaux à Paris, de Paris à Dieppe, de Dieppe à Portſmouth, de côtoyer le Portugal et l'Eſpagne, de traverſer toute la Méditerranée, de paſſer quelques mois à Veniſe; et la belle *Cunégonde* n'eſt point venue ! Je n'ai rencontré au lieu d'elle qu'une drôleſſe et un abbé périgourdin ! *Cunégonde* eſt morte, ſans doute, je n'ai plus qu'à mourir. Ah ! il valait mieux reſter dans le paradis d'Eldorado que de revenir dans cette maudite Europe. Que vous avez raiſon, mon cher *Martin !* tout n'eſt qu'illuſion et calamité.

Il tomba dans une mélancolie noire, et ne prit aucune part à l'opéra alla moda, ni aux autres divertiſſemens du carnaval; pas une dame ne lui donna la moindre tentation. *Martin* lui dit : Vous êtes bien ſimple, en vérité, de vous figurer qu'un valet métis, qui a cinq ou ſix millions dans ſes poches, ira chercher votre maîtreſſe au bout du monde, et vous l'amènera à Veniſe. Il la prendra pour lui, s'il la trouve; s'il ne

la trouve pas, il en prendra une autre: je vous conseille d'oublier votre valet *Cacambo* et votre maîtresse *Cunégonde*. *Martin* n'était pas consolant. La mélancolie de *Candide* augmenta, et *Martin* ne cessait de lui prouver qu'il y avait peu de vertu et peu de bonheur sur la terre, excepté peut-être dans Eldorado où personne ne pouvait aller.

En disputant sur cette matière importante, et en attendant *Cunégonde*, *Candide* aperçut un jeune théatin dans la place Saint-Marc, qui tenait sous le bras une fille. Le théatin paraissait frais, potelé, vigoureux; ses yeux étaient brillans, son air assuré, sa mine haute, sa démarche fière. La fille était très-jolie et chantait; elle regardait amoureusement son théatin, et de temps en temps lui pinçait ses grosses joues. Vous m'avouerez du moins, dit *Candide* à *Martin*, que ces gens-ci sont heureux. Je n'ai trouvé jusqu'à présent dans toute la terre habitable, excepté dans Eldorado, que des infortunés; mais pour cette fille et ce théatin, je gage que ce sont des créatures très-heureuses. Je gage que non, dit *Martin*. Il n'y a qu'à les prier à dîner, dit *Candide*, et vous verrez si je me trompe.

Aussitôt il les aborde, il leur fait son compliment, et les invite à venir à son hôtellerie manger des macaroni, des perdrix de Lombardie, des œufs d'esturgeon, et à boire du vin de Montepulciano, du lacryma-christi, du chypre et du samos. La demoiselle rougit, le théatin accepta la partie, et la fille le suivit en regardant *Candide* avec des yeux de surprise et de confusion, qui furent obscurcis de quelques larmes. A peine fut-elle entrée dans la chambre de *Candide*, qu'elle lui dit: Hé quoi, M. *Candide* ne reconnaît

plus *Paquette !* A ces mots *Candide*, qui ne l'avait pas considérée jusque-là avec attention, parce qu'il n'était occupé que de *Cunégonde*, lui dit : Hélas ! ma pauvre enfant, c'est donc vous qui avez mis le docteur *Pangloss* dans le bel état où je l'ai vu ?

Hélas ! Monsieur, c'est moi-même, dit *Paquette;* je vois que vous êtes instruit de tout. J'ai su les malheurs épouvantables arrivés à toute la maison de madame la baronne et à la belle *Cunégonde*. Je vous jure que ma destinée n'a guère été moins triste. J'étais fort innocente quand vous m'avez vue. Un cordelier, qui était mon confesseur, me séduisit aisément. Les suites en furent affreuses; je fus obligée de sortir du château quelque temps après que M. le baron vous eut renvoyé à grands coups de pied dans le derrière. Si un fameux médecin n'avait pas pris pitié de moi, j'étais morte. Je fus quelque temps par reconnaissance la maîtresse de ce médecin. Sa femme, qui était jalouse à la rage, me battait tous les jours impitoyablement; c'était une furie. Ce médecin était le plus laid de tous les hommes, et moi la plus malheureuse de toutes les créatures, d'être battue continuellement pour un homme que je n'aimais pas. Vous savez, Monsieur, combien il est dangereux pour une femme acariâtre d'être l'épouse d'un médecin. Celui-ci, outré des procédés de sa femme, lui donna un jour, pour la guérir d'un petit rhume, une médecine si efficace qu'elle en mourut en deux heures de temps dans des convulsions horribles. Les parens de madame intentèrent à monsieur un procès criminel; il prit la fuite, et moi je fus mise en prison. Mon innocence ne m'aurait pas sauvée, si je n'avais été un peu jolie. Le juge m'élargit à

condition qu'il succéderait au médecin. Je fus bientôt supplantée par une rivale, chassée sans récompense, et obligée de continuer ce métier abominable qui vous paraît si plaisant à vous autres hommes, et qui n'est pour nous qu'un abyme de misères. J'allai exercer la profession à Venise. Ah! Monsieur, si vous pouviez vous imaginer ce que c'est que d'être obligée de caresser indifféremment un vieux marchand, un avocat, un moine, un gondolier, un abbé; d'être exposée à toutes les insultes, à toutes les avanies; d'être souvent réduite à emprunter une jupe pour aller se la faire lever par un homme dégoûtant; d'être volée par l'un de ce qu'on a gagné avec l'autre; d'être rançonnée par les officiers de justice, et de n'avoir en perspective qu'une vieillesse affreuse, un hôpital et un fumier; vous concluriez que je suis une des plus malheureuses créatures du monde.

Paquette ouvrait ainsi son cœur au bon *Candide*, dans un cabinet, en présence de *Martin* qui disait à *Candide*: Vous voyez que j'ai déjà gagné la moitié de la gageure.

Frère *Giroflée* était resté dans la salle à manger, et buvait un coup en attendant le dîner. Mais, dit *Candide* à *Paquette*, vous aviez l'air si gai, si content, quand je vous ai rencontrée; vous chantiez, vous caressiez le théatin avec une complaisance naturelle; vous m'avez parue aussi heureuse que vous prétendez être infortunée. Ah! Monsieur, répondit *Paquette*, c'est encore-là une des misères du métier. J'ai été hier volée et battue par un officier, et il faut aujourd'hui que je paraisse de bonne humeur pour plaire à un moine.

Candide n'en voulut pas davantage; il avoua que

Martin avait raiſon. On ſe mit à table avec *Paquette* et le théatin ; le repas fut aſſez amuſant, et ſur la fin on ſe parla avec quelque confiance. Mon père, dit *Candide* au moine, vous me paraiſſez jouir d'une deſtinée que tout le monde doit envier : la fleur de la ſanté brille ſur votre viſage, votre phyſionomie annonce le bonheur ; vous avez une très-jolie fille pour votre récréation, et vous paraiſſez très-content de votre état de théatin.

Ma foi, Monſieur, dit frère *Giroflée*, je voudrais que tous les théatins fuſſent au fond de la mer. J'ai été tenté cent fois de mettre le feu au couvent, et d'aller me faire turc. Mes parens me forcèrent à l'âge de quinze ans d'endoſſer cette déteſtable robe, pour laiſſer plus de fortune à un maudit frère aîné, que DIEU confonde ! La jalouſie, la diſcorde, la rage habitent dans le couvent. Il eſt vrai que j'ai prêché quelques mauvais ſermons qui m'ont valu un peu d'argent dont le prieur me vole la moitié ; le reſte me ſert à entretenir des filles : mais quand je rentre le ſoir dans le monaſtère, je ſuis prêt à me caſſer la tête contre les murs du dortoir ; et tous mes confrères ſont dans le même cas.

Martin ſe tournant vers *Candide* avec ſon ſang froid ordinaire : Hé bien, lui dit-il, n'ai-je pas gagné la gageure toute entière ? *Candide* donna deux mille piaſtres à *Paquette*, et mille piaſtres à frère *Giroflée*. Je vous réponds, dit-il, qu'avec cela ils ſeront heureux. Je n'en crois rien du tout, dit *Martin ;* vous les rendrez peut-être avec ces piaſtres beaucoup plus malheureux encore. Il en ſera ce qui pourra, dit *Candide :* mais une choſe me conſole, je vois qu'on retrouve ſouvent les gens qu'on ne croyait jamais

retrouver; il se pourra bien faire qu'ayant rencontré mon mouton rouge et *Paquette*, je rencontre aussi *Cunégonde*. Je souhaite, dit *Martin*, qu'elle fasse un jour votre bonheur; mais c'est de quoi je doute fort. Vous êtes bien dur, dit *Candide*. C'est que j'ai vécu, dit *Martin*.

Mais regardez ces gondoliers, dit *Candide*, ne chantent-ils pas sans cesse? Vous ne les voyez pas dans leur ménage, avec leurs femmes et leurs marmots d'enfans, dit *Martin*. Le doge a ses chagrins, les gondoliers ont les leurs. Il est vrai qu'à tout prendre, le sort d'un gondolier est préférable à celui d'un doge; mais je crois la différence si médiocre, que cela ne vaut pas la peine d'être examiné.

On parle, dit *Candide*, du sénateur *Pococuranté* qui demeure dans ce beau palais sur la Brenta, et qui reçoit assez bien les étrangers. On prétend que c'est un homme qui n'a jamais eu de chagrin. Je voudrais voir une espèce si rare, dit *Martin*. *Candide* aussitôt fit demander au seigneur *Pococuranté* la permission de venir le voir le lendemain.

CHAPITRE XXV.

Visite chez le seigneur Pococuranté, noble vénitien.

Candide et *Martin* allèrent en gondole sur la Brenta, et arrivèrent au palais du noble *Pococuranté*. Les jardins étaient bien entendus, et ornés de belles statues de marbre; le palais d'une belle architecture.

Le maître du logis, homme de soixante ans, fort riche, reçut très-poliment les deux curieux, mais avec très-peu d'empressement, ce qui déconcerta *Candide*, et ne déplut point à *Martin*.

D'abord deux filles jolies et proprement mises servirent du chocolat qu'elles firent très-bien mousser. *Candide* ne put s'empêcher de les louer sur leur beauté, sur leur bonne grâce et sur leur adresse. Ce sont d'assez bonnes créatures, dit le sénateur *Pococuranté*; je les fais quelquefois coucher dans mon lit, car je suis bien las des dames de la ville, de leurs coquetteries, de leurs jalousies, de leurs querelles, de leurs humeurs, de leurs petitesses, de leur orgueil, de leurs sottises, et des sonnets qu'il faut faire ou commander pour elles; mais après tout ces deux filles commencent fort à m'ennuyer.

Candide, après le déjeûner, se promenant dans une longue galerie, fut surpris de la beauté des tableaux. Il demanda de quel maître étaient les deux premiers? Ils sont de *Raphaël*, dit le sénateur; je les achetai fort cher par vanité, il y a quelques années; on dit que c'est ce qu'il y a de plus beau en Italie, mais ils ne me plaisent point du tout: la couleur en est très-rembrunie, les figures ne sont pas assez arrondies, et ne sortent point assez; les draperies ne ressemblent en rien à une étoffe: en un mot, quoi qu'on en dise, je ne trouve point là une imitation vraie de la nature elle-même. Je n'aimerai un tableau que quand je croirai voir la nature elle-même: il n'y en a point de cette espèce. J'ai beaucoup de tableaux, mais je ne les regarde plus.

Pococuranté, en attendant le dîner, se fit donner un concerto. *Candide* trouva la musique délicieuse. Ce

bruit, dit *Pococurante*, peut amuſer une demi-heure; mais s'il dure plus long-temps, il fatigue tout le monde, quoique perſonne n'oſe l'avouer. La muſique aujourd'hui n'eſt plus que l'art d'exécuter des choſes difficiles, et ce qui n'eſt que difficile ne plaît point à la longue.

J'aimerais peut-être mieux l'opéra, ſi on n'avait pas trouvé le ſecret d'en faire un monſtre qui me révolte. Ira voir qui voudra de mauvaiſes tragédies en muſique, où les ſcènes ne ſont faites que pour amener très-mal à propos deux ou trois chanſons ridicules qui font valoir le goſier d'une actrice; ſe pâmera de plaiſir qui voudra ou qui pourra, en voyant un châtré fredonner le rôle de *Céſar* et de *Caton*, et ſe promener d'un air gauche ſur des planches: pour moi, il y a long-temps que j'ai renoncé à ces pauvretés qui ſont aujourd'hui la gloire de l'Italie, et que des ſouverains payent ſi chèrement. *Candide* diſputa un peu, mais avec diſcrétion. *Martin* fut entièrement de l'avis du ſénateur.

On ſe mit à table; et après un excellent dîner, on entra dans la bibliothèque. *Candide*, en voyant un Homère magnifiquement relié, loua l'illuſtriſſime ſur ſon bon goût. Voilà, dit-il, un livre qui feſait les délices du grand *Pangloſs*, le meilleur philoſophe de l'Allemagne. Il ne fait pas les miennes, dit froidement *Pococurante;* on me fit accroire autrefois que j'avais du plaiſir en le liſant; mais cette répétition continuelle de combats qui ſe reſſemblent tous, ces dieux qui agiſſent toujours pour ne rien faire de déciſif, cette *Hélène* qui eſt le ſujet de la guerre, et qui à peine eſt une actrice de la pièce; cette Troye qu'on aſſiége et qu'on ne prend point; tout cela me cauſait

le plus mortel ennui. J'ai demandé quelquefois à des savans s'ils s'ennuyaient autant que moi à cette lecture : tous les gens sincères m'ont avoué que le livre leur tombait des mains, mais qu'il fallait toujours l'avoir dans sa bibliothèque, comme un monument de l'antiquité, et comme ces médailles rouillées qui ne peuvent être de commerce.

Votre excellence ne pense pas ainsi de *Virgile*, dit *Candide*? Je conviens, dit *Pococuranté*, que le second, le quatrième et le sixième livre de son Enéide sont excellens ; mais pour son pieux *Enée*, et le fort *Cloanthe*, et l'ami *Achates*, et le petit *Ascanius*, et l'imbécille roi *Latinus*, et la bourgeoise *Amata*, et l'insipide *Lavinia*, je ne crois pas qu'il y ait rien de si froid et de plus désagréable. J'aime mieux le *Tasse* et les contes à dormir debout de l'*Arioste*.

Oserais-je vous demander, Monsieur, dit *Candide*, si vous n'avez pas un grand plaisir à lire *Horace*? Il y a des maximes, dit *Pococuranté*, dont un homme du monde peut faire son profit, et qui, étant resserrées dans des vers énergiques, se gravent plus aisément dans la mémoire : mais je me soucie fort peu de son voyage à Brindes et de sa description d'un mauvais dîner, et de la querelle de crocheteurs entre je ne sais quel *Pupilus* dont les paroles, dit-il, *étaient pleines de pus*, et un autre dont les paroles *étaient du vinaigre*. Je n'ai lu qu'avec un extrême dégoût ses vers grossiers contre des vieilles et contre des sorcières ; et je ne vois pas quel mérite il peut y avoir à dire à son ami *Mecenas* que, s'il est mis par lui au rang des poëtes lyriques, il frappera les astres de son front sublime. Les sots admirent tout dans un auteur estimé. Je ne lis que

pour

pour moi; je n'aime que ce qui est à mon usage. *Candide*, qui avait été élevé à ne jamais juger de rien par lui-même, était fort étonné de ce qu'il entendait; et *Martin* trouvait la façon de penser de *Pococuranté* assez raisonnable.

Oh, voici un Cicéron, dit *Candide*: pour ce grand homme-là, je pense que vous ne vous lassez point de le lire. Je ne lis jamais, répondit le vénitien. Que m'importe qu'il ait plaidé pour *Rabirius* ou pour *Cluentius*? J'ai bien assez des procès que je juge; je me ferais mieux accommodé de ses œuvres philosophiques; mais quand j'ai vu qu'il doutait de tout, j'ai conclu que j'en savais autant que lui, et que je n'avais besoin de personne pour être ignorant.

Ah, voilà quatre-vingts volumes de recueils d'une académie des sciences, s'écria *Martin;* il se peut qu'il y ait là du bon. Il y en aurait, dit *Pococuranté*, si un seul des auteurs de ces fatras avait inventé seulement l'art de faire des épingles; mais il n'y a dans tous ces livres que de vains systêmes, et pas une seule chose utile.

Que de pièces de théâtre je vois là, dit *Candide*, en italien, en espagnol, en français! Oui, dit le sénateur, il y en a trois mille, et pas trois douzaines de bonnes. Pour ces recueils de sermons, qui tous ensemble ne valent pas une page de *Sénèque*, et tous ces gros volumes de théologie, vous pensez bien que je ne les ouvre jamais, ni moi ni personne.

Martin aperçut des rayons chargés de livres anglais. Je crois, dit-il, qu'un républicain doit se plaire à la plupart de ces ouvrages écrits si librement. Oui, répondit *Pococuranté*, il est beau d'écrire ce qu'on

penſe; c'eſt le privilége de l'homme. Dans toute notre Italie on n'écrit que ce qu'on ne penſe pas; ceux qui habitent la patrie des *Céſars* et des *Antonins* n'oſent avoir une idée ſans la permiſſion d'un jacobin. Je ſerais content de la liberté qui inſpire les génies anglais, ſi la paſſion et l'eſprit de parti ne corrompaient pas tout ce que cette précieuſe liberté a d'eſtimable.

Candide apercevant un Milton, lui demanda s'il ne regardait pas cet auteur comme un grand homme. Qui? dit *Pococurante*, ce barbare qui fait un long commentaire du premier chapitre de la Genèſe en dix livres de vers durs? ce groſſier imitateur des Grecs, qui défigure la création, et qui, tandis que *Moïſe* repréſente l'être éternel produiſant le monde par la parole, fait prendre un grand compas par le Meſſiah dans une armoire du ciel pour tracer ſon ouvrage? Moi, j'eſtimerais celui qui a gâté l'enfer et le diable du *Taſſe;* qui déguiſe *Lucifer*, tantôt en crapaud, tantôt en pygmée; qui lui fait rebattre cent fois les mêmes diſcours; qui le fait diſputer ſur la théologie; qui, en imitant ſérieuſement l'invention comique des armes à feu de l'*Arioſte*, fait tirer le canon dans le ciel par les diables? Ni moi ni perſonne en Italie n'a pu ſe plaire à toutes ces triſtes extravagances. Le mariage du péché et de la mort, et les couleuvres dont le péché accouche, font vomir tout homme qui a le goût un peu délicat; et ſa longue deſcription d'un hôpital n'eſt bonne que pour un foſſoyeur. Ce poëme obſcur, bizarre et dégoûtant fut mépriſé à ſa naiſſance; je le traite aujourd'hui comme il fut traité dans ſa patrie par les contemporains. Au reſte, je dis ce que je penſe, et je me ſoucie fort peu que les autres penſent comme moi. *Candide*

était affligé de ces discours; il respectait *Homère*, il aimait un peu *Milton*. Hélas! dit-il tout bas à *Martin*, j'ai bien peur que cet homme-ci n'ait un souverain mépris pour nos poëtes allemands. Il n'y aurait pas grand mal à cela, dit *Martin*. Oh! quel homme supérieur, disait encore *Candide* entre ses dents! quel grand génie que ce *Pococurante!* rien ne peut lui plaire.

Après avoir fait ainsi la revue de tous les livres, ils descendirent dans le jardin. *Candide* en loua toutes les beautés. Je ne sais rien de si mauvais goût, dit le maître; nous n'avons ici que des colifichets: mais je vais dès demain en faire planter un d'un dessin plus noble.

Quand les deux curieux eurent pris congé de son excellence: Or çà, dit *Candide* à *Martin*, vous conviendrez que voilà le plus heureux de tous les hommes, car il est au-dessus de tout ce qu'il possède. Ne voyez-vous pas, dit *Martin*, qu'il est dégoûté de tout ce qu'il possède? *Platon* a dit, il y a long-temps, que les meilleurs estomacs ne sont pas ceux qui rebutent tous les alimens. Mais, dit *Candide*, n'y a-t-il pas du plaisir à tout critiquer, à sentir des défauts où les autres hommes croient voir des beautés? C'est-à-dire, reprit *Martin*, qu'il y a du plaisir à n'avoir pas de plaisir? Oh bien! dit *Candide*, il n'y a donc d'heureux que moi, quand je reverrai mademoiselle *Cunégonde*. C'est toujours bien fait d'espérer, dit *Martin*.

Cependant les jours, les semaines s'écoulaient; *Cacambo* ne revenait point, et *Candide* était si abymé dans sa douleur qu'il ne fit pas même réflexion que *Paquette* et frère *Giroflée* n'étaient pas venus seulement le remercier.

CHAPITRE XVI.

D'un souper que Candide et Martin firent avec six étrangers, et qui ils étaient.

Un soir que *Candide*, suivi de *Martin*, allait se mettre à table avec les étrangers qui logeaient dans la même hôtellerie, un homme à visage couleur de suie l'aborda par derrière; et, le prenant par le bras, lui dit: Soyez prêt à partir avec nous, n'y manquez pas. Il se retourne, et voit *Cacambo*. Il n'y avait que la vue de *Cunégonde* qui pût l'étonner et lui plaire davantage. Il fut sur le point de devenir fou de joie. Il embrasse son cher ami. *Cunégonde* est ici, sans doute? où est-elle? mène-moi vers elle, que je meure de joie avec elle. *Cunégonde* n'est point ici, dit *Cacambo*, elle est à Constantinople. Ah ciel! à Constantinople: mais fût-elle à la Chine, j'y vole, partons. Nous partirons après soupé, reprit *Cacambo;* je ne peux vous en dire davantage; je suis esclave, mon maître m'attend; il faut que j'aille le servir à table: ne dites mot; soupez, et tenez-vous prêt.

Candide, partagé entre la joie et la douleur, charmé d'avoir revu son agent fidèle, étonné de le voir esclave, plein de l'idée de retrouver sa maîtresse, le cœur agité, l'esprit bouleversé, se mit à table avec *Martin* qui voyait de sang froid toutes ces aventures, et avec six étrangers qui étaient venus passer le carnaval à Venise.

Cacambo, qui verſait à boire à l'un de ces étrangers, s'approcha de l'oreille de ſon maître, ſur la fin du repas, et lui dit : Sire, votre majeſté partira quand elle voudra, le vaiſſeau eſt prêt. Ayant dit ces mots, il ſortit. Les convives étonnés ſe regardaient ſans proférer une ſeule parole, lorſqu'un autre domeſtique s'approchant de ſon maître, lui dit : Sire, la chaiſe de votre majeſté eſt à Padoue, et la barque eſt prête. Le maître fit un ſigne, et le domeſtique partit. Tous les convives ſe regardèrent encore, et la ſurpriſe commune redoubla. Un troiſième valet s'approchant auſſi d'un troiſième étranger, lui dit : Sire, croyez-moi, votre majeſté ne doit pas reſter ici plus long-temps, je vais tout préparer ; et auſſitôt il diſparut.

Candide et *Martin* ne doutèrent pas alors que ce ne fût une maſcarade du carnaval. Un quatrième domeſtique dit au quatrième maître : Votre majeſté partira quand elle voudra, et ſortit comme les autres. Le cinquième valet en dit autant au cinquième maître. Mais le ſixième valet parla différemment au ſixième étranger qui était auprès de *Candide ;* il lui dit : Ma foi, Sire, on ne veut plus faire crédit à votre majeſté ni à moi non plus ; et nous pourrions bien être coffrés cette nuit vous et moi ; je vais pourvoir à mes affaires : adieu.

Tous les domeſtiques ayant diſparu, les ſix étrangers, *Candide* et *Martin*, demeurèrent dans un profond ſilence. Enfin *Candide* le rompit : Meſſieurs, dit-il, voilà une ſingulière plaiſanterie, pourquoi êtes-vous tous rois ? pour moi je vous avoue que ni moi ni *Martin* nous ne le ſommes.

Le maître de *Cacambo* prit alors gravement la parole,

et dit en italien : Je ne suis point plaisant, je m'appelle *Achmet III ;* j'ai été grand sultan plusieurs années ; je détrônai mon frère ; mon neveu m'a détrôné ; on a coupé le coup à mes visirs ; j'achève ma vie dans le vieux sérail ; mon neveu le grand sultan *Mahmoud* me permet de voyager quelquefois pour ma santé ; et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Un jeune homme qui était auprès d'*Achmet* parla après lui, et dit : Je m'appelle *Ivan ;* j'ai été empereur de toutes les Russies ; j'ai été détrôné au berceau : mon père et ma mère ont été enfermés ; on m'a élevé en prison ; j'ai quelquefois la permission de voyager, accompagné de ceux qui me gardent ; et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le troisième dit : Je suis *Charles-Edouard* : roi d'Angleterre ; mon père m'a cédé ses droits au royaume ; j'ai combattu pour les soutenir ; on a arraché le cœur à huit cents de mes partisans, et on leur en a battu les joues ; j'ai été mis en prison ; je vais à Rome faire une visite au roi mon père détrôné ainsi que moi et mon grand père ; et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le quatrième prit alors la parole et dit : Je suis roi des Polaques ; le sort de la guerre m'a privé de mes Etats héréditaires ; mon père a éprouvé les mêmes revers ; je me résigne à la Providence comme le sultan *Achmet*, l'empereur *Ivan*, et le roi *Charles-Edouard* à qui DIEU donne une longue vie ; et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le cinquième dit : Je suis aussi roi des Polaques ; j'ai perdu mon royaume deux fois ; mais la Providence m'a donné un autre Etat, dans lequel j'ai fait plus

de bien que tous les rois des Sarmates enſemble n'en ont jamais pu faire ſur les bords de la Viſtule; je me réſigne auſſi à la Providence; et je ſuis venu paſſer le carnaval à Veniſe.

Il reſtait au ſixième monarque à parler. Meſſieurs, dit-il, je ne ſuis pas ſi grand ſeigneur que vous; mais enfin j'ai été roi tout comme un autre; je ſuis *Théodore*; on m'a élu roi en Corſe; on m'a appelé *votre majeſté*, et à préſent à peine m'appelle-t-on *monſieur*; j'ai fait frapper de la monnaie, et je ne poſsède pas un denier; j'ai eu deux ſecrétaires d'Etat, et j'ai à peine un valet; je me ſuis vu ſur un trône, et j'ai long-temps été à Londres en priſon ſur la paille; j'ai bien peur d'être traité de même ici, quoique je ſois venu comme vos majeſtés paſſer le carnaval à Veniſe.

Les cinq autres rois écoutèrent ce diſcours avec une noble compaſſion. Chacun d'eux donna vingt ſequins au roi *Théodore* pour avoir des habits et des chemiſes; *Candide* lui fit préſent d'un diamant de deux mille ſequins. Quel eſt donc, diſaient les cinq rois, ce ſimple particulier qui eſt en état de donner cent fois autant que chacun de nous, et qui le donne?

Dans l'inſtant qu'on ſortait de table, il arriva dans la même hôtellerie quatre alteſſes ſéréniſſimes qui avaient auſſi perdu leurs Etats par le ſort de la guerre, et qui venaient paſſer le reſte du carnaval à Veniſe; mais *Candide* ne prit pas ſeulement garde à ces nouveaux venus. Il n'était occupé que d'aller trouver ſa chère *Cunégonde* à Conſtantinople.

CHAPITRE XVII.

Voyage de Candide à Conſtantinople.

Le fidèle *Cacambo* avait déjà obtenu du patron turc qui allait reconduire le ſultan *Achmet* à Conſtantinople, qu'il recevrait *Candide* et *Martin* ſur ſon bord. L'un et l'autre s'y rendirent après s'être proſternés devant ſa miſérable hauteſſe. *Candide* chemin feſant, diſait à *Martin :* Voilà pourtant ſix rois détrônés avec qui nous avons ſoupé ! et encore dans ces ſix rois il y en a un à qui j'ai fait l'aumône. Peut-être y a-t-il beaucoup d'autres princes plus infortunés. Pour moi, je n'ai perdu que cent moutons, et je vole dans les bras de *Cunégonde*. Mon cher *Martin*, encore une fois, *Pangloſs* avait raiſon, tout eſt bien. Je le ſouhaite, dit *Martin*. Mais, dit *Candide*, voilà une aventure bien peu vraiſemblable que nous avons eue à Veniſe. On n'avait jamais vu ni ouï conter que ſix rois détrônés ſoupaſſent enſemble au cabaret. Cela n'eſt pas plus extraordinaire, dit *Martin*, que la plupart des choſes qui nous ſont arrivées. Il eſt très-commun que des rois ſoient détrônés; et à l'égard de l'honneur que nous avons eu de ſouper avec eux, c'eſt une bagatelle qui ne mérite pas notre attention.

A peine *Candide* fut-il dans le vaiſſeau, qu'il ſauta au cou de ſon ancien valet, de ſon ami *Cacambo :* Hé bien, lui dit-il, que fait *Cunégonde ?* eſt-elle toujours un prodige de beauté ? m'aime-t-elle toujours ? comment ſe porte-t-elle ? Tu lui as, ſans doute, acheté un palais à Conſtantinople ?

Mon cher maître, répondit *Cacambo*, *Cunégonde* lave les écuelles sur le bord de la Propontide, chez un prince qui a très-peu d'écuelles ; elle est esclave dans la maison d'un ancien souverain, nommé *Ragotski*, à qui le grand turc donne trois écus par jour dans son asile ; mais ce qui est bien plus triste, c'est qu'elle a perdu sa beauté, et qu'elle est devenue horriblement laide. Ah! belle ou laide, dit *Candide*, je suis honnête homme, et mon devoir est de l'aimer toujours. Mais comment peut-elle être réduite à un état si abject avec les cinq ou six millions que tu avais emportés? Bon, dit *Cacambo*, ne m'en a-t-il pas fallu donner deux au senor *Don Fernando d'Ibaraa*, y *Figueora*, y *Mascarenès*, y *Lampourdos*, y *Souza*, gouverneur de Buénos-Ayres, pour avoir la permission de reprendre mademoiselle *Cunégonde*? et un pirate ne nous a-t-il pas bravement dépouillés de tout le reste? Ce pirate ne nous a-t-il pas menés au cap de Matapan, à Milo, à Nicarie, à Samos, à Petra, aux Dardanelles, à Marmora, à Scutari? *Cunégonde* et la vieille servent chez ce prince dont je vous ai parlé, et moi je suis esclave du sultan détrôné. Que d'épouvantables calamités enchaînées les unes aux autres! dit *Candide*. Mais après tout, j'ai encore quelques diamans; je délivrerai aisément *Cunégonde*. C'est bien dommage qu'elle soit devenue si laide.

Ensuite se tournant vers *Martin* : Que pensez-vous, dit-il, qui soit le plus à plaindre, de l'empereur *Achmet*, de l'empereur *Ivan*, du roi *Charles-Edouard*, ou de moi? Je n'en sais rien, dit *Martin;* il faudrait que je fusse dans vos cœurs pour le savoir. Ah, dit *Candide*, si *Pangloss* était ici, il le saurait, et nous

l'apprendrait. Je ne sais, dit *Martin*, avec quelles balances votre *Pangloss* aurait pu peser les infortunes des hommes, et apprécier leurs douleurs. Tout ce que je présume, c'est qu'il y a des millions d'hommes sur la terre cent fois plus à plaindre que le roi *Charles-Edouard*, l'empereur *Ivan*, et le sultan *Achmet*. Cela pourrait bien être, dit *Candide*.

On arriva en peu de jours sur le canal de la mer Noire. *Candide* commença par racheter *Cacambo* fort cher; et sans perdre de temps il se jeta dans une galère, avec ses compagnons, pour aller sur le rivage de la Propontide chercher *Cunégonde*, quelque laide qu'elle pût être.

Il y avait dans la chiourme deux forçats qui ramaient fort mal, et à qui le lévanti patron appliquait de temps en temps quelques coups de nerf de bœuf sur leurs épaules nues; *Candide*, par un mouvement naturel, les regarda plus attentivement que les autres galériens, et s'approcha d'eux avec pitié. Quelques traits de leurs visages défigurés lui parurent avoir un peu de ressemblance avec *Pangloss* et avec ce malheureux jésuite, ce baron, ce frère de mademoiselle *Cunégonde*. Cette idée l'émut et l'attrista. Il les considéra encore plus attentivement. En vérité, dit-il à *Cacambo*, si je n'avais pas vu pendre maître *Pangloss*, et si je n'avais pas eu le malheur de tuer le baron, je croirais que ce sont eux qui rament dans cette galère.

Au nom du baron et de *Pangloss* les deux forçats poussèrent un grand cri, s'arrêtèrent sur leur banc et laissèrent tomber leurs rames. Le lévanti patron

accourait sur eux, et les coups de nerf de bœuf redoublaient. Arrêtez, arrêtez, seigneur, s'écria *Candide*, je vous donnerai tant d'argent que vous voudrez. Quoi! c'est *Candide!* disait l'un des forçats; quoi! c'est *Candide!* disait l'autre. Est-ce un songe? dit *Candide;* veillé-je? suis-je dans cette galère? Est-ce-là monsieur le baron que j'ai tué? est-ce-là maître *Pangloss* que j'ai vu pendre?

C'est nous-mêmes, c'est nous-mêmes, répondaient-ils. Quoi! c'est-là ce grand philosophe? disait *Martin.* Eh! Monsieur le lévanti patron, dit *Candide*, combien voulez-vous d'argent pour la rançon de M. de *Thunder-ten-tronckh*, un des premiers barons de l'empire; et de M. *Pangloss*, le plus profond métaphysicien d'Allemagne? Chien de chrétien, répondit le lévanti patron, puisque ces deux chiens de forçats chrétiens sont des barons et des métaphysiciens, ce qui est, sans doute, une grande dignité dans leur pays, tu m'en donneras cinquante mille sequins. Vous les aurez, Monsieur; remenez-moi comme un éclair à Constantinople, et vous serez payé sur le champ. Mais non, menez-moi chez mademoiselle *Cunégonde.* Le lévanti patron, sur la première offre de *Candide*, avait déjà tourné la proue vers la ville, et il fesait ramer plus vîte qu'un oiseau ne fend les airs.

Candide embrassa cent fois le baron et *Pangloss.* Et comment ne vous ai-je pas tué, mon cher baron? et mon cher *Pangloss*, comment êtes-vous en vie, après avoir été pendu? et pourquoi êtes-vous tous deux aux galères en Turquie? Est-il bien vrai que ma chère sœur soit dans ce pays? disait le baron. Oui, répondait *Cacambo.* Je revois donc mon cher *Candide*, s'écriait

Pangloſs. *Candide* leur préſentait *Martin* et *Cacambo*. Ils s'embraſſaient tous, ils parlaient tous à la fois. La galère volait, ils étaient déjà dans le port. On fit venir un juif à qui *Candide* vendit pour cinquante mille ſequins un diamant de la valeur de cent mille, et qui lui jura par *Abraham* qu'il n'en pouvait donner davantage. Il paya incontinent la rançon du baron et de *Pangloſs*. Celui-ci ſe jeta aux pieds de ſon libérateur et les baigna de larmes; l'autre le remercia par un ſigne de tête, et lui promit de lui rendre cet argent à la première occaſion. Mais eſt-il bien poſſible que ma ſœur ſoit en Turquie? diſait-il. Rien n'eſt ſi poſſible, reprit *Cacambo*, puiſqu'elle écure la vaiſſelle chez un prince de Tranſilvanie. On fit auſſitôt venir deux juifs; *Candide* vendit encore des diamans; et ils repartirent tous dans une autre galère pour aller délivrer *Cunégonde*.

CHAPITRE XVIII.

Ce qui arriva à Candide, à Cunégonde, à Pangloſs, à Martin, &c.

PARDON, encore une fois, dit *Candide* au baron; pardon, mon révérend père, de vous avoir donné un grand coup d'épée au travers du corps. N'en parlons plus, dit le baron; je fus un peu trop vif, je l'avoue; mais puiſque vous voulez ſavoir par quel haſard vous m'avez vu aux galères, je vous dirai qu'après avoir été guéri de ma bleſſure par le frère apothicaire du

collége, je fus attaqué et enlevé par un parti espagnol; on me mit en prison à Buénos-Ayres dans le temps que ma sœur venait d'en partir. Je demandai à retourner à Rome auprès du père général. Je fus nommé pour aller servir d'aumônier à Constantinople auprès de monsieur l'ambassadeur de France. Il n'y avait pas huit jours que j'étais entré en fonction, quand je trouvai sur le soir un jeune icoglan très-bien fait. Il fesait fort chaud: le jeune homme voulut se baigner; je pris cette occasion de me baigner aussi. Je ne savais pas que ce fût un crime capital pour un chrétien d'être trouvé tout nu avec un jeune musulman. Un cadi me fit donner cent coups de bâton sous la plante des pieds, et me condamna aux galères. Je ne crois pas qu'on ait fait une plus horrible injustice. Mais je voudrais bien savoir pourquoi ma sœur est dans la cuisine d'un souverain de Transilvanie réfugié chez les Turcs?

Mais vous, mon cher *Pangloss*, dit *Candide*, comment se peut-il que je vous revoie? Il est vrai, dit *Pangloss*, que vous m'avez vu pendre; je devais naturellement être brûlé; mais vous vous souvenez qu'il plut à verse lorsqu'on allait me cuire: l'orage fut si violent qu'on désespéra d'allumer le feu; je fus pendu, parce qu'on ne put mieux faire: un chirurgien acheta mon corps, m'emporta chez lui et me disséqua. Il me fit d'abord une incision cruciale depuis le nombril jusqu'à la clavicule. On ne pouvait pas avoir été plus mal pendu que je ne l'avais été. L'exécuteur des hautes œuvres de la sainte inquisition, lequel était sous-diacre, brûlait à la vérité les gens à merveille, mais il n'était pas accoutumé à pendre: la corde était

mouillée et gliſſa mal, elle fut nouée; enfin je reſpirais encore: l'inciſion cruciale me fit jeter un ſi grand cri, que mon chirurgien tomba à la renverſe, et croyant qu'il diſſéquait le diable, il s'enfuit en mourant de peur, et tomba encore ſur l'eſcalier en fuyant. Sa femme accourut au bruit, d'un cabinet voiſin: elle me vit ſur la table étendu avec mon inciſion cruciale; elle eut encore plus de peur que ſon mari, s'enfuit et tomba ſur lui. Quand ils furent un peu revenus à eux, j'entendis la chirurgienne qui diſait au chirurgien: Mon bon, de quoi vous aviſez-vous auſſi de diſſéquer un héritique? ne ſavez-vous pas que le diable eſt toujours dans le corps de ces gens-là? je vais vîte chercher un prêtre pour l'exorciſer. Je frémis à ce propos, et je ramaſſai le peu de forces qui me reſtaient pour crier: Ayez pitié de moi! Enfin le barbier portugais s'enhardit; il recouſit ma peau; ſa femme même eut ſoin de moi; je fus ſur pied au bout de quinze jours. Le barbier me trouva une condition, et me fit laquais d'un chevalier de Malte qui allait à Veniſe: mais mon maître n'ayant pas de quoi me payer, je me mis au ſervice d'un marchand vénitien, et je le ſuivis à Conſtantinople.

Un jour il me prit fantaiſie d'entrer dans une moſquée; il n'y avait qu'un vieux iman et une jeune dévote très-jolie qui diſait ſes patenôtres: ſa gorge était toute découverte: elle avait entre ſes deux tetons un beau bouquet de tulipes, de roſes, d'anémones, de renoncules, d'hyacinthes et d'oreilles d'ours: elle laiſſa tomber ſon bouquet; je le ramaſſai, et je le lui remis avec un empreſſement très-reſpectueux. Je fus ſi long-temps à le lui remettre, que l'iman ſe mit en

colère, et voyant que j'étais chrétien, il cria à l'aide. On me mena chez le cadi qui me fit donner cent coups de lattes sur la plante des pieds, et m'envoya aux galères. Je fus enchaîné précisément dans la même galère et au même banc que monsieur le baron. Il y avait dans cette galère quatre jeunes gens de Marseille, cinq prêtres napolitains et deux moines de Corfou, qui nous dirent que de pareilles aventures arrivaient tous les jours. Monsieur le baron prétendait qu'il avait essuyé une plus grande injustice que moi : je prétendais moi, qu'il était beaucoup plus permis de remettre un bouquet sur la gorge d'une femme que d'être tout nu avec un icoglan. Nous disputions sans cesse, et nous recevions vingt coups de nerf de bœuf par jour, lorsque l'enchaînement des événemens de cet univers vous a conduit dans notre galère, et que vous nous avez rachetés.

Hé bien, mon cher *Pangloss*, lui dit *Candide*, quand vous avez été pendu, disséqué, roué de coups, et que vous avez ramé aux galères, avez-vous toujours pensé que tout allait le mieux du monde? Je suis toujours de mon premier sentiment, répondit *Pangloss;* car enfin je suis philosophe; il ne me convient pas de me dédire, *Leibnitz* ne pouvant pas avoir tort, et l'harmonie préétablie étant d'ailleurs la plus belle chose du monde, aussi-bien que le plein et la matière subtile.

CHAPITRE XIX.

Comment Candide retrouva Cunégonde et la vieille.

PENDANT que *Candide*, le baron, *Pangloſs*, *Martin* et *Cacambo* contaient leurs aventures, qu'ils raiſonnaient ſur les événemens contingens ou non contingens de cet univers, qu'ils diſputaient ſur les effets et les cauſes, ſur le mal moral et ſur le mal phyſique, ſur la liberté et la néceſſité, ſur les conſolations que l'on peut éprouver lorſqu'on eſt aux galères en Turquie; ils abordèrent ſur le rivage de la Propontide à la maiſon du prince de Tranſilvanie. Les premiers objets qui ſe préſentèrent furent *Cunégonde* et la vieille qui étendaient des ſerviettes ſur des ficelles pour les faire ſécher.

Le baron pâlit à cette vue. Le tendre amant *Candide* en voyant ſa belle *Cunégonde* rembrunie, les yeux éraillés, la gorge sèche, les joues ridées, les bras rouges et écaillés, recula trois pas, ſaiſi d'horreur, et avança enſuite par bon procédé. Elle embraſſa *Candide* et ſon frère: on embraſſa la vieille: *Candide* les racheta toutes deux.

Il y avait une petite métairie dans le voiſinage; la vieille propoſa à *Candide* de s'en accommoder, en attendant que toute la troupe eût une meilleure deſtinée. *Cunégonde* ne ſavait pas qu'elle était enlaidie, perſonne ne l'en avait avertie: elle fit ſouvenir *Candide* de ſes promeſſes avec un ton ſi abſolu, que le bon

Candide



Candide.....recula trois pas saisi d'horreur,
et avança ensuite par bon procédé.

Candide Chap. 29e

J. M. Moreau le J.ne inv. 1787. *Delignon Sculp.*

Candide n'osa pas la refuser. Il signifia donc au baron qu'il allait se marier avec sa sœur. Je ne souffrirai jamais, dit le baron, une telle bassesse de sa part, et une telle insolence de la vôtre; cette infamie ne me sera jamais reprochée : les enfans de ma sœur ne pourraient entrer dans les chapitres d'Allemagne. Non, jamais ma sœur n'épousera qu'un baron de l'Empire. *Cunégonde* se jeta à ses pieds et les baigna de larmes; il fut inflexible. Maître fou, lui dit *Candide*, je t'ai réchappé des galères, j'ai payé ta rançon, j'ai payé celle de ta sœur; elle lavait ici des écuelles, elle est laide, j'ai la bonté d'en faire ma femme, et tu prétends encore t'y opposer! je te retuerais si j'en croyais ma colère. Tu peux me tuer encore, dit le baron, mais tu n'épouseras pas ma sœur de mon vivant.

CHAPITRE XXX.

Conclusion.

Candide dans le fond de son cœur n'avait aucune envie d'épouser *Cunégonde*; mais l'impertinence extrême du baron le déterminait à conclure le mariage; et *Cunégonde* le pressait si vivement qu'il ne pouvait s'en dédire. Il consulta *Pangloss*, *Martin* et le fidèle *Cacambo*. *Pangloss* fit un beau mémoire par lequel il prouvait que le baron n'avait nul droit sur sa sœur, et qu'elle pouvait, selon toutes les lois de l'Empire, épouser *Candide* de la main gauche. *Martin* conclut à jeter le baron dans la mer; *Cacambo* décida qu'il fallait

le rendre au lévanti patron, et le remettre aux galères; après quoi on l'enverrait à Rome au père général par le premier vaisseau. L'avis fut trouvé fort bon; la vieille l'approuva; on n'en dit rien à sa sœur; la chose fut exécutée pour quelque argent, et on eut le plaisir d'attraper un jésuite et de punir l'orgueil d'un baron allemand.

Il était tout naturel d'imaginer qu'après tant de désastres, *Candide* marié avec sa maîtresse, et vivant avec le philosophe *Pangloss*, le philosophe *Martin*, le prudent *Cacambo* et la vieille, ayant d'ailleurs rapporté tant de diamans de la patrie des anciens Incas, mènerait la vie du monde la plus agréable; mais il fut tant fripponné par les juifs qu'il ne lui resta plus rien que sa petite métairie; sa femme, devenant tous les jours plus laide, devint acariâtre et insupportable: la vieille était infirme, et fut encore de plus mauvaise humeur que *Cunégonde*. *Cacambo* qui travaillait au jardin, et qui allait vendre des légumes à Constantinople, était excédé de travail et maudissait sa destinée. *Pangloss* était au désespoir de ne pas briller dans quelque université d'Allemagne. Pour *Martin*, il était fermement persuadé qu'on est également mal par-tout; il prenait les choses en patience. *Candide*, *Martin* et *Pangloss* disputaient quelquefois de métaphysique et de morale. On voyait souvent passer sous les fenêtres de la métairie des bateaux chargés d'effendis, de bachas, de cadis qu'on envoyait en exil à Lemnos, à Mitilène, à Erzerum: on voyait venir d'autres cadis, d'autres bachas, d'autres effendis qui prenaient la place des expulsés, et qui étaient expulsés à leur tour: on voyait des têtes proprement empaillées qu'on allait présenter à la

ſublime Porte. Ces ſpectacles feſaient redoubler les diſſertations; et quand on ne diſputait pas, l'ennui était ſi exceſſif, que la vieille oſa un jour leur dire: Je voudrais ſavoir lequel eſt le pire, ou d'être violée cent fois par des pirates nègres, d'avoir une feſſe coupée, de paſſer par les baguettes chez les Bulgares, d'être fouetté et pendu dans un auto-da-fé, d'être diſſéqué, de ramer en galère, d'éprouver enfin toutes les misères par leſquelles nous avons tous paſſé, ou bien de reſter ici à ne rien faire? C'eſt une grande queſtion, dit *Candide*.

Ce diſcours fit naître de nouvelles réflexions, et *Martin* ſur-tout conclut que l'homme était né pour vivre dans les convulſions de l'inquiétude, ou dans la léthargie de l'ennui. *Candide* n'en convenait pas, mais il n'aſſurait rien. *Pangloſs* avouait qu'il avait toujours horriblement ſouffert; mais ayant ſoutenu une fois que tout allait à merveille, il le ſoutenait toujours et n'en croyait rien.

Une choſe acheva de confirmer *Martin* dans ſes déteſtables principes, de faire héſiter plus que jamais *Candide* et d'embarraſſer *Pangloſs*. C'eſt qu'ils virent un jour aborder dans leur métairie *Paquette* et le frère *Giroflée* qui étaient dans la plus extrême misère; ils avaient bien vîte mangé leurs trois mille piaſtres, s'étaient quittés, s'étaient raccommodés, s'étaient brouillés, avaient été mis en priſon, s'étaient enfuis, et enfin frère *Giroflée* s'était fait turc. *Paquette* continuait ſon métier par-tout, et n'y gagnait plus rien. Je l'avais bien prévu, dit *Martin* à *Candide*, que vos préſens feraient bientôt diſſipés, et ne les rendraient que plus miſérables. Vous avez regorgé de millions de piaſtres, vous et *Cacambo*, et vous n'êtes pas plus

heureux que frère *Giroflée* et *Paquette*. Ah, ah, dit *Pangloss* à *Paquette*, le ciel vous ramène donc ici parmi nous ? Ma pauvre enfant ! savez-vous bien que vous m'avez coûté le bout du nez, un œil et une oreille ? Comme vous voilà faite ! eh qu'est-ce que ce monde ! Cette nouvelle aventure les engagea à philosopher plus que jamais.

Il y avait dans le voisinage un derviche très-fameux, qui passait pour le meilleur philosophe de la Turquie; ils allèrent le consulter; *Pangloss* porta la parole, et lui dit : Maître, nous venons vous prier de nous dire pourquoi un aussi étrange animal que l'homme a été formé ?

De quoi te mêles-tu, dit le derviche ? est-ce-là ton affaire ? Mais, mon révérend père, dit *Candide*, il y a horriblement de mal sur la terre. Qu'importe, dit le derviche, qu'il y ait du mal ou du bien ? quand sa hautesse envoie un vaisseau en Egypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non ? Que faut-il donc faire, dit *Pangloss* ? Te taire, dit le derviche. Je me flattais, dit *Pangloss*, de raisonner un peu avec vous des effets et des causes, du meilleur des mondes possibles, de l'origine du mal, de la nature de l'ame et de l'harmonie préétablie. Le derviche à ces mots leur ferma la porte au nez.

Pendant cette conversation, la nouvelle s'était répandue qu'on venait d'étrangler à Constantinople deux visirs du banc et le muphti, et qu'on avait empalé plusieurs de leurs amis. Cette catastrophe faisait par-tout un grand bruit pendant quelques heures. *Pangloss*, *Candide* et *Martin*, en retournant à la petite métairie, rencontrèrent un bon vieillard qui prenait le

frais à sa porte sous un berceau d'orangers. *Pangloss*, qui était aussi curieux que raisonneur, lui demanda comment se nommait le muphti qu'on venait d'étrangler. Je n'en sais rien, répondit le bon homme, et je n'ai jamais su le nom d'aucun muphti ni d'aucun visir. J'ignore absolument l'aventure dont vous me parlez; je présume qu'en général ceux qui se mêlent des affaires publiques périssent quelquefois misérablement, et qu'ils le méritent; mais je ne m'informe jamais de ce qu'on fait à Constantinople; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive. Ayant dit ces mots, il fit entrer les étrangers dans sa maison : ses deux filles et ses deux fils leur présentèrent plusieurs sortes de sorbets qu'ils faisaient eux-mêmes, du kaïmak piqué d'écorces de cédra confit, des oranges, des citrons, des limons, des ananas, des pistaches, du café de Moka qui n'était point mêlé avec le mauvais café de Batavia et des Iles. Après quoi les deux filles de ce bon musulman parfumèrent les barbes de *Candide*, de *Pangloss* et de *Martin*.

Vous devez avoir, dit *Candide* au turc, une vaste et magnifique terre ? Je n'ai que vingt arpens, répondit le turc; je les cultive avec mes enfans; le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin.

Candide, en retournant dans sa métairie, fit de profondes réflexions sur le discours du turc. Il dit à *Pangloss* et à *Martin :* Ce bon vieillard me paraît s'être fait un sort bien préférable à celui des six rois avec qui nous avons eu l'honneur de souper. Les grandeurs, dit *Pangloss*, sont fort dangereuses, selon le rapport de tous les philosophes. Car enfin *Eglon*, roi

des Moabites, fut assassiné par *Aod; Absalon* fut pendu par les cheveux et percé de trois dards; le roi *Nadab*, fils de *Jéroboham*, fut tué par *Baza;* le roi *Ela* par *Zambri*, *Ochosias* par *Jehu*, *Attalia* par *Joïada;* les rois *Joachim*, *Jéchonias*, *Sédécias* furent esclaves. Vous savez comment périrent *Crésus*, *Astyage*, *Darius*, *Denys* de Syracuse, *Pyrrhus*, *Persée*, *Annibal*, *Jugurtha*, *Arioviste*, *César*, *Pompée*, *Néron*, *Othon*, *Vitellius*, *Domitien*, *Richard II* d'Angleterre, *Edouard II*, *Henri VI*, *Richard III*, *Marie Stuart*, *Charles I*, les trois *Henri* de France, l'empereur *Henri IV*? Vous savez..... Je sais aussi, dit *Candide*, qu'il faut cultiver notre jardin. Vous avez raison, dit *Pangloss;* car quand l'homme fut mis dans le jardin d'Eden, il y fut mis *ut operaretur eum*, pour qu'il travaillât; ce qui prouve que l'homme n'est pas né pour le repos. Travaillons sans raisonner, dit *Martin*, c'est le seul moyen de rendre la vie supportable.

Toute la petite société entra dans ce louable dessein; chacun se mit à exercer ses talens. La petite terre rapporta beaucoup. *Cunégonde* était à la vérité bien laide; mais elle devint une excellente pâtissière; *Paquette* broda; la vieille eut soin du linge. Il n'y eut pas jusqu'à frère *Giroflée* qui ne rendît service; il fut un très-bon menuisier, et même devint honnête homme: et *Pangloss* disait quelquefois à *Candide:* Tous les événemens sont enchaînés dans le meilleur des mondes possibles; car enfin si vous n'aviez pas été chassé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière, pour l'amour de mademoiselle *Cunégonde*, si vous n'aviez pas été mis à l'inquisition, si vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, si vous n'aviez

pas donné un bon coup d'épée au baron, si vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédras confits et des pistaches. Cela est bien dit, répondit *Candide*, mais il faut cultiver notre jardin.

Fin de Candide ou l'Optimisme.

L'INGENU,

HISTOIRE VERITABLE,

Tirée des manuscrits du père Quesnel.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635360-p0371-0

L'INGENU.

CHAPITRE PREMIER.

Comment le prieur de Notre-Dame de la Montagne et mademoiselle sa sœur rencontrèrent un huron.

Un jour St *Dunstan*, irlandais de nation et saint de profession, partit d'Irlande sur une petite montagne qui vogua vers les côtes de France, et arriva par cette voiture à la baie de Saint-Malo. Quand il fut à bord, il donna la bénédiction à sa montagne, qui lui fit de profondes révérences, et s'en retourna en Irlande par le même chemin qu'elle était venue.

Dunstan fonda un petit prieuré dans ces quartiers-là, et lui donna le nom de *prieuré de la Montagne*, qu'il porte encore, comme un chacun sait.

En l'année 1689, le 15 juillet au soir, l'abbé de *Kerkabon*, prieur de Notre-Dame de la Montagne, se promenait sur le bord de la mer avec mademoiselle de *Kerkabon*, sa sœur, pour prendre le frais. Le prieur, déjà un peu sur l'âge, était un très-bon ecclésiastique, aimé de ses voisins, après l'avoir été autrefois de ses voisines. Ce qui lui avait donné sur-tout une grande considération, c'est qu'il était le seul bénéficier du pays qu'on ne fût pas obligé de porter dans son lit quand il avait soupé avec ses confrères. Il savait assez honnêtement de théologie; et quand il était las de lire St *Augustin*, il s'amusait avec *Rabelais*; aussi tout le monde disait du bien de lui.

Mademoiſelle de *Kerkabon*, qui n'avait jamais été mariée, quoiqu'elle eût grande envie de l'être, conſervait de la fraîcheur à l'âge de quarante-cinq ans ; ſon caractère était bon et ſenſible ; elle aimait le plaiſir et était dévote.

Le prieur diſait à ſa ſœur en regardant la mer : Hélas ! c'eſt ici que s'embarqua notre pauvre frère avec notre chère belle-ſœur madame de *Kerkabon*, ſa femme, ſur la frégate l'*Hirondelle*, en 1669, pour aller ſervir en Canada. S'il n'avait pas été tué, nous pourrions eſpérer de le revoir encore.

Croyez-vous, diſait mademoiſelle de *Kerkabon*, que notre belle-ſœur ait été mangée par les Iroquois comme on nous l'a dit ? Il eſt certain que ſi elle n'avait pas été mangée, elle ſerait revenue au pays. Je la pleurerai toute ma vie ; c'était une femme charmante ; et notre frère qui avait beaucoup d'eſprit aurait fait aſſurément une grande fortune.

Comme ils s'attendriſſaient l'un et l'autre à ce ſouvenir, ils virent entrer dans la baie de Rence un petit bâtiment qui arrivait avec la marée; c'étaient des anglais qui venaient vendre quelques denrées de leur pays. Ils ſautèrent à terre, ſans regarder monſieur le prieur ni mademoiſelle ſa ſœur qui fut très-choquée du peu d'attention qu'on avait pour elle.

Il n'en fut pas de même d'un jeune homme très-bien fait qui s'élança d'un ſaut par-deſſus la tête de ſes compagnons, et ſe trouva vis-à-vis mademoiſelle. Il lui fit un ſigne de tête, n'étant pas dans l'uſage de faire la révérence. Sa figure et ſon ajuſtement attirèrent les regards du frère et de la ſœur. Il était nu-tête et nu-jambes, les pieds chauſſés de petites ſandales, le

chef orné de longs cheveux en treſſes, un petit pourpoint qui ſerrait une taille fine et dégagée; l'air martial et doux. Il tenait dans ſa main une petite bouteille d'eau des Barbades, et dans l'autre une eſpèce de bourſe dans laquelle était un gobelet et de très-bon biſcuit de mer. Il parlait français fort intelligiblement. Il préſenta de ſon eau des Barbades à mademoiſelle de *Kerkabon* et à monſieur ſon frère; il en but avec eux: il leur en fit reboire encore, et tout cela d'un air ſi ſimple et ſi naturel que le frère et la ſœur en furent charmés. Ils lui offrirent leurs ſervices, en lui demandant qui il était et où il allait. Le jeune homme leur répondit qu'il n'en ſavait rien, qu'il était curieux, qu'il avait voulu voir comment les côtes de France étaient faites, qu'il était venu, et allait s'en retourner.

Monſieur le prieur jugeant à ſon accent qu'il n'était pas anglais, prit la liberté de lui demander de quel pays il était. Je ſuis huron, lui répondit le jeune homme.

Mademoiſelle de *Kerkabon*, étonnée et enchantée de voir un huron qui lui avait fait des politeſſes, pria le jeune homme à ſouper; il ne ſe fit pas prier deux fois, et tous trois allèrent de compagnie au prieuré de Notre-Dame de la Montagne.

La courte et ronde demoiſelle le regardait de tous ſes petits yeux, et diſait de temps en temps au prieur: Ce grand garçon-là a un teint de lis et de roſe! qu'il a une belle peau pour un huron! Vous avez raiſon, ma ſœur, diſait le prieur. Elle feſait cent queſtions coup ſur coup, et le voyageur répondait toujours fort juſte,

Le bruit se répandit bientôt qu'il y avait un huron au prieuré. La bonne compagnie du canton s'empressa d'y venir souper. L'abbé de *Saint-Yves* y vint avec mademoiselle sa sœur, jeune basse-brette, fort jolie et très-bien élevée. Le bailli, le receveur des tailles et leurs femmes furent du souper. On plaça l'étranger entre mademoiselle de *Kerkabon* et mademoiselle de *Saint-Yves*. Tout le monde le regardait avec admiration; tout le monde lui parlait et l'interrogeait à la fois; le huron ne s'en émouvait pas. Il semblait qu'il eût pris pour sa devise celle de milord *Bolingbroke : nihil admirari*. Mais à la fin, excédé de tant de bruit, il leur dit avec assez de douceur, mais avec un peu de fermeté : Messieurs, dans mon pays on parle l'un après l'autre; comment voulez-vous que je vous réponde quand vous m'empêchez de vous entendre? La raison fait toujours rentrer les hommes en eux-mêmes pour quelques momens. Il se fit un grand silence. Monsieur le bailli, qui s'emparait toujours des étrangers dans quelque maison qu'il se trouvât, et qui était le plus grand questionneur de la province, lui dit en ouvrant la bouche d'un demi-pied : Monsieur, comment vous nommez-vous? On m'a toujours appelé l'*Ingénu*, reprit le huron, et on m'a confirmé ce nom en Angleterre, parce que je dis toujours naïvement ce que je pense, comme je fais tout ce que je veux.

Comment, étant né huron, avez-vous pu, Monsieur, venir en Angleterre? C'est qu'on m'y a mené; j'ai été fait dans un combat prisonnier par les Anglais, après m'être bien défendu; et les Anglais qui aiment la bravoure, parce qu'ils sont braves et qu'ils sont aussi

honnêtes que nous, m'ayant proposé de me rendre à mes parens ou de venir en Angleterre, j'acceptai le dernier parti, parce que de mon naturel j'aime passionnément à voir du pays.

Mais, Monsieur, dit le bailli avec son ton imposant, comment avez-vous pu abandonner ainsi père et mère? C'est que je n'ai jamais connu ni père ni mère, dit l'étranger. La compagnie s'attendrit, et tout le monde répétait, *ni père ni mère!* Nous lui en servirons, dit la maîtresse de la maison à son frère le prieur: que ce monsieur le huron est intéressant! L'*Ingénu* la remercia avec une cordialité noble et fière, et lui fit comprendre qu'il n'avait besoin de rien.

Je m'aperçois, monsieur l'*Ingénu*, dit le grave bailli, que vous parlez mieux français qu'il n'appartient à un huron. Un français, dit-il, que nous avions pris dans ma grande jeunesse en Huronie, et pour qui je conçus beaucoup d'amitié, m'enseigna sa langue; j'apprends très-vîte ce que je veux apprendre. J'ai trouvé en arrivant à Plimouth un de vos français réfugiés que vous appelez *huguenots*, je ne sais pourquoi; il m'a fait faire quelques progrès dans la connaissance de votre langue; et dès que j'ai pu m'exprimer intelligiblement, je suis venu voir votre pays, parce que j'aime assez les Français quand ils ne font pas trop de questions.

L'abbé de *Saint-Yves*, malgré ce petit avertissement, lui demanda laquelle des trois langues lui plaisait davantage, la hurone, l'anglaise ou la française? La hurone, sans contredit, répondit l'*Ingénu*. Est-il possible! s'écria mademoiselle de *Kerkabon*; j'avais toujours cru

que le français était la plus belle de toutes les langues après le bas-breton.

Alors ce fut à qui demanderait à l'*Ingénu* comment on disait en huron du tabac ; et il répondait *taya :* comment on disait manger ; et il répondait *essenten.* Mademoiselle de *Kerkabon* voulut absolument savoir comment on disait faire l'amour ; il lui répondit *trovander ;* (*a*) et soutint, non sans apparence de raison, que ces mots-là valaient bien les mots français et anglais qui leur correspondaient. *Trovander* parut très-joli à tous les convives.

M. le prieur, qui avait dans sa bibliothèque la grammaire hurone dont le révérend père *Sagar Théodat* récollet, fameux missionnaire, lui avait fait présent, sortit de table un moment pour l'aller consulter. Il revint tout haletant de tendresse et de joie ; il reconnut l'*Ingénu* pour un vrai huron. On disputa un peu sur la multiplicité des langues, et on convint que, sans l'aventure de la tour de Babel, toute la terre aurait parlé français.

L'interrogant bailli, qui jusque-là s'était défié un peu du personnage, conçut pour lui un profond respect ; il lui parla avec plus de civilité qu'auparavant, de quoi l'*Ingénu* ne s'aperçut pas.

Mademoiselle de *Saint-Yves* était fort curieuse de savoir comment on fesait l'amour au pays des Hurons. En fesant de belles actions, répondit-il, pour plaire aux personnes qui vous ressemblent. Tous les convives applaudirent avec étonnement. Mademoiselle de *Saint-Yves* rougit et fut fort aise. Mademoiselle de *Kerkabon* rougit

(*a*) Tous ces noms sont en effet hurons.

aussi,

aussi, mais elle n'était pas si aise; elle fut un peu piquée que la galanterie ne s'adressât pas à elle; mais elle était si bonne personne que son affection pour le huron n'en fut point du tout altérée. Elle lui demanda, avec beaucoup de bonté, combien il avait eu de maîtresses en Huronie? Je n'en ai jamais eu qu'une, dit l'*Ingénu*; c'était mademoiselle *Abacaba*, la bonne amie de ma chère nourrice; les joncs ne sont pas plus droits, l'hermine n'est pas plus blanche, les moutons sont moins doux, les aigles moins fiers, et les cerfs ne sont pas si légers que l'était *Abacaba*. Elle poursuivait un jour un lièvre dans notre voisinage, environ à cinquante lieues de notre habitation; un algonquin mal élevé, qui habitait cent lieues plus loin, vint lui prendre son lièvre; je le fus, j'y courus, je terrassai l'algonquin d'un coup de massue, je l'amenai aux pieds de ma maîtresse, pieds et poings liés. Les parens d'*Abacaba* voulurent le manger, mais je n'eus jamais de goût pour ces sortes de festins; je lui rendis sa liberté, j'en fis un ami. *Abacaba* fut si touchée de mon procédé, qu'elle me préféra à tous ses amans. Elle m'aimerait encore si elle n'avait pas été mangée par un ours: j'ai puni l'ours, j'ai porté long-temps sa peau; mais cela ne m'a pas consolé.

Mademoiselle de *Saint-Yves*, à ce récit, sentait un plaisir secret d'apprendre que l'*Ingénu* n'avait eu qu'une maîtresse, et qu'*Abacaba* n'était plus; mais elle ne démêlait pas la cause de son plaisir. Tout le monde fixait les yeux sur l'*Ingénu*; on le louait beaucoup d'avoir empêché ses camarades de manger un algonquin.

L'impitoyable bailli, qui ne pouvait réprimer sa fureur de questionner, poussa enfin la curiosité jusqu'à

s'informer de quelle religion était M. le huron; s'il avait choisi la religion anglicane, ou la gallicane, ou la huguenote? Je suis de ma religion, dit-il, comme vous de la vôtre. Hélas! s'écria la *Kerkabon*, je vois bien que ces malheureux anglais n'ont pas seulement songé à le baptiser. Hé, mon Dieu, disait mademoiselle de *Saint-Yves*, comment se peut-il que les Hurons ne soient pas catholiques? est-ce que les révérends pères jésuites ne les ont pas tous convertis? L'*Ingénu* l'assura que dans son pays on ne convertissait personne; que jamais un vrai huron n'avait changé d'opinion, et que même il n'y avait point dans sa langue de terme qui signifiât *inconstance*. Ces derniers mots plurent extrêmement à mademoiselle de *Saint-Yves*.

Nous le baptiserons, nous le baptiserons, disait la *Kerkabon* à M. le prieur; vous en aurez l'honneur, mon cher frère; je veux absolument être sa marraine: M. l'abbé de *Saint-Yves* le présentera sur les fonts: ce sera une cérémonie bien brillante; il en sera parlé dans toute la basse-Bretagne, et cela nous fera un honneur infini. Toute la compagnie seconda la maîtresse de la maison; tous les convives criaient: Nous le baptiserons. L'*Ingénu* répondit qu'en Angleterre on laissait vivre les gens à leur fantaisie. Il témoigna que la proposition ne lui plaisait point du tout, et que la loi des Hurons valait pour le moins la loi des bas-Bretons; enfin il dit qu'il repartait le lendemain. On acheva de vider sa bouteille d'eau des Barbades, et chacun s'alla coucher.

Quand on eut reconduit l'*Ingénu* dans sa chambre, mademoiselle de *Kerkabon* et son amie, mademoiselle de *Saint-Yves*, ne purent se tenir de regarder par le

trou d'une large ferrure pour voir comment dormait un huron. Elles virent qu'il avait étendu la couverture du lit sur le plancher, et qu'il reposait dans la plus belle attitude du monde.

CHAPITRE II.

Le huron, nommé l'Ingénu, reconnu de ses parens.

L'INGENU selon sa coutume s'éveilla avec le soleil, au chant du coq, qu'on appelle en Angleterre et en Huronie *la trompette du jour*. Il n'était pas comme la bonne compagnie, qui languit dans un lit oiseux jusqu'à ce que le soleil ait fait la moitié de son tour, qui ne peut ni dormir ni se lever, qui perd tant d'heures précieuses dans cet état mitoyen entre la vie et la mort, et qui se plaint encore que la vie est trop courte.

Il avait déjà fait deux ou trois lieues; il avait tué trente pièces de gibier à balle seule, lorsqu'en rentrant il trouva monsieur le prieur de Notre-Dame de la Montagne et sa discrète sœur, se promenant en bonnet de nuit dans leur jardin. Il leur présenta toute sa chasse, et en tirant de sa chemise une espèce de petit talisman qu'il portait toujours à son cou, il les pria de l'accepter en reconnaissance de leur bonne réception; c'est ce que j'ai de plus précieux, leur dit-il; on m'a assuré que je serais toujours heureux tant que je porterais ce petit brimborion sur moi, et je vous le donne afin que vous soyez toujours heureux.

Le prieur et mademoiselle sourirent avec attendrissement de la naïveté de l'*Ingénu*. Ce présent consistait en deux petits portraits assez mal faits, attachés ensemble avec une courroie fort grasse.

Mademoiselle de *Kerkabon* lui demanda s'il y avait des peintres en Huronie ? Non, dit l'*Ingénu*, cette rareté vient de ma nourrice ; son mari l'avait eue par conquête, en dépouillant quelques français du Canada qui nous avaient fait la guerre ; c'est tout ce que j'en ai su.

Le prieur regardait attentivement ces portraits ; il changea de couleur, il s'émut, ses mains tremblèrent : Par Notre-Dame de la Montagne, s'écria-t-il, je crois que voilà le visage de mon frère le capitaine et de sa femme ! Mademoiselle, après les avoir considérés avec la même émotion, en jugea de même. Tous deux étaient saisis d'étonnement et d'une joie mêlée de douleur ; tous deux s'attendrissaient ; tous deux pleuraient ; leur cœur palpitait ; ils poussaient des cris ; ils s'arrachaient les portraits ; chacun d'eux les prenait et les rendait vingt fois en une seconde ; ils dévoraient des yeux les portraits et le huron ; ils lui demandaient l'un après l'autre, et tous deux à la fois, en quel lieu, en quel temps, comment ces miniatures étaient tombées entre les mains de sa nourrice ; ils rapprochaient, ils comptaient les temps depuis le départ du capitaine ; ils se souvenaient d'avoir eu nouvelle qu'il avait été jusqu'au pays des Hurons, et que depuis ce temps ils n'en avaient jamais entendu parler.

L'*Ingénu* leur avait dit qu'il n'avait connu ni père ni mère. Le prieur, qui était homme de sens, remarqua que l'*Ingénu* avait un peu de barbe ; il savait

très-bien que les Hurons n'en ont point. Son menton est cotonné, il est donc fils d'un homme d'Europe: mon frère et ma belle-sœur ne parurent plus après l'expédition contre les Hurons, en 1669: mon neveu devait alors être à la mamelle: la nourrice hurone lui a sauvé la vie et lui a servi de mère. Enfin, après cent questions et cent réponses, le prieur et sa sœur conclurent que le huron était leur propre neveu. Ils l'embrassaient en versant des larmes; et l'*Ingénu* riait, ne pouvant s'imaginer qu'un huron fût neveu d'un prieur bas-breton.

Toute la compagnie descendit; M. de *Saint-Yves*, qui était grand physionomiste, compara les deux portraits avec le visage de l'*Ingénu;* il fit très-habilement remarquer qu'il avait les yeux de sa mère, le front et le nez de feu monsieur le capitaine de *Kerkabon*, et des joues qui tenaient de l'un et de l'autre.

Mademoiselle de *Saint-Yves*, qui n'avait jamais vu le père ni la mère, assura que l'*Ingénu* leur ressemblait parfaitement. Ils admiraient tous la Providence et l'enchaînement des événemens de ce monde. Enfin on était si persuadé, si convaincu de la naissance de l'*Ingénu*, qu'il consentit lui-même à être neveu de monsieur le prieur, en disant qu'il aimait autant l'avoir pour son oncle qu'un autre.

On alla rendre grâce à DIEU dans l'église de Notre-Dame de la Montagne, tandis que le huron d'un air indifférent s'amusait à boire dans la maison.

Les anglais qui l'avaient amené, et qui étaient prêts à mettre à la voile, vinrent lui dire qu'il était temps de partir. Apparemment, leur dit-il, que vous n'avez pas retrouvé vos oncles et vos tantes; je reste

ici, retournez à Plimouth; je vous donne toutes mes hardes, je n'ai plus besoin de rien au monde, puisque je suis le neveu d'un prieur. Les anglais mirent à la voile, en se souciant fort peu que l'*Ingénu* eût des parens ou non en basse-Bretagne.

Après que l'oncle, la tante et la compagnie eurent chanté le *Te Deum*; après que le bailli eut encore accablé l'*Ingénu* de questions; après qu'on eut épuisé tout ce que l'étonnement, la joie, la tendresse peuvent faire dire, le prieur de la Montagne et l'abbé de *Saint-Yves* conclurent à faire baptiser l'*Ingénu* au plus vîte. Mais il n'en était pas d'un grand huron de vingt-deux ans, comme d'un enfant qu'on régénère sans qu'il en sache rien. Il fallait l'instruire, et cela paraissait difficile; car l'abbé de *Saint-Yves* supposait qu'un homme qui n'était pas né en France n'avait pas le sens commun.

Le prieur fit observer à la compagnie que, si en effet M. l'*Ingénu*, son neveu, n'avait pas eu le bonheur de naître en basse-Bretagne, il n'en avait pas moins d'esprit; qu'on en pouvait juger par toutes ses réponses, et que surement la nature l'avait beaucoup favorisé, tant du côté paternel que du maternel.

On lui demanda d'abord s'il avait jamais lu quelque livre? il dit qu'il avait lu *Rabelais* traduit en anglais, et quelques morceaux de *Shakespeare* qu'il savait par cœur; qu'il avait trouvé ces livres chez le capitaine du vaisseau qui l'avait amené de l'Amérique à Plimouth, et qu'il en était fort content. Le bailli ne manqua pas de l'interroger sur ces livres. Je vous avoue, dit l'*Ingénu*, que j'ai cru en deviner quelque chose, et que je n'ai pas entendu le reste.

L'abbé de *Saint-Yves*, à ce discours, fit réflexion que

c'était ainſi que lui-même avait toujours lu, et que la plupart des hommes ne liſaient guère autrement. Vous avez ſans doute lu la Bible? dit-il au huron. Point du tout, monſieur l'abbé; elle n'était pas parmi les livres de mon capitaine; je n'en ai jamais entendu parler. Voilà comme ſont ces maudits Anglais, criait mademoiſelle *Kerkabon;* ils feront plus de cas d'une pièce de *Shakeſpeare*, d'un plumpudding et d'une bouteille de rum que du Pentateuque. Auſſi n'ont-ils jamais converti perſonne en Amérique. Certainement ils ſont maudits de DIEU; et nous leur prendrons la Jamaïque et la Virginie avant qu'il ſoit peu de temps.

Quoi qu'il en ſoit, on fit venir le plus habile tailleur de Saint-Malo pour habiller l'*Ingénu* de pied en cap. La compagnie ſe ſépara; le bailli alla faire ſes queſtions ailleurs. Mademoiſelle de *Saint-Yves* en partant ſe retourna pluſieurs fois pour regarder l'*Ingénu;* et il lui fit des révérences plus profondes qu'il n'en avait jamais fait à perſonne en ſa vie.

Le bailli avant de prendre congé préſenta à mademoiſelle de *Saint-Yves* un grand nigaud de fils qui ſortait du collége; mais à peine le regarda-t-elle, tant elle était occupée de la politeſſe du huron.

CHAPITRE III.

Le huron, nommé l'Ingénu, converti.

MONSIEUR le prieur, voyant qu'il était un peu sur l'âge et que DIEU lui envoyait un neveu pour sa consolation, se mit en tête qu'il pourrait lui résigner son bénéfice, s'il réussissait à le baptiser et à le faire entrer dans les ordres.

L'*Ingénu* avait une mémoire excellente. La fermeté des organes de basse-Bretagne, fortifiée par le climat du Canada, avait rendu sa tête si vigoureuse, que quand on frappait dessus, à peine le sentait-il; et quand on gravait dedans, rien ne s'effaçait; il n'avait jamais rien oublié. Sa conception était d'autant plus vive et plus nette, que son enfance n'ayant point été chargée des inutilités et des sottises qui accablent la nôtre, les choses entraient dans sa cervelle sans nuage. Le prieur résolut enfin de lui faire lire le nouveau testament. L'*Ingénu* le dévora avec beaucoup de plaisir; mais ne sachant ni dans quel temps ni dans quel pays toutes les aventures rapportées dans ce livre étaient arrivées, il ne douta point que le lieu de la scène ne fût en basse-Bretagne; et il jura qu'il couperait le nez et les oreilles à *Caïphe* et à *Pilate*, si jamais il rencontrait ces marauds-là.

Son oncle, charmé de ces bonnes dispositions, le mit au fait en peu de temps; il loua son zèle; mais il lui apprit que ce zèle était inutile, attendu que ces

gens-là étaient morts il y avait environ seize cents quatre-vingt-dix années. L'*Ingénu* fut bientôt presque tout le livre par cœur. Il proposait quelquefois des difficultés qui mettaient le prieur fort en peine. Il était obligé souvent de consulter l'abbé de *Saint-Yves*, qui, ne sachant que répondre, fit venir un jésuite bas-breton pour achever la conversion du huron.

Enfin la grâce opéra; l'*Ingénu* promit de se faire chrétien; il ne douta pas qu'il ne dût commencer par être circoncis; car, disait-il, je ne vois pas dans le livre qu'on m'a fait lire, un seul personnage qui ne l'ait été; il est donc évident que je dois faire le sacrifice de mon prépuce; le plus tôt c'est le mieux. Il ne délibéra point: il envoya chercher le chirurgien du village, et le pria de lui faire l'opération, comptant réjouir infiniment mademoiselle de *Kerkabon* et toute la compagnie, quand une fois la chose serait faite. Le frater, qui n'avait point encore fait cette opération, en avertit la famille qui jeta les hauts cris. La bonne *Kerkabon* trembla que son neveu, qui paraissait résolu et expéditif, ne se fît lui-même l'opération très-mal adroitement, et qu'il n'en résultât de tristes effets, auxquels les dames s'intéressent toujours par bonté d'ame.

Le prieur redressa les idées du huron; il lui remontra que la circoncision n'était plus de mode, que le baptême était beaucoup plus doux et plus salutaire, que la loi de grâce n'était pas comme la loi de rigueur. L'*Ingénu*, qui avait beaucoup de bon sens et de droiture, disputa, mais reconnut son erreur, ce qui est assez rare en Europe aux gens qui disputent; enfin il promit de se faire baptiser quand on voudrait.

Il fallait auparavant se confesser; et c'était-là le plus difficile. L'*Ingénu* avait toujours en poche le livre que son oncle lui avait donné. Il n'y trouvait pas qu'un seul apôtre se fût confessé, et cela le rendait très-rétif. Le prieur lui ferma la bouche en lui montrant, dans l'épître de St *Jacques le mineur*, ces mots qui font tant de peine aux hérétiques: *Confessez vos péchés les uns aux autres.* Le huron se tut, et se confessa à un récollet. Quand il eut fini, il tira le récollet du confessionnal, et saisissant son homme d'un bras vigoureux il se mit à sa place, et le fit mettre à genoux devant lui; allons, mon ami, il est dit, *confessez-vous les uns aux autres;* je t'ai conté mes péchés, tu ne sortiras pas d'ici que tu ne m'aies conté les tiens. En parlant ainsi, il appuyait son large genou contre la poitrine de son adverse partie. Le récollet pousse des hurlemens qui font retentir l'Eglise. On accourt au bruit, on voit le catéchumène qui gourmait le moine au nom de St *Jacques le mineur*. La joie de baptiser un bas-breton huron et anglais était si grande qu'on passa par dessus ces singularités. Il y eut même beaucoup de théologiens qui pensèrent que la confession n'était pas nécessaire, puisque le baptême tenait lieu de tout.

On prit jour avec l'évêque de Saint-Malo, qui, flatté comme on le peut croire de baptiser un huron, arriva dans un pompeux équipage, suivi de son clergé. Mademoiselle de *Saint-Yves*, en bénissant DIEU, mit sa plus belle robe et fit venir une coiffeuse de Saint-Malo, pour briller à la cérémonie. L'interrogant bailli accourut avec toute la contrée. L'église était magnifiquement parée. Mais quand il fallut prendre le huron pour le mener aux fonts baptismaux, on ne le trouva point.

L'oncle et la tante le cherchèrent par-tout. On crut qu'il était à la chaſſe, ſelon ſa coutume. Tous les conviés à la fête parcoururent les bois et les villages voiſins : point de nouvelles du huron.

On commençait à craindre qu'il ne fût retourné en Angleterre. On ſe ſouvenait de lui avoir entendu dire qu'il aimait fort ce pays-là. Monſieur le prieur et ſa ſœur étaient perſuadés qu'on n'y baptiſait perſonne, et tremblaient pour l'ame de leur neveu. L'évêque était confondu et prêt à s'en retourner ; le prieur et l'abbé de *Saint-Yves* ſe déſeſpéraient ; le bailli interrogeait tous les paſſans avec ſa gravité ordinaire ; mademoiſelle de *Kerkabon* pleurait ; mademoiſelle de *Saint-Yves* ne pleurait pas, mais elle pouſſait de profonds ſoupirs qui ſemblaient témoigner ſon goût pour les ſacremens. Elles ſe promenaient triſtement le long des ſaules et des roſeaux qui bordent la petite rivière de Rence, lorſqu'elles aperçurent au milieu de la rivière une grande figure aſſez blanche, les deux mains croiſées ſur la poitrine. Elles jetèrent un grand cri, et ſe détournèrent. Mais la curioſité l'emportant bientôt ſur toute autre conſidération, elles ſe coulèrent doucement entre les roſeaux ; et quand elles furent bien sûres de n'être point vues, elles voulurent voir de quoi il s'agiſſait.

CHAPITRE IV.

L'Ingénu baptisé.

Le prieur et l'abbé étant accourus, demandèrent à l'*Ingénu* ce qu'il faisait là. Hé parbleu, Messieurs, j'attends le baptême: il y a une heure que je suis dans l'eau jusqu'au cou, et il n'est pas honnête de me laisser morfondre.

Mon cher neveu, lui dit tendrement le prieur, ce n'est pas ainsi qu'on baptise en basse-Bretagne; reprenez vos habits et venez avec nous. Mademoiselle de *Saint-Yves*, en entendant ce discours, disait tous bas à sa compagne: Mademoiselle, croyez-vous qu'il reprenne si tôt ses habits?

Le huron cependant repartit au prieur: Vous ne m'en ferez pas accroire cette fois-ci comme l'autre; j'ai bien étudié depuis ce temps-là, et je suis très-certain qu'on ne se baptise pas autrement. L'eunuque de la reine *Candace* fut baptisé dans un ruisseau; je vous défie de me montrer dans le livre que vous m'avez donné qu'on s'y soit jamais pris d'une autre façon. Je ne serai point baptisé du tout, ou je le serai dans la rivière. On eut beau lui remontrer que les usages avaient changé; l'*Ingénu* était têtu, car il était breton et huron. Il revenait toujours à l'eunuque de la reine *Candace*: et quoique mademoiselle sa tante et mademoiselle de *Saint-Yves*, qui l'avaient observé entre les saules, fussent en droit de lui dire qu'il ne lui appartenait pas de citer un pareil homme, elles n'en firent



Mademoiſelle, croyez-vous qu'il reprenne ſi-tôt ſes hâbits ?

l'Ingénu Chap. 4e

J. M. Moreau le Jne inv. 1782. *J. B. Simonet Sculp.*

pourtant rien, tant était grande leur discrétion. L'évêque vint lui-même lui parler, ce qui est beaucoup, mais il ne gagna rien; le huron disputa contre l'évêque.

Montrez-moi, lui dit-il, dans le livre que m'a donné mon oncle, un seul homme qui n'ait pas été baptisé dans la rivière, et je ferai tout ce que vous voudrez.

La tante désespérée avait remarqué que la première fois que son neveu avait fait la révérence, il en avait fait une plus profonde à mademoiselle de *Saint-Yves* qu'à aucune autre personne de la compagnie, qu'il n'avait pas même salué monsieur l'évêque avec ce respect mêlé de cordialité qu'il avait témoigné à cette belle demoiselle. Elle prit le parti de s'adresser à elle dans ce grand embarras; elle la pria d'interposer son crédit pour engager le huron à se faire baptiser de la même manière que les Bretons, ne croyant pas que son neveu pût jamais être chrétien, s'il persistait à vouloir être baptisé dans l'eau courante.

Mademoiselle de *Saint-Yves* rougit du plaisir secret qu'elle sentait d'être chargée d'une si importante commission. Elle s'approcha modestement de l'*Ingénu*, et lui serrant la main d'une manière tout à fait noble: Est-ce que vous ne ferez rien pour moi, lui dit-elle? et en prononçant ces mots, elle baissait les yeux, et les relevait avec une grâce attendrissante. Ah! tout ce que vous voudrez, Mademoiselle, tout ce que vous me commanderez; baptême d'eau, baptême de feu, baptême de sang, il n'y a rien que je vous refuse. Mademoiselle de *Saint-Yves* eut la gloire de faire en deux paroles ce que ni les empressemens du prieur,

ni les interrogations réitérées du bailli, ni les raisonnemens même de monsieur l'évêque n'avaient pu faire. Elle sentit son triomphe; mais elle n'en sentait pas encore toute l'étendue.

Le baptême fut administré et reçu avec toute la décence, toute la magnificence, tout l'agrément possibles. L'oncle et la tante cédèrent à monsieur l'abbé de *Saint-Yves* et à sa sœur l'honneur de tenir l'*Ingénu* sur les fonts. Mademoiselle de *Saint-Yves* rayonnait de joie de se voir marraine. Elle ne savait pas à quoi ce grand titre l'asservissait; elle accepta cet honneur sans en connaître les fatales conséquences.

Comme il n'y a jamais eu de cérémonie qui ne fût suivie d'un grand dîner, on se mit à table au sortir du baptême. Les goguenards de basse-Bretagne dirent qu'il ne fallait pas baptiser son vin. Monsieur le prieur disait que le vin, selon *Salomon*, réjouit le cœur de l'homme. Monsieur l'évêque ajoutait que le patriarche *Juda* devait lier son ânon à la vigne, et tremper son manteau dans le sang du raisin, et qu'il était bien triste qu'on n'en pût faire autant en basse-Bretagne, à laquelle DIEU avait dénié les vignes. Chacun tâchait de dire un bon mot sur le baptême de l'*Ingénu*, et des galanteries à la marraine. Le bailli, toujours interrogant, demandait au huron s'il serait fidèle à ses promesses? Comment voulez-vous que je manque à mes promesses, répondit le huron, puisque je les ai faites entre les mains de mademoiselle de *Saint-Yves*.

Le huron s'échauffa; il but beaucoup à la santé de sa marraine. Si j'avais été baptisé de votre main, dit-il, je sens que l'eau froide qu'on m'a versée sur le

chignon m'aurait brûlé. Le bailli trouva cela trop poëtique, ne sachant pas combien l'allégorie est familière au Canada. Mais la marraine en fut extrêmement contente.

On avait donné le nom d'*Hercule* au baptisé. L'évêque de Saint-Malo demandait toujours quel était ce patron dont il n'avait jamais entendu parler ? Le jésuite, qui était fort savant, lui dit que c'était un saint qui avait fait douze miracles. Il y en avait un treizième qui valait les douze autres, mais dont il ne convenait pas à un jésuite de parler; c'était celui d'avoir changé cinquante filles en femmes en une seule nuit. Un plaisant qui se trouva là releva ce miracle avec énergie. Toutes les dames baissèrent les yeux, et jugèrent à la physionomie de l'*Ingénu* qu'il était digne du saint dont il portait le nom.

CHAPITRE V.

L'Ingénu amoureux.

Il faut avouer que depuis ce baptême et ce dîner, mademoiselle de *Saint-Yves* souhaita passionnément que monsieur l'évêque la fît encore participante de quelque beau sacrement avec M. *Hercule l'Ingénu*. Cependant, comme elle était bien élevée et fort modeste, elle n'osait convenir tout à fait avec elle-même de ses tendres sentimens; mais s'il lui échappait un regard, un mot, un geste, une pensée, elle enveloppait tout cela d'un voile de pudeur infiniment aimable. Elle était tendre, vive et sage.

Dès que monsieur l'évêque fut parti, l'*Ingénu* et mademoiselle de *Saint-Yves* se rencontrèrent sans avoir fait réflexion qu'ils se cherchaient. Ils se parlèrent sans avoir imaginé ce qu'ils se diraient. L'*Ingénu* lui dit d'abord qu'il l'aimait de tout son cœur, et que la belle *Abacaba*, dont il avait été fou dans son pays, n'approchait pas d'elle. Mademoiselle lui répondit, avec sa modestie ordinaire, qu'il fallait en parler au plus vîte à monsieur le prieur son oncle et à mademoiselle sa tante, et que de son côté elle en dirait deux mots à son frère l'abbé de *Saint-Yves*, et qu'elle se flattait d'un consentement commun.

L'*Ingénu* lui répond qu'il n'avait besoin du consentement de personne, qu'il lui paraissait extrêmement ridicule d'aller demander à d'autres ce qu'on devait faire; que quand deux parties sont d'accord, on n'a pas besoin d'un tiers pour les accommoder. Je ne consulte personne, dit-il, quand j'ai envie de déjeûner, ou de chasser, ou de dormir: je sais bien qu'en amour il n'est pas mal d'avoir le consentement de la personne à qui on en veut; mais, comme ce n'est ni de mon oncle ni de ma tante que je suis amoureux, ce n'est pas à eux que je dois m'adresser dans cette affaire, et si vous m'en croyez, vous vous passerez aussi de monsieur l'abbé de *Saint-Yves*.

On peut juger que la belle bretonne employa toute la délicatesse de son esprit à réduire son huron aux termes de la bienséance. Elle se fâcha même, et bientôt se radoucit. Enfin on ne sait comment aurait fini cette conversation, si, le jour baissant, monsieur l'abbé n'avait ramené sa sœur à son abbaye. L'*Ingénu* laissa coucher son oncle et sa tante, qui étaient un peu fatigués de la

cérémonie

cérémonie et de leur long dîner. Il passa une partie de la nuit à faire des vers en langue hurone pour sa bien-aimée ; car il faut savoir qu'il n'y a aucun pays de la terre où l'amour n'ait rendu les amans poëtes.

Le lendemain son oncle lui parla ainsi après le déjeûner, en présence de mademoiselle *Kerkabon* qui était toute attendrie : Le ciel soit loué de ce que vous avez l'honneur, mon cher neveu, d'être chrétien et bas-breton ; mais cela ne suffit pas ; je suis un peu sur l'âge ; mon frère n'a laissé qu'un petit coin de terre qui est très-peu de chose ; j'ai un bon prieuré ; si vous voulez seulement vous faire sous-diacre, comme je l'espère, je vous résignerai mon prieuré, et vous vivrez fort à votre aise, après avoir été la consolation de ma vieillesse.

L'*Ingénu* répondit : Mon oncle, grand bien vous fasse ; vivez tant que vous pourrez. Je ne sais pas ce que c'est que d'être sous-diacre ni que de résigner ; mais tout me sera bon pourvu que j'aie mademoiselle de *Saint-Yves* à ma disposition. Eh ! mon Dieu, mon neveu, que me dites-vous-là ? vous aimez donc cette belle demoiselle à la folie ? — Oui, mon oncle. — Hélas ! mon neveu, il est impossible que vous l'épousiez. — Cela est très-possible, mon oncle ; car, non-seulement elle m'a serré la main en me quittant, mais elle m'a promis qu'elle me demanderait en mariage ; et assurément je l'épouserai. — Cela est impossible, vous dis-je, elle est votre marraine ; c'est un péché épouvantable à une marraine de serrer la main de son filleul : il n'est pas permis d'épouser sa marraine ; les lois divines et humaines s'y opposent. — Morbleu, mon oncle, vous vous moquez de moi ? pourquoi serait-il défendu

d'épouser sa marraine, quand elle est jeune et jolie? Je n'ai point vu, dans le livre que vous m'avez donné, qu'il fût mal d'épouser les filles qui ont aidé les gens à être baptisés. Je m'aperçois tous les jours qu'on fait ici une infinité de choses qui ne sont point dans votre livre, et qu'on n'y fait rien de tout ce qu'il dit: je vous avoue que cela m'étonne et me fâche. Si on me prive de la belle *Saint-Yves*, sous prétexte de mon baptême, je vous avertis que je l'enlève, et que je me débaptise.

Le prieur fut confondu; sa sœur pleura. Mon cher frère, dit-elle, il ne faut pas que notre neveu se damne; notre saint père le pape peut lui donner dispense, et alors il pourra être chrétiennement heureux avec ce qu'il aime. L'*Ingénu* embrassa sa tante. Quel est donc, dit-il, cet homme charmant qui favorise avec tant de bonté les garçons et les filles dans leurs amours? Je veux lui aller parler tout à l'heure.

On lui expliqua ce que c'était que le pape; et l'*Ingénu* fut encore plus étonné qu'auparavant. Il n'y a pas un mot de tout cela dans votre livre, mon cher oncle; j'ai voyagé, je connais la mer; nous sommes ici sur la côte de l'Océan; et je quitterais mademoiselle de *Saint-Yves*, pour aller demander la permission de l'aimer à un homme qui demeure vers la Méditerranée, à quatre cents lieues d'ici, et dont je n'entends point la langue! cela est d'un ridicule incompréhensible. Je vais sur le champ chez monsieur l'abbé de *Saint-Yves* qui ne demeure qu'à une lieue de vous, et je vous réponds que j'épouserai ma maîtresse dans la journée.

Comme il parlait encore, entra le bailli qui, selon sa coutume, lui demanda où il allait. Je vais me

marier, dit l'*Ingénu* en courant; et au bout d'un quart-d'heure il était déjà chez sa belle et chère bassebrette qui dormait encore. Ah! mon frère, disait mademoiselle de *Kerkabon* au prieur, jamais vous ne ferez un sous-diacre de notre neveu.

Le bailli fut très-mécontent de ce voyage; car il prétendait que son fils épousât la *Saint-Yves*; et ce fils était encore plus sot et plus insupportable que son père.

CHAPITRE VI.

L'Ingénu court chez sa maîtresse, et devient furieux.

A peine l'*Ingénu* était arrivé, qu'ayant demandé à une vieille servante où était la chambre de sa maîtresse, il avait poussé fortement la porte mal fermée, et s'était élancé vers le lit. Mademoiselle de *Saint-Yves*, se réveillant en sursaut, s'était écriée: Quoi! c'est vous! ah! c'est vous! arrêtez-vous, que faites-vous? il avait répondu: Je vous épouse; et en effet il l'épousait, si elle ne s'était pas débattue avec toute l'honnêteté d'une personne qui a de l'éducation.

L'*Ingénu* n'entendait pas raillerie; il trouvait toutes ces façons-là extrêmement impertinentes. Ce n'était pas ainsi qu'en usait mademoiselle *Abacaba*, ma première maîtresse; vous n'avez point de probité; vous m'avez promis mariage, et vous ne voulez point faire mariage; c'est manquer aux premières lois de l'honneur; je vous apprendrai à tenir votre parole, et je vous remettrai dans le chemin de la vertu.

L'*Ingénu* poſſédait une vertu mâle et intrépide digne de ſon patron *Hercule*, dont on lui avait donné le nom à ſon baptême; il allait l'exercer dans toute ſon étendue, lorſqu'aux cris perçans de la demoiſelle plus diſcrétement vertueuſe, accourut le ſage abbé de *Saint-Yves*, avec ſa gouvernante, un vieux domeſtique dévot et un prêtre de la paroiſſe. Cette vue modéra le courage de l'aſſaillant. Hé mon Dieu! mon cher voiſin, lui dit l'abbé, que faites-vous là? Mon devoir, répliqua le jeune homme; je remplis mes promeſſes qui ſont ſacrées.

Mademoiſelle de *Saint-Yves* ſe rajuſta en rougiſſant. On emmena l'*Ingénu* dans un autre appartement. L'abbé lui remontra l'énormité du procédé. L'*Ingénu* ſe défendit ſur les priviléges de la loi naturelle qu'il connaiſſait parfaitement. L'abbé voulut prouver que la loi poſitive devait avoir tout l'avantage; et que, ſans les conventions faites entre les hommes, la loi de nature ne ſerait preſque jamais qu'un brigandage naturel. Il faut, lui diſait-il, des notaires, des prêtres, des témoins, des contrats, des diſpenſes. L'*Ingénu* lui répondit par la réflexion que les ſauvages ont toujours faite: Vous êtes donc de bien mal-honnêtes gens, puiſqu'il faut entre vous tant de précautions.

L'abbé eut de la peine à réſoudre cette difficulté. Il y a, dit-il, je l'avoue, beaucoup d'inconſtans et de fripons parmi nous; et il y en aurait autant chez les Hurons, s'ils étaient raſſemblés dans une grande ville; mais auſſi il y a des ames ſages, honnêtes, éclairées, et ce ſont ces hommes-là qui ont fait les lois. Plus on eſt homme de bien, plus on doit s'y ſoumettre; on donne l'exemple aux vicieux qui reſpectent un frein que la vertu s'eſt donné elle-même.

Cette réponse frappa l'*Ingénu*. On a déjà remarqué qu'il avait l'esprit juste. On l'adoucit par des paroles flatteuses ; on lui donna des espérances : ce sont les deux piéges où les hommes des deux hémisphères se prennent ; on lui présenta même mademoiselle de *Saint-Yves*, quand elle eut fait sa toilette. Tout se passa avec la plus grande bienséance ; mais malgré cette décence, les yeux étincelans de l'*Ingénu Hercule* firent toujours baisser ceux de sa maîtresse et trembler la compagnie.

On eut une peine extrême à le renvoyer chez ses parens. Il fallut encore employer le crédit de la belle *Saint-Yves ;* plus elle sentait son pouvoir sur lui, et plus elle l'aimait. Elle le fit partir, et en fut très-affligée : enfin quand il fut parti, l'abbé, qui non-seulement était le frère très-aîné de mademoiselle de *Saint-Yves*, mais qui était aussi son tuteur, prit le parti de soustraire sa pupille aux empressemens de cet amant terrible. Il alla consulter le bailli qui, destinant toujours son fils à la sœur de l'abbé, lui conseilla de mettre la pauvre fille dans une communauté. Ce fut un coup terrible ; une indifférente qu'on mettrait en couvent jetterait les hauts cris ; mais une amante, et une amante aussi sage que tendre ! c'était de quoi la mettre au désespoir.

L'*Ingénu*, de retour chez le prieur, raconta tout avec sa naïveté ordinaire. Il essuya les mêmes remontrances qui firent quelque effet sur son esprit, et aucun sur ses sens ; mais le lendemain, quand il voulut retourner chez sa belle maîtresse, pour raisonner avec elle sur la loi naturelle et sur la loi de convention, monsieur le bailli lui apprit avec une joie insultante qu'elle était

dans un couvent. Hé bien, dit-il, j'irai raisonner dans ce couvent. Cela ne se peut, dit le bailli; il lui expliqua fort au long ce que c'était qu'un couvent ou un convent, que ce mot venait du latin *conventus* qui signifie assemblée; et le huron ne pouvait comprendre pourquoi il ne pouvait pas être admis dans l'assemblée. Si tôt qu'il fut instruit que cette assemblée était une espèce de prison où l'on tenait les filles renfermées, chose horrible, inconnue chez les Hurons et chez les Anglais, il devint aussi furieux que le fut son patron *Hercule*, lorsqu'*Euryte*, roi d'Oechalie, non moins cruel que l'abbé de *Saint-Yves*, lui refusa la belle *Iole* sa fille, non moins belle que la sœur de l'abbé. Il voulait aller mettre le feu au couvent, enlever sa maîtresse, ou se brûler avec elle. Mademoiselle de *Kerkabon* épouvantée renonçait plus que jamais à toutes les espérances de voir son neveu sous-diacre, et disait en pleurant qu'il avait le diable au corps depuis qu'il était baptisé.

CHAPITRE VII.

L'Ingénu repousse les Anglais.

L'INGENU, plongé dans une sombre et profonde mélancolie, se promena vers le bord de la mer, son fusil à deux coups sur l'épaule, son grand coutelas au côté, tirant de temps en temps sur quelques oiseaux, et souvent tenté de tirer sur lui-même; mais il aimait encore la vie, à cause de mademoiselle de *Saint-Yves*. Tantôt il maudissait son oncle, sa tante, toute la

basse-Bretagne, et son baptême ; tantôt il les bénissait, puisqu'ils lui avaient fait connaître celle qu'il aimait. Il prenait sa résolution d'aller brûler le couvent, et il s'arrêtait tout court, de peur de brûler sa maîtresse. Les flots de la Manche ne sont pas plus agités par les vents d'est et d'oueſt, que son cœur ne l'était par tant de mouvemens contraires.

Il marchait à grands pas sans savoir où, lorsqu'il entendit le son du tambour. Il vit de loin tout un peuple dont une moitié courait au rivage, et l'autre s'enfuyait.

Mille cris s'élèvent de tous côtés ; la curiosité et le courage le précipitent à l'instant vers l'endroit d'où partaient ces clameurs ; il y vole en quatre bonds. Le commandant de la milice, qui avait soupé avec lui chez le prieur, le reconnut aussitôt ; il court à lui, les bras ouverts : Ah ! c'est l'*Ingénu*, il combattra pour nous. Et les milices, qui mouraient de peur, se rassurèrent et crièrent aussi : C'est l'*Ingénu*, c'est l'*Ingénu*.

Messieurs, dit-il, de quoi s'agit-il ? pourquoi êtes-vous si effarés ? a-t-on mis vos maîtresses dans des couvens ? Alors cent voix confuses s'écrient : Ne voyez-vous pas les anglais qui abordent ? Hé bien, répliqua le huron, ce sont de braves gens ; ils ne m'ont jamais proposé de me faire sous-diacre ; ils ne m'ont point enlevé ma maîtresse.

Le commandant lui fit entendre que les anglais venaient piller l'abbaye de la Montagne, boire le vin de son oncle, et peut-être enlever mademoiselle de *Saint-Yves ;* que le petit vaisseau sur lequel il avait abordé en Bretagne, n'était venu que pour reconnaître la côte ; qu'ils faisaient des actes d'hostilité, sans avoir

déclaré la guerre au roi de France, et que la province était expoſée. Ah ! ſi cela eſt, ils violent la loi naturelle ; laiſſez-moi faire ; j'ai demeuré long-temps parmi eux, je ſais leur langue, je leur parlerai ; je ne crois pas qu'ils puiſſent avoir un ſi méchant deſſein.

Pendant cette converſation, l'eſcadre anglaiſe approchait ; voilà le huron qui court vers elle, ſe jette dans un petit bateau, arrive, monte au vaiſſeau amiral, et demande s'il eſt vrai qu'ils viennent ravager le pays ſans avoir déclaré la guerre honnêtement. L'amiral et tout ſon bord firent de grands éclats de rire, lui firent boire du punch, et le renvoyèrent.

L'*Ingénu* piqué, ne ſongea plus qu'à ſe bien battre contre ſes anciens amis, pour ſes compatriotes et pour monſieur le prieur. Les gentilshommes du voiſinage accouraient de toutes parts ; il ſe joint à eux : on avait quelques canons ; il les charge, il les pointe, il les tire l'un après l'autre. Les anglais débarquent ; il court à eux, il en tue trois de ſa main, il bleſſe même l'amiral qui s'était moqué de lui. Sa valeur anime le courage de toute la milice ; les anglais ſe rembarquent, et toute la côte retentiſſait des cris de victoire, vive le roi, vive l'*Ingénu*. Chacun l'embraſſait, chacun s'empreſſait d'étancher le ſang de quelques bleſſures légères qu'il avait reçues. Ah ! diſait-il, ſi mademoiſelle de *Saint-Yves* était là, elle me mettrait une compreſſe.

Le bailli, qui s'était caché dans ſa cave pendant le combat, vint lui faire compliment comme les autres. Mais il fut bien ſurpris quand il entendit *Hercule l'Ingénu* dire à une douzaine de jeunes gens de bonne volonté, dont il était entouré : Mes amis, ce n'eſt rien d'avoir délivré l'abbaye de la Montagne,

il faut délivrer une fille. Toute cette bouillante jeuneſſe prit feu à ces ſeules paroles. On le ſuivait déjà en foule, on courait au couvent. Si le bailli n'avait pas ſur le champ averti le commandant, ſi on n'avait pas couru après la troupe joyeuſe, c'en était fait. On ramena l'*Ingénu* chez ſon oncle et ſa tante qui le baignèrent de larmes de tendreſſe.

Je vois bien que vous ne ſerez jamais ni ſous-diacre, ni prieur, lui dit l'oncle; vous ſerez un officier encore plus brave que mon frère le capitaine, et probablement auſſi gueux. Et mademoiſelle de *Kerkabon* pleurait toujours en l'embraſſant, et en diſant: Il ſe fera tuer comme mon frère, il vaudrait bien mieux qu'il fût ſous-diacre.

L'*Ingénu*, dans le combat, avait ramaſſé une groſſe bourſe remplie de guinées, que probablement l'amiral avait laiſſé tomber. Il ne douta pas qu'avec cette bourſe il ne pût acheter toute la baſſe-Bretagne, et ſur-tout faire mademoiſelle de *Saint-Yves* grande dame. Chacun l'exhorta de faire le voyage de Verſailles, pour y recevoir le prix de ſes ſervices. Le commandant, les principaux officiers le comblèrent de certificats. L'oncle et la tante approuvèrent le voyage du neveu. Il devait être, ſans difficulté, préſenté au roi: cela ſeul lui donnerait un prodigieux relief dans la province. Ces deux bonnes gens ajoutèrent à la bourſe anglaiſe un préſent conſidérable de leurs épargnes. L'*Ingénu* diſait en lui-même: Quand je verrai le roi, je lui demanderai mademoiſelle de *Saint-Yves* en mariage, et certainement il ne me refuſera pas. Il partit donc aux acclamations de tout le canton, étouffé d'embraſſemens, baigné des larmes de ſa tante, béni par ſon oncle, et ſe recommandant à la belle *Saint-Yves*.

CHAPITRE VIII.

L'Ingénu va en cour. Il soupe en chemin avec des huguenots.

L'INGENU prit le chemin de Saumur par le coche, parce qu'il n'y avait point alors d'autre commodité. Quand il fut à Saumur, il s'étonna de trouver la ville presque déserte, et de voir plusieurs familles qui déménageaient. On lui dit que, six ans auparavant, Saumur contenait plus de quinze mille ames, et qu'à présent il n'y en avait pas six mille. Il ne manqua pas d'en parler à souper dans son hôtellerie. Plusieurs protestans étaient à table; les uns se plaignaient amèrement, d'autres frémissaient de colère, d'autres disaient en pleurant : *Nos dulcia linquimus arva, nos patriam fugimus.* L'*Ingénu*, qui ne savait pas le latin, se fit expliquer ces paroles qui signifient: Nous abandonnons nos douces campagnes, nous fuyons notre patrie.

Et pourquoi fuyez-vous votre patrie, Messieurs? —C'est qu'on veut que nous reconnaissions le pape.— Et pourquoi ne le reconnaîtriez-vous pas? vous n'avez donc point de marraines que vous vouliez épouser? car on m'a dit que c'était lui qui en donnait la permission.—Ah! Monsieur, ce pape dit qu'il est le maître du domaine des rois. — Mais, Messieurs, de quelle profession êtes-vous?—Monsieur, nous sommes pour la plupart des drapiers et des fabricans. — Si votre pape dit qu'il est le maître de vos draps et de vos fabriques, vous faites très-bien de ne le pas reconnaître; mais pour les rois, c'est leur affaire; de quoi

vous mêlez-vous ? (1) — Alors un petit homme noir prit la parole, et exposa très-savamment les griefs de la compagnie. Il parla de la révocation de l'édit de Nantes avec tant d'énergie, il déplora d'une manière si pathétique le sort de cinquante mille familles fugitives et de cinquante mille autres converties par les dragons, que l'*Ingénu* à son tour versa des larmes. D'où vient donc, disait-il, qu'un si grand roi, dont la gloire s'étend jusque chez les Hurons, se prive ainsi de tant de cœurs qui l'auraient aimé, et de tant de bras qui l'auraient servi ?

C'est qu'on l'a trompé, comme les autres grands rois, répondit l'homme noir. On lui a fait croire que, dès qu'il aurait dit un mot, tous les hommes penseraient comme lui; et qu'il nous ferait changer de religion, comme son musicien *Lulli* fait changer en un moment les décorations de ses opéra. Non-seulement il perd déjà cinq à six mille sujets très-utiles, mais il s'en fait des ennemis ; et le roi *Guillaume*, qui est actuellement maître de l'Angleterre, a composé plusieurs régimens de ces mêmes français qui auraient combattu pour leur monarque.

Un tel désastre est d'autant plus étonnant, que le pape régnant, à qui *Louis XIV* sacrifie une partie de son peuple, est son ennemi déclaré. Ils ont encore tous deux, depuis neuf ans, une querelle violente. Elle a été poussée si loin, que la France a espéré enfin de voir briser le joug qui la soumet depuis tant de siècles à cet étranger, et sur-tout de ne lui plus donner d'argent, ce qui est le premier mobile des affaires de

(1) C'est la réponse de *Fontenelle* à un marchand de Rouen, janséniste.

ce monde. Il paraît donc évident qu'on a trompé ce grand roi sur ses intérêts, comme sur l'étendue de son pouvoir ; et qu'on a donné atteinte à la magnanimité de son cœur.

L'*Ingénu*, attendri de plus en plus, demanda quels étaient les français qui trompaient ainsi un monarque si cher aux Hurons? Ce sont les jésuites, lui répondit-on, c'est sur-tout le père de *la Chaise*, confesseur de sa majesté. Il faut espérer que DIEU les en punira un jour, et qu'ils seront chassés comme ils nous chassent. Y a-t-il un malheur égal aux nôtres? Mons de *Louvois* nous envoie de tous côtés des jésuites et des dragons.

Oh bien, Messieurs, répliqua l'*Ingénu* qui ne pouvait plus se contenir, je vais à Versailles recevoir la récompense due à mes services; je parlerai à ce mons de *Louvois;* on m'a dit que c'est lui qui fait la guerre de son cabinet: je verrai le roi, je lui ferai connaître la vérité ; il est impossible qu'on ne se rende pas à cette vérité quand on la sent. Je reviendrai bientôt pour épouser mademoiselle de *Saint-Yves*, et je vous prie à la noce. Ces bonnes gens le prirent alors pour un grand seigneur qui voyageait *incognito* par le coche. Quelques-uns le prirent pour le fou du roi.

Il y avait à table un jésuite déguisé, qui servait d'espion au révérend père de *la Chaise*. Il lui rendait compte de tout, et le père de *la Chaise* en instruisait mons de *Louvois*. L'espion écrivit. L'*Ingénu* et la lettre arrivèrent presque en même temps à Versailles.

CHAPITRE IX.

Arrivée de l'Ingénu à Verſailles. Sa réception à la cour.

L'*INGENU* débarque en pot de chambre (*a*) dans la cour des cuiſines. Il demande aux porteurs de chaiſe à quelle heure on peut voir le roi. Les porteurs lui rient au nez, tout comme avait fait l'amiral anglais. Il les traita de même, il les battit; ils voulurent le lui rendre, et la ſcène allait être ſanglante, s'il n'eût paſſé un garde du corps, gentilhomme breton, qui écarta la canaille. Monſieur, lui dit le voyageur, vous me paraiſſez un brave homme: je ſuis le neveu de monſieur le prieur de Notre-Dame de la Montagne; j'ai tué des anglais, je viens parler au roi; je vous prie de me mener dans ſa chambre. Le garde, ravi de trouver un brave de ſa province, qui ne paraiſſait pas au fait des uſages de la cour, lui apprit qu'on ne parlait pas ainſi au roi, et qu'il fallait être préſenté par monſeigneur de *Louvois*. — Hé bien, menez-moi donc chez ce monſeigneur de *Louvois* qui ſans doute me conduira chez ſa majeſté. Il eſt encore plus difficile, répliqua le garde, de parler à monſeigneur de *Louvois* qu'à ſa majeſté: mais je vais vous conduire chez M. *Alexandre*, le premier commis de la guerre; c'eſt comme ſi vous parliez au miniſtre. Ils vont donc chez ce M. *Alexandre*,

(*a*) C'eſt une voiture de Paris à Verſailles, laquelle reſſemble à un petit tombereau couvert.

premier commis, et ils ne purent être introduits ; il était en affaire avec une dame de la cour, et il y avait ordre de ne laiſſer entrer perſonne. Hé bien, dit le garde, il n'y a rien de perdu ; allons chez le premier commis de M. *Alexandre ;* c'eſt comme ſi vous parliez à M. *Alexandre* lui-même.

Le huron tout étonné le ſuit ; ils reſtent enſemble une demi-heure dans une petite antichambre. Qu'eſt-ce donc que tout ceci ? dit l'*Ingénu ;* eſt-ce que tout le monde eſt inviſible dans ce pays-ci ? il eſt bien plus aiſé de ſe battre en baſſe-Bretagne contre des anglais, que de rencontrer à Verſailles les gens à qui on a affaire. Il ſe déſennuya en racontant ſes amours à ſon compatriote. Mais l'heure en ſonnant rappela le garde du corps à ſon poſte. Ils ſe promirent de ſe revoir le lendemain ; et l'*Ingénu* reſta encore une autre demi-heure dans l'antichambre, en rêvant à mademoiſelle de *Saint-Yves* et à la difficulté de parler au roi et aux premiers commis.

Enfin le patron parut. Monſieur, lui dit l'*Ingénu*, ſi j'avais attendu pour repouſſer les Anglais auſſi longtemps que vous m'avez fait attendre mon audience, ils ravageraient actuellement la baſſe-Bretagne tout à leur aiſe. Ces paroles frappèrent le commis. Il dit enfin au breton : Que demandez-vous ? Récompenſe, dit l'autre, voici mes titres : il lui étala tous ſes certificats. Le commis lut, et lui dit que probablement on lui accorderait la permiſſion d'acheter une lieutenance. —Moi ! que je donne de l'argent pour avoir repouſſé les Anglais ? que je paye le droit de me faire tuer pour vous, pendant que vous donnez ici vos audiences tranquillement ? je crois que vous voulez rire. Je veux

une compagnie de cavalerie pour rien ; je veux que le roi faſſe ſortir mademoiſelle de *Saint-Yves* du couvent, et qu'il me la donne par mariage ; je veux parler au roi en faveur de cinquante mille familles que je prétends lui rendre : en un mot, je veux être utile ; qu'on m'emploie et qu'on m'avance.

Comment vous nommez-vous, Monſieur, qui parlez ſi haut ? Oh oh ! reprit l'*Ingénu*, vous n'avez donc pas lu mes certificats ? c'eſt donc ainſi qu'on en uſe ? Je m'appelle *Hercule de Kerkabon ;* je ſuis baptiſé, je loge au cadran bleu ; et je me plaindrai de vous au roi. Le commis conclut, comme les gens de Saumur, qu'il n'avait pas la tête bien ſaine, et n'y fit pas grande attention.

Ce même jour, le révérend père *la Chaiſe*, confeſſeur de *Louis XIV*, avait reçu la lettre de ſon eſpion, qui accuſait le breton *Kerkabon* de favoriſer dans ſon cœur les huguenots, et de condamner la conduite des jéſuites. M. de *Louvois*, de ſon côté, avait reçu une lettre de l'interrogant bailli, qui dépeignait l'*Ingénu* comme un garnement qui voulait brûler les couvens et enlever les filles.

L'*Ingénu*, après s'être promené dans les jardins de Verſailles où il s'ennuya, après avoir ſoupé en huron et en bas-breton, s'était couché dans la douce eſpérance de voir le roi le lendemain, d'obtenir mademoiſelle de *Saint-Yves* en mariage, d'avoir au moins une compagnie de cavalerie, et de faire ceſſer la perſécution contre les huguenots. Il ſe berçait de ces flatteuſes idées, quand la maréchauſſée entra dans ſa chambre. Elle ſe ſaiſit d'abord de ſon fuſil à deux coups et de ſon grand ſabre.

On fit un inventaire de son argent comptant, et on le mena dans le château que fit construire le roi *Charles V*, fils de *Jean II*, auprès de la rue Saint-Antoine, à la porte des Tournelles.

Quel était en chemin l'étonnement de l'*Ingénu*? je vous le laisse à penser. Il crut d'abord que c'était un rêve. Il resta dans l'engourdissement; puis tout à coup transporté d'une fureur qui redoublait ses forces, il prend à la gorge deux de ses conducteurs qui étaient avec lui dans le carrosse, les jette par la portière, se jette après eux, et entraîne le troisième qui voulait le retenir. Il tombe de l'effort, on le lie, on le remonte dans la voiture. Voilà donc, disait-il, ce que l'on gagne à chasser les Anglais de la basse-Bretagne! Que dirais-tu, belle *Saint-Yves*, si tu me voyais dans cet état?

On arrive enfin au gîte qui lui était destiné. On le porte en silence dans la chambre où il devait être enfermé, comme un mort qu'on porte dans un cimetière. Cette chambre était déjà occupée par un vieux solitaire de Port-royal, nommé *Gordon*, qui y languissait depuis deux ans. Tenez, dit le chef des sbires, voilà de la compagnie que je vous amène; et sur le champ on referma les énormes verroux de la porte épaisse, revêtue de larges barres. Les deux captifs restèrent séparés de l'univers entier.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

L'Ingénu enfermé à la baſtille avec un janſéniſte.

MONSIEUR *Gordon* était un vieillard frais et ſerein, qui ſavait deux grandes choſes, ſupporter l'adverſité, et conſoler les malheureux. Il s'avança d'un air ouvert et compatiſſant vers ſon compagnon, et lui dit en l'embraſſant: Qui que vous ſoyez, qui venez partager mon tombeau, ſoyez sûr que je m'oublierai toujours moi-même pour adoucir vos tourmens dans l'abyme infernal où nous ſommes plongés. Adorons la Providence qui nous y a conduits, ſouffrons en paix, et eſpérons. Ces paroles firent ſur l'ame de l'*Ingénu* l'effet des gouttes d'Angleterre qui rappellent un mourant à la vie, et lui font entr'ouvrir des yeux étonnés.

Après les premiers complimens, *Gordon*, ſans le preſſer de lui apprendre la cauſe de ſon malheur, lui inſpira par la douceur de ſon entretien, et par cet intérêt que prennent deux malheureux l'un à l'autre, le déſir d'ouvrir ſon cœur et de dépoſer le fardeau qui l'accablait; mais il ne pouvait deviner le ſujet de ſon malheur; cela lui paraiſſait un effet ſans cauſe; et le bon homme *Gordon* était auſſi étonné que lui-même.

Il faut, dit le janſéniſte au huron, que DIEU ait de grands deſſeins ſur vous, puiſqu'il vous a conduit du lac Ontario en Angleterre et en France, qu'il vous a fait baptiſer en baſſe-Bretagne, et qu'il vous a mis ici pour votre ſalut. Ma foi, répondit l'*Ingénu*,

je crois que le diable s'eſt mêlé ſeul de ma deſtinée. Mes compatriotes d'Amérique ne m'auraient jamais traité avec la barbarie que j'éprouve ; ils n'en ont pas d'idée. On les appelle *ſauvages ;* ce ſont des gens de bien groſſiers, et les hommes de ce pays-ci ſont des coquins rafinés. Je ſuis, à la vérité, bien ſurpris d'être venu d'un autre monde pour être enfermé dans celui-ci ſous quatre verroux avec un prêtre; mais ſi je fais réflexion au nombre prodigieux d'hommes qui partent d'un hémiſphère pour aller ſe faire tuer dans l'autre, ou qui ſont naufrage en chemin, et qui ſont mangés des poiſſons, je ne vois pas les gracieux deſſeins de DIEU ſur tous ces gens-là.

On leur apporta à dîner par un guichet. La converſation roula ſur la Providence, ſur les lettres de cachet, et ſur l'art de ne pas ſuccomber aux diſgrâces auxquelles tout homme eſt expoſé dans ce monde. Il y a deux ans que je ſuis ici, dit le vieillard, ſans autre conſolation que moi-même et des livres : je n'ai pas eu un moment de mauvaiſe humeur.

Ah ! M. *Gordon*, s'écria l'*Ingénu*, vous n'aimez donc pas votre marraine? Si vous connaiſſiez comme moi mademoiſelle de *Saint-Yves*, vous ſeriez au déſeſpoir : à ces mots il ne put retenir ſes larmes, et il ſe ſentit alors un peu moins oppreſſé. Mais, dit-il, pourquoi donc les larmes ſoulagent-elles ? Il me ſemble qu'elles devraient faire un effet contraire. Mon fils, tout eſt phyſique en nous, dit le bon vieillard ; toute ſécrétion fait du bien au corps; et tout ce qui le ſoulage ſoulage l'ame : nous ſommes les machines de la Providence.

L'*Ingénu*, qui, comme nous l'avons dit pluſieurs

fois, avait un grand fonds d'esprit, fit de profondes réflexions sur cette idée, dont il semblait qu'il avait la semence en lui-même. Après quoi il demanda à son compagnon pourquoi sa machine était depuis deux ans sous quatre verroux? Par la grâce efficace, répondit *Gordon:* je passe pour janséniste; j'ai connu *Arnauld* et *Nicole;* les jésuites nous ont persécutés. Nous croyons que le pape n'est qu'un évêque comme un autre; et c'est pour cela que le père de *la Chaise* a obtenu du roi, son pénitent, un ordre de me ravir, sans aucune formalité de justice, le bien le plus précieux des hommes, la liberté. Voilà qui est bien étrange, dit l'*Ingénu;* tous les malheureux que j'ai rencontrés ne le sont qu'à cause du pape.

A l'égard de votre grâce efficace, je vous avoue que je n'y entends rien; mais je regarde comme une grande grâce que DIEU m'ait fait trouver dans mon malheur un homme comme vous, qui verse dans mon cœur des consolations dont je me croyais incapable.

Chaque jour la conversation devenait plus intéressante et plus instructive. Les ames des deux captifs s'attachaient l'une à l'autre. Le vieillard savait beaucoup, et le jeune homme voulait beaucoup apprendre. Au bout d'un mois il étudia la géométrie; il la dévorait. *Gordon* lui fit lire la physique de *Rohault* qui était encore à la mode, et il eut le bon esprit de n'y trouver que des incertitudes.

Ensuite il lut le premier volume de la *Recherche de la vérité.* Cette nouvelle lumière l'éclaira. Quoi! dit-il, notre imagination et nos sens nous trompent à ce point! quoi! les objets ne forment point nos idées,

et nous ne pouvons nous les donner nous-mêmes ! Quand il eut lu le second volume, il ne fut plus si content, et il conclut qu'il est plus aisé de détruire que de bâtir.

Son confrère, étonné qu'un jeune ignorant fît cette réflexion qui n'appartient qu'aux ames exercées, conçut une grande idée de son esprit, et s'attacha à lui davantage.

Votre *Mallebranche*, lui dit un jour l'*Ingénu*, me paraît avoir écrit la moitié de son livre avec sa raison, et l'autre avec son imagination et ses préjugés.

Quelques jours après, *Gordon* lui demanda : Que pensez-vous donc de l'ame, de la manière dont nous recevons nos idées, de notre volonté, de la grâce, du libre arbitre? Rien, lui repartit l'*Ingénu :* si je pensais quelque chose, c'est que nous sommes sous la puissance de l'Etre éternel, comme les astres et les élémens; qu'il fait tout en nous, que nous sommes de petites roues de la machine immense dont il est l'ame; qu'il agit par des lois générales et non par des vues particulières; cela seul me paraît intelligible; tout le reste est pour moi un abyme de ténèbres.

Mais, mon fils, ce serait faire DIEU auteur du péché. — Mais, mon père, votre grâce efficace ferait DIEU auteur du péché aussi; car il est certain que tous ceux à qui cette grâce serait refusée pécheraient; et qui nous livre au mal n'est-il pas l'auteur du mal ?

Cette naïveté embarrassait fort le bon homme ; il sentait qu'il faisait de vains efforts pour se tirer de ce bourbier; et il entassait tant de paroles qui paraissaient avoir du sens et qui n'en avaient point, (dans le goût de la prémotion physique) que l'*Ingénu* en avait pitié.

Cette queſtion tenait évidemment à l'origine du bien et du mal ; et alors il fallait que le pauvre *Gordon* paſsât en revue la boîte de *Pandore*, l'œuf d'*Oroſmade* percé par *Arimane*, l'inimitié entre *Typhon* et *Oſiris*, et enfin le péché originel; et ils couraient l'un et l'autre dans cette nuit profonde, ſans jamais ſe rencontrer. Mais enfin ce roman de l'ame détournait leur vue de la contemplation de leur propre misère ; et, par un charme étrange, la foule des calamités répandues ſur l'univers diminuait la ſenſation de leurs peines ; ils n'oſaient ſe plaindre quand tout ſouffrait.

Mais dans le repos de la nuit, l'image de la belle *Saint-Yves* effaçait dans l'eſprit de ſon amant toutes les idées de métaphyſique et de morale. Il ſe réveillait, les yeux mouillés de larmes ; et le vieux janſéniſte oubliait ſa grâce efficace, et l'abbé de *Saint-Cyran* et *Janſenius*, pour conſoler un jeune homme qu'il croyait en péché mortel.

Après leurs lectures, après leurs raiſonnemens, ils parlaient encore de leurs aventures ; et, après en avoir inutilement parlé, ils liſaient enſemble ou ſéparément. L'eſprit du jeune homme ſe fortifiait de plus en plus. Il ſerait ſur-tout allé très-loin en mathématique ſans les diſtractions que lui donnait mademoiſelle de *Saint-Yves*.

Il lut des hiſtoires, elles l'attriſtèrent. Le monde lui parut trop méchant et trop miſérable. En effet l'hiſtoire n'eſt que le tableau des crimes et des malheurs. La foule des hommes innocens et paiſibles diſparaît toujours ſur ces vaſtes théâtres. Les perſonnages ne ſont que des ambitieux pervers. Il ſemble que l'hiſtoire ne plaiſe que comme la tragédie qui

languit si elle n'est animée par les passions, les forfaits et les grandes infortunes. Il faut armer *Clio* du poignard, comme *Melpomène*.

Quoique l'histoire de France soit remplie d'horreurs, ainsi que toutes les autres, cependant elle lui parut si dégoûtante dans ses commencemens, si sèche dans son milieu, si petite enfin, même du temps de *Henri IV*, toujours si dépourvue de grands monumens, si étrangère à ces belles découvertes qui ont illustré d'autres nations, qu'il était obligé de lutter contre l'ennui pour lire tous ces détails de calamités obscures resserrées dans un coin du monde.

Gordon pensait comme lui. Tous deux riaient de pitié quand il était question des souverains de *Fezensac*, de *Fesansaguet* et d'*Astarac*. Cette étude en effet ne serait bonne que pour leurs héritiers, s'ils en avaient. Les beaux siècles de la république romaine le rendirent quelque temps indifférent pour le reste de la terre. Le spectacle de Rome victorieuse et législatrice des nations occupait son ame entière. Il s'échauffait en contemplant ce peuple qui fut gouverné sept cents ans par l'enthousiasme de la liberté et de la gloire.

Ainsi se passaient les jours, les semaines, les mois; et il se serait cru heureux dans le séjour du désespoir, s'il n'avait point aimé.

Son bon naturel s'attendrissait encore sur le prieur de Notre-Dame de la Montagne, et sur la sensible *Kerkabon*. Que penseront-ils, répétait-il souvent, quand ils n'auront point de mes nouvelles? ils me croiront un ingrat. Cette idée le tourmentait; il plaignait ceux qui l'aimaient, beaucoup plus qu'il ne se plaignait lui-même.

CHAPITRE XI.

Comment l'Ingénu développe son génie.

LA lecture agrandit l'ame, et un ami éclairé la console. Notre captif jouissait de ces deux avantages qu'il n'avait pas soupçonnés auparavant. Je serais tenté, dit-il, de croire aux métamorphoses, car j'ai été changé de brute en homme. Il se forma une bibliothèque choisie d'une partie de son argent dont on lui permettait de disposer. Son ami l'encouragea à mettre par écrit ses réflexions. Voici ce qu'il écrivit sur l'histoire ancienne.

» Je m'imagine que les nations ont été long-temps » comme moi, qu'elles ne se sont instruites que fort » tard, qu'elles n'ont été occupées pendant des » siècles que du moment présent qui coulait, très- » peu du passé et jamais de l'avenir. J'ai parcouru » cinq ou six cents lieues du Canada, je n'y ai pas » trouvé un seul monument; personne n'y sait rien » de ce qu'a fait son bisaïeul. Ne serait-ce pas-là » l'état naturel de l'homme ? L'espèce de ce conti- » nent-ci me paraît supérieure à celle de l'autre : elle » a augmenté son être depuis plusieurs siècles par » les arts et par les connaissances. Est-ce parce qu'elle » a de la barbe au menton, et que DIEU a refusé la » barbe aux Américains ? je ne le crois pas; car je » vois que les Chinois n'ont presque point de barbe, » et qu'ils cultivent les arts depuis plus de cinq mille

» années. En effet, s'ils ont plus de quatre mille » ans d'annales, il faut bien que la nation ait été » rassemblée et floriſſante depuis plus de cinquante » siècles.

» Une choſe me frappe ſur-tout dans cette ancienne » hiſtoire de la Chine, c'eſt que preſque tout y eſt » vraiſemblable et naturel. Je l'admire en ce qu'il n'y » a rien de merveilleux.

» Pourquoi toutes les autres nations ſe ſont-elles » donné des origines fabuleuſes? Les anciens chroni- » queurs de l'hiſtoire de France, qui ne ſont pas fort » anciens, font venir les Français d'un *Francus*, fils » d'*Hector* : les Romains ſe diſaient iſſus d'un phry- » gien, quoiqu'il n'y eût pas dans leur langue un » ſeul mot qui eût le moindre rapport à la langue » de Phrygie : les dieux avaient habité dix mille ans » en Egypte, et les diables en Scythie, où ils avaient » engendré les Huns. Je ne vois avant *Thucydide* que » des romans ſemblables aux *Amadis*, et beaucoup » moins amuſans. Ce ſont par-tout des apparitions, » des oracles, des prodiges, des ſortiléges, des méta- » morphoſes, des ſonges expliqués, et qui ſont la » deſtinée des plus grands empires et des plus petits » Etats : ici des bêtes qui parlent, là des bêtes qu'on » adore, des dieux transformés en hommes, et des » hommes transformés en dieux. Ah! s'il nous faut » des fables, que ces fables ſoient du moins l'emblême » de la vérité! J'aime les fables des philoſophes, je ris » de celles des enfans, et je hais celles des impoſteurs.»

Il tomba un jour ſur une hiſtoire de l'empereur *Juſtinien*. On y liſait que des apédeutes de Conſtantinople avaient donné, en très-mauvais grec, un édit

contre le plus grand capitaine du siècle, parce que ce héros avait prononcé ces paroles dans la chaleur de la conversation : *La vérité luit de sa propre lumière, et on n'éclaire pas les esprits avec les flammes des bûchers.* Les apédeutes assurèrent que cette proposition était hérétique, sentant l'hérésie, et que l'axiome contraire était catholique, universel et grec : *On n'éclaire les esprits qu'avec la flamme des bûchers, et la vérité ne saurait luire de sa propre lumière.* Ces linostoles condamnèrent ainsi plusieurs discours du capitaine, et donnèrent un édit.

Quoi ! s'écria l'*Ingénu*, des édits rendus par ces gens-là ! Ce ne sont point des édits, répliqua *Gordon*, ce sont des contr'édits dont tout le monde se moquait à Constantinople, et l'empereur tout le premier ; c'était un sage prince qui avait su réduire les apédeutes linostoles à ne pouvoir faire que du bien. Il savait que ces messieurs-là et plusieurs autres pastophores avaient lassé de contr'édits la patience des empereurs ses prédécesseurs, en matière plus grave. Il fit fort bien, dit l'*Ingénu ;* on doit soutenir les pastophores et les contenir.

Il mit par écrit beaucoup d'autres réflexions qui épouvantèrent le vieux *Gordon*. Quoi ! dit-il en lui-même, j'ai consumé cinquante ans à m'instruire, et je crains de ne pouvoir atteindre au bon sens naturel de cet enfant presque sauvage ! Je tremble d'avoir laborieusement fortifié des préjugés ; il n'écoute que la simple nature.

Le bon homme avait quelques-uns de ces petits livres de critique, de ces brochures périodiques où des hommes incapables de rien produire dénigrent

les productions des autres, où les *Viſé* inſultent aux *Racine*, et les *Faidit* aux *Fénélon*. L'*Ingénu* en parcourut quelques-uns. Je les compare, diſait-il, à certains moucherons qui vont dépoſer leurs œufs dans le derrière des plus beaux chevaux: cela ne les empêche pas de courir. A peine les deux philoſophes daignèrent-ils jeter les yeux ſur ces excrémens de la littérature.

Ils lurent bientôt enſemble les élémens de l'aſtronomie; l'*Ingénu* fit venir des ſphères: ce grand ſpectacle le raviſſait. Qu'il eſt dur, diſait-il, de ne commencer à connaître le ciel que lorſqu'on me ravit le droit de le contempler! Jupiter et Saturne roulent dans ces eſpaces immenſes; des millions de ſoleils éclairent des milliars de mondes; et, dans le coin de terre où je ſuis jeté, il ſe trouve des êtres qui me privent, moi être voyant et penſant, de tous ces mondes où ma vue pourrait atteindre, et de celui où DIEU m'a fait naître! La lumière faite pour tout l'univers eſt perdue pour moi! on ne me la cachait pas dans l'horizon ſeptentrional où j'ai paſſé mon enfance et ma jeuneſſe. Sans vous, mon cher *Gordon*, je ſerais ici dans le néant.

CHAPITRE XII.

Ce que l'Ingénu penſe des pièces de théâtre.

Le jeune *Ingénu* reſſemblait à un de ces arbres vigoureux qui, nés dans un ſol ingrat, étendent en peu de temps leurs racines et leurs branches quand ils ſont tranſplantés dans un terrain favorable; et il était bien extraordinaire qu'une priſon fût ce terrain.

Parmi les livres qui occupaient le loisir des deux captifs, il se trouva des poësies, des traductions de tragédies grecques, quelques pièces du théâtre français. Les vers qui parlaient d'amour portèrent à la fois dans l'ame de l'*Ingénu* le plaisir et la douleur. Ils lui parlaient tous de sa chère *Saint-Yves*. La fable des deux pigeons lui perça le cœur; il était bien loin de pouvoir revenir à son colombier.

Molière l'enchanta. Il lui fesait connaître les mœurs de Paris et du genre humain. — A laquelle de ses comédies donnez-vous la préférence? — Au Tartuffe, sans difficulté. Je pense comme vous, dit *Gordon*, c'est un tartuffe qui m'a plongé dans ce cachot, et peut-être ce sont des tartuffes qui ont fait votre malheur.

Comment trouvez-vous ces tragédies grecques? Bonnes pour des Grecs, dit l'*Ingénu*. Mais quand il lut l'Iphigénie moderne, Phèdre, Andromaque, Athalie, il fut en extase, il soupira, il versa des larmes, il les sut par cœur sans avoir envie de les apprendre.

Lisez Rodogune, lui dit *Gordon*, on dit que c'est le chef-d'œuvre du théâtre; les autres pièces qui vous ont fait tant de plaisir sont peu de chose en comparaison. Le jeune homme, dès la première page, lui dit: Cela n'est pas du même auteur. A quoi le voyez-vous? — Je n'en sais rien encore; mais ces vers-là ne vont ni à mon oreille ni à mon cœur. Oh! ce n'est rien que les vers, répliqua *Gordon*. L'*Ingénu* répondit: Pourquoi donc en faire?

Après avoir lu très-attentivement la pièce, sans autre dessein que celui d'avoir du plaisir, il regardait son ami avec des yeux secs et étonnés, et ne savait

que dire. Enfin, preſſé de rendre compte de ce qu'il avait ſenti, voici ce qu'il répondit : Je n'ai guère entendu le commencement; j'ai été révolté du milieu; la dernière ſcène m'a beaucoup ému, quoiqu'elle me paraiſſe peu vraiſemblable : je ne me ſuis intéreſſé pour perſonne, et je n'ai pas retenu vingt vers, moi qui les retiens tous quand ils me plaiſent.

Cette pièce paſſe pourtant pour la meilleure que nous ayons. — Si cela eſt, répliqua-t-il, elle eſt peut-être comme bien des gens qui ne méritent pas leurs places. Après tout, c'eſt ici une affaire de goût, le mien ne doit pas encore être formé; je peux me tromper; mais vous ſavez que je ſuis aſſez accoutumé à dire ce que je penſe, ou plutôt ce que je ſens. Je ſoupçonne qu'il y a ſouvent de l'illuſion, de la mode, du caprice dans les jugemens des hommes. J'ai parlé d'après la nature; il ſe peut que chez moi la nature ſoit très-imparfaite; mais il ſe peut auſſi qu'elle ſoit quelquefois peu conſultée par la plupart des hommes. Alors il récita des vers d'Iphigénie dont il était plein, et quoiqu'il ne déclamât pas bien, il y mit tant de vérité et d'onction, qu'il fit pleurer le vieux janſéniſte. Il lut enſuite Cinna; il ne pleura point, mais il admira.

CHAPITRE XIII.

La belle Saint-Yves va à Verſailles.

PENDANT que notre infortuné s'éclairait plus qu'il ne ſe conſolait; pendant que ſon génie, étouffé depuis ſi long-temps, ſe déployait avec tant de rapidité et de force; pendant que la nature, qui ſe perfectionnait en lui, le vengeait des outrages de la fortune, que devinrent monſieur le prieur et ſa bonne ſœur, et la belle recluſe *Saint-Yves*? Le premier mois on fut inquiet, au troiſième on fut plongé dans la douleur: les fauſſes conjectures, les bruits mal fondés alarmèrent: au bout de ſix mois on le crut mort. Enfin monſieur et mademoiſelle de *Kerkabon* apprirent par une ancienne lettre qu'un garde du roi avait écrit en Bretagne, qu'un jeune homme ſemblable à l'*Ingénu* était arrivé un ſoir à Verſailles, mais qu'il avait été enlevé pendant la nuit, et que depuis ce temps perſonne n'en avait entendu parler.

Hélas! dit mademoiſelle de *Kerkabon*, notre neveu aura fait quelque ſottiſe, et ſe ſera attiré de fâcheuſes affaires. Il eſt jeune, il eſt bas-breton, il ne peut ſavoir comme on doit ſe comporter à la cour. Mon cher frère, je n'ai jamais vu Verſailles ni Paris, voici une belle occaſion, nous retrouverons peut-être notre pauvre neveu: c'eſt le fils de notre frère, notre devoir eſt de le ſecourir. Qui ſait ſi nous ne pourrons point parvenir enfin à le faire ſous-diacre, quand la fougue de la jeuneſſe ſera amortie? Il avait beaucoup de

disposition pour les sciences. Vous souvenez-vous comme il raisonnait sur l'ancien et sur le nouveau testament? Nous sommes responsables de son ame; c'est nous qui l'avons fait baptiser; sa chère maîtresse *Saint-Yves* passe les journées à pleurer. En vérité il faut aller à Paris. S'il est caché dans quelqu'une de ces vilaines maisons de joie dont on m'a fait tant de récits, nous l'en tirerons. Le prieur fut touché des discours de sa sœur. Il alla trouver l'évêque de Saint-Malo, qui avait baptisé le huron, et lui demanda sa protection et ses conseils. Le prélat approuva le voyage. Il donna au prieur des lettres de recommandation pour le père de *la Chaise*, confesseur du roi, qui avait la première dignité du royaume; pour l'archevêque de Paris, *Harlai*, et pour l'évêque de Meaux, *Bossuet*.

Enfin le frère et la sœur partirent; mais quand ils furent arrivés à Paris, ils se trouvèrent égarés comme dans un vaste labyrinthe, sans fil et sans issue. Leur fortune était médiocre, et il leur fallait tous les jours des voitures pour aller à la découverte, et ils ne découvraient rien.

Le prieur se présenta chez le révérend père de *la Chaise;* il était avec mademoiselle *du Tron*, et ne pouvait donner audience à des prieurs. Il alla à la porte de l'archevêque, le prélat était enfermé avec la belle madame de *Lesdiguières* pour les affaires de l'Eglise. Il courut à la maison de campagne de l'évêque de Meaux; celui-ci examinait, avec mademoiselle de *Mauléon*, l'*amour mystique* de madame *Guyon*. Cependant il parvint à se faire entendre de ces deux prélats; tous deux lui déclarèrent qu'ils ne pouvaient se

mêler de son neveu, attendu qu'il n'était pas sous-diacre.

Enfin il vit le jésuite; celui-ci le reçut à bras ouverts, lui protesta qu'il avait toujours eu pour lui une estime particulière, ne l'ayant jamais connu. Il jura que la société avait toujours été attachée aux bas-Bretons. Mais, dit-il, votre neveu n'aurait-il pas le malheur d'être huguenot? — Non assurément, mon révérend père. — Serait-il point janséniste? — Je puis assurer à votre révérence qu'à peine est-il chrétien: il y a environ onze mois que nous l'avons baptisé. — Voilà qui est bien, voilà qui est bien, nous aurons soin de lui. Votre bénéfice est-il considérable? — Oh fort peu de chose; et mon neveu nous coûte beaucoup. — Y a-t-il quelques jansénistes dans le voisinage? Prenez bien garde, mon cher monsieur le prieur, ils sont plus dangereux que les huguenots et les athées. — Mon révérend père, nous n'en avons point; on ne sait ce que c'est que le jansénisme à Notre-Dame de la Montagne. — Tant mieux; allez, il n'y a rien que je ne fasse pour vous. Il congédia affectueusement le prieur, et n'y pensa plus.

Le temps s'écoulait, le prieur et la bonne sœur se désespéraient.

Cependant le maudit bailli pressait le mariage de son grand benêt de fils avec la belle *Saint-Yves* qu'on avait fait sortir exprès du couvent. Elle aimait toujours son cher filleul autant qu'elle détestait le mari qu'on lui présentait. L'affront d'avoir été mise dans un couvent augmentait sa passion; l'ordre d'épouser le fils du bailli y mettait le comble. Les regrets, la tendresse et l'horreur bouleversaient son ame. L'amour,

comme on fait, eſt bien plus ingénieux et plus hardi dans une jeune fille, que l'amitié ne l'eſt dans un vieux prieur et dans une tante de quarante-cinq ans paſſés. De plus elle s'était bien formée dans ſon couvent par les romans qu'elle avait lus à la dérobée.

La belle *Saint-Yves* ſe ſouvenait de la lettre qu'un garde du corps avait écrite en baſſe-Bretagne, et dont on avait parlé dans la province. Elle réſolut d'aller elle-même prendre des informations à Verſailles; de ſe jeter aux pieds des miniſtres, ſi ſon mari était en priſon, comme on le diſait, et d'obtenir juſtice pour lui. Je ne ſais quoi l'avertiſſait ſecrètement qu'à la cour on ne refuſe rien à une jeune fille. Mais elle ne ſavait pas ce qu'il en coûtait.

Sa réſolution priſe, elle eſt conſolée, elle eſt tranquille, elle ne rebute plus ſon ſot prétendu; elle accueille le déteſtable beau-père, careſſe ſon frère, répand l'alégreſſe dans la maiſon; puis, le jour deſtiné à la cérémonie, elle part ſecrètement à quatre heures du matin avec ſes petits préſens de noce et tout ce qu'elle a pu raſſembler. Ses meſures étaient ſi bien priſes qu'elle était déjà à plus de dix lieues lorſqu'on entra dans ſa chambre, vers le midi. La ſurpriſe et la conſternation furent grandes. L'interrogant bailli fit ce jour-là plus de queſtions qu'il n'en avait fait dans toute la ſemaine; le mari reſta plus ſot qu'il ne l'avait jamais été. L'abbé de *Saint-Yves* en colère prit le parti de courir après ſa ſœur. Le bailli et ſon fils voulurent l'accompagner. Ainſi la deſtinée conduiſait à Paris preſque tout ce canton de la baſſe-Bretagne.

La belle *Saint-Yves* ſe doutait bien qu'on la ſuivrait. Elle était à cheval; elle s'informait adroitement des

courriers

courriers s'ils n'avaient point rencontré un gros abbé, un énorme bailli et un jeune benêt qui couraient sur le chemin de Paris. Ayant appris au troisième jour qu'ils n'étaient pas loin, elle prit une route différente, et eut assez d'habileté et de bonheur pour arriver à Versailles tandis qu'on la cherchait inutilement dans Paris.

Mais comment se conduire à Versailles ? jeune, belle, sans conseil, sans appui, inconnue, exposée à tout, comment oser chercher un garde du roi ? Elle imagina de s'adresser à un jésuite du bas étage ; il y en avait pour toutes les conditions de la vie : comme DIEU, disaient-ils, a donné différentes nourritures aux diverses espèces d'animaux, il avait donné au roi son confesseur, que tous les solliciteurs de bénéfices appelaient *le chef de l'Eglise gallicane ;* ensuite venaient les confesseurs des princesses ; les ministres n'en avaient point ; ils n'étaient pas si sots. Il y avait les jésuites du grand commun, et sur-tout les jésuites des femmes de chambre, par lesquelles on savait les secrets des maîtresses, et ce n'était pas un petit emploi. La belle *Saint-Yves* s'adressa à un de ces derniers qui s'appelait le père *Tout-à-tous*. Elle se confessa à lui, lui exposa ses aventures, son état, son danger, et le conjura de la loger chez quelque bonne dévote qui la mît à l'abri des tentations.

Le père *Tout-à-tous* l'introduisit chez la femme d'un officier du gobelet, l'une de ses plus affidées pénitentes. Dès qu'elle y fut, elle s'empressa de gagner la confiance et l'amitié de cette femme ; elle s'informa du garde breton, et le fit prier de venir chez elle. Ayant su de lui que son amant avait été enlevé après

avoir parlé à un premier commis, elle court chez ce commis ; la vue d'une belle femme l'adoucit, car il faut convenir que DIEU n'a créé les femmes que pour apprivoiser les hommes.

Le plumitif attendri lui avoua tout. Votre amant est à la bastille depuis près d'un an, et sans vous il y serait peut-être toute sa vie. La tendre *Saint-Yves* s'évanouit. Quand elle eut repris ses sens, le plumitif lui dit : Je suis sans crédit pour faire du bien, tout mon pouvoir se borne à faire du mal quelquefois. Croyez-moi, allez chez monsieur de *Saint-Pouange* qui fait le bien et le mal, cousin et favori de monseigneur de *Louvois*. Ce ministre a deux ames ; monsieur de *Saint-Pouange* en est une, madame *du Fresnoi* l'autre ; mais elle n'est pas à présent à Versailles ; il ne vous reste que de fléchir le protecteur que je vous indique.

La belle *Saint-Yves* partagée entre un peu de joie et d'extrêmes douleurs, entre quelque espérance et de tristes craintes, poursuivie par son frère, adorant son amant, essuyant ses larmes et en versant encore, tremblante, affaiblie, et reprenant courage, courut vîte chez monsieur de *Saint-Pouange*.

CHAPITRE XIV.

Progrès de l'esprit de l'Ingénu.

L'*INGENU* fesait des progrès rapides dans les sciences, et sur-tout dans la science de l'homme. La cause du développement rapide de son esprit était due à son éducation sauvage presque autant qu'à la trempe de

son ame. Car n'ayant rien appris dans son enfance, il n'avait point appris de préjugés. Son entendement n'ayant point été courbé par l'erreur, était demeuré dans toute sa rectitude. Il voyait les choses comme elles sont, au lieu que les idées qu'on nous donne dans l'enfance nous les font voir toute notre vie comme elles ne sont point. Vos persécuteurs sont abominables, disait-il à son ami *Gordon*. Je vous plains d'être opprimé, mais je vous plains d'être janséniste. Toute secte me paraît le ralliement de l'erreur. Dites-moi s'il y a des sectes en géométrie ? Non, mon cher enfant, lui dit en soupirant le bon *Gordon;* tous les hommes sont d'accord sur la vérité quand elle est démontrée, mais ils sont trop partagés sur les vérités obscures. — Dites sur les fausſetés obscures. S'il y avait eu une seule vérité cachée dans vos amas d'argumens qu'on ressasse depuis tant de siècles, on l'aurait découverte, sans doute ; et l'univers aurait été d'accord au moins sur ce point-là. Si cette vérité était nécessaire comme le soleil l'est à la terre, elle serait brillante comme lui. C'est une absurdité, c'est un outrage au genre humain, c'est un attentat contre l'être infini et suprême de dire: Il y a une vérité essentielle à l'homme, et DIEU l'a cachée.

Tout ce que disait ce jeune ignorant, instruit par la nature, fesait une impression profonde sur l'esprit du vieux savant infortuné. Serait-il bien vrai, s'écria-t-il, que je me fusse rendu malheureux pour des chimères ? je suis bien plus sûr de mon malheur que de la grâce efficace. J'ai consumé mes jours à raisonner sur la liberté de DIEU et du genre humain, mais j'ai perdu la mienne ; ni St *Augustin* ni St *Prosper* ne me tireront de l'abyme où je suis.

L'*Ingénu* livré à son caractère dit enfin : Voulez-vous que je vous parle avec une confiance hardie ? ceux qui se font persécuter pour ces vaines disputes de l'école me semblent peu sages ; ceux qui persécutent me paraissent des monstres.

Les deux captifs étaient fort d'accord sur l'injustice de leur captivité. Je suis cent fois plus à plaindre que vous, disait l'*Ingénu ;* je suis né libre comme l'air ; j'avais deux vies, la liberté et l'objet de mon amour ; on me les ôte. Nous voici tous deux dans les fers, sans en savoir la raison et sans pouvoir la demander. J'ai vécu huron vingt ans ; on dit que ce sont des barbares, parce qu'ils se vengent de leurs ennemis ; mais ils n'ont jamais opprimé leurs amis. A peine ai-je mis le pied en France que j'ai versé mon sang pour elle ; j'ai peut-être sauvé une province, et pour récompense je suis englouti dans ce tombeau des vivans où je serais mort de rage sans vous. Il n'y a donc point de lois dans ce pays ? on condamne les hommes sans les entendre ! Il n'en est pas ainsi en Angleterre. Ah ! ce n'était pas contre les Anglais que je devais me battre. Ainsi sa philosophie naissante ne pouvait dompter la nature outragée dans le premier de ses droits, et laissait un libre cours à sa juste colère.

Son compagnon ne le contredit point. L'absence augmente toujours l'amour qui n'est pas satisfait, et la philosophie ne le diminue pas. Il parlait aussi souvent de sa chère *Saint-Yves* que de morale et de métaphysique. Plus ses sentimens s'épuraient et plus il aimait. Il lut quelques romans nouveaux ; il en trouva peu qui lui peignissent la situation de son ame. Il sentait que son cœur allait toujours au-delà de ce qu'il lisait. Ah !

disait-il, presque tous ces auteurs-là n'ont que de l'esprit et de l'art. Enfin le bon prêtre janséniste devenait insensiblement le confident de sa tendresse. Il ne connaissait l'amour auparavant que comme un péché dont on s'accuse en confession. Il apprit à le connaître comme un sentiment aussi noble que tendre qui peut élever l'ame autant que l'amollir, et produire même quelquefois des vertus. Enfin, pour dernier prodige, un huron convertissait un janséniste.

CHAPITRE XV.

La belle Saint-Yves résiste à des propositions délicates.

La belle *Saint-Yves*, plus tendre encore que son amant, alla donc chez M. de *Saint-Pouange*, accompagnée de l'amie chez qui elle logeait, toutes deux cachées dans leurs coiffes. La première chose qu'elle vit à la porte, ce fut l'abbé de *Saint-Yves* son frère qui en sortait. Elle fut intimidée; mais la dévote amie la rassura. C'est précisément parce qu'on a parlé contre vous qu'il faut que vous parliez. Soyez sûre que dans ce pays les accusateurs ont toujours raison, si on ne se hâte de les confondre. Votre présence d'ailleurs, ou je me trompe fort, fera plus d'effet que les paroles de votre frère.

Pour peu qu'on encourage une amante passionnée, elle est intrépide. La *Saint-Yves* se présente à l'audience. Sa jeunesse, ses charmes, ses yeux tendres mouillés de quelques pleurs attirèrent tous les regards. Chaque courtisan du sous-ministre oublia un moment l'idole

du pouvoir pour contempler celle de la beauté. Le *Saint-Pouange* la fit entrer dans un cabinet; elle parla avec attendriſſement et avec grâce. *Saint-Pouange* ſe ſentit touché. Elle tremblait, il la raſſura. Revenez ce ſoir, lui dit-il, vos affaires méritent qu'on y penſe et qu'on en parle à loiſir; il y a ici trop de monde; on expédie les audiences trop rapidement: il faut que je vous entretienne à fond de tout ce qui vous regarde. Enſuite, ayant fait l'éloge de ſa beauté et de ſes ſentimens, il lui recommanda de venir à ſept heures du ſoir.

Elle n'y manqua pas; la dévote amie l'accompagna encore, mais elle ſe tint dans le ſallon, et lut le *Pédadogue chrétien*, pendant que le *Saint-Pouange* et la belle *Saint-Yves* étaient dans l'arrière-cabinet. Croiriez-vous bien, Mademoiſelle, lui dit-il d'abord, que votre frère eſt venu me demander une lettre de cachet contre vous? en vérité j'en expédierais plutôt une pour le renvoyer en baſſe-Bretagne. — Hélas! Monſieur, on eſt donc bien libéral de lettres de cachet dans vos bureaux, puiſqu'on en vient ſolliciter du fond du royaume, comme des penſions. Je ſuis bien loin d'en demander une contre mon frère. J'ai beaucoup à me plaindre de lui, mais je reſpecte la liberté des hommes; je demande celle d'un homme que je veux épouſer, d'un homme à qui le roi doit la conſervation d'une province, qui peut le ſervir utilement, et qui eſt le fils d'un officier tué à ſon ſervice. De quoi eſt-il accuſé? comment a-t-on pu le traiter ſi cruellement ſans l'entendre?

Alors le ſous-miniſtre lui montra la lettre du jéſuite eſpion et celle du perfide bailli. — Quoi! il y a de pareils monſtres ſur la terre! et on veut me forcer

ainsi à épouser le fils ridicule d'un homme ridicule et méchant ! et c'est sur de pareils avis qu'on décide ici de la destinée des citoyens ! Elle se jeta à genoux, elle demanda avec des sanglots la liberté du brave homme qui l'adorait. Ses charmes en cet état parurent dans leur plus grand avantage. Elle était si belle que le *Saint-Pouange*, perdant toute honte, lui insinua qu'elle réussirait si elle commençait par lui donner les prémices de ce qu'elle réservait à son amant. La *Saint-Yves* épouvantée et confuse feignit long-temps de ne le pas entendre ; il fallut s'expliquer plus clairement. Un mot lâché d'abord avec retenue en produisait un plus fort suivi d'un autre plus expressif. On offrit non-seulement la révocation de la lettre de cachet, mais des récompenses, de l'argent, des honneurs, des établissemens ; et plus on promettait, plus le désir de n'être pas refusé augmentait.

La *Saint-Yves* pleurait, elle était suffoquée, à demi-renversée sur un sofa, croyait à peine ce qu'elle voyait, ce qu'elle entendait. Le *Saint-Pouange* à son tour se jeta à ses genoux. Il n'était pas sans agrémens, et aurait pu ne pas effaroucher un cœur moins prévenu ; mais *Saint-Yves* adorait son amant, et croyait que c'était un crime horrible de le trahir pour le servir. *Saint-Pouange* redoublait les prières et les promesses : enfin la tête lui tourna au point qu'il lui déclara que c'était le seul moyen de tirer de sa prison l'homme auquel elle prenait un intérêt si violent et si tendre. Cet étrange entretien se prolongeait. La dévote de l'antichambre, en lisant son *Pédagogue chrétien*, disait : Mon Dieu ! que peuvent-ils faire là depuis deux heures ? jamais monseigneur de *Saint-Pouange* n'a donné une si longue

audience; peut-être qu'il a tout refusé à cette pauvre fille, puisqu'elle le prie encore.

Enfin sa compagne sortit de l'arrière-cabinet, toute éperdue, sans pouvoir parler, réfléchissant profondément sur le caractère des grands et des demi-grands qui sacrifient si légèrement la liberté des hommes et l'honneur des femmes.

Elle ne dit pas un mot pendant tout le chemin. Arrivée chez l'amie, elle éclata, elle lui conta tout. La dévote fit de grands signes de croix. Ma chère amie, il faut consulter dès demain le père *Tout-à-tous*, notre directeur; il a beaucoup de crédit auprès de M. de *Saint-Pouange*; il confesse plusieurs servantes de sa maison; c'est un homme pieux et accommodant, qui dirige aussi des femmes de qualité: abandonnez-vous à lui, c'est ainsi que j'en use; je m'en suis toujours bien trouvée. Nous autres pauvres femmes, nous avons besoin d'être conduites par un homme. — Hé bien donc, ma chère amie, j'irai trouver demain le père *Tout-à-tous*.

CHAPITRE XVI.

Elle consulte un jésuite.

Dès que la belle et désolée *Saint-Yves* fut avec son bon confesseur, elle lui confia qu'un homme puissant et voluptueux lui proposait de faire sortir de prison celui qu'elle devait épouser légitimement, et qu'il demandait un grand prix de son service; qu'elle avait

une répugnance horrible pour une telle infidélité, et que s'il ne s'agiſſait que de ſa propre vie, elle la ſacrifierait plutôt que de ſuccomber.

Voilà un abominable pécheur, lui dit le père *Tout-à-tous*. Vous devriez bien me dire le nom de ce vilain homme; c'eſt à coup sûr quelque janſéniſte; je le dénoncerai à ſa révérence le père de *la Chaiſe* qui le fera mettre dans le gîte où eſt à préſent la chère perſonne que vous devez épouſer.

La pauvre fille, après un long embarras et de grandes irréſolutions, lui nomma enfin *Saint-Pouange*.

Monſeigneur de *Saint-Pouange!* s'écria le jéſuite; ah! ma fille, c'eſt tout autre choſe; il eſt couſin du plus grand miniſtre que nous ayons jamais eu, homme de bien, protecteur de la bonne cauſe, bon chrétien; il ne peut avoir eu une telle penſée; il faut que vous ayez mal entendu. — Ah! mon père, je n'ai entendu que trop bien; je ſuis perdue quoi que je faſſe; je n'ai que le choix du malheur et de la honte; il faut que mon amant reſte enſeveli tout vivant, ou que je me rende indigne de vivre. Je ne puis le laiſſer périr, et je ne puis le ſauver.

Le père *Tout-à-tous* tâcha de la calmer par ces douces paroles :

Premièrement, ma fille, ne dites jamais ce mot *mon amant;* il y a quelque choſe de mondain qui pourrait offenſer DIEU : dites *mon mari;* car bien qu'il ne le ſoit pas encore, vous le regardez comme tel, et rien n'eſt plus honnête.

Secondement, bien qu'il ſoit votre époux en idée, en eſpérance, il ne l'eſt pas en effet : ainſi vous ne

commettriez pas un adultère, péché énorme qu'il faut toujours éviter autant qu'il eſt poſſible.

Troiſièmement, les actions ne ſont pas d'une malice de coulpe quand l'intention eſt pure, et rien n'eſt plus pur que de délivrer votre mari.

Quatrièmement, vous avez des exemples dans la ſainte antiquité qui peuvent merveilleuſement ſervir à votre conduite. St *Auguſtin* rapporte que ſous le proconſulat de *Septimius Acyndinus*, en l'an 340 de notre ſalut, un pauvre homme, ne pouvant payer à *Céſar* ce qui appartenait à *Céſar*, fut condamné à la mort, comme il eſt juſte, malgré la maxime : *Où il n'y a rien le roi perd ſes droits.* Il s'agiſſait d'une livre d'or ; le condamné avait une femme en qui DIEU avait mis la beauté et la prudence. Un vieux richard promit de donner une livre d'or et même plus à la dame, à condition qu'il commettrait avec elle le péché immonde. La dame ne crut point faire mal en ſauvant la vie à ſon mari. St *Auguſtin* approuve fort ſa généreuſe réſignation. Il eſt vrai que le vieux richard la trompa, et peut-être même ſon mari n'en fut pas moins pendu ; mais elle avait fait tout ce qui était en elle pour ſauver ſa vie.

Soyez sûre, ma fille, que quand un jéſuite vous cite St *Auguſtin*, il faut que ce ſaint ait pleinement raiſon. Je ne vous conſeille rien, vous êtes ſage ; il eſt à préſumer que vous ſerez utile à votre mari. Monſeigneur de *Saint-Pouange* eſt un honnête homme, il ne vous trompera pas ; c'eſt tout ce que je puis vous dire : je prierai DIEU pour vous, et j'eſpère que tout ſe paſſera à ſa plus grande gloire.

La belle *Saint-Yves*, non moins effrayée des diſcours

du jésuite que des propositions du sous-ministre, s'en retourna éperdue chez son amie. Elle était tentée de se délivrer par la mort de l'horreur de laisser dans une captivité affreuse l'amant qu'elle adorait, et de la honte de le délivrer au prix de ce qu'elle avait de plus cher, et qui ne devait appartenir qu'à cet amant infortuné.

CHAPITRE XVII.

Elle succombe par vertu.

Elle priait son amie de la tuer; mais cette femme, non moins indulgente que le jésuite, lui parla plus clairement encore. Hélas! dit-elle, les affaires ne se font guère autrement dans cette cour si aimable, si galante, si renommée. Les places les plus médiocres et les plus considérables n'ont souvent été données qu'au prix qu'on exige de vous. Ecoutez, vous m'avez inspiré de l'amitié et de la confiance; je vous avouerai que si j'avais été aussi difficile que vous l'êtes, mon mari ne jouirait pas du petit poste qui le fait vivre; il le sait, et loin d'en être fâché, il voit en moi sa bienfaitrice, et se regarde comme ma créature. Pensez-vous que tous ceux qui ont été à la tête des provinces, ou même des armées, aient dû leurs honneurs et leur fortune à leurs seuls services? Il en est qui en sont redevables à mesdames leurs femmes. Les dignités de la guerre ont été sollicitées par l'amour, et la place a été donnée au mari de la plus belle.

Vous êtes dans une situation bien plus intéressante ; il s'agit de rendre votre amant au jour, et de l'épouser ; c'est un devoir sacré qu'il vous faut remplir. On n'a point blâmé les belles et grandes dames dont je vous parle ; on vous applaudira, on dira que vous ne vous êtes permis une faiblesse que par un excès de vertu. — Ah, quelle vertu ! s'écria la belle *Saint-Yves ;* quel labyrinthe d'iniquité ! quel pays ! et que j'apprends à connaître les hommes ! Un père de *la Chaise* et un bailli ridicule font mettre mon amant en prison, ma famille me persécute, on ne me tend la main dans mon désastre que pour me déshonorer. Un jésuite a perdu un brave homme, un autre jésuite veut me perdre ; je ne suis entourée que de piéges, et je touche au moment de tomber dans la misère ! Il faut que je me tue ou que je parle au roi ; je me jetterai à ses pieds sur son passage, quand il ira à la messe ou à la comédie.

On ne vous laissera pas approcher, lui dit sa bonne amie ; et si vous aviez le malheur de parler, mons de *Louvois* et le révérend père de *la Chaise* pourraient vous enterrer dans le fond d'un couvent pour le reste de vos jours.

Tandis que cette brave personne augmentait ainsi les perplexités de cette ame désespérée, et enfonçait le poignard dans son cœur, arrive un exprès de M. de *Saint-Pouange* avec une lettre et deux beaux pendans d'oreille. *Saint-Yves* rejeta le tout en pleurant, mais l'amie s'en chargea.

Dès que le messager fut parti, la confidente lit la lettre dans laquelle on propose un petit souper aux deux amies pour le soir. *Saint-Yves* jure qu'elle n'ira point.



Que je vous aimerais si vous ne vouliez pas être tant aimé.

L'Ingénu Chap. 17.

J. M. Moreau le Jne. inv. *1786.* *Delignon Sculp.*

La dévote veut lui essayer les deux boucles de diamans, *Saint-Yves* ne le put souffrir; elle combattit la journée entière. Enfin, n'ayant en vue que son amant, vaincue, entraînée, ne sachant où on la mène, elle se laisse conduire au souper fatal. Rien n'avait pu la déterminer à se parer des pendans d'oreille; la confidente les apporta, elle les lui ajusta malgré elle avant qu'on se mît à table. *Saint-Yves* était si confuse, si troublée, qu'elle se laissait tourmenter; et le patron en tirait un augure très-favorable. Vers la fin du repas, la confidente se retira discrétement. Le patron montra alors la révocation de la lettre de cachet, le brevet d'une gratification considérable, celui d'une compagnie, et n'épargna pas les promesses. Ah! lui dit *Saint-Yves*, que je vous aimerais si vous ne vouliez pas être tant aimé!

Enfin, après une longue résistance, après des sanglots, des cris, des larmes, affaiblie du combat, éperdue, languissante, il fallut se rendre. Elle n'eut d'autre ressource que de se promettre de ne penser qu'à l'*Ingénu*, tandis que le cruel jouirait impitoyablement de la nécessité où elle était réduite.

CHAPITRE XVIII.

Elle délivre son amant et un janséniste.

Au point du jour elle vole à Paris, munie de l'ordre du ministre. Il est difficile de peindre ce qui se passait dans son cœur pendant ce voyage. Qu'on imagine une ame vertueuse et noble, humiliée de son opprobre, enivrée de tendresse, déchirée des remords

d'avoir trahi son amant, pénétrée du plaisir de délivrer ce qu'elle adore. Ses amertumes, ses combats, son succès partageaient toutes ses réflexions. Ce n'était plus cette fille simple dont une éducation provinciale avait rétréci les idées. L'amour et le malheur l'avaient formée. Le sentiment avait fait autant de progrès en elle que la raison en avait fait dans l'esprit de son amant infortuné. Les filles apprennent à sentir plus aisément que les hommes n'apprennent à penser. Son aventure était plus instructive que quatre ans de couvent.

Son habit était d'une simplicité extrême. Elle voyait avec horreur les ajustemens sous lesquels elle avait paru devant son funeste bienfaiteur ; elle avait laissé ses boucles de diamans à sa compagne sans même les regarder. Confuse et charmée, idolâtre de l'*Ingénu*, et se haïssant elle-même, elle arrive enfin à la porte

De cet affreux château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime et l'innocence.

Quand il fallut descendre du carrosse les forces lui manquèrent ; on l'aida ; elle entra, le cœur palpitant, les yeux humides, le front consterné. On la présente au gouverneur ; elle veut lui parler, sa voix expire ; elle montre son ordre en articulant à peine quelques paroles. Le gouverneur aimait son prisonnier ; il fut très-aise de sa délivrance. Son cœur n'était pas endurci comme celui de quelques honorables géoliers ses confrères qui, ne pensant qu'à la rétribution attachée à la garde de leurs captifs, fondant leurs revenus sur leurs victimes, et vivant du malheur d'autrui, se

fesaient en secret une joie affreuse des larmes des infortunés.

Il fait venir le prisonnier dans son appartement. Les deux amans se voient, et tous deux s'évanouissent. La belle *Saint-Yves* resta long-temps sans mouvement et sans vie ; l'autre rappela bientôt son courage. C'est apparemment-là madame votre femme, lui dit le gouverneur ; vous ne m'aviez point dit que vous fussiez marié. On me mande que c'est à ses soins généreux que vous devez votre délivrance. Ah ! je ne suis pas digne d'être sa femme, dit la belle *Saint-Yves* d'une voix tremblante, et elle retomba encore en faiblesse.

Quand elle eut repris ses sens elle présenta, toujours tremblante, le brevet de la gratification, et la promesse par écrit d'une compagnie. L'*Ingénu*, aussi étonné qu'attendri, s'éveillait d'un songe pour retomber dans un autre. Pourquoi ai-je été renfermé ici ? comment avez-vous pu m'en tirer ? où sont les monstres qui m'y ont plongé ? Vous êtes une divinité qui descendez du ciel à mon secours.

La belle *Saint-Yves* baissait la vue, regardait son amant, rougissait, et détournait le moment d'après ses yeux mouillés de pleurs. Elle lui apprit enfin tout ce qu'elle savait, et tout ce qu'elle avait éprouvé, excepté ce qu'elle aurait voulu se cacher pour jamais, et ce qu'un autre que l'*Ingénu*, plus accoutumé au monde et plus instruit des usages de la cour, aurait deviné facilement.

Est-il possible qu'un misérable comme ce bailli ait eu le pouvoir de me ravir ma liberté ! Ah ! je vois bien qu'il en est des hommes comme des plus vils animaux ; tous peuvent nuire. Mais est-il possible

qu'un moine, un jésuite confesseur du roi, ait contribué à mon infortune autant que ce bailli, sans que je puisse imaginer sous quel prétexte ce détestable fripon m'a persécuté ? M'a-t-il fait passer pour un janséniste ? Enfin comment vous êtes-vous souvenue de moi ? je ne le méritais pas, je n'étais alors qu'un sauvage. Quoi ! vous avez pu sans conseil, sans secours, entreprendre le voyage de Versailles ! Vous y avez paru, et on a brisé mes fers ! Il est donc dans la beauté et dans la vertu un charme invincible qui fait tomber les portes de fer, et qui amollit les cœurs de bronze !

A ce mot de *vertu*, des sanglots échappèrent à la belle *Saint-Yves*. Elle ne savait pas combien elle était vertueuse dans le crime qu'elle se reprochait.

Son amant continua ainsi : Ange, qui avez rompu mes liens, si vous avez eu (ce que je ne comprends pas encore) assez de crédit pour me faire rendre justice, faites-la donc rendre aussi à un vieillard qui m'a le premier appris à penser, comme vous m'avez appris à aimer. La calamité nous a unis; je l'aime comme un père, je ne peux vivre ni sans vous ni sans lui.

Moi ! que je sollicite le même homme qui...! Oui, je veux tout vous devoir, et je ne veux devoir jamais rien qu'à vous : écrivez à cet homme puissant, comblez-moi de vos bienfaits, achevez ce que vous avez commencé, achevez vos prodiges. Elle sentait qu'elle devait faire tout ce que son amant exigeait : elle voulut écrire, sa main ne pouvait obéir. Elle recommença trois fois sa lettre, la déchira trois fois; elle écrivit enfin, et les deux amans sortirent après avoir embrassé le vieux martyr de la grâce efficace.

L'heureuse

L'heureuse et désolée *Saint-Yves* savait dans quelle maison logeait son frère ; elle y alla ; son amant prit un appartement dans la même maison.

A peine y furent-ils arrivés que son protecteur lui envoya l'ordre de l'élargissement du bon homme *Gordon*, et lui demanda un rendez-vous pour le lendemain. Ainsi, à chaque action honnête et généreuse qu'elle fesait, son déshonneur en était le prix. Elle regardait avec exécration cet usage de vendre le malheur et le bonheur des hommes. Elle donna l'ordre de l'élargissement à son amant, et refusa le rendez-vous d'un bienfaiteur qu'elle ne pouvait plus voir sans expirer de douleur et de honte. L'*Ingénu* ne pouvait se séparer d'elle que pour aller délivrer un ami : il y vola. Il remplit ce devoir en réfléchissant sur les étranges événemens de ce monde, et en admirant la vertu courageuse d'une jeune fille à qui deux infortunés devaient plus que la vie.

CHAPITRE XIX.

L'Ingénu, la belle Saint-Yves et leurs parens sont rassemblés.

La généreuse et respectable infidelle était avec son frère l'abbé de *Saint-Yves*, le bon prieur de la Montagne et la dame de *Kerkabon*. Tous étaient également étonnés ; mais leur situation et leurs sentimens étaient bien différens. L'abbé de *Saint-Yves* pleurait ses torts aux pieds de sa sœur qui lui pardonnait. Le prieur et sa tendre sœur pleuraient aussi, mais de joie ; le vilain bailli et son insupportable fils ne troublaient point cette

scène touchante. Ils étaient partis au premier bruit de l'élargissement de leur ennemi ; ils couraient ensevelir dans leur province leur sottise et leur crainte.

Les quatre personnages, agités de cent mouvemens divers, attendaient que le jeune homme revînt avec l'ami qu'il devait délivrer. L'abbé de *Saint-Yves* n'osait lever les yeux devant sa sœur : la bonne *Kerkabon* disait : Je reverrai donc mon cher neveu. Vous le reverrez, dit la charmante *Saint-Yves*, mais ce n'est plus le même homme ; son maintien, son ton, ses idées, son esprit, tout est changé. Il est devenu aussi respectable qu'il était naïf et étranger à tout. Il sera l'honneur et la consolation de votre famille : que ne puis-je être aussi le bonheur de la mienne ! Vous n'êtes point non plus la même, dit le prieur ; que vous est-il donc arrivé qui ait fait en vous un si grand changement ?

Au milieu de cette conversation, l'*Ingénu* arrive, tenant par la main son janséniste. La scène alors devint plus neuve et plus intéressante. Elle commença par les tendres embrassemens de l'oncle et de la tante. L'abbé de *Saint-Yves* se mettait presque aux genoux de l'*Ingénu*, qui n'était plus l'ingénu. Les deux amans se parlaient par des regards qui exprimaient tous les sentimens dont ils étaient pénétrés. On voyait éclater la satisfaction, la reconnaissance sur le front de l'un ; l'embarras était peint dans les yeux tendres et un peu égarés de l'autre. On était étonné qu'elle mêlât de la douleur à tant de joie.

Le vieux *Gordon* devint en peu de momens cher à toute la famille. Il avait été malheureux avec le jeune prisonnier, et c'était un grand titre. Il devait

sa délivrance aux deux amans, cela seul le réconciliait avec l'amour: l'âpreté de ses anciennes opinions sortait de son cœur; il était changé en homme, ainsi que le huron. Chacun raconta ses aventures avant le souper. Les deux abbés, la tante, écoutaient comme des enfans qui entendent des histoires de revenans, et comme des hommes qui s'intéressaient tous à tant de désastres. Hélas! dit *Gordon*, il y a peut-être plus de cinq cents personnes vertueuses qui sont à présent dans les mêmes fers que mademoiselle de *Saint-Yves* a brisés: leurs malheurs sont inconnus. On trouve assez de mains qui frappent sur la foule des malheureux, et rarement une secourable. Cette réflexion si vraie augmentait sa sensibilité et sa reconnaissance: tout redoublait le triomphe de la belle *Saint-Yves;* on admirait la grandeur et la fermeté de son ame. L'admiration était mêlée de ce respect qu'on sent malgré soi pour une personne qu'on croit avoir du crédit à la cour. Mais l'abbé de *Saint-Yves* disait quelquefois: Comment ma sœur a-t-elle pu faire pour obtenir si tôt ce crédit?

On allait se mettre à table de très-bonne heure; voilà que la bonne amie de Versailles arrive, sans rien savoir de tout ce qui s'était passé; elle était en carrosse à six chevaux, et on voit bien à qui appartient l'équipage. Elle entre avec l'air imposant d'une personne de cour qui a de grandes affaires, salue très-légèrement la compagnie, et tirant la belle *Saint-Yves* à l'écart: Pourquoi vous faire tant attendre? suivez-moi; voilà vos diamans que vous aviez oubliés. Elle ne put dire ces paroles si bas que l'*Ingénu* ne les entendît: il vit les diamans; le frère fut interdit; l'oncle et la tante

n'éprouvèrent qu'une surprise de bonnes gens qui n'avaient jamais vu une telle magnificence. Le jeune homme, qui s'était formé par un an de réflexions, en fit malgré lui et parut troublé un moment. Son amante s'en aperçut ; une pâleur mortelle se répandit sur son beau visage, un frisson la saisit, elle se soutenait à peine : Ah! madame, dit-elle à la fatale amie, vous m'avez perdue ! vous me donnez la mort. Ces paroles percèrent le cœur de l'*Ingénu ;* mais il avait déjà appris à se posséder ; il ne les releva point, de peur d'inquiéter sa maîtresse devant son frère, mais il pâlit comme elle.

Saint-Yves, éperdue de l'altération qu'elle apercevait sur le visage de son amant, entraîne cette femme hors de la chambre dans un petit passage, jette les diamans à terre devant elle. Ah! ce ne sont pas eux qui m'ont séduite, vous le savez ; mais celui qui les a donnés ne me reverra jamais. L'amie les ramassait, et *Saint-Yves* ajoutait : Qu'il les reprenne ou qu'il vous les donne ; allez, ne me rendez plus honteuse de moi-même. L'ambassadrice enfin s'en retourna, ne pouvant comprendre les remords dont elle était témoin.

La belle *Saint-Yves*, oppressée, éprouvant dans son corps une révolution qui la suffoquait, fut obligée de se mettre au lit ; mais pour n'alarmer personne elle ne parla point de ce qu'elle souffrait ; et ne prétextant que sa lassitude, elle demanda la permission de prendre du repos ; mais ce fut après avoir rassuré la compagnie par des paroles consolantes et flatteuses, et jeté sur son amant des regards qui portaient le feu dans son ame.

Le souper, qu'elle n'animait pas, fut triste dans le

commencement, mais de cette triſteſſe intéreſſante qui fournit de ces converſations attachantes et utiles, ſi ſupérieures à la frivole joie qu'on recherche, et qui n'eſt d'ordinaire qu'un bruit importun.

Gordon fit en peu de mots l'hiſtoire et du janſéniſme et du moliniſme, et des perſécutions dont un parti accablait l'autre, et de l'opiniâtreté de tous les deux. L'*Ingénu* en fit la critique, et plaignit les hommes qui, non contens de tant de diſcordes que leurs intérêts allument, ſe font de nouveaux maux pour des intérêts chimériques et pour des abſurdités inintelligibles. *Gordon* racontait, l'autre jugeait; les convives écoutaient avec émotion, et s'éclairaient d'une lumière nouvelle. On parla de la longueur de nos infortunes et de la briéveté de la vie. On remarqua que chaque profeſſion a un vice et un danger qui lui ſont attachés; et que, depuis le prince juſqu'au dernier des mendians, tout ſemble accuſer la nature. Comment ſe trouve-t-il tant d'hommes qui, pour ſi peu d'argent, ſe font les perſécuteurs, les ſatellites, les bourreaux des autres hommes? avec quelle indifférence inhumaine un homme en place ſigne la deſtruction d'une famille, et avec quelle joie plus barbare des mercenaires l'exécutent!

J'ai vu dans ma jeuneſſe, dit le bon homme *Gordon*, un parent du maréchal de *Marillac*, qui, étant pourſuivi dans ſa province pour la cauſe de cet illuſtre malheureux, ſe cachait dans Paris ſous un nom ſuppoſé. C'était un vieillard de ſoixante et douze ans. Sa femme, qui l'accompagnait, était à peu-près de ſon âge. Ils avaient eu un fils libertin qui, à l'âge de quatorze ans, s'était enfui de la maiſon

paternelle ; devenu soldat, puis déserteur, il avait passé par tous les degrés de la débauche et de la misère : enfin ayant pris un nom de terre, il était dans les gardes du cardinal de *Richelieu ;* (car ce prêtre, ainsi que le *Mazarin*, avait des gardes) il avait obtenu un bâton d'exempt dans cette compagnie de satellites. Cet aventurier fut chargé d'arrêter le vieillard et son épouse, et s'en acquitta avec toute la dureté d'un homme qui voulait plaire à son maître. Comme il les conduisait, il entendit ces deux victimes déplorer la longue suite des malheurs qu'elles avaient éprouvés depuis leur berceau. Le père et la mère comptaient parmi leurs plus grandes infortunes les égaremens et la perte de leur fils. Il les reconnut, il ne les conduisit pas moins en prison, en les assurant que son éminence devait être servie de préférence à tout. Son éminence récompensa son zèle.

J'ai vu un espion du père de *la Chaise* trahir son propre frère, dans l'espérance d'un petit bénéfice qu'il n'eut point; et je l'ai vu mourir, non de remords, mais de douleur d'avoir été trompé par le jésuite.

L'emploi de confesseur, que j'ai long-temps exercé, m'a fait connaître l'intérieur des familles ; je n'en ai guère vu qui ne fussent plongées dans l'amertume, tandis qu'au dehors, couvertes du masque du bonheur, elles paraissaient nager dans la joie ; et j'ai toujours remarqué que les grands chagrins étaient le fruit de notre cupidité effrénée.

Pour moi, dit l'*Ingénu*, je pense qu'une ame noble, reconnaissante et sensible, peut vivre heureuse ; et je compte bien jouir d'une félicité sans mélange avec la belle et généreuse *Saint-Yves ;* car je me flatte, ajouta-t-il,

en s'adreſſant à ſon frère avec le ſourire de l'amitié, que vous ne me refuſerez pas, comme l'année paſſée, et que je m'y prendrai d'une manière plus décente. L'abbé ſe confondit en excuſes du paſſé et en proteſtations d'un attachement éternel.

L'oncle *Kerkabon* dit que ce ſerait le plus beau jour de ſa vie. La bonne tante, en s'extaſiant et en pleurant de joie, s'écriait : Je vous l'avais bien dit que vous ne ſeriez jamais ſous-diacre; ce ſacrement-ci vaut mieux que l'autre; plût à Dieu que j'en euſſe été honorée! mais je vous ſervirai de mère. Alors ce fut à qui renchérirait ſur les louanges de la tendre *Saint-Yves*.

Son amant avait le cœur trop plein de ce qu'elle avait fait pour lui; il l'aimait trop pour que l'aventure des diamans eût fait ſur ſon cœur une impreſſion dominante. Mais ces mots qu'il avait trop entendus, *vous me donnez la mort*, l'effrayaient encore en ſecret, et corrompaient toute ſa joie, tandis que les éloges de ſa belle maîtreſſe augmentaient encore ſon amour. Enfin on n'était plus occupé que d'elle; on ne parlait que du bonheur que ces deux amans méritaient; on s'arrangeait pour vivre tous enſemble dans Paris; on feſait des projets de fortune et d'agrandiſſement; on ſe livrait à toutes ces eſpérances que la moindre lueur de félicité fait naître ſi aiſément. Mais l'*Ingénu*, dans le fond de ſon cœur, éprouvait un ſentiment ſecret qui repouſſait cette illuſion. Il reliſait ces promeſſes ſignées *Saint-Pouange*, et les brevets ſignés *Louvois*; on lui dépeignit ces deux hommes tels qu'ils étaient, ou qu'on les croyait être. Chacun parla des miniſtres et du miniſtère avec cette liberté de table, regardée en France

comme la plus précieuse liberté qu'on puisse goûter sur la terre.

Si j'étais roi de France, dit l'*Ingénu*, voici le ministre de la guerre que je choisirais : je voudrais un homme de la plus haute naissance, par la raison qu'il donne des ordres à la noblesse : j'exigerais qu'il eût été lui-même officier, qu'il eût passé par tous les grades, qu'il fût au moins lieutenant général des armées, et digne d'être maréchal de France ; car n'est-il pas nécessaire qu'il ait servi lui-même, pour mieux connaître les détails du service? et les officiers n'obéiront-ils pas avec cent fois plus d'alégresse à un homme de guerre, qui aura comme eux signalé son courage, qu'à un homme de cabinet qui ne peut que deviner tout au plus les opérations d'une campagne, quelqu'esprit qu'il puisse avoir? Je ne serais pas fâché que mon ministre fût généreux, quoique mon garde du trésor royal en fût quelquefois un peu embarrassé. J'aimerais qu'il eût un travail facile, et que même il se distinguât par cette gaieté d'esprit, partage d'un homme supérieur aux affaires, qui plaît tant à la nation, et qui rend tous les devoirs moins pénibles. Il désirait que ce ministre eût ce caractère, parce qu'il avait toujours remarqué que cette belle humeur est incompatible avec la cruauté.

Mons de *Louvois* n'aurait peut-être pas été satisfait des souhaits de l'*Ingénu;* il avait une autre sorte de mérite.

Mais pendant qu'on était à table, la maladie de cette fille malheureuse prenait un caractère funeste; son sang s'était allumé, une fièvre dévorante s'était

déclarée, elle souffrait, et ne se plaignait point, attentive à ne pas troubler la joie des convives.

Son frère, sachant qu'elle ne dormait pas, alla au chevet de son lit; il fut surpris de l'état où elle était. Tout le monde accourut; l'amant se présentait à la suite du frère. Il était, sans doute, le plus alarmé et le plus attendri de tous; mais il avait appris à joindre la discrétion à tous les dons heureux que la nature lui avait prodigués, et le sentiment prompt des bienséances commençait à dominer dans lui.

On fit venir aussitôt un médecin du voisinage. C'était un de ceux qui visitent leurs malades en courant, qui confondent la maladie qu'ils viennent de voir avec celle qu'ils voient, qui mettent une pratique aveugle dans une science à laquelle toute la maturité d'un discernement sain et réfléchi ne peut ôter son incertitude et ses dangers. Il redoubla le mal par sa précipitation à prescrire un remède alors à la mode. De la mode jusque dans la médecine! cette manie était trop commune dans Paris.

La triste *Saint-Yves* contribuait encore plus que son médecin à rendre sa maladie dangereuse : son ame tuait son corps. La foule des pensées qui l'agitaient portait dans ses veines un poison plus dangereux que celui de la fièvre la plus brûlante.

CHAPITRE XX.

La belle Saint-Yves meurt, et ce qui en arrive.

On appela un autre médecin ; celui-ci, au lieu d'aider la nature et de la laiſſer agir dans une jeune perſonne dans qui tous les organes rappelaient la vie, ne fut occupé que de contrecarrer ſon confrère. La maladie devint mortelle en deux jours. Le cerveau, qu'on croit le ſiége de l'entendement, fut attaqué auſſi violemment que le cœur, qui eſt, dit-on, le ſiége des paſſions.

Quelle mécanique incompréhenſible a ſoumis les organes au ſentiment et à la penſée ? comment une ſeule idée douloureuſe dérange-t-elle le cours du ſang, et comment le ſang à ſon tour porte-t-il ſes irrégularités dans l'entendement humain ? quel eſt ce fluide inconnu et dont l'exiſtence eſt certaine, qui, plus prompt, plus actif que la lumière, vole en moins d'un clin d'œil dans tous les canaux de la vie, produit les ſenſations, la mémoire, la triſteſſe ou la joie, la raiſon ou le vertige, rappelle avec horreur ce qu'on voudrait oublier, et fait d'un animal penſant ou un objet d'admiration ou un ſujet de pitié et de larmes?

C'était-là ce que diſait le bon *Gordon ;* et cette réflexion ſi naturelle, que rarement font les hommes, ne dérobait rien à ſon attendriſſement; car il n'était pas de ces malheureux philoſophes qui s'efforcent d'être inſenſibles. Il était touché du ſort de cette

jeune fille, comme un père qui voit mourir lentement ſon enfant chéri. L'abbé de *Saint-Yves* était déſeſpéré, le prieur et ſa ſœur répandaient des ruiſſeaux de larmes. Mais qui pourrait peindre l'état de ſon amant? nulle langue n'a des expreſſions qui répondent à ce comble de douleurs; les langues ſont trop imparfaites.

La tante preſque ſans vie tenait la tête de la mourante dans ſes faibles bras; ſon frère était à genoux au pied du lit; ſon amant preſſait ſa main qu'il baignait de pleurs, et éclatait en ſanglots; il la nommait ſa bienfaitrice, ſon eſpérance, la vie, la moitié de lui-même, ſa maîtreſſe, ſon épouſe. A ce mot d'*épouſe* elle ſoupira, le regarda avec une tendreſſe inexprimable, et ſoudain jeta un cri d'horreur; puis, dans un de ces intervalles où l'accablement et l'oppreſſion des ſens et les ſouffrances ſuſpendues laiſſent à l'ame ſa liberté et ſa force, elle s'écria: Moi votre épouſe! ah! cher amant, ce nom, ce bonheur, ce prix ne ſont plus faits pour moi; je meurs, et je le mérite. O dieu de mon cœur! ô vous que j'ai ſacrifié à des démons infernaux, c'en eſt fait, je ſuis punie, vivez heureux. Ces paroles tendres et terribles ne pouvaient être compriſes; mais elles portaient dans tous les cœurs l'effroi et l'attendriſſement; elle eut le courage de s'expliquer. Chaque mot fit frémir d'étonnement, de douleur et de pitié tous les aſſiſtans. Tous ſe réuniſſaient à déteſter l'homme puiſſant qui n'avait réparé une horrible injuſtice que par un crime, et qui avait forcé la plus reſpectable innocence à être ſa complice.

Qui? vous coupable? lui dit ſon amant; non, vous

ne l'êtes pas; le crime ne peut être que dans le cœur, le vôtre eſt à la vertu et à moi.

Il confirmait ce ſentiment par des paroles qui ſemblaient ramener à la vie la belle *Saint-Yves*. Elle ſe ſentit conſolée, et s'étonnait d'être aimée encore. Le vieux *Gordon* l'aurait condamnée dans le temps qu'il n'était que janſéniſte; mais, étant devenu ſage, il l'eſtimait et il pleurait.

Au milieu de tant de larmes et de craintes, pendant que le danger de cette fille ſi chère rempliſſait tous les cœurs, que tout était conſterné, on annonce un courrier de la cour. Un courrier! et de qui? et pourquoi? c'était de la part du confeſſeur du roi pour le prieur de la Montagne; ce n'était pas le père de *la Chaiſe* qui écrivait, c'était le frère *Vadbled*, ſon valet de chambre, homme très-important dans ce temps-là, lui qui mandait aux archevêques les volontés du révérend père, lui qui donnait audience, lui qui promettait des bénéfices, lui qui feſait quelquefois expédier des lettres de cachet. Il écrivait à l'abbé de la Montagne „ que ſa révérence était informée des „ aventures de ſon neveu, que ſa priſon n'était „ qu'une mépriſe, que ces petites diſgrâces arrivaient „ fréquemment, qu'il ne fallait pas y faire attention, „ qu'enfin il convenait que lui prieur vînt lui pré„ ſenter ſon neveu le lendemain, qu'il devait amener „ avec lui le bon homme *Gordon*, que lui frère „ *Vadbled* les introduirait chez ſa révérence et chez „ mons de *Louvois*, lequel leur dirait un mot dans „ ſon antichambre. „

Il ajoutait que l'hiſtoire de l'*Ingénu* et ſon combat contre les Anglais avaient été contés au roi, que

ſurement le roi daignerait le remarquer, quand il paſſerait dans la galerie, et peut-être même lui ferait un ſigne de tête. La lettre finiſſait par l'eſpérance dont on le flattait, que toutes les dames de la cour s'empreſſeraient de faire venir ſon neveu à leur toilette, que pluſieurs d'entre elles lui diraient : *Bon jour, monſieur l'Ingénu;* et qu'aſſurément il ſerait queſtion de lui au ſouper du roi. La lettre était ſignée, *votre affectionné Vadbled, frère jéſuite.*

Le prieur ayant lu la lettre tout haut, ſon neveu furieux, et commandant un moment à ſa colère, ne dit rien au porteur; mais ſe tournant vers le compagnon de ſes infortunes, il lui demanda ce qu'il penſait de ce ſtyle. *Gordon* lui répondit : C'eſt donc ainſi qu'on traite les hommes comme des ſinges! on les bat et on les fait danſer. L'*Ingénu*, reprenant ſon caractère qui revient toujours dans les grands mouvemens de l'ame, déchira la lettre par morceaux, et les jeta au nez du courrier: Voilà ma réponſe. Son oncle épouvanté crut voir le tonnerre et vingt lettres de cachet tomber ſur lui. Il alla vîte écrire et excuſer, comme il put, ce qu'il prenait pour l'emportement d'un jeune homme, et qui était la ſaillie d'une grande ame.

Mais des ſoins plus douloureux s'emparaient de tous les cœurs. La belle et infortunée *Saint-Yves* ſentait déjà ſa fin approcher; elle était dans le calme, mais dans ce calme affreux de la nature affaiſſée qui n'a plus la force de combattre. O mon cher amant, dit-elle d'une voix tombante, la mort me punit de ma faibleſſe, mais j'expire avec la conſolation de vous ſavoir libre. Je vous ai adoré en vous trahiſſant, et je vous adore en vous diſant un éternel adieu.

Elle ne se parait pas d'une vaine fermeté; elle ne concevait pas cette misérable gloire de faire dire à quelques voisins, elle est morte avec courage. Qui peut perdre à vingt ans son amant, sa vie et ce qu'on appelle l'*honneur*, sans regrets et sans déchiremens? Elle sentait toute l'horreur de son état, et le fesait sentir par ces mots et par ces regards mourans qui parlent avec tant d'empire. Enfin elle pleurait comme les autres dans les momens où elle eut la force de pleurer.

Que d'autres cherchent à louer les morts fastueuses de ceux qui entrent dans la destruction avec insensibilité : c'est le sort de tous les animaux. Nous ne mourons comme eux avec indifférence, que quand l'âge ou la maladie nous rend semblables à eux par la stupidité de nos organes. Quiconque fait une grande perte, a de grands regrets; s'il les étouffe, c'est qu'il porte la vanité jusque dans les bras de la mort.

Lorsque le moment fatal fut arrivé, tous les assistans jetèrent des larmes et des cris. L'*Ingénu* perdit l'usage de ses sens. Les ames fortes ont des sentimens bien plus violens que les autres, quand elles sont tendres. Le bon *Gordon* le connaissait assez pour craindre qu'étant revenu à lui il ne se donnât la mort. On écarta toutes les armes; le malheureux jeune homme s'en aperçut; il dit à ses parens et à *Gordon*, sans pleurer, sans gémir, sans s'émouvoir : Pensez-vous donc qu'il y ait quelqu'un sur la terre qui ait le droit et le pouvoir de m'empêcher de finir ma vie? *Gordon* se garda bien de lui étaler ces lieux-communs fastidieux par lesquels on essaye de prouver qu'il n'est pas permis d'user de sa liberté pour cesser

d'être quand on est horriblement mal, qu'il ne faut pas sortir de sa maison quand on ne peut plus y demeurer, que l'homme est sur la terre comme un soldat à son poste : comme s'il importait à l'être des êtres que l'assemblage de quelques parties de matière fût dans un lieu ou dans un autre, raisons impuissantes qu'un désespoir ferme et réfléchi dédaigne d'écouter, et auxquelles *Caton* ne répondit que par un coup de poignard.

Le morne et terrible silence de l'*Ingénu*, ses yeux sombres, ses lèvres tremblantes, les frémissemens de son corps portaient dans l'ame de tous ceux qui le regardaient ce mélange de compassion et d'effroi qui enchaîne toutes les puissances de l'ame, qui exclut tout discours, et qui ne se manifeste que par des mots entrecoupés. L'hôtesse et sa famille étaient accourues; on tremblait de son désespoir; on le gardait à vue; on observait tous ses mouvemens. Déjà le corps glacé de la belle *Saint-Yves* avait été porté dans une salle basse, loin des yeux de son amant qui semblait la chercher encore, quoiqu'il ne fût plus en état de rien voir.

Au milieu de ce spectacle de la mort, tandis que le corps est exposé à la porte de la maison, que deux prêtres à côté d'un bénitier récitent des prières d'un air distrait, que des passans jettent quelques gouttes d'eau bénite sur la bière par oisiveté, que d'autres poursuivent leur chemin avec indifférence, que les parens pleurent, et qu'un amant est près de s'arracher la vie, le *Saint-Pouange* arrive avec l'amie de Versailles.

Son goût passager, n'ayant été satisfait qu'une fois, était devenu de l'amour. Le refus de ses bienfaits

l'avait piqué. Le père de *la Chaise* n'aurait jamais pensé à venir dans cette maison; mais *Saint-Pouange*, ayant tous les jours devant les yeux l'image de la belle *Saint-Yves*, brûlant d'assouvir une passion qui par une seule jouissance avait enfoncé dans son cœur l'aiguillon des désirs, ne balança pas à venir lui-même chercher celle qu'il n'aurait pas peut-être voulu revoir trois fois, si elle était venue d'elle-même.

Il descend de carrosse; le premier objet qui se présente à lui est une bière; il détourne les yeux avec ce simple dégoût d'un homme nourri dans les plaisirs, qui pense qu'on doit lui épargner tout spectacle qui pourrait le ramener à la contemplation de la misère humaine. Il veut monter. La femme de Versailles demande par curiosité qui on va enterrer; on prononce le nom de mademoiselle de *Saint-Yves*. A ce nom elle pâlit et poussa un cri affreux; *Saint-Pouange* se retourne; la surprise et la douleur rempliſſent son ame. Le bon *Gordon* était là, les yeux remplis de larmes. Il interrompt ses tristes prières pour apprendre à l'homme de cour toute cette horrible catastrophe. Il lui parle avec cet empire que donnent la douleur et la vertu. *Saint-Pouange* n'était point né méchant; le torrent des affaires et des amusemens avait emporté son ame qui ne se connaissait pas encore. Il ne touchait point à la vieillesse qui endurcit d'ordinaire le cœur des ministres; il écoutait *Gordon*, les yeux baissés, et il en essuyait quelques pleurs qu'il était étonné de répandre: il connut le repentir.

Je veux voir absolument, dit-il, cet homme extraordinaire dont vous m'avez parlé; il m'attendrit presque autant que cette innocente victime dont j'ai causé la mort.

mort. *Gordon* le suit jusqu'à la chambre où le prieur, la *Kerkabon*, l'abbé de *Saint-Yves* et quelques voisins rappelaient à la vie le jeune homme retombé en défaillance.

J'ai fait votre malheur, lui dit le sous-ministre, j'emploierai ma vie à le réparer. La première idée qui vint à l'*Ingénu* fut de le tuer, et de se tuer lui-même après. Rien n'était plus à sa place; mais il était sans armes et veillé de près. *Saint-Pouange* ne se rebuta point des refus accompagnés du reproche, du mépris et de l'horreur qu'il avait mérités, et qu'on lui prodigua. Le temps adoucit tout. Mons de *Louvois* vint enfin à bout de faire un excellent officier de l'*Ingénu*, qui a paru sous un autre nom à Paris et dans les armées, avec l'approbation de tous les honnêtes gens, et qui a été à la fois un guerrier et un philosophe intrépide.

Il ne parlait jamais de cette aventure sans gémir; et cependant sa consolation était d'en parler. Il chérit la mémoire de la tendre *Saint-Yves* jusqu'au dernier moment de sa vie. L'abbé de *Saint-Yves* et le prieur eurent chacun un bon bénéfice; la bonne *Kerkabon* aima mieux voir son neveu dans les honneurs militaires que dans le sous-diaconat. La dévote de Versailles garda les boucles de diamans, et reçut encore un beau présent. Le père *Tout à tous* eut des boîtes de chocolat, de café, de sucre candi, de citrons confits, avec les méditations du révérend père *Croiset* et *la Fleur des saints* reliées en maroquin. Le bon *Gordon* vécut avec l'*Ingénu* jusqu'à sa mort dans la plus intime amitié; il eut un bénéfice aussi, et oublia pour jamais

la grâce efficace et le concours concomitant. Il prit pour sa devise, *malheur est bon à quelque chose*. Combien d'honnêtes gens dans le monde ont pu dire : *Malheur n'est bon à rien !*

Fin de l'histoire de l'Ingénu et du tome premier des Romans.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES EN CE VOLUME.

ZADIG, OU LA DESTINÉE, HISTOIRE ORIENTALE. Page 1

Epître dédicatoire de Zadig à la ſultane Sheraa, par Sadi. 3

CHAPITRE I. *Le borgne.* 5
CHAPITRE II. *Le nez.* 9
CHAPITRE III. *Le chien et le cheval.* 11
CHAPITRE IV. *L'envieux.* 16
CHAPITRE V. *Le généreux.* 21
CHAPITRE VI. *Le miniſtre.* 24
CHAPITRE VII. *Les diſputes et les audiences.* 28
CHAPITRE VIII. *La jalouſie.* 32
CHAPITRE IX. *La femme battue.* 38
CHAPITRE X. *L'eſclavage.* 41
CHAPITRE XI. *Le bûcher.* 45
CHAPITRE XII. *Le ſouper.* 48
CHAPITRE XIII. *Le rendez-vous.* 53
CHAPITRE XIV. *La danſe.* 56
CHAPITRE XV. *Les yeux bleus.* 60
CHAPITRE XVI. *Le brigand.* 66
CHAPITRE XVII. *Le pêcheur.* 70
CHAP. XVIII. *Le baſilic.* 74
CHAPITRE XIX. *Les combats.* 83
CHAPITRE XX. *L'hermite.* 88

CHAPITRE XXI. *Les énigmes.* 96

LE MONDE COMME IL VA, VISION DE BABOUC. 103

MEMNON, OU LA SAGESSE HUMAINE. 125

Avertissement de l'auteur pour une nouvelle édition. 126

LES DEUX CONSOLÉS. 135

HISTOIRE DES VOYAGES DE SCARMENTADO, ECRITE PAR LUI-MEME. 139

MICROMEGAS, HISTOIRE PHILOSOPHIQUE. 151

Avertissement. 152

CHAPITRE I. *Voyage d'un habitant du monde de l'étoile Sirius dans la planète de Saturne.* 153

CHAPITRE II. *Conversation de l'habitant de Sirius avec celui de Saturne.* 157

CHAPITRE III. *Voyage des deux habitans de Sirius et de Saturne.* 161

CHAPITRE IV. *Ce qui leur arrive sur le globe de la terre.* 163

CHAPITRE V. *Expériences et raisonnemens des deux voyageurs.* 167

CHAPITRE VI. *Ce qui leur arriva avec des hommes.* 169

CHAPITRE VII. *Conversation avec les hommes.* 173

HISTOIRE D'UN BON BRAMIN. 183

LE BLANC ET LE NOIR. 189

JEANNOT ET COLIN. 209

CANDIDE OU L'OPTIMISME. 221

CHAPITRE I. *Comment Candide fut élevé dans un beau château, et comment il fut chassé d'icelui.* 223

CHAPITRE II. *Ce que devint Candide parmi les Bulgares.* 226

CHAPITRE III. *Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares, et ce qu'il devint.* 229

CHAPITRE IV. *Comment Candide rencontra son ancien maître de philosophie le docteur Pangloss, et ce qui en advint.* 232

CHAPITRE V. *Tempête, naufrage, tremblement de terre, et ce qui advint du docteur Pangloss, de Candide et de l'anabaptiste Jacques.* 236

CHAPITRE VI. *Comment on fit un bel auto-da-fé pour empêcher les tremblemens de terre, et comment Candide fut fessé.* 239

CHAPITRE VII. *Comment une vieille prit soin de Candide, et comment il retrouva ce qu'il aimait.* 241

CHAPITRE VIII. *Histoire de Cunégonde.* 243

CHAPITRE IX. *Ce qui advint de Cunégonde, de Candide, du grand inquisiteur et d'un juif.* 247

CHAPITRE X. *Dans quelle détresse Candide, Cunégonde et la vieille arrivent à Cadix, et de leur embarquement.* 249

CHAPITRE XI. *Histoire de la vieille.* 252

CHAPITRE XII. *Suite des malheurs de la vieille.* 256

CHAPITRE XIII. *Comment Candide fut obligé de se séparer de la belle Cunégonde et de la vieille.* 260

CHAPITRE XIV. *Comment Candide et Cacambo furent reçus chez les jésuites du Paraguai.* 263

CHAPITRE XV. *Comment Candide tua le frère de sa chère Cunégonde.* 267

CHAPITRE XVI. *Ce qui advint aux deux voyageurs avec*

deux filles, deux singes et les sauvages nommés Oreillons. 270

CHAPITRE XVII. *Arrivée de Candide et de son valet au pays d'Eldorado.* 275

CHAP. XVIII. *Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado.* 279

CHAPITRE XIX. *Ce qui leur arriva à Surinam, et comment Candide fit connaissance avec Martin.* 286

CHAPITRE XX. *Ce qui arriva sur mer à Candide et à Martin.* 292

CHAPITRE XXI. *Candide et Martin approchent des côtes de France, et raisonnent.* 295

CHAPITRE XXII. *Ce qui arriva en France à Candide et à Martin.* 297

CHAPITRE XXIII. *Candide et Martin vont sur les côtes d'Angleterre; ce qu'ils y voient.* 310

CHAPITRE XXIV. *De Paquette et de frère Giroflée.* 312

CHAPITRE XXV. *Visite chez le seigneur Pococurante, noble vénitien.* 317

CHAPITRE XXVI. *D'un souper que Candide et Martin firent avec six étrangers, et qui ils étaient.* 324

CHAP. XXVII. *Voyage de Candide à Constantinople.* 328

CHAP. XXVIII. *Ce qui arriva à Candide, à Cunégonde, à Pangloss, à Martin, &c.* 332

CHAPITRE XXIX. *Comment Candide retrouva Cunégonde et la vieille.* 336

CHAPITRE XXX. *Conclusion.* 337

L'INGENU, HISTOIRE VERITABLE. 345

CHAPITRE I. *Comment le prieur de Notre-Dame de la Montagne et mademoiselle sa sœur rencontrèrent un huron.* 347

CHAPITRE II. *Le huron nommé l'Ingénu reconnu de ſes parens.* 355
CHAPITRE III. *Le huron, nommé l'Ingénu, converti.* 360
CHAPITRE IV. *L'Ingénu baptiſé.* 364
CHAPITRE V. *L'Ingénu amoureux.* 367
CHAPITRE VI. *L'Ingénu court chez ſa maîtreſſe, et devient furieux.* 371
CHAPITRE VII. *L'Ingénu repouſſe les Anglais.* 374
CHAPITRE VIII. *L'Ingénu va en cour. Il ſoupe en chemin avec des huguenots.* 378
CHAPITRE IX. *Arrivée de l'Ingénu à Verſailles. Sa réception à la cour.* 381
CHAPITRE X. *L'Ingénu enfermé à la baſtille avec un janſéniſte.* 385
CHAPITRE XI. *Comment l'Ingénu développe ſon génie.* 391
CHAPITRE XII. *Ce que l'Ingénu penſe des pièces de théâtre.* 394
CHAPITRE XIII. *La belle Saint-Yves va à Verſailles.* 397
CHAPITRE XIV. *Progrès de l'eſprit de l'Ingénu.* 402
CHAPITRE XV. *La belle Saint-Yves réſiſte à des propoſitions délicates.* 405
CHAPITRE XVI. *Elle conſulte un jéſuite.* 408
CHAPITRE XVII. *Elle ſuccombe par vertu.* 411
CHAP. XVIII. *Elle délivre ſon amant et un janſéniſte.* 413
CHAPITRE XIX. *L'Ingénu, la belle Saint-Yves et leurs parens ſont raſſemblés.* 417
CHAPITRE XX. *La belle Saint-Yves meurt, et ce qui en arrive.* 426

Fin de la Table du Tome premier.

22 9/h (44)

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635360-p0471-5

S

AD: 22 9/h (44)

Dl 5472a

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635360-p0473-7

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-QUATRIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

Farbkarte #13 B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Centimetres Inches
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-635360-p0477-9